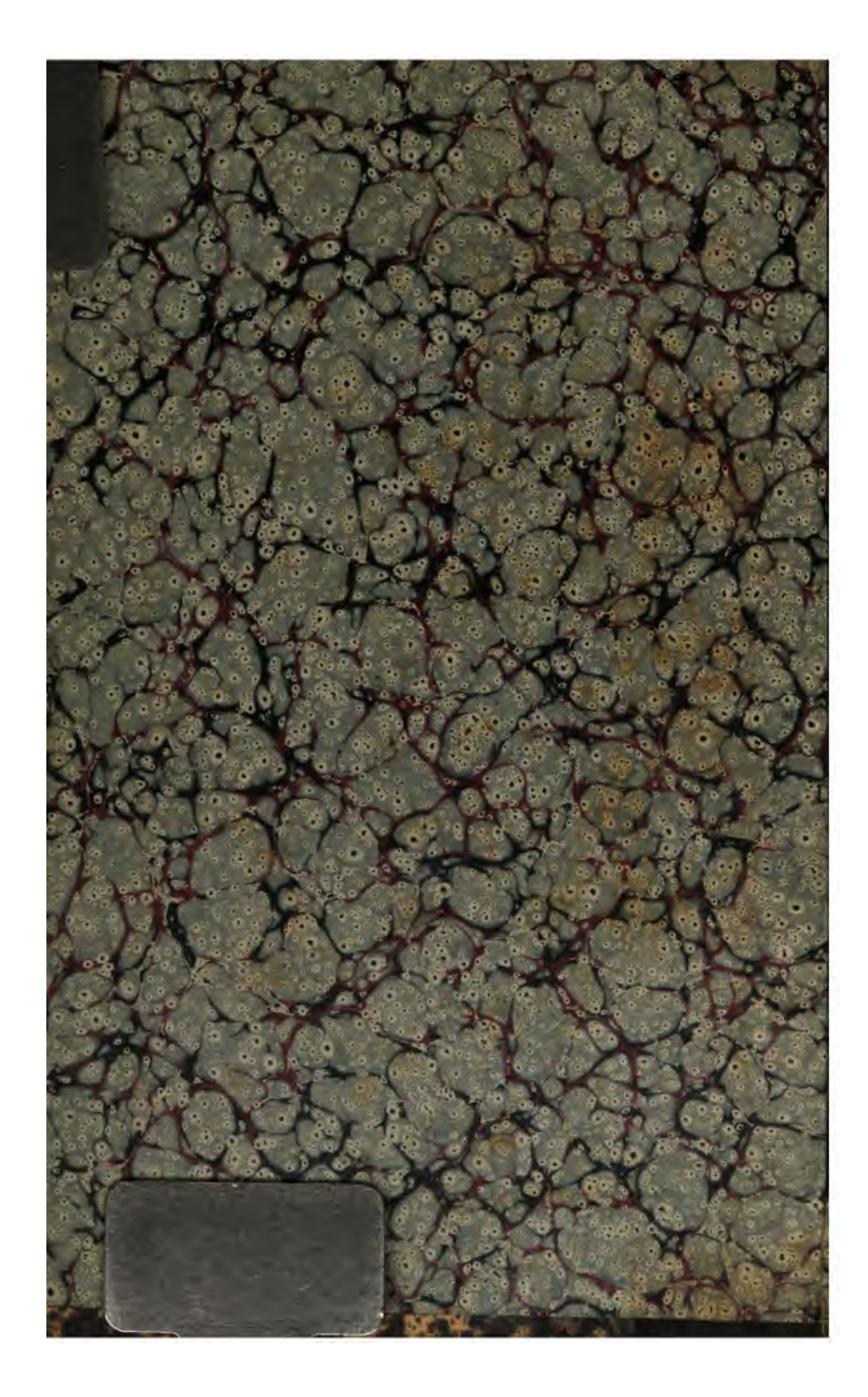

UC-NRLF
$B 193 537






NEW YORK
BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

LE DÉCALOGUE

OU

LA LOI DE L'HOMME-DIEU

TOME PREMIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon pendant les années 1864 à 1874. 7 vol. in-18 jésus. 21 fr.
Le même ouvrage, 7 vol. in-8°. 35 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

L'Homme-Dieu, 11e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
L'Église, Œuvre de l'Homme-Dieu; 8e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
Le Décalogue, ou la Loi de l'Homme-Dieu; 8e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.
Les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu; 5e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.
Les Mystères de la vie future, ou la Gloire de l'Homme-Dieu; 3e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

L'Année d'expiation et de grâce 1870-1871, sermons et oraisons funèbres; 3e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 4 fr.
L'Année des Pèlerinages 1872-1873, sermons; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
Le Sacré Cœur de l'Homme-Dieu, sermons; 5e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
Panégyriques et Oraisons funèbres; 3e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.
Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques, nouvelle série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloge académique, troisième série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.
M. de Montalembert en Franche-Comté; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Vie de M. l'abbé Busson, ancien secrétaire général des Affaires ecclésiastiques, chanoine honoraire de Besançon. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

---

916. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

LE

DÉCALOGUE

OU

LA LOI DE L'HOMME-DIEU

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA MÉTROPOLE DE BESANÇON,

ANNÉES 1866, 1867, 1868

PAR

MONSEIGNEUR BESSON
Évêque de Nîmes, Uzès et Alais.

HUITIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS
82, RUE BONAPARTE, 82

1879

L'auteur, ayant déposé aux pieds de Sa Sainteté Pie IX ses Conférences sur l'*Homme-Dieu* et sur l'*Église*, a reçu de Mgr Fr. Mercurelli, secrétaire du pape pour les lettres latines, la réponse suivante :

PERILLUSTRIS ET ADM. RNDE DNE DNE OBSME,

Cum ætatis nostræ mala inde præsertim dimanent, quòd homines, derelicto fonte aquæ vivæ, foderint sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas, abjectoque supernaturalium rerum ordine, mentem omnesque curas ad physicum converterint ; Sanctissimus Dominus Pius IX te de Ecclesiâ non solùm, sed de ipsâ civili societate bene meruisse censuit, dum animos ad catholicorum dogmatum commentationem convertere studuisti, per quœ à fluxarum rerum abjectione valeant erigi, et ad superna revocari. Ipse quidem, suis distentus curis, volumina tua nondum versare potuit ; illa tamen habuit acceptissima, tum quòd doctrina et zelus, quibus commendaris, omnem ab iis erroris suspicionem propellant ; tum quòd emolumentum è tuis istis sermonibus jam partum, multò latius, typorum subsidio, porrigendum esse confidat ; tum demùm quòd in isto munere tuo novum videat illius devotionis filialisque pietatis, quas

et gesta tua et litteræ significant, argumentum. Me itaque gratum animum suum tibi testari jussit, ejusque ac paternæ, quâ te prosequitur, benevolentiæ pignus nuntiare benedictionem apostolicam, quam tibi peramanter impertit.

Id verò dum ultrò libenterque perficio, præcipuam æstimationem meam atque observantiam tibi profiteor, cui adprecor à Deo fausta omnia et salutaria.

Tui, perill[is] et adm. Rn̄de Dn̄e D[e] Obsm̄e,

Addictiss. obsm̄us famulus,

Franciscus Mercurelli.
SSm̄i Dn̄i Ntr̄i ab epistolis latinis.

Romæ, die 22 februarii 1868.

Perill[tri] et adm. Rn̄do Dn̄o Dn̄o Obsm̄o Dn̄o Ludovico Besson, *rectori gymnasii S. Francisci Xaverii, Vesuntionem.*

Traduction.

TRÈS-ILLUSTRE, TRÈS-RÉVÉREND ET DIGNE MONSIEUR,

Les maux qui affligent notre siècle viennent surtout de ce que les hommes ont abandonné la source d'eau vive et qu'ils se sont creusé des citernes qui tarissent et ne sauraient retenir les eaux ; ils rejettent les vérités de l'ordre surnaturel et ne tiennent compte que de la matière qui frappe les sens ; aussi, Notre Saint-Père le pape Pie IX pense que vous avez rendu un vrai service à l'Église et même à la société civile, en rappelant les esprits à la méditation des dogmes catholiques : c'est par là qu'ils pourront

se dégager des ténèbres de ce monde qui passe, et s'élever aux choses du ciel, qu'ils oublient trop souvent. Sa Sainteté, au milieu des soucis qui l'accablent, n'a pu lire encore les deux volumes de votre ouvrage, mais elle en accepte l'hommage avec joie. Le renom de votre science et de votre zèle ne permet pas de craindre que l'erreur se soit glissée dans vos écrits. De plus, Sa Sainteté espère que les fruits produits par vos conférences se multiplieront, grâce à la publication que vous en faites; enfin, elle trouve dans cette offrande une preuve nouvelle du dévouement et de la piété filiale que votre conduite et votre lettre font si bien voir. Aussi, elle m'a chargé de vous témoigner sa gratitude, et, pour vous donner un gage de sa paternelle bienveillance, elle vous accorde du fond du cœur sa bénédiction apostolique.

J'obéis avec joie et empressement à l'ordre du Saint-Père, et j'ajoute, en mon nom, l'expression de mon estime toute particulière et de mes respects pour votre personne.

Puisse Dieu vous accorder toutes sortes de choses heureuses et les dons les plus salutaires !

Je suis, très-illustre, très-révérend et digne Monsieur,

Votre respectueux et dévoué serviteur,

Fr. Mercurelli,

Secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines.

Rome, 22 février 1868.

Au très illustre, très révérend et digne Monsieur Louis Besson, *supérieur du collége de Saint-François-Xavier, à Besançon.*

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

NOTION DE LA LOI MORALE.

Éminence[1],

Dieu, Jésus-Christ, l'Église, c'est là tout le dogme, réduit à trois points principaux, auxquels tous les autres se rapportent.

Nous avons montré et glorifié dans les conférences précédentes ces trois grands objets de la foi chrétienne.

Dieu, au milieu des mondes où sa sagesse se joue, comme au fond de l'esprit humain où la raison s'arrête et reconnaît la présence de l'Être nécessaire ;

L'Homme-Dieu, avec l'escorte immortelle des prophètes qui le précèdent, des miracles qui l'accompagnent, des saints qui le suivent, et les signes divins qui éclatent dans sa naissance, sa doctrine, sa vie, ses prédictions, son testament, sa mort et sa résurrection ;

L'Église, œuvre de l'Homme-Dieu, semblable à lui par son origine, son portrait, sa parole infaillible et immuable, passant, comme lui, en répandant des bienfaits et en opérant des prodiges, comme lui, attachée à la

[1] Mgr le Cardinal-Archevêque de Besançon.

croix de la Passion, ensevelie, comme lui, par l'imagination de l'impiété, dans un tombeau scellé et gardé à vue, brisant, comme lui, ces liens indignes, et ressuscitant tous les jours à la face du soleil et de la société [1].

Voilà, en trois mots, la première page de la doctrine chrétienne : c'est le symbole.

Je dois aujourd'hui vous lire et vous expliquer la seconde. Cette page porte un autre titre : c'est le Décalogue, c'est la Loi. Les trois noms qui ont signé le symbole ont aussi signé le Décalogue. C'est au nom de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église que je vous ai dit : Voilà ce qu'il faut croire ; c'est au nom de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église que je viens vous dire : Voilà le bien et voici le mal, évitez le mal et faites le bien ; en un mot, observez la loi.

Nous avons préludé à nos études sur l'*Homme-Dieu* par des considérations sur Dieu et sur l'homme ; à nos études sur l'*Église*, par l'explication du mot et la définition de la chose. Il convient, avant d'aborder le *Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu*, de donner aussi la notion de la loi en général et de la loi morale en particulier. Nous nous demanderons, dans des conférences préliminaires : Qu'est-ce que la loi ? Pourquoi l'appelons-nous la loi de l'Homme-Dieu ? Où en trouve-t-on le texte authentique et le commentaire infaillible ? A ces questions, qui feront l'objet des trois premières conférences, vous répondrez avec nous : La loi, c'est la raison ; l'Homme-Dieu en est le modèle vivant, l'Église en est la gardienne.

J'aborde la première question, et je vous la propose sous les trois aspects suivants, qui la font connaître dans toute son étendue.

[1] *L'Homme-Dieu* et *L'Église*, conférences prêchées en 1864 et en 1865.

1° Qu'est-ce que la loi ? 2° L'homme est-il capable de connaître la loi et d'en apprécier l'obligation ? 3° La loi étant donnée et l'obligation reconnue, a-t-il le pouvoir de les observer ou de les enfreindre ? La loi, la conscience, la liberté, voilà les notions qui doivent servir d'étude préparatoire à l'explication du Décalogue.

I. Qu'est-ce que la loi ? Interrogez l'étymologie du mot. D'après quelques philosophes, loi vient du verbe *legere*, lire, parce qu'elle est donnée afin que l'homme puisse la lire, s'instruire et s'éclairer l'esprit [1]. Cicéron veut que le mot loi, remontant à la même étymologie, signifie choisir [2], parce que la loi enseigne, en effet, comment on distingue le bien du mal et comment on choisit le bien de préférence au mal. C'est aussi le sens que saint Augustin lui donne [3] ; mais saint Thomas, creusant plus profondément encore, voit dans la loi un lien, parce que la loi nous lie et nous oblige à agir [4].

Or, quel est ce lien qui attache et cette obligation qui presse, sinon la raison ? Saint Thomas, expliquant la loi d'après Aristote, a dit avec une parfaite justesse : La loi est la règle et la mesure des actes, c'est-à-dire la raison qui est le premier principe de l'activité : voilà la source de toute loi. Ainsi, qui dit loi dit aussi raison ; la loi et la raison sont une seule et même chose sous deux mots différents. Le saint docteur ajoute que la loi doit se rapporter au bien général ; voilà la fin de toute loi. Il fait voir ensuite qu'il est de l'essence de la loi d'être promulguée ; voilà la condition de toute loi. Il conclut enfin par cette définition : La loi n'est qu'un ordre de la raison

[1] S. Isid., *Orig.*, lib. II, c. x.

[2] *De leg.*, lib. I, n° 19.

[3] Quæst. xx, in Lev.

[4] Quæst. xc, art. 1.

tendant au bien général, promulgué par celui à qui est confié le soin de la communauté [1].

Saint Augustin, appliquant à Dieu cette admirable identité de la loi et de la raison, n'hésite pas à déclarer que Dieu est la loi éternelle, parce qu'il est la souveraine raison [2]. Dieu porte en lui-même sa loi, une loi dont il n'est pas plus l'auteur qu'il n'est l'auteur de son existence, mais qui fait partie de son essence incréée : c'est sa raison appliquée à lui-même et agissant selon l'ordre immuable de sa liberté éternelle. Cette loi, dont la raison de Dieu est la source, n'a pas d'autre fin que Dieu même, car Dieu est à lui-même son origine et sa fin. Mais, chef et roi de l'univers, il en gouverne par sa raison l'immense communauté, il ordonne toutes choses selon leur fin particulière par des moyens convenables, et il les rapporte à lui comme à leur fin suprême.

Cette loi éternelle, supérieure à toutes les lois et antérieure à toute création, déclare elle-même qu'elle existait quand Dieu enfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait un frein aux eaux pour les empêcher de passer leurs bornes [3]. Prise dans le sens le plus large, elle embrasse avec la même rigueur, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, toute l'ordonnance de l'univers. Dans l'ordre physique, elle se manifeste aux créatures inanimées par la force naturelle qui détermine leurs effets, et aux créatures animées par l'instinct qui les pousse. Jusque dans le mouvement des astres, dans le cours des flots, dans les vibrations de l'air que nous respirons et de l'atmosphère qui nous enveloppe, comme dans le retour alternatif du jour et

[1] Ordinatio rationis ad commune bonum ab eo qui communitatis curam habet promulgata. (Quæst. xc, art. 4.)

[2] *De Lib. arb.*, lib. I, cap. vi.

[3] *Prov.*, viii, 29.

de la nuit ou dans la succession des saisons, tout est rapport, tout est proportion, tout est loi. La chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, toutes les forces qui remplissent le monde, soit qu'elles préparent la foudre, soit qu'elles la retiennent, soit qu'elles ébranlent la terre, soit qu'elles la raffermissent sur ses fondements, ont leurs lois particulières; et ces lois, qui ont paru d'abord isolées ou même contradictoires aux regards bornés d'une science encore au berceau, commencent à paraître coordonnées entre elles dans une magnifique harmonie. A mesure que l'on connaît mieux la nature, la forme et l'action réciproque de ces êtres inanimés, on devine plus facilement les liens qui les unissent, la main qui les tient ensemble du plus haut des cieux, et la sagesse qui règle tant de détails dans un si bel ordre et tant de mouvements dans une seule loi. Laissez le doigt scrupuleux des sciences humaines peser longtemps encore ces corps et ces fluides, il sentira, il constatera la loi éternelle jusque dans le moindre grain de poussière, dans la forme la plus indécise et la plus vaporeuse, dans le dernier atôme qui résistera à l'analyse. Laissez l'oreille inquiète de l'impiété s'appliquer aux bruits les plus vagues et comparer, d'un bout du monde à l'autre, les moindres sons de la nature inanimée; elle finira, à force de découvertes, par épeler, jusque dans ses dernières syllabes, la loi sacrée qui lie Dieu lui-même à sa propre raison, et le jour où toutes les forces dont l'univers est rempli paraîtront, avec un éclat plus radieux encore, conduites par un seul bras et attentives à un seul commandement, la science, saisie d'admiration, se mettra à genoux pour adorer le Seigneur dans l'immense retentissement de sa parole éternelle.

La création animée révèle plus éloquemment encore

cette raison qui préside aux mouvements de l'univers. Dans la terre, dans l'eau, dans le ciel peuplé d'êtres vivants, je vois comme un épanchement de la Toute-Puissance et de la Toute-Bonté. Cette vie, si imparfaite qu'elle soit, est répandue sous des formes innombrables, depuis le ciron jusqu'à l'éléphant ; elle a des organes, des sens, des appétits ; elle a de merveilleux instincts qui la conservent et qui la reproduisent. Ces instincts sont la loi de la créature animée. Ils maintiennent chaque genre dans l'élément qui lui a été assigné, chaque espèce dans la zone où elle développe sa beauté et sa force, chaque race dans les conditions qui trempent le mieux son caractère particulier, chaque individu dans le lieu où il est le plus assuré de vivre. « Ces instincts imitent l'intelligence, comme l'a dit un éloquent évêque, et quelquefois même le cœur [1]. » L'agneau qui reconnaît sa mère entre mille brebis, et la brebis qui ne prend jamais le change sur l'agneau qui lui appartient ; l'oiseau qui tisse avec tant d'art ces brins d'herbe, ces plumes, ces pailles légères qui forment son nid ; la poule qui gratte elle-même l'herbe dans la prairie pour choisir la nourriture qui convient le mieux à sa couvée ; le lion qui ne veut habiter que le désert pour garder son empire et faire entendre à des profondeurs plus silencieuses les rugissements de sa voix ; le cheval et le chien qui se font les amis et les serviteurs de l'homme pour vivre avec plus de sécurité sous sa protection ; le bœuf, plus lent, plus patient, plus robuste, qui porte le joug sans murmurer, et qui offre son travail en échange du repos de l'étable ; tous ces êtres, superbes ou dociles, libres ou esclaves, obéissent, dans ces mouvements si variés et si contraires, à la loi qui leur ordonne et de se conserver eux-mêmes

[1] Mgr de la Bouillerie, *Étude sur le symbolisme de la nature*, 8.

et de propager leur race. Consultez le peuple des castors ou celui des abeilles, vous admirerez l'ébauche d'une société, vous croirez assister à l'application d'une loi. « Quel architecte, dit saint Ambroise, a instruit les abeilles à mesurer avec tant d'art les six côtés égaux de leurs cellules, à les ajuster l'un à l'autre avec une gracieuse symétrie, à maçonner avec la cire les petites murailles solides qui protégeront le dépôt de leur miel [1]. » Cette ruche est une famille et un État; les abeilles ont une mère, et cette mère est une reine. « Ce n'est, ajoute le saint docteur, ni le sort aveugle, ni le suffrage incertain de la clameur populaire, qui fait les princes dans ce royaume. La reine est plus grande, plus belle que les abeilles communes, mais surtout plus portée à la douceur. Elle use rarement de son aiguillon, et jamais pour se venger. Aussi les abeilles aiment leur reine et trouvent beau de mourir pour elle. » La loi sacrée de l'instinct va donc jusqu'à l'intelligence, jusqu'à l'amour, jusqu'aux vertus sociales. Cette vie animale, toute grossière encore, est comme un reflet de la vie qui est en Dieu; il y a dans ces âmes imparfaites une révélation de la loi. Elles connaissent l'ordre sans le comprendre, mais elles le respectent et elles le suivent avec une docilité si merveilleuse, qu'on ne les trouve jamais en défaut. Traitez donc, comme l'Ecclésiaste, de tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; traitez des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons; regardez tour à tour le ciel, la terre, l'océan, les plantes, les animaux; cherchez dans tous ces objets créés et les traits qui les rapprochent entre eux, et ceux qui les distinguent les uns des autres; démêlez entre les caractères constitutifs de

[1] AMB., *Hexam.*, v, 21.

leur être ce qu'ils ont de commun ; chacun d'eux vous étonnera et vous ravira d'admiration, mais à mesure que vous les comparerez ensemble, les lois de leur existence vous sembleront plus simples et plus générales, et vous vous élèverez, par l'étude de l'animal, comme par celle de la pierre et de la plante, à la conception de toutes les forces dans un même centre, de tous les mouvements dans une même vie ; magnifique unité qui est aujourd'hui le rêve de la science, mais qui en sera un jour le terme glorieux, et qui fera ressortir la raison du grand ouvrier dans la législation de l'univers.

Passez maintenant de l'ordre physique à l'ordre moral, et des êtres sans vie ou sans conscience aux êtres qui pensent, qui aiment et qui veulent : la loi qui les régit est aussi la loi éternelle. Aussi supérieure à la loi physique que l'âme est supérieure au corps, ce n'est plus une loi de nécessité, mais de liberté ; l'ordre qu'elle produit n'est pas impassible et muet, mais vivant, agissant et parlant ; au lieu de ces sphères étoilées qui roulent dans leur orbite, de ces flots qui tour à tour s'émeuvent ou s'apaisent, de ces fleurs et de ces fruits qui naissent en leur temps, au lieu de ces cris de joie, de terreur et d'amour que l'instinct pousse au fond des bois frémissants, qu'il ensevelit dans la profondeur des eaux animées, ou qu'il sème dans les régions de l'air, depuis le buisson où se cache le nid de la fauvette jusqu'au nuage où l'aigle emporte sa proie, vous avez des intelligences destinées à réaliser la perfection spirituelle et des cœurs appelés à connaître la félicité réfléchie. C'est toujours la raison éternelle, mais la raison avec la liberté, c'est la loi morale. Cette loi est le propre de Dieu même, elle ne trouve qu'en Dieu sa perfection, parce que Dieu est toute liberté comme il est toute

raison. En descendant de Dieu sur nous, elle change de nom ; mais son essence demeure la même, et pas plus pour nous que pour lui, elle ne cesse d'être la loi.

Platon, considérant la loi morale dans le sein de Dieu, l'appelle *logos*, Cicéron *summa ratio*, l'Évangile *verbum*. Appliquée à l'homme, on l'appelle la loi naturelle. La loi naturelle, à cause de cette origine, n'est, selon la belle expression de saint Thomas, qu'une impression de la lumière divine en nous, une participation à la loi éternelle dans une créature raisonnable [1]. Cette loi qui ordonne, défend et permet, a été promulguée dès le commencement. Tous les hommes la portent gravée en eux-mêmes. Ils ont en elle un moniteur domestique, un sens intérieur, un principe inné de justice et de vertu, qui, malgré leurs penchants et leurs vices, leur fait sentir, comprendre et juger ce qui est bien. C'est à la lumière de cette loi souveraine que Cicéron trempa sa plume pour en décrire les merveilleuses propriétés. Il l'appelle « la vraie loi, la droite raison, la nature même, nécessaire, immuable, éternelle [2]. » « On ne peut, dit-il ailleurs, ni l'affirmer par d'autres lois, ni déroger à quelqu'un de ses préceptes, ni l'abroger ; ni le sénat, ni le peuple, ne peuvent nous dégager de son empire. Elle n'a pas besoin d'interprète qui l'explique ; elle n'est pas autre à Rome et autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre dans un siècle, mais une seule et même loi, éternelle et inaltérable, régissant à la fois tous les peuples dans tous les temps. L'univers entier est soumis à un seul maître et à

[1] Quod pertinet ad legem naturalem, nihil aliud est quam impressio divini luminis in nobis, unde patet quod lex naturalis nihil aliud est quam participatio legis æternæ in rationabili naturâ. (*Summ.*, part. I, 2, quæst. 91, art. 2.)

[2] Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna. (Cic., *de Rep.*, l. III, n. 22.)

un seul roi suprême, au Dieu tout-puissant, qui a conçu et sanctionné cette loi. La nier, la méconnaître, c'est se fuir soi-même, renier la nature et par là subir les plus cruels châtiments, lors même qu'on échapperait aux supplices infligés par les hommes[1]. »

Comment Cicéron garda-t-il une notion si exacte de la loi naturelle ? Rousseau ne peut expliquer ce mystère qu'à force de constater la sainteté et la profondeur de la loi elle-même. « Jetez, dit le sophiste, les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires ; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter ; mais le vice armé d'une autorité sacrée descendait en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussait du cœur de l'homme. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre[2]. »

[1] Huic legi nec abrogari fas est, nec derogari ex hâc aliquid licet. Nec vero aut per senatum, aut per populum, solvi hâc lege possumus ; neque est quærendus explanator aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac, sed et omnes gentes et omni tempore una lex et sempiterna et immutabilis continebit, unusque erit communis quasi magister et inspirator omnium Deus. Ille legis hujus inventor, disceptator, lator, cui qui non parebit ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernatus, hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia, quæ putantur, effugerit. (CICÉRON, cité par LACTANCE, *Inst. div.*, lib. IV, cap. VIII.)

[2] *Émile*, t. II.

La loi morale, à la fois divine et humaine, divine puisqu'elle est la raison de Dieu, humaine puisqu'elle convient à la nature raisonnable de l'homme, est le fondement des lois positives, tant humaines que divines. C'est d'elle que toutes les lois empruntent leur force obligatoire, et elles ne sauraient la contredire sans perdre par là même toute leur valeur. Ici la législation se partage en deux branches. D'un côté les lois divines, de l'autre les lois humaines ; celles-ci descendent du ciel, celles-là montent de la terre; mais, qu'elles viennent de Dieu ou de l'homme, c'est toujours l'éternelle raison qui doit être leur source, et le bonheur de l'homme qui doit être leur fin.

Dieu a donné des lois positives à l'homme ; il entra alors directement en communication avec l'homme, lui parla de sa bouche, l'instruisit de ses devoirs avec autant de précision que de bonté. Cet entretien extraordinaire et surnaturel entre Dieu et l'homme a eu lieu trois fois, à l'origine de la famille, à l'origine des sociétés anciennes qui se partagèrent le monde, et à l'origine de la civilisation chrétienne, qui doit comprendre le monde tout entier. La loi morale fut trois fois rappelée, purifiée et perfectionnée par la révélation. Ce n'est plus seulement la loi naturelle, c'est la loi positive ; ce n'est plus seulement la loi de l'homme, c'est la loi de Dieu ; c'est maintenant et pour toujours la loi de l'Homme-Dieu.

L'homme peut à son tour établir des lois positives. Ces lois sont ecclésiastiques ou civiles ; les premières regardent l'ordre spirituel et forment le chrétien ; les dernières, l'ordre temporel et forment le citoyen ; les unes et les autres obligent en conscience.

Elles obligent dans l'Église, soit pour toute la communauté chrétienne, si elles émanent du souverain pontife qui la régit ou des conciles qui la représentent sous

l'autorité de ce chef suprême, soit pour chaque diocèse en particulier, si elles sont portées par l'évêque préposé au gouvernement des âmes. Elles obligent dans l'État, quel que soit le nom de l'autorité qui les promulgue, si d'ailleurs elles ne sont point contraires à la justice ou à la religion. Dans l'Église comme dans l'État, ce ne sont point les hommes qui lient les consciences, c'est Dieu. Qui a chargé les évêques de veiller sur chaque diocèse et le pape sur tous les diocèses, si ce n'est Dieu [1] ? Qui, si ce n'est Dieu, a déclaré que les rois règnent par lui et qu'il leur a donné le pouvoir de gouverner leurs sujets [2] ? La raison reconnaît, d'ailleurs, que toute autorité légitime est compétente pour porter des lois. Dans la société des intérêts spirituels, qui est l'Église, comme dans la société des intérêts temporels, qui est l'État, le pouvoir de gouverner suppose le droit de faire des lois obligatoires pour la conscience, car il faut réprimer les abus, contenir les méchants par la crainte, encourager les bons par la confiance, diriger toutes les volontés vers le bien public, tourner tous les désirs et tous les jugements vers une fin commune, qui est dans l'État le bien-être matériel et public de tous les citoyens, et dans l'Église le salut et le bonheur surnaturel de toutes les âmes.

Honneur aux lois humaines vraiment dignes du nom de loi ! Ecclésiastiques ou civiles, elles regardent par un côté le temps, par un autre l'éternité. Du côté du temps, elles s'accommodent aux siècles et aux peuples, changeant d'allure et de ton selon les circonstances, ne commandant que ce qui est possible, préférant une utilité pratique à une perfection de pure théorie, et ne perdant

[1] Pasce agnos meos, pasce oves meas. (*Joann.*, XXI, 17.) Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. (*Act.*, XX, 28).

[2] Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. (*Prov.*, VIII, 15.)

jamais de vue cette maxime de Solon : Que les meilleures lois sont non pas les plus parfaites en soi, mais les mieux accommodées au génie et aux besoins des peuples. Du côté de l'éternité, elles s'enferment strictement dans les bornes du juste et de l'honnête, ne prescrivant jamais ce que la loi naturelle défend, n'interdisant jamais ce qu'elle ordonne. Non, l'honnêteté essentielle de toute loi humaine ne dépend ni d'un degré de latitude, ni de la borne d'une montagne, ni des bords d'un fleuve, ni des caprices ou des passions de l'homme. Ce qui est éternellement vrai et faux dans un temps ou dans un lieu sera éternellement vrai et faux dans un autre lieu et un autre temps. Réduire toute justice et toute vérité à des questions de géographie, c'est prendre l'accident pour le principal. Sauvons la majesté des lois des mains de ces légistes qui la déshonorent à force d'idolâtrie. Ayant toujours la loi à la bouche, ils approuvent comme justes les choses les plus honteuses, si la loi s'égare jusqu'à les permettre ; ils font comme saintes les choses les plus impies, si la loi les commande ; ils voient dans la formule étroite d'une loi qui changera demain, leur devoir, leur morale et leur Dieu. Ah ! loin de nous ce respect fanatique et cette superstition grossière qui s'arrêtent à l'homme, à la terre, au temps, et qui rapetissent à de prétendues nécessités d'un jour les grandes conceptions des lois humaines ! Bâtissons à nos lois un temple et des autels, mais en les éclairant par la lumière de la loi primordiale et en les mesurant sur cette règle invariable. Déclarons que la loi n'est pas ce qui plaît au prince, comme le voulait Justinien [1], car elle n'est pas même ce qui plaît à Dieu, mais ce qui lui est éternellement présent, comme juste et vrai, dans l'immutabilité de ses perfections.

[1] *Digeste*, liv. I, *Des const. du prince.*

Oh ! que j'aime bien mieux, pour l'honneur des lois, ces sages qui, démêlant en elles ce qui est arbitraire et passager, de ce qui est juste et durable, avouent que le droit est imparfait, que sa mutabilité constate ses imperfections, et que l'imperfection même des gouvernants qui le promulguent, et des gouvernés à qui on l'applique, fait de cette science une œuvre incomplète et provisoire. Mais au dessus de ces dispositions politiques et civiles que chaque nation fait pour son usage et que chaque siècle modifie selon ses besoins, il y a ce que d'Aguesseau appelle le souvenir du véritable original et l'exemplaire de toutes lois, il y a ce modèle idéal dont Joubert dit que sans lui nul ne peut bien faire [1]; il y a ces lois que signale Montaigne en ces termes énergiques et naïfs : « Nulles lois ne sont en leur vrai crédit que celles auxquelles Dieu a donné quelque ancienne durée : de mode que personne ne sache leur naissance, ni qu'elles aient jamais été autres [2]. » Voilà la pensée à laquelle il est temps de tout ramener et de tout réduire, dans les sciences comme dans les lois. Le droit, soit naturel, soit positif, n'a point de fondement, si on le sépare du droit suprême que le Créateur a sur toute l'humanité. L'économie politique ou sociale ne sera qu'un recueil de formules trompeuses et de maximes emphatiques, si on ne la fait pas dépendre de l'économie éternelle. Voulez-vous rendre l'histoire utile ? présentez-la comme la morale mise en action ; la géographie complète ? faites-nous voir que notre globe est manifestement une demeure préparée à l'homme par une intelligente bonté. Que serait la métaphysique, si elle se bornait à définir, à diviser et à distinguer, au lieu de nous conduire à mieux penser et à mieux vivre ?

[1] JOUBERT, *Pensées*.

[2] *Essais*, liv. I, chap. XLIII.

O lois des hommes, soyez mon appui dans la vie ; ô sciences, aidez-moi à comprendre et à atteindre ma fin. « Toutes les sciences, comme l'a dit un penseur profond, ne sont que des chapitres séparés d'une science unique et supérieure qui n'est autre chose que la morale [1]. » Toutes les lois qui vivent et qui durent ne sont que les titres divers et les applications humaines de la loi naturelle, qui vit dès le commencement et qui durera toujours. C'est sur cette base qu'il faut rétablir les législations qui s'écroulent et édifier les sciences qui cherchent un appui. Ramenez à la loi morale toutes les sciences et toutes les lois, vous aurez le spectacle d'un bel arbre aux branches étendues, chargées de fleurs et couronnées de fruits. Cependant la morale ne peut pas plus être séparée de la religion que l'arbre de sa racine. Le tronc sans racine, ce serait la loi sans Dieu ; mais les branches verdoyantes, le tronc vigoureux, la racine profonde, voilà toutes les lois et toutes les sciences avec leur épanouissement merveilleux, leur fondement solide, leur racine vivante : c'est la société, c'est l'homme, c'est Dieu. Toutes les lois ramenées à la loi morale et dépendant d'elle, voilà l'ordre humain ; la loi morale ramenée à Dieu et reposant en lui, voilà l'ordre éternel.

II. L'existence de la loi est la première condition de l'ordre ; la connaissance de la loi en est la seconde.

Que la loi ait toujours existé, nous l'avons fait voir en exposant cette loi une, immuable, éternelle, qui est la raison de Dieu en tant que lumière, la raison de l'homme en tant que reflet, et qui sert de fondement à toutes les lois positives, soit divines, soit humaines. Tous les êtres sont soumis à la loi, mais tous ne la con-

[1] Le P. Gratry. *Les Sources.*

naissent pas, parce que tous ne se connaissent pas eux-mêmes. L'homme jouissant de la raison possède seul sur la terre la science intérieure du bien et du mal que lui révèle sa nature, et qui se nomme la conscience.

La conscience est cette faculté par laquelle l'homme distingue le bien et le mal et soumet à cette règle ses actions et celles de ses semblables. La conscience a, comme on le voit, deux fonctions bien distinctes : elle conçoit la loi et elle l'applique ; elle est tout à la fois législateur et juge. C'est un tribunal permanent et sans appel, qui réside au dedans de nous, devant lequel comparaît toute l'humanité, et qui ne cesse d'être l'organe de la législation. C'est une des formes de cette faculté supérieure qu'on appelle la raison ; c'est la raison elle-même, mais la raison dictant la loi et réglant la vie ; en un mot, c'est la raison pratique.

La conscience est un tribunal permanent, mais ce tribunal n'est pas infaillible. La conscience peut se tromper et sur l'autorité qu'elle donne ou qu'elle refuse à la loi, et sur la qualité de bonté ou de malice qu'elle attribue à nos actions. Elle est droite, si son jugement est conforme à la vérité ; fausse, si elle nous représente comme bonne une action qui est mauvaise, ou comme mauvaise une action qui est bonne ; scrupuleuse, si, par une vaine appréhension, elle tient pour défendu ce qui est permis ; relâchée, si, sans un juste motif, elle croit permis ce qui ne l'est pas ; certaine, s'il ne lui reste aucun doute raisonnable sur la valeur d'un acte ; douteuse, si elle n'ose prononcer que cet acte est licite ou défendu : états divers où se trahissent assez l'imperfection naturelle à l'homme et la déchéance primitive qui a encore aggravé l'imperfection de la nature créée. Mais le temple n'en est pas moins debout, l'oracle y parle toujours ; la tendance innée au bien, opposée à la tendance innée au mal qui

nous vient du péché originel, s'affaiblit, mais ne saurait être détruite. Il reste, sous la cendre la plus infecte, cette étincelle première du bien qui peut se réveiller au moindre souffle [1]. Silence aux passions! Entrons dans le sanctuaire, et étudions les jugements qui s'y rendent.

Les jugements de la conscience révèlent à la fois l'homme intelligent et l'homme sensible. Intelligent, l'homme, en présence d'un acte fait ou à faire, se demande d'abord si cet acte est bon ou mauvais. L'idée du bien et du mal est la première qui se présente à la conscience morale. Elle s'impose d'une manière irrésistible, et l'esprit la conçoit comme aussi nécessaire et aussi absolue que l'idée du vrai et du faux. La raison donne des axiomes à la science de la vie ou à la morale, comme elle en donne à la science des nombres ou aux mathématiques, et ces axiomes ne sont ni plus certains, ni plus inflexibles en mathématiques qu'en morale. Deux et deux font quatre, dit le mathématicien; la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, dit le géomètre; la même chose ne peut pas être et n'être pas, dit le philosophe. Avec la même certitude et la même autorité, la conscience morale me dit : Il y a des choses qui sont conformes à l'ordre, c'est le bien ; il y a des choses qui lui sont contraires, c'est le mal. La conformité d'un être avec la fin marquée par sa nature, c'est le bien ou l'ordre; le désaccord de l'être avec sa fin, c'est le mal ou le désordre. Ainsi, à chaque instant l'on dit : Cette action est bonne, cette action est mauvaise, et on tient ce langage, soit qu'il s'agisse de soi-même, soit qu'il s'agisse d'autrui. Il se présentera, il est vrai, certaines circonstances dans lesquelles tous les hommes ne seront plus d'accord sur la bonté ou la malice morale

[1] Conscientiæ scintilla, synderesis... nunquàm errat. (2 *Dist.* 24, q. II, art. 3.)

de tel ou tel acte, les uns regardant comme permis et louable ce que d'autres regardent comme défendu et criminel. Mais ce sont les erreurs de la conscience égarée; et quand, par erreur, on appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien, jusque dans cette confusion le bien et le mal n'en sont pas moins distincts aux yeux de la conscience.

Aussitôt que notre conscience a jugé qu'une action est bonne ou mauvaise, un second jugement intervient. Nous jugeons, même malgré nous, qu'il faut éviter ce qui est mal et faire ce qui est bien, comme nous jugeons, même malgré nous, qu'il faut dire ce qui est vrai et ne pas dire ce qui est faux. Cette nécessité, qui présente le bien à la volonté de l'homme, s'appelle l'obligation morale ou le devoir. Cette obligation s'offre à nous sous deux aspects qui en révèlent d'un seul coup toute la grandeur. Elle est universelle, et nous ne saurions concevoir ni qu'une seule personne puisse s'y soustraire, ni qu'une seule circonstance permette d'y manquer. Elle est invariable, et elle nous apparaît, dans cette inflexibilité même, telle aujourd'hui qu'elle était hier, telle demain qu'elle est aujourd'hui, également indépendante du passé, du présent et de l'avenir. Tout homme est l'esclave né du devoir aussi bien que de la vérité. Sa conscience lui dira toujours : Fais le bien pour le bien, évite le mal pour le mal; respecte les cheveux blancs de ton père ; honore dans les autres la dignité de la nature humaine ; sois chaste, il y va de ton honneur; obéis, parce que tu es créé et dépendant.

Enfin, quand notre esprit a conçu une action moralement bonne et une action moralement mauvaise, il ne juge pas seulement que nous sommes obligés d'accomplir la première et d'éviter la seconde, mais il juge encore, et toujours malgré lui, que notre fidélité à l'obligation

constitue un mérite et notre infidélité un démérite. Ce troisième jugement complète, par l'idée du mérite et du démérite, l'idée du devoir et l'idée du bien et du mal. Les idées de mérite et de démérite sont les rapports naturels et nécessaires par lesquels nous associons au bien l'espoir de la récompense et au mal la crainte du châtiment. Nous concevons une proportion si exacte et si juste entre la vertu et le bonheur comme entre le vice et le malheur, que notre conscience ne s'accoutume jamais à la pensée de la vertu malheureuse ni du vice triomphant, et qu'au sortir de ce monde, tant qu'il reste à l'homme une idée de lui-même, il appelle de ses derniers cris et de ses derniers regards, le pied sur la terre qui se dérobe, l'œil au ciel qui s'ouvre devant lui, la réparation suprême, qu'il a promise, pendant toute sa vie, à sa conscience scandalisée de la fortune du méchant et des épreuves de l'homme de bien.

Cependant la conscience se révèle dans la sensibilité aussi bien que dans l'intelligence. En portant les divers jugements que nous venons d'énoncer, l'homme sent son cœur battre et parler malgré lui. Les grandes idées du bien et du mal, du devoir, du mérite et du démérite, lui donnent de grands sentiments, et toutes les fois qu'il conçoit un acte bon ou mauvais, il est affecté par les émotions qui en sont la suite. Il jouit du bien, il souffre du mal. Il admire et il aime celui qui a bien mérité de l'honneur, de la patrie, de la religion ; il se détourne du fourbe, du traître, de l'impie, et il les méprise. Ces émotions prennent un caractère particulier quand nous sommes nous-mêmes l'auteur de l'action qui les détermine. Agréables ou pénibles, selon que nous avons fait le bien ou le mal, elles demeurent au-dedans de nous pour nous attester que nous avons accompli notre devoir ou que

nous l'avons violé. C'est le témoignage de la bonne conscience, si doux à l'homme juste; c'est le remords, si redoutable au méchant.

Voilà la conscience avec la lumière qu'elle tient de l'esprit et les émotions que lui donne le cœur. Le bien, qui est une lumière et une loi, devient un goût, un sentiment, un attrait, un charme, une ineffable joie, quand l'âme y reste fidèle. Le mal, qui est ténèbre et désordre pour l'intelligence, devient pour la sensibilité une tristesse poignante. O conscience ! ô mystérieux autel, c'est vous que viennent embrasser l'innocence méconnue, la faiblesse opprimée, le malheur immérité, la justice incomprise et trahie. Non, de tous les parfums qui s'élèvent vers le ciel, il n'y en a point qui monte plus près de Dieu que l'odeur secrète d'une bonne action enfermée dans ce sanctuaire béni. Non, de tous les sentiments que l'homme refoule et étouffe au dedans de lui-même, il n'y en a point qui jette plus de cris que le remords, et qui consente moins à se taire avant d'être vengé !

J'ai appelé la conscience un autel, et je ne m'en dédis pas, car saint Augustin, pénétrant dans cet intérieur mystérieux, s'arrête et s'écrie : « Est-ce Dieu ? est-ce moi ? » Il réfléchit et il ajoute : « Dieu est au milieu de l'âme. Il a pour trône la conscience des bons ; le trône de Dieu est dans le cœur des hommes. Dans ta conscience ne saurait entrer aucun homme ; mais il y a là Dieu et toi [1]. » Un illustre théologien catholique fait comprendre la même vérité avec autant de netteté que de grandeur. « Dans l'âme, dit Thomassin, il y a quelque

[1] Deus in medio ejus... cui sedes est conscientia piorum : et ità sedes Dei est in cordibus hominum... In conscientiâ, quo nullus hominum intrat, ubi nemo tuum est, ubi tu et Deus es. (*Enarr. in Ps.* XLV.)

chose de plus haut que l'esprit ; c'est le point simple qui est le centre et le sommet de ses rayons ; c'est en ce point que vit avant toute pensée le désir du bien ; et c'est de là que la pensée, suscitée par la splendeur du bien, reçoit l'impulsion pour jaillir ; c'est là que l'âme pressent plutôt qu'elle ne comprend, qu'elle touche plutôt qu'elle ne connaît. En ce centre de l'âme nous soupçonnons l'unité même, le bien lui-même, Dieu même, ou plutôt nous lui sommes unis et adaptés par un profond et mystérieux contact [1]. »

Ainsi cette loi vivante, cette raison pratique, cette force que tout homme sent en lui et qui nous attire au bien, c'est la conscience, c'est nous ; mais la conscience, dans sa lumière, dans sa pureté, dans son espérance indomptable, dans son obstination à réclamer contre le mal, c'est Dieu.

La conscience est en nous, mais elle s'appuie sur plus fort que nous ; la conscience est un autel, mais l'homme en y montant y trouve le Seigneur et l'adore.

Étudiez comment se forme la conscience, et vous reconnaîtrez que, pour en faire un bon usage, l'homme ne saurait détourner les yeux du Dieu qui la lui a donnée.

Je vois l'enfant sortant des bras de sa mère et essayant ses premiers pas. Il veut sans raison, il jouit sans mesure, il sent surtout ; il pense à peine, mais déjà il entend. La mère commande et dit : Faites ceci, et évitez

[1] In animâ aliquid est ipsâ mente superius, nempè unum quod mentis ipsius apex et fastigium est ; quo ante omnem mentis intellectionem ipsum bonum appetitur ; quo intellectio ipsa indè erumpere jubetur, quia benè splendore perfusa est ; quo præsagimus magis quam intelligimus, tangimus magis quam cognoscimus. Hoc igitur uno mentis, ipsum unum et ipsum bonum seu Deum auguramur, vel illi potiùs arcano quodam contactu coaptamur et copulamur. (*Theol. dogm.*, lib. I, cap. II.)

cela, voilà la loi ; c'est l'autorité qui est le commencement de la conscience. Bientôt elle ajoute : Ce que je vous ai commandé est bien, ce que je vous ai interdit est mal. L'enfant, à ces mots, ne se borne plus à entendre, il comprend, et ces notions de bien et de mal éveillent au fond de son âme ce sentiment inné du devoir qu'il tient de sa nature, et qui y serait resté perpétuellement endormi, si la voix d'une mère n'en eût éveillé la première délicatesse. Mais non, la mère n'emploie pas les mots de bien, de justice et de devoir ; elle dit le nom de celui qui est le vrai bien, qui rend la justice parfaite, qui impose et qui récompense le devoir, elle prononce le nom de Dieu. Elle dit que Dieu est père, et l'enfant, qui connaît son père, qui lui sourit et qui l'appelle, alliant déjà à l'idée de la paternité de la terre celle de la paternité éternelle, élève ses yeux au ciel, tout en ouvrant ses bras à l'auteur de ses jours. Elle dit que Dieu est juge, et l'enfant commence à redouter non-seulement la main qui corrige ici-bas, mais la main invisible qu'on ne peut ni braver impunément ni éviter toujours. La pensée de ce Dieu qui voit tout l'arrêtera sur la pente du mal. Mais s'il glisse sur cette pente à l'insu de ses parents et de ses maîtres, il ne sera plus tranquille, car il sent que le bon Dieu l'a vu. Sa conscience tremble, il connaît le remords, il sent au fond de son âme ce reproche du Dieu présent et vivant qui lui parle et qui le touche. Personne n'est entré dans ce sanctuaire, mais il y a là Dieu et lui.

Cependant cette conscience s'éclaire à mesure que la raison se forme ; l'enfant, devenu homme, s'émancipe des lois de la famille et passe sous l'autorité des lois civiles ; le voilà citoyen et justiciable. La société dont il est membre s'adresse aussi à sa conscience, elle lui demande de se mêler à la vie commune et d'y contribuer.

A chaque instant il se présente à lui un mal à éviter et un bien à faire ; les lois, les décrets, les arrêtés, l'obligent ou le gênent à chaque instant. Mais que sera pour lui la législation s'il n'y voit pas l'expression même de la loi divine ? Que deviendra la loi si la société ne conduit les citoyens que par la crainte et l'intérêt, et non par la conscience ? Ce ne sera plus qu'une force humaine, une affaire de circonstance, une combinaison d'intérêts, le triomphe heureux et passager d'une révolution. On l'observera ou par contrainte ou par prudence ; on l'éludera aujourd'hui, on la bravera demain ; elle tombera pour faire place à une autre loi qui n'aura pas plus de racines et qui n'obtiendra pas plus de respect. Conscience de l'enfant, qu'es-tu devenue ? Et que manque-t-il à ces citoyens, d'ailleurs si généreux et si éclairés, pour être heureux et libres ? Il leur manque d'être consciencieux. La loi civile, je le sais, s'arrête au seuil de la conscience, et le prince ne saurait entrer dans ce sanctuaire ; mais c'est au citoyen d'y descendre lui-même, c'est là seulement qu'il apprendra à servir la patrie et à garder ses serments, parce que là il y a Dieu et lui.

Mais je veux, pour former la conscience, quelque chose de plus durable que l'autorité paternelle, affaiblie par l'âge et détruite par la mort, quelque chose de plus puissant que la société, qui ne saisit que les actions et les paroles, mais à qui échappent la volonté, l'intention, le secret du cœur ; je veux soumettre à la loi mes pensées, mes désirs, mes sentiments; je veux une législation complète ; c'est le christianisme seul qui me la donne, c'est l'Église seule qui m'en garantit les oracles. Soyez sincères, sages du monde, et vous avouerez que ce n'est qu'aux pieds du crucifix que l'on fait de soi-même un examen humble et complet, que ce n'est qu'aux pieds du prêtre qu'on retrouve la loi et qu'on réforme sa con-

science égarée. J'ai besoin, pour me recueillir, d'un signe qui frappe mes yeux, qui fixe mon esprit et qui touche mon cœur ; donnez-moi l'image et le souvenir de Celui qui a versé son sang sur la croix pour sauver mon âme, et je sentirai mieux le prix de la liberté qu'il m'a rendue. J'ai besoin d'un confident, d'un ami, d'un consolateur, qui tantôt m'avertisse et tantôt m'encourage, mais qui toujours me guide et m'éclaire. Donnez-moi le prêtre avec ce regard qui scrute les reins et les cœurs, avec cette main qui tient à mes yeux le miroir de la loi, avec cette parole qui calme les remords et ces pouvoirs divins qui promettent et qui assurent le pardon. Par lui je reconnaîtrai la passion naissante, le vice caché, la faiblesse inattentive, le mouvement presque inaperçu qui tourmentait mon âme au milieu des embarras de la vie. Par lui j'apprendrai à séparer le bien du mal; je retrouverai la vue ferme de la loi ; je renouvellerai la généreuse résolution de l'accomplir; je mettrai entre le mal et moi une barrière plus haute. Ma conscience sortira de ce tribunal, humiliée, mais tranquille ; elle se sera vue dans toute sa faiblesse, elle aura vu Dieu dans toute sa miséricorde. Heureux qui se regarde aux pieds du crucifix, et qui s'accuse aux pieds du prêtre ! Ce n'est pas un homme que l'on mène au fond de sa conscience, car cet homme, après nous avoir ouvert les yeux, ferme sa bouche à tout jamais, et là encore il n'y a que la loi, il n'y a que Dieu et nous.

III. Il reste, pour achever ces notions, à faire voir que l'homme a le pouvoir et le mérite d'observer la loi. Ce pouvoir, qui le distingue, aussi bien que la raison, des autres êtres de la nature, c'est la liberté.

Nous sommes libres ; j'en atteste d'abord l'homme de bien qui se sent heureux d'avoir fait de belles actions, et

le criminel qui rougit au dedans de lui-même d'en avoir commis de mauvaises. Niez la liberté, et vous ne comprendrez plus ni que Caïn se cherche un asile contre l'horreur du genre humain, ni qu'Œdipe s'arrache les yeux après son inceste et son parricide, ni qu'Oreste prenne ses remords pour des furies attachées à ses pas, ni que Tibère s'enfonce dans l'île de Caprée pour échapper à lui-même, ni que Cromwell, en paix avec toute la terre, demeure en butte aux reproches de sa propre conscience. On ne comprendrait pas davantage que le juste se félicitât d'avoir accompli son devoir au péril de sa vie. Comment Epaminondas mourant pourrait-il dire à ses compagnons d'armes éplorés : « Je laisse après moi deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée ? » Défendrez-vous à Socrate et à Régulus de mourir avec joie, parce qu'ils sont demeurés fidèles, l'un à la vérité, l'autre à l'honneur ? Les soldats qui montrent leurs blessures avec orgueil et les martyrs qui regardent l'échafaud sans pâlir n'étaient-ils que de courageuses machines ? Saint Louis dans les fers n'étonnait-il les Musulmans que par le jeu mécanique d'un pur automate ? Louis XVI montant d'un pas fier les degrés de l'échafaud obéissait-il à la foi de saint Louis, ou à l'impulsion irrésistible d'une force inconnue qui lui eût commandé l'héroïsme et dicté le pardon ?

Nous sommes libres, j'en atteste toutes les langues, car toutes les langues nous parlent d'estime et de mépris, de haine et d'amour, de punition et de récompense. Ces mots forment le dictionnaire de la liberté humaine. S'il faut les rayer, rayez aussi la délibération, la demande, la prière, le conseil, l'exhortation, la promesse, le contrat, car personne n'aurait plus le droit d'accorder ou de refuser, de suivre ou de ne pas suivre un avis, de tenir ou de violer un engagement. Il n'y a plus de vice,

si on en contracte fatalement l'habitude ; plus de vertu, si c'est une affaire de tempérament ; plus d'erreur, s'il est impossible d'y échapper par la réflexion et par l'étude ; plus de violence ni de contrainte, si le consentement n'est qu'un mot. Hasard, destin, nécessité, fatalité, voilà tout ce qui resterait de vrai dans les langues humaines.

Nous sommes libres, j'en atteste toutes les sociétés qui, imputant aux citoyens leurs actions, ont fait des lois pour récompenser les bons et punir les méchants. La vieille Égypte, qui jugeait les hommes après leur mort, la Grèce, inclinée devant le tribunal invincible de Minos qui peuplait par ses arrêts les enfers et les Champs Élysées, Rome montant au Capitole pour rendre grâces aux dieux à la suite du vainqueur de Carthage, ou sortant de ses murs pour féliciter les vaincus après la bataille de Cannes, ont reconnu et honoré la même liberté morale. Qu'importe que le Coran prêche le fatalisme ? Le Musulman ne se souvient du fameux verset que pour se résigner dans la douleur ou s'endormir dans la paresse. Mais que Constantinople soit menacée par le canon du czar, au lieu de répondre : C'était écrit, il prend son mousquet, court aux remparts, appelle l'Europe à son aide, se bat avec bravoure et repousse l'ennemi, persuadé que le gain de la bataille ne dépend pas du destin, mais du nombre et de la valeur des soldats.

Nous sommes libres, j'en atteste les autels qui fument dans tous les temples en l'honneur du Très-Haut ; car, sans la liberté, ces autels, ces prières, cet encens, seraient d'inutiles démonstrations et d'hypocrites respects. De quel front irions-nous promettre à Dieu une obéissance qui ne dépendrait pas de nous ? Et Dieu lui-même jetterait-il un regard sur la terre pour voir fléchir des têtes, murmurer des lèvres, courber des

genoux par l'effet inévitable d'un irrésistible ressort? Non, je ne puis pas prier si je ne suis pas libre ; si je ne suis pas libre, Dieu ne doit pas m'exaucer ni m'entendre.

Ainsi, les pratiques de tous les cultes, les jugements et les lois de tous les peuples, toutes les langues, toutes les consciences, attestent la liberté humaine. Ces témoignages ne sont que les expressions éclatantes du sens intime qui nous affirme nos actes libres comme autant de faits et qui nous oblige à conclure de l'acte à la faculté qui les produit. Non-seulement le sens intime nous atteste que nous pensons et que nous sentons, mais encore que nous voulons et que nous voulons librement. Il nous atteste que, dans le moment où nous voulons, nous pourrions ne pas vouloir, et qu'il dépend entièrement de nous de prendre tel parti plutôt que tel autre. Or, si nous ajoutons foi au sens intime quand il nous a convaincus et de penser et de sentir, pour quelle raison récuserions-nous son témoignage, qui n'est ni moins clair ni moins ferme, quand il vient nous convaincre que nous nous déterminons avec liberté? L'activité libre ressemble à la marche d'un corps en mouvement ; elle ne se démontre pas, elle se montre ; le sophiste qui la met en doute est instinctivement convaincu de cette vérité par le discours même par lequel il l'attaque. Pourquoi solliciter mon adhésion si je ne suis pas libre de la lui donner, de la lui refuser, ou de la lui reprendre? Pourquoi triompher de son succès, si cette adhésion lui était fatalement dévolue? Pourquoi se plaindre de l'injustice, de l'ignorance ou de l'envie, s'il excite le rire ou les sifflets? A qui s'adressent ses arguments? à un sourd. Qu'a-t-il gagné par sa victoire ou perdu par sa défaite? une machine innocente. O docteur du fatalisme, tu n'auras pas enseigné un quart d'heure sans avoir démenti vingt fois ton paradoxe. Tu affirmes

notre liberté en la niant, et plus tu fais d'efforts pour l'entraîner, plus tu en démontres l'évidence et la valeur.

Ce que la raison affirme avec tant d'énergie, l'Écriture le confirme avec autorité. La défense intimée au premier homme de toucher au fruit de la science, les sollicitations du serpent à la femme et celles de la femme à son mari, la chute d'Adam et d'Ève, si funeste à toute leur postérité, n'est-ce pas là la liberté humaine, et la préface de toute son histoire? Après la chute d'Adam, le Seigneur tient ce langage à Caïn qui méditait le crime : *Si tu fais le bien, n'en seras-tu pas récompensé? Si au contraire tu fais le mal, la peine, juste salaire de ton péché, ne sera-t-elle pas aussitôt à ta porte? Mais le désir du mal est soumis à ta volonte, et tu peux le dominer*[1]. Moïse, ayant promulgué la loi de Dieu, s'adresse en ces termes aux Israélites : *J'ai placé aujourd'hui devant vos yeux la vie et le bonheur d'un côté, et de l'autre la mort et le malheur, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu, que vous marchiez dans ses voies, que vous observiez ses préceptes, ses cérémonies et ses ordonnances. Si vous servez des dieux étrangers, je vous déclare aujourd'hui que vous périrez. Je prends à témoin le ciel et la terre que je vous ai proposé la vie et la mort. Choisissez donc la vie, afin que vous viviez, vous et votre postérité*[2]. Les préceptes, les avertissements, les menaces, qui remplissent la Bible, ne sont que les commentaires de ces belles paroles. Quand les impies du temps de Salomon étalent ce vieux sophisme, tant de fois réfuté par la raison : « Dieu est cause que je n'ai pas la sagesse, c'est lui qui m'a jeté dans l'égarement. — *Non,* répond l'Ecclésiastique, *car Dieu dès le commencement a créé l'homme et l'a laissé dans la*

[1] *Gen.*, IV, 6-7. [2] *Deuter.*, XXX, 15-20.

main de son conseil. Il a mis devant vous l'eau et le feu; portez la main du côté où vous voudrez. La vie et la mort, le bien et le mal, sont devant l'homme; ce qu'il aura choisi lui sera donné[1].

La loi de grâce succède à la loi de crainte, mais la liberté humaine ne reçoit aucune atteinte. Jésus-Christ a exhorté sous mille formes différentes les hommes à le suivre, il les a pressés d'embrasser sa doctrine et d'incliner leurs épaules sous le doux fardeau de sa croix, il les a traités de la manière la plus haute et la plus libérale, s'adressant, pour les gagner, tantôt à leur raison, tantôt à leur sentiment, mais respectant, avec les ménagements les plus tendres et les délicatesses les plus divines, cette fière liberté qui est l'apanage de l'homme. Plus il la presse et plus il la sollicite, plus aussi il la reconnaît et l'honore. Dans tous les efforts qu'il fait pour l'éclairer, je vois un désir plus grand encore de se l'attacher et non de la contraindre. Les paroles terribles éclatent rarement dans l'Évangile, tandis que les invitations douces et paternelles se lisent dans toutes les pages et se répètent dans les paraboles les plus gracieuses et les plus populaires. J'entends toujours dans Jésus-Christ le maître qui enseigne, mais dejà je démêle dans sa voix le ton d'un ami, j'approche, je me rends, et je ne trouve plus que les embrassements d'un père. Aux Juifs, peuple charnel, les menaces qui font trembler la liberté et qui la rendent peut-être moins sûre et moins maîtresse d'elle-même. Aux chrétiens, peuple de l'esprit, des motifs plus hauts et plus purs, des déterminations plus volontaires une liberté plus éclairée et par conséquent plus complète. C'est la liberté même, ainsi restaurée, conseillée, gagnée, qui fait l'un des mérites de cet ordre moral dont

[1] *Ecclesiast.*, XV, 11-19.

le christianisme est la parfaite expression dans l'imperfection de la nature déchue.

L'Église, gardienne des Écritures et dépositaire des volontés de l'Homme-Dieu, avait la charge redoutable de conserver entre tous les dogmes, le grand dogme de la liberté humaine. Elle le trouva mutilé et incomplet entre les mains du paganisme mourant. Elle le rétablit, l'épura et lui rendit sa beauté première. Mais à peine l'homme fut-il délivré par l'Église, que l'hérésie essaya de le remettre sous le joug. Il fallut disputer tantôt avec les manichéens, qui niaient la liberté, tantôt avec les pélagiens qui l'exagéraient. L'Église fait face à tout, maintenant les droits de l'homme en même temps que les droits de Dieu, et proclamant par la voix de tous ses docteurs, depuis saint Basile et saint Augustin jusqu'à saint Bernard et à saint Thomas, que l'œuvre du salut est l'œuvre commune de la grâce divine et de la liberté humaine, car Dieu qui a créé l'homme sans lui ne le sauvera pas malgré lui [1]. Quand le XVIe siècle voulut faire à l'Église ce long et misérable procès, moitié dogmatique, moitié injurieux, dans lequel il l'accusait d'avoir altéré le christianisme primitif, que lui reprocha-t-il, sinon d'avoir introduit dans la religion la raison et la liberté, comme s'il pouvait y avoir une religion véritable dans la déraison, et une religion sincère dans la servitude [2]. Luther, Zwingle, Calvin, s'accordaient à refuser la liberté à l'homme déchu, et Luther, plus furieux que les autres, ne cessa de comparer l'homme à

[1] Qui creavit te sine te, non salvabit sine te. (S. AUGUST. *Enchirid.*, c. XXX.)

[2] Sensim irrepsit philosophia in christianum, et receptum est impium de libero arbitrio dogma... Additum est è Platonis philosophiâ vocabulum rationis æquè perniciosissimum. (MELANCHTHON, *Loc. theol.*, p. 10.)

un tronc, à une pierre, à une statue, qui n'a ni cœur, ni yeux, ni oreilles. Voilà ceux que l'histoire payée ou séduite représente encore aujourd'hui comme les apôtres de la civilisation et du progrès ! Et c'est contre eux que l'Église a pris la défense de la liberté, c'est pour la sauver qu'elle les a déclarés anathèmes, c'est par la voix du concile de Trente [1] qu'elle a dénoncé et flétri ces réformateurs pour qui le libre arbitre était un nom sans réalité et une vaine fiction introduite par Satan. Toutefois, ce ne sera pas la dernière lutte qu'il faudra soutenir. L'esprit d'erreur et de mensonge, se transformant avec une incroyable subtilité, attaqua par les doctrines du jansénisme les âmes mises en garde contre la réforme. Sous prétexte de soumission à la volonté de Dieu, le jansénisme ne vit plus en nous que la sottise d'un homme qui se croit libre, mais qui ne l'est pas. Il enseignait, en plein XVIIe siècle, que l'homme obéit invinciblement à la sollicitation de la grâce ou de la concupiscence. Les plus beaux génies acceptèrent cette doctrine, sans comprendre assez combien elle recélait de venin ; l'ordre moral chancela encore une fois, les coups discrets et perfides de la nouvelle secte ébranlèrent au fond des meilleures âmes la plus profonde et la plus élémentaire des vérités. Qui maintint alors la lumière dans le monde, et qui ne cessa de l'élever sur le chandelier ? Encore l'Église ! Elle publia, en dépit des lettrés qui la raillaient, sa célèbre constitution *Unigenitus*, elle tira le bon sens du fond de ces savantes ténèbres qui en obscurcissaient la notion, elle rendit à elles-mêmes les âmes séduites par la nouveauté et emportées par l'ardeur du combat. Enfin, c'est encore l'Église qui réclame et proteste aujourd'hui, avec le plus

[1] Sess. VI, can. [illegible].

de suite et d'énergie, en faveur de la liberté, tantôt contre le panthéisme, qui ne saurait se reposer ailleurs que dans la fatalité, tantôt contre le matérialisme, cet ennemi si redoutable de l'âme humaine, qui vient de renaître avec tant d'éclat au sein des écoles et qui s'obstine à ne voir dans les plus belles facultés de l'homme que le jeu savant d'une machine déconcertée par la douleur et dissoute à jamais par la mort.

Autant l'existence de notre liberté est certaine, autant il est certain que cette liberté même est imparfaite.

C'est une imperfection que de pouvoir violer la loi et faire le mal ; une telle possibilité n'est pas une puissance, mais une faiblesse. « Voilà, dit Bossuet, un trait défectueux dans ma liberté. Ce trait ne me vient pas de Dieu, mais du néant d'où je suis sorti. Voilà le défaut et le caractère de la créature. Je ne suis pas une image et ressemblance parfaite de Dieu, je suis seulement fait à l'image. J'en ai quelque trait ; mais, par ce que je suis, je n'ai pas tout. Je tombe dans le défaut par mille endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus, le plus faible, et pour ainsi dire la honte de ma nature, c'est que je puisse pécher [1]. » Ainsi la liberté n'est souveraine qu'en Dieu ; dans l'homme elle est partielle. Dieu la possède par essence, l'homme ne l'a que par communication. Le sommeil la suspend, la folie l'égare, l'habitude l'enchaîne, la passion l'enivre. Imparfaite par nature, notre liberté est devenue plus imparfaite encore par suite du péché, et elle incline plus au mal qu'au bien. Il nous faut à tout moment reprendre notre raison, briser des entraves, écarter des obstacles, vaincre des ennemis, et reconquérir à main armée, et sur nous-même et sur autrui, ce privilége incomparable de la li-

[1] *Élévations sur les mystères*, v[e] semaine. élév. 3[e].

berté, source de notre misère, mais aussi de notre grandeur. Le plus judicieux et le plus profond des païens, Tacite, parle de ces rares moments de liberté politique, où l'homme pense ce qu'il veut et dit ce qu'il pense[1]. Le plus éloquent des apôtres, saint Paul, se plaint des imperfections de sa liberté morale : *Homme charnel, je suis vendu au péché comme un esclave. J'ai deux lois, l'une dans mes membres, l'autre dans mon âme. Je vois le bien et je l'approuve, mais je fais le mal que je déteste*[2].

Telle est la liberté de l'homme. C'est le propre de notre condition d'être libre, mais c'est l'honneur de chacun de maintenir et d'étendre les droits que nous tenons de notre nature. Notre liberté croît ou s'affaiblit, aussi bien que l'intelligence, selon l'usage qu'on en fait ; elle se fortifie dans le combat, de même qu'elle s'énerve dans la mollesse. Assujettie à la règle, elle se développe et s'agrandit ; abandonnée à ses caprices, elle hésite, elle réfléchit, elle tombe, elle devient méconnaissable. Chaque pas qu'elle fait dans la route de la loi, l'affermit et la consolide ; chaque pas qu'elle fait hors de cette voie, l'égare et la perd. Tenez votre âme souple et docile sous le regard de la loi, ce sera bientôt un prodige de force et de grandeur ; vous toucherez à peine la terre du pied ; vous vous affranchirez chaque jour du préjugé, du vain scrupule, du fragile intérêt, de la volupté périssable ; vous irez menant de front vers le bien suprême, et la raison, qui ne pensera plus qu'à Dieu, et les instincts, les désirs, les passions, qui ne fermenteront plus que pour Dieu ; les unissant ainsi

[1] Rara temporum libertate ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.

[2] *Rom.* VII, 14, 23.

dans le plus généreux effort, votre âme finira par ne plus voir que l'ordre, ne plus suivre que la règle ; enfin, à force de dépendance, vous deviendrez tout à fait libre. Mais, comme on va à la liberté par la dépendance de la loi, on court par l'indépendance à la servitude. L'esprit qui prétend s'appuyer sur lui-même, qui se prend pour premier principe et qui se fait sa propre règle, s'épuise, décroît et baisse vers le néant ; le cœur qui s'enferme dans l'égoïsme, ne trouvant en lui-même que faiblesse et misère, s'emplit de corruption ; l'erreur et le vice vont s'emparer de l'âme qui se dit indépendante, et qui dépend de tout, excepté de l'ordre et de la loi ; la voilà, cette âme, avec sa raison obscurcie, ses sentiments rétrécis, sa volonté dépravée, s'enfonçant d'abîme en abîme, dans des profondeurs qu'on ne remonte jamais ; à force de vouloir s'appartenir, elle est devenue tout à fait esclave. Non, il n'y a pas d'autre esclavage pour l'âme que l'émancipation de toute loi ; il n'y a pas d'autre liberté pour elle que l'obéissance volontaire aux lois légitimes.

Cherchez maintenant, cherchez cette liberté qui se développe et qui se perfectionne en suivant la loi, et qui, perdant chaque jour davantage l'attrait du péché, cède à l'attrait chaque jour plus grand de ne pécher plus ; vous ne la trouverez que parmi les disciples de l'Évangile et les enfants de l'Église. Là Jésus-Christ nous a appelés à la liberté véritable [1], qui fait de nous dans la maison de Dieu, non des hôtes et des étrangers, mais les concitoyens des saints, non des serviteurs, mais des fils [2]. Là s'expliquent ces mots divins : *Si vous conservez ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* [3]. Là se vérifie

[1] *Gal.*, v, 13.
[2] *Gal.*, iv, 7. — *Eph.*, ii, 19.
[3] *Joann.*, viii, 31-32.

cette promesse de l'apôtre saint Jacques : *Celui qui a regardé au fond de la loi parfaite de liberté sera heureux dans son œuvre*[1]. Oui, l'homme est appelé à la vraie liberté morale, mais il ne la rencontre que dans Jésus-Christ et dans l'Église, parce que Jésus-Christ est le vrai Père et l'Église la vraie patrie, et qu'il n'y a hors de Jésus-Christ et de l'Église que domination étrangère, joug tyrannique, véritable esclavage. Pour jouir de la liberté, il faut posséder la vérité; mais cette vérité, qui l'assure aux enfants de Dieu, sinon Jésus-Christ, qui en est l'oracle, et l'Église, qui en est la gardienne? La liberté rend heureux; mais comment être libre et comment être heureux, à moins d'observer la loi parfaite, telle que l'Église la présente, que l'obéissance la conçoit, et que la sainteté la pratique ? C'est l'épreuve de la liberté ici-bas de pouvoir ne pas pécher; ce sera la récompense de la liberté dans le ciel de ne pouvoir plus pécher. La volonté de la cité sainte sera une en tous et indivisible en chacun, volonté libre, selon l'expression de saint Augustin, délivrée de tout mal, remplie de tout bien, jouissant des intarissables délices de l'éternelle joie, dans l'oubli de ses fautes et de ses misères, mais non dans l'oubli de sa délivrance, ni de la reconnaissance qu'elle doit à Jésus-Christ, son maître, son père et son libérateur[2].

O mon Dieu, puisque tout vient de vous, la loi, la conscience, la liberté, faites-nous la grâce d'apprécier ces grandes choses, qui sont la vie du monde et l'honneur de l'homme.

Donnez-nous de comprendre, dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, cette magnifique ordon-

[1] *Jac.*, I, 25.
[2] *Civit. Dei*, lib. XXII, n° 30.

nance de l'univers, avec toutes les lois qui en commandent le mouvement, toutes les autorités divines et humaines qui les promulguent et toutes les obligations qu'ils imposent. Parmi les êtres qui vivent sous votre regard et qui marchent sous votre main, je serais le plus ingrat, si je n'accomplissais mieux que tous les autres la loi de mon être, car vous ne m'avez pas fait seulement pour la suivre, mais pour la connaître et l'adorer.

Donnez-nous de sentir cette conscience délicate, formée par la connaissance de la loi, cette conscience qui enseigne le bien, qui révèle le devoir, qui proclame le mérite et qui rachète au moins par le remords ceux dont elle ne peut plus attester l'innocence. Parlez, Seigneur, faites parler votre loi au fond de mon âme, et que cette voix ne se taise ni jour ni nuit.

Donnez-nous enfin de pratiquer la liberté qui vient de vous, cette liberté qui est la vie, la perfection, l'amour ; cette liberté qui a pour guide votre loi, et pour fin suprême votre gloire, la liberté de vos enfants.

O mon Dieu, qui sait la loi ? qui écoute la conscience ? qui veut conquérir et garder la liberté de son âme ? Tout est faible, l'intelligence, le sentiment, la volonté. Plus on fait de lois, et plus les lois de l'ordre éternel semblent méconnues ; plus on parle de conscience, et plus la conscience publique se déforme et se pervertit ; plus on acclame la liberté, et plus on en profane le mot en l'appliquant à la licence qui conduit à la servitude. Vivre loin de vous, c'est vivre sans lumière, sans délicatesse et sans honneur. Rendez à notre siècle la science des lois, la conscience du devoir, le courage de la liberté.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA LOI MORALE

EST LA LOI DE L'HOMME-DIEU.

La loi n'est qu'un ordre de la raison tendant au bien général et promulgué par celui à qui est confié le soin de la communauté. Qui dit la raison dit aussi la loi. Cette admirable identité de la loi et de la raison descendue de l'ordre éternel dont Dieu est la source, doit se trouver également et dans les mouvements qui règlent d'une manière invariable l'ordre physique, et dans les législations naturelles et positives qui constituent l'ordre moral.

Dans l'ordre moral, la loi a pour écho la conscience de l'homme. Là réside et s'éveille l'idée du bien et du mal ; là naît et se développe le sentiment du devoir ; là apparaissent les mérites que récompense une satisfaction tout intérieure, et les démérites que punit le remords.

Rien n'est plus juste que cette récompense et cette punition, car l'homme a le pouvoir d'observer la loi, et ce pouvoir, qui le distingue, aussi bien que la raison, des autres êtres de la nature, c'est la liberté.

En trois mots, la raison est le fondement de la loi morale, la conscience en est le sanctuaire, la liberté humaine en est le justiciable.

Quelque hautes que soient ces conceptions, il en est de plus sublimes encore. Sortons de l'expérience et du raisonnement pour écouter la théologie, en consultant non plus les sages de la terre, mais l'Écriture, l'Église, les Pères de la tradition. Ces grandes autorités vont compléter, agrandir, élever encore à nos yeux la notion de la morale. Elles nous disent d'une voix unanime : La loi morale, c'est la loi de l'Homme-Dieu.

Remontez à la source de la loi, c'est l'Homme-Dieu que vous trouvez ; étudiez-en les différents aspects et cherchez le modèle qui les résume, c'est encore l'Homme-Dieu.

L'Homme-Dieu est l'auteur de la loi ; l'Homme-Dieu est le modèle du devoir.

I. Dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre révélé, il n'y a qu'une loi à laquelle se rapportent toutes les autres. Dans l'ordre naturel, c'est la loi ou la raison du Verbe ; dans l'ordre positif et révélé, c'est la loi ou la raison du Christ. Le Fils de Dieu, qui se nomme le Verbe dans l'éternité, se nomme le Christ dans le temps ; mais sa loi ou sa raison est toujours la même.

Si j'interroge l'ordre physique, j'entends la loi du Verbe, je la lis signée de son nom dès cette heure, la première de toutes, où Dieu tira le monde du néant ; c'est le Verbe, type éternel de toute loi comme de toute beauté, qui imprima alors sa lumière sur toute la création, répandit sa vie sur tous ses ouvrages, et anima de sa sagesse tous les mouvements. Il n'y a ni forme dont il ne soit le modèle, ni lien dont il ne soit l'auteur, ni parties dont il ne soit le lien, ni substance qui ne tienne de lui le poids, le nombre et la mesure. Saint

Augustin l'appelle la forme de tout ce qui a été fait[1]. C'est lui, dit le même Père avec une concision qu'on ne saurait traduire, qui est la source de toute forme, la forme de toute source, le mouvement et la vie de toutes les sources et de toutes les formes[2]. Saint Augustin exprimait dans la langue des philosophes ce que saint Athanase avait déjà rendu dans celle des orateurs. « Le Verbe, disait ce Père, a donné le mouvement aux corps célestes, au soleil la lumière, à l'atmosphère les nuées, à l'océan des limites, à la terre la fécondité. Tout a été fait par le Verbe et la sagesse de Dieu, et rien ne se serait développé sans son action. Il pénètre dans la création tout entière, et il révèle partout son énergie, illuminant les êtres visibles et invisibles, les unissant par sa puissance, leur versant la vie et la conservant à tout ce qui existe et par une action générale et par une action particulière. Au premier signe de la volonté du Verbe et par sa vertu modératrice et paternelle, le ciel exécute ses mouvements de rotation, le soleil projette sa lumière, la lune roule dans son orbite, l'air est éclairé, le vent souffle, les montagnes se soutiennent dans leur élévation, la mer est agitée, la terre porte des fruits, l'homme naît, vit et meurt. C'est par le Verbe que tout se meut et s'anime, que le feu brûle, que les sources jaillissent, que tombent la pluie, la neige et la grêle, que se forme la glace. C'est lui qui assure le vol des oiseaux, la marche des reptiles, la croissance des plantes avec leurs formes les plus diverses. C'est lui qui meut et qui gouverne tout, en versant la lumière et la vie et en perpétuant le monde dans son admirable unité. Le musicien, après avoir accordé sa lyre, combine les sons d'une main habile et

[1] Verbum Dei forma omnium formatorum. (Aug. *Serm.* cxvii, 3).

[2] A quo sunt semina formarum, formæ seminum, motus seminum atque formarum. (Aug., *de Civitate Dei*, lib. V, c. 2.)

en forme un harmonieux accord ; ainsi le Verbe de Dieu, qui tient en ses mains le monde entier comme une lyre, réunit, par la force de sa puissance et de sa volonté, les êtres les plus opposés et produit dans la création un ordre parfait et une admirable harmonie, demeurant lui-même immobile au sein de son Père [1]. »

Le Verbe, qui soutient par sa puissance le spectacle si varié du monde, et qui en combine les mouvements par sa sagesse, a fait éclater ainsi son nom et sa loi dans toute la splendeur de la création. « Ces merveilles sont, pour continuer le langage des Pères, comme les tables de la loi éternelle, et la doctrine universelle et publique de l'enseignement divin peut se lire sur les pages des éléments et dans les volumes des saisons. Le ciel, la mer, la terre, tout ce qu'ils renferment, affirment hautement et par une merveilleuse harmonie, à force d'ordre et de beauté, la gloire du Verbe : ce sont les prédicateurs perpétuels de la souveraine majesté [2]. » D'autres Pères montrent comment le Verbe, mettant sa ressemblance dans les êtres autant que la créature peut la recevoir, en multiplie les formes et les images à tous les degrés, pour que chaque être devienne, dans chaque espèce, l'image de quelqu'une de ses perfections, et que toutes ces variétés réunies rendent, dans une magnifique unité, l'ombre de sa gloire, le reflet de ses attributs et l'expression divisée de sa grandeur [3]. Le rayon qui pénètre à travers le vitrail de nos cathédrales, en décompose les couleurs et les projette en teintes variées sur les statues dont le temple est rempli ; ainsi le Verbe inonde les créatures de ses divins rayons, les colore de diverses manières selon leur place et leurs attributs et

[1] Athanas., *Contrà Gent.*, 40-44.
[2] *De Vocat. Gent.*, lib. II, c. iv.
[3] S. Thomas, *in lib. de divin. nomin.*, c. ii, lect. 3ᵃ.

en fait resplendir les propriétés, laissant deviner ses propres perfections au milieu des imperfections de la nature, et jaillir parmi les ténèbres du temps la lumière de son éternité [1]. Enfin saint Léon résume toute cette grande théologie en déclarant que la création est comme l'histoire de Dieu et le bulletin des lois de son Verbe incréé [2].

Mais si, fermant les yeux du corps sur le monde visible et matériel, vous ouvrez sur vous-mêmes les yeux de votre âme, regardez, écoutez, vous êtes tout pleins du Verbe, et c'est son commandement que vous entendez au fond de cette raison dont vous êtes si fiers, et dans cette loi naturelle que vous déclarez une loi purement humaine. C'est le Verbe que nomme saint Thomas quand il appelle la raison une lumière intérieure par laquelle Dieu parle en nous [3]; une illumination de Dieu qui nous fait connaître les lois de l'ordre naturel [4], et qui, pour ainsi parler, est dans l'homme ce que Dieu est dans le monde [5]; une sorte de flambeau allumé par la lumière du Verbe divin [6].

C'est le Verbe, dit saint Cyrille, qui a déposé la lumière intelligible en toute la nature, et qui a mis comme une semence la raison en tout homme qui vient au monde [7].

Saint Ambroise enseigne la même doctrine : « Pour tout faire par le Verbe et rien sans le Verbe, il faut tout faire avec raison et rien sans la raison [8]. » Saint Au-

[1] In quâlibet enim creaturâ est refulgentia divini exemplaris, sed cum tenebris mixta. (S. Bonav., *lumin. Eccles.*, serm. xii.)

[2] Tanquam publicas paginas. S. Léon, *Serm.* xix.

[3] *De magist.* q. ii, art. 1.

[4] 1a 2e, q cix art. 1.

[5] *De Regim. princ.* l. I. c. xii.

[6] 3 p., q. v. art 4, ad 2um.

[7] S. Cyrille d'Alex., *in Joann.*, l. III, c. i.

[8] *In Psalm.* cxviii, *Serm.* xiv.

gustin l'a répété après lui : « Les âmes raisonnables n'ont point d'autre vraie lumière que le Verbe de Dieu ; c'est le Verbe qui les éclaire et qui les nourrit continuellement[1]. »

L'Orient parle comme l'Occident par la bouche des deux Grégoire : « Le bien, le bon, l'excellent, tout ce que l'on peut nommer ou penser de mieux, dit saint Grégoire de Nysse, n'est autre chose que le Verbe, fils unique de Dieu[2] ; » et saint Grégoire de Nazianze s'écrie, avec l'accent de l'amour, dans cette langue harmonieuse qui convenait à la fois au théologien par sa profondeur et au poëte par sa richesse : « O Verbe, ô vie, ô lumière, ô sagesse, ô rejeton du premier principe, ô mouvement et désir de son cœur, expression de sa nature infinie, que j'aime à répéter tous les noms qui redisent d'une manière si imparfaite votre essence[3] ! »

Vous l'entendez, cette lumière de l'ordre naturel qui se projette dans la conscience des hommes, cette loi de sagesse et de justice qui parle au dedans de nous, ce commandement éternel gravé dans notre âme en caractères ineffaçables, c'est déjà le Christ, c'est le Verbe. Le Verbe est partout. Le monde extérieur, avec ses lois physiques, en est l'ombre ; l'âme ou le monde intérieur en est le sanctuaire ; la loi morale en est le rayon.

Ainsi, selon la magnifique expression de saint Jérôme, « personne ne naît sans le Verbe, parce que personne ne naît sans avoir en soi les semences de la sagesse, de la justice et des autres vertus[4] ; » et, selon la consolante remarque de saint Augustin, « personne ne vit sans le Verbe, parce que le Verbe ne cesse de parler et de se faire entendre à la créature raisonnable[5]. »

Oui, le Verbe a toujours parlé, le Verbe a toujours

[1] *De Gen. ad litt.* Lib. V, n° 30.
[2] *In Psal.* tract. 2, cap. XII.
[3] GREG. NAZ., *Orat.* XLV, n° 29.
[4] *In Epist. ad Galat.* c. I, v. 15.
[5] *De Gen. ad litt.*, lib. I, c. V.

écrit [1] ; il n'a pas cessé d'illuminer tout homme venant au monde [2].

Il parlait, il écrivait au fond de ces âmes d'élite que l'antiquité vante avec tant de raison, et dont le christianisme invoque le témoignage en déclarant qu'elles étaient naturellement chrétiennes ; il parle, il écrit encore au fond de ces âmes grossières dont l'ignorance nous rebute et dont les mœurs barbares nous font horreur, mais qui n'en possèdent pas moins les germes innés de la loi, et qui, malgré leurs préjugés et leurs erreurs, conservent cette sorte de parenté qui demeurera éternellement entre la raison humaine et la raison divine [3]. Il parlera, il écrira, jusqu'à la fin du monde, aux yeux comme à la raison, dans ces deux grandes pages de la terre et du ciel qui forment le livre de la nature. Les cieux continueront à lui rendre témoignage et à raconter sa gloire ; ses splendeurs invisibles ne cesseront de se peindre dans le feu des étoiles et dans l'éclat des fleurs ; sa loi, qui est partout, se fera entendre le jour et la nuit ; les beautés semées aux quatre coins du globe seront comme quatre évangiles toujours ouverts pour nous instruire ; les éléments qui lui servent de trompette ne se tairont jamais, et, tant qu'il restera à la terre une voix, et au temps une page, ce sera pour murmurer à nos oreilles la raison du Verbe et pour en écrire le nom à nos regards [4].

Après cette double promulgation de la loi, faite en termes si exprès et si lumineux, et dans le monde physique et dans le monde moral, qui constitue l'ordre de

[1] Deus autem loquitur et scribit, loquitur quandò transfundit sapientiam suam in mentes rationales : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus*. Et hoc dicitur verbum... scribit quia indicia suæ sapientiæ imprimit in rationalibus creaturis. (S. TH. *in Psal.* XLIV.)

[2] *Joann.*, I.

[3] THOMASSIN, *De incarnatione Verbi*, lib. I, cap. IX.

[4] S. LÉON, *Serm.* XIX.

la nature, le Verbe, du haut des montagnes éternelles, a regardé avec une nouvelle faveur l'homme sorti de ses mains, et il a résolu de l'élever jusqu'à lui par les communications de l'ordre révélé. Ce sera toujours la même loi, comme c'est toujours le même Verbe; mais la lumière de cette loi sera plus vive et sa trace plus profonde. Ce sera toujours la même fin, le bonheur de l'homme; mais, au lieu du bonheur naturel, l'homme aura pour fin un bonheur surnaturel et divin dans la claire vision de Dieu et dans la participation à la béatitude suprême. Pour atteindre une fin plus haute, il fallait des moyens plus relevés, des efforts plus soutenus, et des relations plus directes entre Dieu et l'homme. Ce commerce intime a eu lieu dans trois circonstances, décisives pour l'humanité : à l'origine de la famille, à l'origine des sociétés anciennes qui ont tenu les peuples si longtemps séparés les uns des autres, enfin, à l'origine de la société chrétienne, qui doit les réunir dans la même grâce et dans la même loi. Écoutez et jugez comment le Verbe, qui veut s'incarner et devenir le Christ, après avoir, dès le commencement, entrepris l'œuvre de sa révélation, a agrandi son héritage et étendu l'empire de sa loi de la famille à la nation, et de la nation à l'univers entier.

Ce fut d'abord au milieu même du paradis terrestre et dans les jours qui ont précédé la chute. Là le Verbe parlait à l'homme bouche à bouche; il était son hôte; il se promenait avec lui; il l'instruisait face à face, lui disant les noms des animaux et les vertus des plantes; il lui montrait l'arbre du bien et du mal et lui faisait la mystérieuse et terrible défense de n'y jamais toucher. Adam tombe, et le paradis disparaît avec l'innocence, mais les révélations du Verbe ne cessent pas; ses reproches éclatent avec la foudre, mais l'espérance se

mêle aux reproches, et la foudre, en déchirant la nue, laisse entrevoir un ciel apaisé. Les passions, les préjugés, les mauvaises habitudes, troublent la raison. Caïn fait voir au monde la première action tragique, le scandale des mauvaises mœurs commence, les hommes égarés ne comprennent et n'entendent presque plus rien ; mais le Verbe parle toujours, tantôt sur les hauteurs, tantôt dans le lointain du désert : à sa voix les hommes s'arrêtent, se regardent et retrouvent au dedans d'eux-mêmes les premiers linéaments de la loi constitutive du monde. Il répugnait à l'homme déchu d'aimer Dieu ; le Verbe lui rappelle par la loi révélée que telle est la loi de la nature. Il lui demande des sacrifices en témoignage de cet amour. Il accepte d'une manière visible l'offrande que lui a faite Abel ; il distingue Noé et le sauve pour repeupler le monde ; il envoie des anges à Abraham, à Loth, à Jacob ; il commande à Job, son serviteur, les holocaustes de l'adoration. Il répugnait à l'homme déchu d'aimer ses frères ; Dieu lui rappelle que telle est la loi de la nature, en la sanctionnant au besoin par des châtiments extraordinaires. Caïn a été maudit en punition de son fratricide, Cham est abaissé en punition de son irrévérence. L'homme déchu bravait le ciel par l'orgueil en élevant la tour de Babel ; Dieu descend, visite les fondements de l'édifice et le renverse de fond en comble. L'homme, s'oubliant lui-même à Sodome et à Gomorrhe dans des débauches qui font horreur, perdait le respect de sa propre personne et défigurait en lui la nature ; Dieu, pour briser cette image qui ne lui ressemble plus, forme la nuée vengeresse, la remplit de soufre et de bitume, l'ouvre et la précipite sur les coupables, détruit, comme indignes de ses regards, les villes infâmes et les ensevelit à jamais dans les eaux de la mer Morte.

C'est grâce à ces entretiens mystérieux avec les bons,

à ces coups de tonnerre qui éclatent miraculeusement sur les méchants, que la loi de la nature, tant de fois méconnue, fut tant de fois renouvelée et rétablie d'une manière surnaturelle. Cette révélation primordiale, se prolongeant d'écho en écho, a retenti pendant des siècles, non-seulement sous la tente des patriarches, mais dans les leçons païennes du monde civilisé, comme dans les cris à peine articulés du monde barbare. Le Verbe, *cet Agneau immolé dès le commencement du monde*, empruntait tantôt la plume et la langue des sages, tantôt le ministère des anges, pour ramener les hommes à la pensée du devoir et à la pratique de la vertu. Il dictait aux Grecs leur sublime philosophie, sorte de préparation évangélique qui éleva si haut l'âme de Platon, et qui fit plus tard de l'école d'Alexandrie le noviciat du christianisme. Allez vous asseoir dans le Lycée ou dans le Portique, écoutez comme on y discute sur Dieu et sur la loi naturelle : c'est la vérité qui se dévoile, c'est l'incarnation qui commence, c'est le Verbe qui s'essaie à pénétrer dans l'âme, et qui prélude à son entrée dans le monde [1]. Les plus magnifiques pages de la philosophie ancienne sont comme imprégnées de cette lumière surnaturelle qui, partie de l'Orient, se répandit en Égypte, en Grèce, à Rome, et fit le tour de la terre. Ne vous étonnez pas que tant de lumières aient pu briller au milieu de tant de ténèbres : c'était le Verbe lui-même qui se semait partout, jetait d'avance les fondements de son Église, et lui préparait dans les générations futures de plus faciles conquêtes [2]. Quand cette sagesse incréée,

[1] Quoties materialibus symbolis amiciebatur Deus, id est quoties propemodum de Deo, vel scripturæ divinæ, vel gentilium litteræ, vel vulgares hominum cœtus, disseruère, toties antè Incarnationem incarnabatur, et veluti prælusoriè prætentabat seipsum Dei Verbum. (*De Incarn.*, lib. I, cap. VI.)

[2] Nimirùm hæc lumina jam tùm spargebat incarnanda veritas, et

parcourant la terre d'un pôle à l'autre, rencontrait des âmes fidèles à conserver la loi naturelle, elle leur faisait signe, se montrait à elles avec un visage riant, et les élevait par une révélation intérieure à la connaissance anticipée des mystères qui font aujourd'hui la joie du peuple chrétien. Ces païens, marqués de l'onction invisible, étaient associés d'avance au Christ encore à naître. Ils eurent quelquefois, aussi bien qu'Abraham, pour maîtres, pour instituteurs et pour hôtes, les anges, ces missionnaires dont le zèle, dit Origène [1], est plus ardent que celui des apôtres; les anges, à qui, selon saint Denys, le Verbe avait confié la charge spéciale de veiller sur les nations infidèles, qui les touchent par leurs inspirations et, semblables à des pasteurs, les ramènent à Dieu comme des brebis égarées [2]. Ainsi se réflétait sur l'univers entier la première aurore de la loi divine; ainsi le Verbe, qui a conversé dès l'origine avec le genre humain, qui s'est abouché avec les patriarches et les prophètes, et qui voyageait avec Abraham, se faisait entendre, se faisait lire et, pour employer l'expression de saint Ambroise, se faisait boire [3], jusque dans les enseignements de la philosophie profane, faisant pénétrer par elle, dans toutes les veines de l'âme, le suc de la sagesse éternelle.

Quand Dieu vit que, malgré ces lumières et ces secours, la corruption du cœur augmentait avec les ténèbres de l'esprit, et que les sociétés humaines, en se formant et en se séparant l'une de l'autre, n'emportaient

inter gentiles aspergebat, ex quibus Ecclesiæ suæ congregare multitudinem decreverat. (THOMASSIN, *de Deo*, lib. III, cap. XIII.)

[1] *De orat.*, n° 11.

[2] *De cœli hierarchiâ*, cap. IX.

[3] In venas mentis ac vires animæ succus Verbi descendit æterni. (*In Ps.* I.)

que des fragments épars de la lumière répandue dans le monde, il résolut de choisir un peuple entre tous les peuples pour lui faire entendre une seconde fois la loi naturelle dans une parole révélée. Ce peuple élu fut celui d'Israël ; le législateur qu'il lui donna, fut Moïse ; la loi qu'il écrivit pour lui, fut appelée la loi écrite. Exprimée en dix préceptes, Dieu l'avait rédigée lui-même ; il la publia sur le Sinaï au milieu des foudres et des éclairs ; il la grava de son doigt sur la pierre et en enferma les tables mystérieuses dans le secret du tabernacle. La loi naturelle, déjà renouvelée par la révélation des premiers temps, devint ainsi une loi civile et religieuse, qui n'était plus seulement comprise par l'esprit et observée par le cœur, mais répétée mot à mot par la bouche, écrite par la main, et fixée avec une concision égale à sa justesse, dans des formules nettes, brèves et pleines d'autorité. Cette loi fit au peuple juif un noble caractère et une admirable histoire. Grave, austère, inflexible, elle jeta sur la face de la nation sa sévère empreinte, elle mit dans les entrailles d'Israël l'amour de la règle et le respect du devoir ; elle frappa d'un signe distinctif et d'un caractère sacré ce peuple, devenu le gardien de la législation naturelle et divine.

La loi de Moïse, malgré sa grandeur, était une loi de crainte. Elle ne changea point la règle primordiale, mais elle lui donna des foudres pour escorte, et pour sanction les châtiments et les récompenses de l'ordre temporel. Pour encourager la fidélité, elle promet à la nation le lait des brebis, le miel des abeilles, la graisse de la terre, l'abondance des moissons et des vendanges ; aux familles la puissance et l'autorité, aux individus la longueur des jours ; pour punir l'infidélité et la prévarication, les champs ne donnent que des ronces et des épines, les troupeaux deviennent stériles comme la

terre, la désobéissance désole la famille, la révolte éclate dans la nation, et la peste, la famine ou la guerre moissonnent les générations maudites et séchées dans leur fleur. Il faut l'énergie et la violence de ces remèdes à la jeunesse orageuse d'Israël, dont la tête est si dure, la rébellion si prompte, l'esprit si grossier et si charnel. Pour les courber sous le joug, Dieu tient d'une main le bâton du maître, de l'autre le glaive des vengeances ; mais son cœur demeure pour eux celui d'un père ; et sa voix, quand elle reprend, mêle à ses reproches l'expression de la tendresse la plus touchante. *O mon peuple, que t'ai-je fait et pourquoi m'as-tu abandonné ? Reviens à ton Dieu, et quand même tes iniquités seraient rouges comme le vermillon, tu deviendras blanc comme la neige*[1].

Cependant la loi de Moïse, éternelle dans sa substance, était passagère dans ses applications et ses détails. Outre les préceptes moraux qui en sont la base, elle renfermait des préceptes cérémoniels et judiciaires, destinés à disparaître ou à s'épurer dans la lumière d'une loi plus parfaite. Les préceptes moraux appartiennent à la loi naturelle ; ils sont résumés, énumérés et rangés dans le Décalogue ; rien n'en saurait dispenser, rien ne les saurait abolir. C'est la loi d'aujourd'hui, comme c'était la loi d'hier, comme ce sera la loi de demain. Mais les préceptes cérémoniels, qui aidaient à l'application de cette loi dans les rapports de l'homme avec Dieu, et les préceptes judiciaires qui en facilitaient l'accomplissement dans les rapports des hommes entre eux, avaient surtout pour objet de régler le présent et de figurer l'avenir. Ces cérémonies, ces pratiques, ces lois disciplinaires, nous intéressent encore par leur mystérieuse signification. Il faut savoir pénétrer cette chair qui, selon l'ex-

[1] S. Aug., *Quæst. in Matth.*, c. XIII.

pression de saint Augustin, recouvre le Christ comme l'écaille de la tortue; il faut comprendre et saisir celui qui est en dessous, le Verbe brillant de tout l'éclat de la vérité, le Verbe dans sa vigueur éternelle et dans sa beauté immuable [1].

Cherchez donc, et vous ne trouverez que le Christ à venir dans les paroles de l'ancienne loi, dans les grandes actions des patriarches, dans le règne glorieux des rois, dans les oracles des prophètes, dans les cérémonies et dans les sacrifices du temple. Le Christ approche et son ombre se projette d'avance sur toutes les pages de ce Testament. C'est le Christ qui apparaît dans le buisson ardent, qui parle dans le désert, qui promulgue la loi sur le Sinaï, qui marche à la conquête de la terre promise, qui donne des ordres en ces mots, aux Moïse, aux Josué, aux David, aux Zorobabel et aux Machabées : *Tu diras à ce peuple : Celui qui est m'a envoyé vers vous* [2]. Chacun des prophètes figurait et annonçait le Christ à sa manière ; tous ils figuraient le Christ tout entier [3]. Chaque précepte de la loi était comme une des lettres de son nom, et la loi tout entière faisait rayonner ce nom trois fois saint. Chaque emblême crayonnait comme un trait de sa vie, et tous les emblêmes réunis en composaient la divine esquisse. La manne, c'était le corps de l'Homme-Dieu ; l'eau du rocher, c'était son sang; le rocher, c'était lui-même. Ceux qui buvaient l'eau du rocher en croyant au Christ recevaient comme nous le breuvage de l'immortalité. Autre était la pierre du rocher, autre la pierre sur laquelle Jacob avait dormi ; autre l'agneau de la pâque, autre l'agneau qu'Abraham trouva dans les ronces de la montagne et qu'il mit sur l'autel à la place de son fils ;

[1] Quæst. XVII *in Matth.*, c. XIII.
[2] *Exod.*, III, 14.
[3] S. IREN., liv. IV, c. XXXIII.

mais, sous chacune de ces figures, vous voyez et vous saluez d'avance le même Christ dans les manifestations emblématiques de l'ancienne loi. Le Christ à venir et le Christ venu sont des mots différents, mais le Christ est le même. Voilà pourquoi cette manne était la même nourriture, cette eau le même breuvage, et ceux qui ont mangé la manne comme ceux qui mangent l'eucharistie ont bu et mangé le Christ pour leur salut, dans l'ancien Testament comme dans le nouveau [1].

Enfin le Verbe, qui avait crié dans Abel, dans Moïse, dans David, dans Salomon et dans tous les prophètes, prit un corps et une âme semblables aux nôtres, se fit homme et cria par une bouche humaine [2]. Mais cette voix ne s'était, pendant trente années, trahie qu'une seule fois dans le temple de Jérusalem, et les hommes l'avaient peut-être déjà oubliée, quand elle éclata tout à coup sur le monde, après le jeûne du désert et le baptême du Jourdain. Au moment où l'Homme-Dieu sortait du fleuve, les cieux s'ouvrirent, le Saint-Esprit descendit sur sa tête en forme de colombe, et voilà que du haut des airs une voix s'écria : *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* [3]. Puis l'Homme-Dieu gravit le Thabor avec Pierre, Jacques et Jean, et se transfigura devant eux. Ses vêtements devinrent blancs comme la neige, et son visage étincela comme la lumière. Moïse et Élie, les représentants de l'ancienne loi, l'un avec la majesté qui commande le respect, l'autre avec la vivacité que le zèle inspire, apparurent à ses côtés et conversèrent avec lui. Attention ! Dieu va sanctionner encore la loi nouvelle par la loi positive ; la loi

[1] S. August., *Serm.* CCCLII.

[2] Jesus clamavit in Abel..., clamavit in Moyse... clamavit in David..., clamavit et in omnibus prophetis..., clamavit etiam in corpore suo (S. Ambr., *Epist.* XXXII).

[3] *Matth.*, III, 17.

va être révélée pour la troisième fois. Un nuage lumineux, mais serein, enveloppe le Législateur suprême, et la voix qu'Abraham et Moïse avaient entendue, sort, sans éclair, ni tempête, du fond de la céleste vision : *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Ici, comme au baptême, Jésus est proclamé Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu égal à son Père ; mais la voix ajoute : *Écoutez-le : ipsum audite* [1].

Écoutez-le. La loi qu'il donne ne vient point remplacer la loi positive, mais la perfectionner. *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir : et il ne manquera à cet accomplissement ni un iota ni un trait* [2]. Puis il sépare dans la loi ce qui est essentiel de ce qui est accessoire, et il abolit les rites gênants de Moïse et les cérémonies multipliées du culte judaïque, disant à ceux qui sont fatigués de ces observances : *Venez à moi, et je vous soulagerai. Mon joug est doux et mon fardeau est plein de douceur.* D'un mot il résume l'esprit de la loi, et ce nouveau mot, c'est l'amour : *Celui qui a aimé a accompli toute la loi.* D'un mot, il en découvre le but et en montre le type souverain. Ce but, c'est la perfection, ce modèle, c'est Dieu : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Ainsi la loi est affranchie, elle est réduite à ce qu'il y a de capital, elle est ramenée à sa perfection, la voilà telle que Dieu nous l'avait faite au commencement, telle que l'Homme-Dieu la donne pour durer jusqu'à la fin. Elle ne variera plus : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* C'est la loi de liberté, c'est la loi d'amour, c'est la loi de perfection, c'est la loi éternelle.

Telle est la loi de l'Homme-Dieu dans ses trois manifestations surnaturelles et ses perfectionnements successifs. C'est le Verbe qui en est la semence ; mais la

[1] *Luc.*, IX, 35. [2] *Matth.*, V, 18.

semence produit d'abord la tige, ensuite l'épi, enfin le grain formé dans la tige. La tige a paru sous la loi de nature, l'épi sous la loi mosaïque, le grain tout formé dans l'Évangile. L'Évangile est renfermé dans l'ancienne loi comme le grain dans l'épi, l'arbre dans la semence, le complet dans l'incomplet, l'effet dans la cause [1]. Le Seigneur est venu trois fois à sa vigne, parce que trois fois il a visité la nature humaine, avant la loi, sous la loi de crainte, et sous la loi de grâce [2]. L'ordre naturel et l'ordre surnaturel, c'est toujours le Verbe ; et dans l'ordre surnaturel, la révélation faite à Abraham, à Moïse et aux apôtres, c'est toujours la venue du Verbe parmi les hommes. Dès le commencement, il avait assisté sa créature, révélant son Père à qui il le voulait, quand il le voulait, et comme son Père le voulait. Dès le commencement, il s'était accoutumé à monter et à descendre pour le salut de ceux qui étaient malades [3]. Et maintenant qu'il est descendu sous une forme invisible, qu'il a un corps comme notre corps, une bouche comme notre bouche, étudiez-le dans ce troisième avènement, et comparez la loi qu'il donne à la vie qu'il mène. Ses préceptes et ses exemples, c'est tout un. Sa parole, c'est la loi ; sa vie, c'est le devoir. La parole et la vie, la loi et le devoir, c'est toujours le Verbe, c'est toujours l'Homme-Dieu.

II. La loi se présente sous trois aspects, selon qu'on la

[1] *Marc*, IV, 28, commenté par S. Chrysostôme.

[2] Ante legem, sub lege, post legem. (S. GREGOR., pap., *In Evang. homil* XXXI.)

[3] Ab initio assistens Filius suo plasmati revelat omnibus Patrem quibus vult et quandó vult et quemadmodùm vult Pater... Ab initio assuetus Verbum Dei ascendere et descendere, propter salutem, eorum qui malè haberent. (S. IREN., lib. III, cap. XVIII, lib. IV cap. VI.)

regarde dans ses rapports avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes. De là trois sortes d'obligations qui sont étroitement liées l'une à l'autre et qui forment un tout indivisible.

Tout devoir réunit, en effet, dans une proportion plus ou moins inégale, les trois aspects auxquels tout se rapporte dans l'univers : Dieu, autrui et nous-mêmes. C'est toujours pécher contre Dieu et contre soi que de violer les devoirs qui nous lient aux autres, et l'on ne saurait accomplir un seul de ces devoirs sans en faire sentir à autrui l'avantage et le bienfait. Soit que nous agissions, soit que nous nous abstènions d'agir, ce mouvement que nous faisons ou que nous évitons, est pour Dieu une louange ou une injure, pour les autres une perte ou un profit, pour nous-mêmes un honneur ou une honte.

Nous nous devons à nous-mêmes, au prochain et à Dieu, et la loi, sous ces trois aspects, se nomme dans le style de l'Homme-Dieu, l'amour.

C'est pourquoi l'Évangile a une phrase qui renferme ces trois termes, qui les rapproche dans l'indivisibilité du même devoir, et qui résume ainsi toute la loi : *Tu aimeras le Seigneur ton* DIEU *et le* PROCHAIN *comme* TOI-MÊME.

Aimer Dieu, c'est la première expression du devoir ; mais cette obligation m'intéresse moi-même aussi bien que le prochain. Puiser en Dieu la lumière et la liberté, c'est s'assister soi-même, c'est vivre plus savant et plus libre ; c'est aussi assister le prochain, parce qu'on le regarde d'un esprit plus élevé et qu'on l'aime d'un cœur plus généreux. Qui aime Dieu, garde tous les préceptes. La religion est l'accomplissement de tous les devoirs considérés comme prescrits par la Divinité.

Aimer le prochain, c'est la seconde expression du

devoir. Mais aimer le prochain, c'est aimer Dieu, car la famille, la patrie, le genre humain, l'Église, que nous assistons, adorent et servent Dieu par notre aide ; c'est aussi s'assister soi-même, car en conservant la vie, les biens et l'honneur d'autrui, il est visible que nous travaillons pour nous ; nous nous assurons, sous ce triple rapport, la même protection.

S'aimer soi-même, c'est la troisième expression du devoir ; mais en s'aimant soi-même, c'est Dieu et le prochain que l'on aime tout ensemble : Dieu, parce qu'on honore et qu'on respecte en soi son image ; le prochain, parce qu'en conservant en soi la vie du corps et celle de l'âme, on garde un instrument qui servira à l'utilité et au bonheur d'autrui.

Aimer Dieu, c'est aimer soi-même et les autres ; aimer le prochain, c'est aimer Dieu et s'aimer soi-même ; s'aimer soi-même, c'est aimer Dieu et le prochain. Le devoir est triple, mais la loi est une, et la vie humaine dans laquelle cette loi s'accomplit, est un commerce indéfini, une communion perpétuelle de Dieu avec nous et de nous-même avec nos semblables.

Mais pour comprendre cette diversité merveilleuse dans cette merveilleuse indivisibilité, c'est le Verbe fait homme qu'il faut voir et qu'il faut entendre. Vous entendrez la loi incarnée, vous verrez le devoir vivant. Le devoir et la loi dans la même personne, c'est l'Homme-Dieu. Jamais bouche n'a proclamé plus nettement la loi ; jamais vie n'a plus nettement exprimé le devoir. Dans sa bouche le bien absolu, dans sa vie l'absolue beauté, dans l'une et dans l'autre la perfection de Dieu.

Un jour l'Homme-Dieu, entouré de ses disciples et suivi du peuple, ouvrit sa bouche et son cœur, et enseigna dans un admirable discours cette loi qu'il venait non pas détruire, mais perfectionner. Ce discours,

prononcé sur la Montagne, formule de la manière la plus nette et la plus franche nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Jésus les mêle et les développe ensemble, pour montrer qu'on ne saurait les séparer l'un de l'autre ; nous les distinguerons pour assortir ce grand enseignement à la faiblesse de notre esprit et aux habitudes de la parole humaine. Voici d'abord un verset qui renferme toute la religion, dans la religion toute la morale, et dans les devoirs de la morale tous les besoins de la vie:

« Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

C'est à Dieu que le Christ rapporte toutes les bonnes œuvres : l'aumône, la prière, le jeûne :

« Lorsque vous donnez l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous comme font les hypocrites dans les rues et les synagogues , afin d'être honorés des hommes.

« Lorsque vous priez, ne soyez pas comme des hypocrites, qui prient debout sur les places et dans les synagogues.

« Lorsque vous jeûnez, ne vous montrez pas tristes, comme font les hypocrites, qui se décomposent la figure pour montrer leur peine. Couvrez votre tête de parfums et lavez votre face. »

Cette aumône, que la main gauche ignore quand la main droite l'a donnée ; cette prière qui se fait la porte fermée, dans le secret de la chambre ; ce jeûne inconnu aux hommes, voilà ce que le Père voit dans le secret, voilà ce qu'il récompensera dans la clarté.

Il faut prier , c'est la loi ; comment faut-il prier ? l'Homme-Dieu vous le dira encore.

Il faut prier « notre Père ; » ce n'est pas le mien seulement, mais celui de mes semblables ; c'est le

Père qu'on ne prie pas seul, mais que nous prions ensemble.

Aussi quelle prière absolue, nécessaire, complète, universelle! Elle s'intéresse au nom de Dieu, pour qu'il *soit sanctifié* partout; à son règne, pour qu'il *arrive;* à sa volonté, pour qu'elle *soit faite au ciel comme sur la terre:* sur la terre où est l'effort, au ciel où est le but.

Mais aussi, quelle prière personnelle, intime et profonde! Que le Père donne à chacun de nous *le pain de chaque jour;* qu'il *pardonne à chacun* de nous selon que chacun de nous *pardonnera lui-même;* qu'il ne nous laisse pas succomber à l'erreur qui nous séduit, à la perversité qui nous scandalise, à notre propre faiblesse qui nous entraîne. L'unique mal, c'est le péché : ô Père, *délivrez-nous du mal!*

C'est peu de savoir prier, il faut prier toujours. L'Homme-Dieu continue en insistant sur la persévérance:

« Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira.

« Quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe.

« Qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donne une pierre?

« S'il demande un poisson, qui de vous lui donne un serpent?

« Si donc vous tous, mauvais que vous êtes, vous savez donner les dons utiles à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père, qui est dans le ciel, donnera-t-il le bien à ceux qui le lui demandent? »

Cependant la prière et les sacrifices ne sont rien sans la miséricorde et la charité envers le prochain. Point de morale religieuse sans morale sociale, car l'Homme-Dieu dit encore :

« Lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous,

« Laissez aussitôt votre offrande et allez vous réconcilier avec votre frère, puis venez et offrez votre don. »

Enfin, le culte extérieur n'est rien, si les sentiments du culte intérieur ne l'animent et ne le soutiennent. Ayez le cœur pur si vous voulez être sincèrement pieux : pour adorer Dieu en toute vérité, il faut respecter en soi-même et la pureté et la vérité, car Dieu voit le cœur, et l'Homme-Dieu nous a dit :

« Personne ne peut servir deux maîtres à la fois, car il haïra l'un et aimera l'autre ; il supportera l'un, il méprisera l'autre : vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. »

Voilà nos devoirs envers Dieu, voilà toute la religion, et dans la religion tous nous autres devoirs.

Et ce que l'Homme-Dieu dit, il le fait. Sans aucun souci de la gloire humaine, il ne voit, ne prêche et ne glorifie que Dieu, c'est-à-dire le Père.

A son Père tout l'honneur de sa doctrine : « Ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Ceux qui voudront faire la volonté de celui qui m'a envoyé, connaîtront si cette doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de son chef, a en vue sa propre gloire ; mais quiconque a en vue la gloire de celui qui l'a envoyé, dit toujours la vérité. »

A son Père toute la gloire de ses miracles : « Les œuvres que je fais ne sont pas à moi, mais à mon Père qui m'a envoyé. »

A son Père toutes ses prières du jour et de la nuit, de la synagogue et du temple, de la montagne et du désert.

A son Père toute l'ardeur de son zèle, quand il chasse de la maison sainte les marchands qui la souillent.

A son Père tous les regards jetés vers le ciel qui précèdent l'institution de ses mystères; toutes les actions de grâces qui suivent les triomphes de sa parole; toutes les aspirations et tous les désirs de son âme quand il contemple ses disciples, et qu'il leur souhaite l'union et la paix; toutes les sueurs de son agonie au jardin des Olives; tous les cris poussés sur sa croix; toutes les espérances qui suivent sa résurrection; toute la foule qu'il mène avec lui pour être témoin de son ascension glorieuse, et dont il élève à jamais vers le ciel la pensée et les yeux.

Ses discours, ses actions, sa vie, sa mort, ses disciples, son Église, tout pour le Père qui est au ciel, tout par le Fils qui est venu sur la terre.

Quand il se tait, c'est pour le prier; quand il parle, c'est pour parler de lui. Son esprit qui le voit, déborde de lumière : son cœur qui l'aime déborde d'amour. L'expression de cet amour est aussi simple que profonde. Il ne décrit point les perfections de son Père, il ne songe pas à les peindre, ni même à les célébrer; il le nomme, et en le nommant on sent que son cœur bat avec une sainte ardeur. Il ne cesse de parler du *Père qui est dans les cieux*, du *Père qui est dans le secret*, du *Père qui voit dans le mystère et dans la profondeur;* le Père, c'est la source, c'est le principe, c'est la lumière, c'est la vie, c'est le tout. *Aimer le Père est donc le premier et le plus grand des commandements.* L'Homme-Dieu nous a enseigné, par son exemple, que cet amour, supérieur à tous les autres, doit dominer toutes les pensées, tous les sentiments, toute la conduite, remplir tout l'esprit, faire battre tout le cœur, et résumer la vie dans une seule affection, comme il résume la loi dans un seul mot.

A côté de ce commandement il en est un que l'Homme-

Dieu ne craint pas d'appeler semblable au premier : c'est l'amour du prochain. Ecoutez comment, du haut de la montagne, il montre, il peint, il développe le second aspect du devoir.

Je vous le dis : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. »

Quelle est donc cette justice nouvelle ? Elle va jusqu'à proscrire non-seulement le meurtre, mais l'injure :

« Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et celui qui tuera sera frappé par la jnstice.

» Mais moi je vous dis que celui qui s'emporte contre son frère mérite d'être jugé par le conseil ; et celui qui lui dit : vous êtes un fou, mérite la punition du feu. »

Elle va jusqu'à flétrir non-seulement l'adultère, mais la pensée de ce crime :

« Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Ne commettez pas d'adultère.

» Moi, je vous dis : Celui qui regarde une femme dans l'intention du mal, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Elle va jusqu'à interdire la vengeance en apparence la plus permise :

« Vous savez qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent.

» Moi, je vous dis : Ne résistez pas même au mal qu'on veut vous faire, mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez l'autre.

» Et si quelqu'un veut vous amener en justice pour prendre votre tunique, abandonnez encore votre manteau.

» Et si quelqu'un vous demande de faire mille pas, allez et faites avec lui deux mille pas. »

Elle va jusqu'à condamner le jugement téméraire qui s'élève au-dedans de l'âme contre le prochain :

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; vous serez payés comme vous aurez payé les autres, et on vous appliquera la mesure dont vous vous serez servis envers eux. »

Elle va jusqu'à commander l'amour des ennemis :

« Vous savez qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

» Moi, je vous dis ; Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient [1]. ».

Voilà cette justice plus haute et plus abondante que celle des Pharisiens. Non-seulement plus de meurtre, mais point de colère ; non-seulement plus d'adultère, mais point de regard coupable ; non-seulement plus de vengeance, mais à sa place l'assistance et la douceur ; non-seulement plus de haine, mais à sa place la charité.

Et ce que l'Homme-Dieu a dit avec une si grande perfection, il l'a fait avec une perfection non moins merveilleuse. Quel justicier implacable à l'orgueil, secourable à la misère et à la faiblesse, tendre aux enfants, facile aux pécheurs, charitable à tout le monde ! C'est la justice qu'il rend aux enfants, quand il déclare que le royaume de Dieu leur appartient, à eux et à ceux qui leur ressemblent ; aux publicains, quand il récompense leur empressement à le voir en allant loger chez eux ; à la pécheresse, quand il la laisse verser sur ses pieds un parfum rare et les essuyer avec ses cheveux ; à la Chananéenne, quand il éprouve sa foi et qu'il l'admire ; à la femme adultère, quand il la sauve des mains de ses ennemis ; aux péagers et aux hommes du peuple, quand il les regarde avec intérêt ; à la foule qui le suit dans le désert, quand il la nourrit par la multiplication des

[1] *Matth.*, cap. v, vi, vii.

pains ; aux aveugles, aux boiteux, aux sourds-muets, aux possédés, quand il les guérit d'un signe, ou les délivre d'un mot, en récompense de leur foi. Mais c'est aussi la justice qui parle par sa bouche, quand il signale et qu'il flétrit le cœur endurci des prêtres, l'hypocrisie des pharisiens, les murailles blanchies, les sépulcres pleins de corruption, les vases beaux au dehors et pleins de venin au dedans, les serpents, les vipères, engraissés de la substance du peuple et qui dévorent les maisons des veuves. Ah ! c'est qu'il est de la justice d'aider le faible d'une main et de l'autre d'abattre le superbe ; c'est qu'il faut, pour être charitable, autant d'énergie que de douceur, et que le Verbe incréé, en se montrant sur la terre pour y établir l'ordre entre les hommes, devait avoir tout ensemble l'âme émue d'une mère et l'inflexible fermeté d'un juge.

Comme cette justice est exacte ! mais aussi comme elle est aimante ! Le Christ « *aime les hommes comme son Père l'a aimé lui-même.* » Citoyen dévoué aux intérêts de sa patrie, il aime Jérusalem et il pleure sur son aveuglement. Maître, il aime ses disciples, il forme leur esprit et leur cœur, il supporte leur grossièreté, il ménage leur faiblesse, il corrige et règle leur zèle ; cent fois on l'abandonne, il pardonne cent fois ; on le renie et il pardonne toujours ; il ranime, il perd, il ranime encore, il finit par gagner, à force de bontés et de miracles, cette confiance tant de fois méritée et tant de fois reprise. C'est le cœur d'un ami : il aime Lazare et ses deux sœurs, et c'est dans leur maison qu'il va de temps en temps épancher sa tendresse. Mais son amitié va jusqu'à l'intimité la plus étroite : il se donne tout entier à saint Jean ; voulant que le jeune apôtre lise dans son âme, il l'ouvre devant lui, et le parfum qui s'en échappe remplit d'une incroyable douceur l'âme, les lèvres et la

plume de celui qui sera appelé par l'histoire le disciple bien-aimé. Il aime sa Mère : la gloire de son enfance est de lui avoir obéi, le premier miracle de sa vie publique est un nouveau témoignage de son affection, le dernier regard qu'il donne à la terre s'adresse à elle ; c'est elle qu'il couronne et qu'il place la première sur les trônes du paradis.

« Jamais homme, dit Bossuet, n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes, que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées [1]. » Le P. Faber l'explique avec autant d'onction que de justesse : « La tendresse de son cœur était parfaite dans toute l'acception du mot. Nul n'a jamais été doué d'affections telles que les siennes ; jamais sentiments humains n'ont reçu une touche si divine dans leur force, leur profondeur, leur fidélité, leur délicatesse. Il est vrai qu'ils empruntaient leur force à sa science, et leur pureté dans la véhémence venait de son éminente sainteté. Son amour humain était donc un être réel, un feu merveilleusement chaste, une puissance de tendresse à qui rien ne ressemble dans la création. Une large mesure de cet amour abondant et tendre que peut seul ressentir le Créateur, était communiquée aux affections de son cœur d'homme. Aussi jamais l'amour d'une mère, d'une femme, d'une sœur, n'approcha de ces douces ardeurs [2]. » Écoutez-le donc, ce rédempteur si aimant, imitez sa vie, échauffez votre âme à son exemple. Il a aimé comme personne, la famille, la patrie, l'humanité. Il a eu pour elles non la justice étroite et rigoureuse de la lettre, mais la justice de l'esprit, la justice du cœur, la justice de l'amour.

En aimant Dieu et le prochain, il y a aussi nous-même

[1] Bossuet, 3e *Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge.*

[2] Le P. Faber, *Bethléem*, t. II, p. 206.

à aimer, c'est-à-dire notre corps à nourrir dans la sobriété et notre âme à élever dans la lumière. La morale évangélique a des textes qui s'appliquent à ce troisième aspect du devoir et qui le font voir dans son véritable jour. Le sermon de la Montagne ne nous prescrit pas de négliger notre corps, mais il nous défend de nous en préoccuper outre mesure. Il faut l'assister, le soutenir, le transformer, s'il se peut, par la sérénité, la paix, la modération des désirs et la régularité des habitudes; il faut surtout s'en remettre à la Providence du soin de le parer et de le nourrir, car Jésus-Christ a prononcé ces paroles, empreintes d'une divine élégance et d'une admirable sagesse :

« La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement.

« Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne récoltent, ils n'amassent pas en des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Or, n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

« Et pourquoi vous inquiétez-vous du vêtement ? Voyez les lis des champs, comme ils croissent! Ils ne travaillent ni ne filent. Or, je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

« Bannissez donc toute inquiétude et ne dites point : Que mangerons-nous, que boirons-nous et de quoi nous vêtirons-nous ?

« N'ayez pas l'inquiétude du lendemain ; le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

Voilà la loi de la vie corporelle, voici celle de la vie spirituelle.

Dans l'esprit la sincérité la plus complète :

« Ne jurez pas et dites simplement : Cela est, ou cela n'est pas. »

Dans le cœur la pureté, quoi qu'il en coûte :

« Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le. »

Enfin la droiture et la simplicité dans l'homme tout entier pour gouverner le corps et l'esprit :

« Si votre œil est simple, votre corps est éclairé ; s'il n'est pas simple, votre corps est dans les ténèbres. »

C'est le grand enseignement de la Montagne que le Maître résume ailleurs :

« Si vous conservez ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. »

La vérité et la liberté ! quel but, quel honneur, quelle récompense !

Et pour conclure, les devoirs de l'homme envers lui-même résumés dans ses devoirs envers les autres, tant il est vrai que tout se lie et s'enchaîne dans cette divine morale :

« Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. Voilà la loi et les prophètes [1].

Regardez maintenant l'Homme-Dieu descendant de la montagne, et admirez ce type inimitable de la beauté physique et morale, admirez l'homme parfait.

Ce Jésus, tantôt courbé sous le poids du travail, tantôt affaibli par le jeûne et dévoré par la soif, ce Jésus qui s'affaisse au jardin des Oliviers, qui ruisselle de sang sous la couronne d'épines et qui achève sa vie sur la croix, demeure, dans le travail comme dans l'extase, dans la mortification comme dans la prière, dans le supplice du Calvaire comme dans le triomphe des Rameaux, le plus beau des enfants des hommes. Son corps est parfait dans ses proportions [2], son aspect gracieux [3], son

[1] *Matth.*, V-VII.
[2] Albert le Grand, cité par Cornelius à Lapide, *in Prov.*, c. XXXI.
[3] S. CHRYSOST., *Homil.* XVIII, *in Matth.*

regard plein de lumière [1] et son front empreint d'une douce majesté. C'est le nouvel Adam dans la beauté et dans la justice originelle ; c'est le modèle futur de la beauté dont l'homme sera revêtu dans les splendeurs des saints [2]. Le Saint-Esprit qui l'a formé par sa mystérieuse opération, n'a rien laissé en lui qui dût être corrigé par la résurrection glorieuse [3].

Mais la beauté du corps n'était dans l'Homme-Dieu que le reflet de la beauté de l'âme. C'était, dit saint Bernard, un homme complet par la sagesse, par la vigueur de l'esprit, par la maturité des sentiments [4]. Quelle intelligence ! quel cœur ! quel caractère !

Son intelligence vit dans la vérité comme dans son élément ; elle la voit en elle-même dans toute sa splendeur, et ne cesse de la produire et de la répandre ; elle en multiplie les images et les expressions pour la rendre familière aux hommes ; elle en fait sa nourriture et elle brûle de la donner aux autres. Observez cet esprit divin dans toutes les circonstances où il se révèle. Comme il s'élève au-dessus de l'opinion ! Comme il se possède au milieu des calomnies et des outrages ! Comme il demeure ferme et inébranlable dans les tempêtes ! De la crèche à la croix son allure ne change pas : c'est la raison la plus haute, la plus ferme et la plus consistante qu'on puisse imaginer, tant la paix en est profonde, tant la confiance en est sereine, tant elle est lumineuse et égale à elle-même en toutes choses. Voilà le type et le modèle de l'homme qui connaît et qui aime la vérité.

Son cœur est aussi libre que son intelligence est nette.

[1] HIERONYM., *in Matth.*

[2] SUAREZ, *de Incarnat.*, quæst. XIV, art. 4.

[3] S. THOMAS, *Sum.*, 3ª p., quæst. 46, art. 6.

[4] Vir, sapientiâ, animi vigore, maturitate sensuum. (*Sup. Miss. hom.* II, nº 9.)

Pensées, paroles, actions, tout en déclare la sainteté. Une vertu sort de lui aussitôt qu'on le touche [1], elle passe de sa personne à ses vêtements et guérit ceux qui l'approchent. Les législateurs sont obligés, en portant des lois, de demander grâce pour leur faiblesse, et personne parmi eux ne peut soutenir par l'exemple d'une vie absolument irréprochable, l'autorité de cette morale humaine, toute extérieure qu'elle soit, toute imparfaite qu'elle se reconnaisse. Seul l'Homme-Dieu commande la perfection, et seul il en donne l'exemple. Seul, il a pu dire en ouvrant son cœur à côté de sa loi : Quel est celui d'entre vous qui me convaincra de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato* [2] ?

Et avec les pensées de cet esprit lumineux comme la vérité, avec les sentiments de ce cœur libre comme la vertu, il s'est formé le caractère le plus droit qui ait jamais été vu parmi les hommes. Vous ne surprendrez jamais l'Homme-Dieu à faire une fausse démarche ni à dire une parole imprudente. Point de tactique ni de détours ; point de combinaisons savantes ; point d'habileté politique. Il pense, il parle, il agit, ayant dans une égale mesure la prudence qu'il recommande à l'exemple du serpent, et la simplicité qu'il loue à l'exemple de la colombe. Également éloigné de l'irréflexion et de la ruse, il se tient dans cette ligne, si difficile et si glissante, qui ne fléchit ni par excès de zèle ni par défaut de sagesse. C'est la ligne droite dans sa netteté complète et dans sa douce inflexibilité ; c'est la beauté idéale d'un caractère sans peur, sans ombre et sans reproche ; c'est, pour lui-même comme pour Dieu et pour les autres, l'homme du devoir.

O Fils éternel de Dieu, ô le plus beau des enfants des hommes, ô Verbe, ô Christ, je vous salue, je vous bénis

[1] *Luc.*, VI, 19. [2] *Joann.*, VIII, 46.

et je vous adore. Auteur incréé de la loi, vous n'avez fait que développer sur la Montagne la morale de tous les temps et de tous les lieux ; mais vous l'avez ranimée de votre souffle, épurée au feu de votre zèle, transformée dans la lumière de votre divinité. Modèle du devoir, vous avez enseigné au monde ce que nous devons à Dieu en toute piété, à notre prochain en toute justice, à nous-mêmes en tout honneur : le respect et l'amour. La morale religieuse, la morale sociale, la morale individuelle, c'est de vous que tout vient comme d'une source ; c'est à vous que tout se rapporte comme à un modèle ; c'est à vous que tout remonte comme à la gloire de Dieu et au salut de l'homme. Là où vous êtes, nous avons tout, la règle et l'exemple : *Ubi Christus, ibi omnia* [1] ; et de toutes les voix qui se sont élevées dans le monde, il n'y a que la vôtre qui le domine de haut, l'éclaire au loin et le remplisse partout : *Totius mundi una vox Christus est* [2].

[1] S. AMBR., *Epist.* III, n° 6.

[2] S. HYERONIM., *Epist*, LX, n° 4.

Voir, pour plus de développements, les deux traités de THOMASSIN, *de Deo* et *de Incarnatione*, et *Le Christ de la tradition*, par Mgr LANDRIOT.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'ÉGLISE EST LA GARDIENNE DE LA LOI MORALE.

Nous avons déjà interrogé sur la loi morale la philosophie et la foi.

C'est la philosophie qui nous a donné la notion de la loi morale : elle nous apprend que la raison en est la source, que la conscience en est l'écho, et que la liberté humaine, selon qu'elle l'observe ou qu'elle la viole, est digne de récompense ou de punition.

Mais la foi, nous élevant à des sphères plus lumineuses, nous a montré du même coup la loi en parole et en action, dans les manifestations de l'Homme-Dieu. C'est la parole du Verbe qui préside, dès le commencement, aux développements et à l'application de la loi, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Le Verbe, dans l'ordre naturel, n'est pas autre chose que la raison même de la loi morale, aussi bien que de la loi physique. Dans l'ordre surnaturel, le Verbe a fait de la loi morale une loi révélée, en la rappelant aux patriarches sous la tente du désert, en la dictant à Moïse sur le Sinaï, et en venant lui-même, dans la chair de son Incarnation, la renouveler, la purifier l'expliquer du haut de la Montagne. Cette troisième et dernière révélation nous a fait voir dans l'Homme-Dieu la perfection du devoir avec la

perfection de la loi. Sous quelque aspect que le devoir se présente, qu'il s'agisse de Dieu, du prochain ou de nous-mêmes, l'Homme-Dieu a une règle pour enseigner la loi, et un exemple pour persuader le devoir. Son Évangile est le Code achevé de la morale religieuse, sociale, individuelle ; sa vie est le modèle vivant du respect, de l'amour, avec lesquels on doit traiter Dieu, les autres et soi-même.

Il reste une question à faire et une conclusion à tirer : Où se trouve cette loi morale, ainsi restaurée et persuadée, avec l'autorité qui la garde et qui l'interprète ? Il faut entendre ici l'expérience et l'histoire, et elles nous répondront :

Vous ne trouverez la loi morale que dans la religion ; disons mieux, dans le christianisme ; disons tout, dans l'Église.

Point de morale sans religion : séparer la morale de Dieu, qui en est la source, c'est la nier.

Point de morale pure ni pratique sans christianisme : séparer la morale de l'Homme-Dieu, qui l'a rétablie, c'est l'obscurcir et la rendre presque impraticable.

Point de morale précise, uniforme, durable, sans l'Église, qui en est l'interprète : séparer la morale du catholicisme, c'est en affaiblir la certitude, c'est la dépouiller de son autorité.

Telle est la loi morale dans la pureté de ses principes et dans la perfection de ses pratiques. Dieu seul en est la base, et il peut seul en assurer la sanction. Jésus-Christ seul en est le restaurateur, et il peut seul en procurer l'accomplissement. Enfin, l'Église seule en est la gardienne, et seule elle en garantit la précision, l'unité, l'éternité. Voilà pourquoi il n'y a de morale authentique et sûre que celle qui est signée de ces trois noms : Dieu, Jésus-Christ, l'Église.

I. Point de morale sans religion. Entrons en discussion avec notre siècle, car s'il n'y avait pas autrefois d'axiome plus incontesté, il n'y en a pas aujourd'hui de plus méconnu. Une des entreprises les plus chères à l'impiété a toujours été de séparer l'homme de Dieu, qui est son auteur, la terre du ciel qui est sa patrie, et le temps de l'éternité qui le complète et qui le venge. Mais ce cri de séparation est devenu le mot d'ordre de tous les complots formés contre Dieu et l'Église. L'athée qui nie Dieu, le panthéiste qui le confond avec l'homme, le matérialiste qui ne le sépare pas de la nature, le positiviste qui le raille comme une idée préconçue et sans fondement, le critique, à qui il ne paraît être qu'un vieux mot un peu lourd peut-être, mais difficile à remplacer [1], toutes ces écoles qui n'adorent plus Dieu ou qui en défigurent la notion, parlent avec un respect profond de la morale, en écrivent le nom en caractères pompeux, et font semblant d'en retenir les lois. N'osant pas affirmer que l'homme est sans règle, ils ont imaginé pour l'homme une règle sans Dieu. Dieu, à les entendre, n'est pour rien dans la morale, car la morale n'a son existence que dans l'humanité [2]; l'homme, à les en croire, fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime [3]. Cette règle, inconnue jusqu'à nos jours, ne relève point de Dieu et ne dépend d'aucune croyance ; elle est bien au-dessus de tout culte et de toute religion ; enfin, tandis que la religion divise les hommes, la morale seule peut les réunir, et une fois que l'on aura extirpé le ferment de la haine en renonçant à tous les cultes, l'union des esprits et des cœurs s'opérera dans

[1] M. Renan. *Études d'histoire religieuse*, p. 419.
[2] *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 181.
[3] M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1864.

l'idéal de la morale pure[1]. Voilà ce que l'on nomme avec orgueil la morale indépendante. Écoutez, pour la comprendre et la juger, la dernière et la plus brutale affirmation de cette doctrine destinée à régénérer le genre humain :

« Ne craignons pas d'affirmer que la philosophie, quand elle entreprend de construire la science de la morale, doit écarter Dieu de son œuvre, sous peine d'y introduire un germe de corruption et de ruine. Ainsi le veut la raison humaine[2].

Non, mille fois non, ce n'est pas ce que veut la raison humaine La raison veut que l'on reconnaisse l'homme pour un être responsable parce qu'il est libre, et libre parce qu'il est intelligent. La raison nous atteste que la loi qui nous oblige n'est pas hors de nous, mais qu'elle est en nous et qu'elle y réside. Enfin, la raison nous amène à conclure que sous ce rapport, la loi naturelle est véritablement une loi toute humaine. Voilà les droits de la raison ; rien de moins, mais rien de plus.

Or, ces droits sont avoués et reconnus par toutes les écoles catholiques ; ils sont proclamés par la tradition et par l'Écriture ; ils ont inspiré aux écrivains sacrés, interprètes infaillibles de la pensée divine, des textes décisifs sur le respect que l'on doit, jusque dans la révélation, à la loi naturelle et à la raison humaine.

C'est la loi naturelle que Moïse invoque, c'est à la raison de l'homme qu'il en appelle dans ce passage fameux : « Écoute, ô Israël ; la loi que je t'ai donnée n'est pas loin de toi, elle n'est pas au-delà des cieux, et tu ne peux pas dire : Qui est-ce qui montera derrière les nuages pour chercher la loi ? Elle n'est pas derrière la mer ; tu ne

[1] *La Morale indépendante*. octobre 1866.
[2] M. BOUTTEVILLE, *La Morale de l'Église et la Morale naturelle*.

peux pas te récrier et te plaindre en disant : Qui passera les flots et qui ira à la découverte de cette loi sacrée ?... Non, ajoute Moïse, la loi est bien près de toi : *Juxtà est sermo valdè ;* elle est dans ta bouche et dans ton cœur : *in ore tuo et in corde tuo* [1]. »

Ce que Moïse enseigne au peuple juif, saint Paul le répète à tous les chrétiens : « Les Gentils, dit-il, n'ont pas reçu la loi de l'Évangile, mais ils portent en eux-mêmes une autre loi, celle de la nature sur laquelle ils sont appelés à régler leurs actions. Les préceptes de cette loi sont gravés au centre de leur cœur, et là, dans ce sanctuaire intime, la conscience leur rend témoignage par des pensées qui tour à tour les accusent ou les défendent, et c'est d'après cette loi qu'ils seront jugés le jour où Dieu viendra révéler les secrets cachés dans chacune des âmes humaines. » En deux mots, tous les hommes sont, par leur nature même, leur propre loi : *ipsi sibi sunt lex* [2].

Mais, prenez garde, saint Paul ne sépare point la loi du législateur, car il ajoute : *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* [3]. Et saint Thomas, le prince des théologiens catholiques, en proclamant la raison et la loi qui sont dans l'homme, les rattache du même coup à leur racine, qui est Dieu. Il définit la loi morale, une participation à la loi éternelle, et la raison humaine, une participation à la raison divine, déclarant ainsi que si la loi morale est humaine parce qu'elle a son siége dans la raison, elle est divine parce que cette raison où elle réside a Dieu pour lumière et pour fondement.

« Il faut entendre, dit Bossuet, que l'âme, faite à

[1] *Deut.*, XXX, 14.
[2] *Rom.*, II, 14, 15, 16.
[3] *Rom.*, II, 6.

l'image de Dieu, capable d'entendre la vérité, qui est Dieu même, se tourne vers son original, c'est-à-dire vers Dieu [1]. »

« A la vérité, dit Fénelon, ma raison est à moi, car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin et que je consulte, n'est point à moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable ; je suis changeant et imparfait. C'est un maître intérieur ; ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout du monde à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Loin de juger ce maître, c'est par lui seul que nous sommes jugés souverainement en toutes choses. C'est un juge désintéressé et supérieur à nous..... Où est cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi ? Où est-elle ? Il faut quelque chose du ciel, car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle, cette raison suprême ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche [2] ? »

Ainsi, à entendre les grands maîtres, quand je pense, c'est moi qui pense, moi être borné, changeant, imparfait, et ma pensée est finie, mobile, misérable comme moi ; mais voici que je découvre dans ma pensée quelque chose qui est au-dessus de moi, qui ne varie pas, qui, loin d'être dominé ou changé par mes caprices, les domine et les assujettit, quelque chose qui, dans toutes les langues s'appelle la vérité, et cette vérité, c'est l'Être nécessaire, c'est Dieu.

Ainsi dans ma raison, sanctuaire de loi morale, je découvre un objet qui la domine : c'est le vrai, c'est le

[1] Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, c. IV.

[2] Fénelon, *Existence de Dieu*, 1re partie, chap. II. — Id., *Nécessité de consulter Dieu*, n° 18.

bien, c'est le beau, et ce grand objet, vu dans la splendeur de ces trois faces, a le même nom, c'est Dieu. Cette loi morale que je retrouve dans tous les hommes est humaine comme eux. Mais aussi elle est divine comme Celui dont elle est en eux le rayonnement. La loi morale est divine, voilà pourquoi quand vous la considérez dans Dieu, vous la définissez : la raison divine qui établit l'ordre et qui ne peut le troubler. Mais la loi morale est humaine, voilà pourquoi quand vous la considérez dans l'homme, vous la définissez : la raison qui lui prescrit d'observer l'ordre et qui lui défend de le troubler. Divine ou humaine, éternelle ou naturelle, c'est la même loi. En descendant de lui sur nous, elle change de nom, mais elle ne cesse pas d'être la loi. Vous le voyez, à quelque profondeur métaphysique que nous descendions, nous ne pouvons pas trouver la loi de notre être, sans y trouver en même temps la notion de l'Être supérieur, de l'Être nécessaire, qui est Dieu. Dieu a gravé son nom à la base de la morale, et ce nom, il n'y a ni pensée si hardie qui puisse le nier, ni philosophie si curieuse qui puisse le disséquer et le mettre en pièces. Il faut s'arrêter là.

Point de morale sans religion, si vous voulez donner à la morale une force obligatoire.

Une loi qui n'oblige pas est une loi dérisoire. Or, qu'est-ce que l'homme pour donner à la loi de son être une force obligatoire ? Supposez qu'il ait assez de sagesse pour apercevoir au dedans de lui-même les véritables règles du bien, de quelle autorité en exigera-t-il l'observation ? A cet ouvrage, il faut un ouvrier pour nous faire comprendre comment il a été créé et comment il est debout. A cette loi il faut un législateur, non-seulement pour en expliquer l'existence, mais pour en imposer l'accomplissement. Ce Dieu que nous trouvons

en creusant la loi morale et en la pénétrant jusqu'à sa racine, ce n'est pas un Dieu indifférent au bien et au mal, sans souci de l'âme humaine et de ce qui fait l'homme moral. C'est un Dieu qui voit, un Dieu qui entend, un Dieu qui impose et qui commande. Ne dites pas que « la loi de la volonté humaine étant de faire le bien, Dieu n'a rien à y voir, ni que cette loi serait arbitraire si Dieu nous l'imposait [1]. » Est-ce que l'homme étant créé et dépendant peut sortir de cette condition que sa nature lui fait ? Qu'est-ce que cette volonté arbitraire de Dieu, si redoutable à la sagesse moderne ? Comme s'il pouvait y avoir en Dieu quelque fantaisie ou quelque caprice ! Comme si sa volonté, toujours droite, n'était pas éternellement la loi, l'unique loi, qui ne saurait contredire la loi naturelle, puisqu'elle en est le principe et la source ! Non, ce n'est pas assez pour moi d'entendre la loi morale, c'est le Législateur, c'est Dieu que je dois voir, connaître, adorer, pour sentir de quelle hauteur cette loi pèse sur ma tête et jusqu'à quelle profondeur elle vient remuer ma conscience.

Point de morale sans religion si vous voulez assurer une sanction à la loi.

Une loi dépourvue de sanction est une loi incomplète et inefficace. Or, si vous déclarez la morale affranchie de Dieu, quel en sera désormais le juge et le vengeur ? Et quelle sanction restera-t-il ici-bas à cette loi découronnée ? Où sera la crainte assez vive pour arrêter l'homme sur la pente du mal, l'espérance assez entraînante pour l'attirer et le pousser sur la pente du bien ? Quoi donc ! la honte naturelle d'avoir mal fait ? Mais il s'y accoutume à la longue, il la porte avec moins de dégoût, il finit par la braver sans rougir. La satisfaction intérieure d'avoir bien fait ? Mais l'habitude l'émousse, l'opinion la combat,

[1] M. BOUTTEVILLE, *La Morale de l'Église et la Morale naturelle.*

l'injustice la déconcerte, et les plus honnêtes gens finissent par se demander s'ils ne s'abusent pas en se consolant dans leur conscience. Tant il est vrai qu'il n'y a pas plus de morale sans religion que de religion sans morale, et que rêver une morale sans Dieu, c'est rêver une justice sans tribunal et sans juges.

Lève donc les yeux, ô homme, et pour porter le joug de la loi, regarde le Dieu qui te voit, qui t'entend : le Dieu qui punira ta prévarication, le Dieu qui récompensera ta fidélité. Tu le trouves, ce Dieu, au dernier terme de tes méditations, parce que c'est par lui que tout commence, et, c'est par lui aussi que tout finit. Pour moi, je le déclare, j'ai faim et soif de la justice; cette faim s'irrite, cette soif me brûle à mesure que le monde vieillit; et moins je suis satisfait de la terre et de l'homme, plus je crie vers Dieu, plus je l'implore, plus j'en sens le besoin dans l'intérêt de cette loi morale, qui est si grande et cependant si méconnue. Je demande justice contre Caïn, qui a versé le sang de son frère, et justice pour Abel, qui est tombé si injustement sous les coups de Caïn ! O homme ! qu'as-tu fait pour punir l'un, et pour récompenser l'autre ? Justice contre les cruautés de Néron et contre les folies de Domitien ! O homme ! qu'as-tu fait pour venger la loi morale outragée par leurs violences? Justice pour Pierre et Paul ! justice pour Jean l'apôtre bien aimé ! justice pour tant de chrétiens qui sont morts le pardon à la bouche ! Les anciens se demandaient, en cherchant les dieux absents de la terre : Où est la récompense de Régulus, si fidèle à la loi morale du serment ? Les modernes se sont demandé avec un aussi grand scandale : Où est la punition de Cromwell, mort si tranquillement au milieu de l'Europe étonnée de tant de crimes et de tant de prospérités ? Quand le brave échappe à la mort et rapporte son dra-

peau criblé de balles, le prince le félicite et le récompense ; mais le brave qui tombe dans les plis de ce drapeau, mais le héros du devoir, emporté par la mitraille et dont vous ne pouvez pas même démêler les restes sanglants, qui l'accueille, qui le félicite, qui le décore ? Justice ! justice ! où es-tu ? Où es-tu pour la calomnie qu'on écoute, et pour l'innocence qu'on dédaigne ? Où es-tu pour la vertu qui se dévoue ? où es-tu pour le vice qui triomphe ? Où étais-tu dans le XVIII[e] siècle, qui a vu l'échafaud de Louis XVI et l'apothéose de Marat ? Où es-tu dans ce XIX[e] siècle, qui voit se dresser la croix de Pie IX ?..... O balance éternelle, quand pèseras-tu les âmes au même poids ? O Dieu, c'est en vous que la morale a son principe, parce que vous êtes l'auteur des êtres et de leurs rapports ; en vous qu'elle a sa force obligatoire, parce que vous êtes le législateur ; en vous qu'elle a sa sanction dernière, parce que vous êtes le souverain juge. L'homme la sent et la lit dans son âme, mais elle n'est pas de lui : elle est de vous, puisque c'est par vous qu'elle vit, qu'elle s'impose et qu'elle se consomme.

J'en appelle à l'expérience et à l'histoire. Quand la loi morale a-t-elle été observée, sinon quand l'homme a été sous l'empire salutaire des craintes et des espérances religieuses ? Quand la loi morale a-t-elle été violée, sinon quand l'homme a détourné ses yeux pour pécher avec plus de liberté ? Élevez en face de l'âme humaine les grandes images de Dieu, du ciel et de l'enfer, les passions qui grondent en elle, à quelque niveau qu'elles montent et avec quelque fureur qu'elles bouillonnent, demeureront emprisonnées entre ces rivages dominés par de tels remparts, et passeront sous l'œil de Dieu et sous le joug du devoir, entraînant avec une rapidité plus impétueuse la vie contenue dans les limites de la loi. Mais ces barrières une fois rompues, dès que vous n'avez plus à

opposer aux passions que les remords ou les éloges de l'âme, vous verrez si les convoitises du cœur et des sens ne débordent pas, en répandant autour d'elles la fange et la désolation. Le peuple juif en est un exemple. A-t-il oublié Dieu, la morale croule de toute part. Il regrette les festins des Gentils, il adore les divinités de l'Égypte, il sacrifie sur les hauts lieux, il contracte des alliances réprouvées avec les Madianites, il égorge les pontifes entre le vestibule et l'autel, il devient voleur, parjure, adultère et sacrilége. Les exemples des Grecs et des Romains établissent la même vérité. Athènes eut des mœurs tant qu'elle crut à ses dieux; Rome aura des Fabricius, des Paul-Émile, des Scipion, c'est-à-dire des prodiges de pauvreté, de désintéressement et de vaillance, tant qu'elle croira à l'éternité de son Capitole. Mais le jour où Épicure doutera des dieux et où Horace se mettra à les plaisanter, c'en sera fait et d'Athènes et de Rome. Partout où l'athéisme envahit les États et pénètre l'esprit public, le niveau moral s'abaisse à mesure que les croyances diminuent : les vertus s'en vont, les vices s'acclimatent, l'égoïsme qui les résume tous, étend partout son empire, jusqu'au moment terrible, inévitable, où ces nations, à force d'avoir bu aux coupes de Babylone et de Tyr, tombent sous les foudres de Dieu dont elles ont bravé la justice et provoqué les vengeances. Chaque peuple a là-dessus des exemples domestiques, et il nous est encore moins permis d'oublier nos annales, que de fermer les yeux sur celles des peuples étrangers. La France eut aussi, vous le savez, des jours d'une immoralité délirante, où elle déifia l'impureté sous le nom de la raison, et où l'encens et les hommages des hommes furent apportés aux pieds d'une idole de chair. Cet encens, d'où venait-il? il avait été volé dans les trésors de l'Église mis au pillage. Ces hommes qui le brûlaient, qui étaient-

ils? des moines apostats et des prêtres qui s'étaient dégradés de leurs propres mains, en renonçant au Dieu de leur sacerdoce. Ces temples, ces autels prostitués à des usages aussi indignes, ces ornements jetés sous les pieds des idoles, avaient-ils été destinés à ces pompes païennes? Non, mais les temples étaient vides, les autels dépouillés de leur parure, les vases saints profanés; Dieu était banni, et dans nos cœurs comme dans nos temples, partout où il se retire, ce n'est pas la morale qui prend sa place, c'est le crime. Robespierre en pâlit, tant l'aspect du monde lui parut horrible. Il en trembla pour sa dictature et pour sa vie; et voulant mettre fin à l'orgie de la Babylone nouvelle, avant que la main du Très-Haut le condamnât comme un autre Balthazar, de cette encre qui avait tant de fois écrit des sentences de mort, de cette main qui avait abattu tant de têtes, il écrivit, avec une secrète épouvante, au seuil de nos temples, ce décret de la Révolution sortie de son premier délire pour saluer le premier dogme : « Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. »

Morale et religion sont donc deux choses qui s'appellent, se répondent et ne sauraient être séparées.

Point de morale sans Dieu, car la morale cesse d'être solide, si l'idée de Dieu n'en est pas la base ; elle cesse d'être obligatoire, si l'autorité de Dieu n'en est pas la force; elle cesse d'être efficace, si la justice de Dieu n'en est pas la sanction.

Voilà la morale que Cicéron appelle la loi véritable : *ratio*, mais il ajoute aussitôt que Dieu en est l'inventeur, l'interprète et le promulgateur : *Deus ille legis hujus inventor, disceptator, lator.*

Voilà la morale que Platon nomme la raison souveraine : Λογος; et, se demandant, dès les premières lignes de son *Traité des lois*, si c'est Dieu ou l'homme qui en

est l'auteur, c'est Dieu, répond-il aussitôt, c'est Dieu, et il faut le proclamer hautement : *Deum, Deum, inquam, ut decet asserere.*

Eh bien ! vous qui ne voulez plus ni des vieilles tables du Sinaï, ni des douces pages de l'Évangile, avez-vous gardé au moins la doctrine de Platon ? Vous vous vantez de mourir selon les lois de la morale antique ; mais cette morale reconnaissait, proclamait, bénissait un Dieu, et le nom de Dieu répugne à vos lèvres mourantes. O ignominie ! ô douleur ! ils veulent mourir sans Dieu, et ils invoquent le sage qui a appelé Dieu à son aide, qui en a répété partout le nom béni, qui s'est glorifié de dépendre de la loi, de la raison, de la vérité, du souverain maître de l'âme, du type éternel du beau, du juste et du vrai, de Dieu ! Ah ! c'est insulter à Platon et à l'antiquité tout entière. Dépouillez ces hypocrites, il en est temps, du masque qu'ils empruntent et du nom qu'ils usurpent. Otez à cet orgueil la prétention de faire remonter jusqu'à la philosophie ancienne tant d'impiété et de cynisme. Non, le divin génie de la Grèce ne leur appartient pas. S'il leur faut à tout prix des recrues, qu'ils les cherchent dans les héros du bagne, aussi étrangers à la morale qu'à la religion, à la religion qu'à l'humanité. Qu'ils choisissent entre ce condamné de Cayenne qui égorge un vieillard pour lui voler son or, et ce mari, las de sa femme, qui, après l'avoir assassinée, s'est penché sur le cadavre pour mieux savourer sa vengeance, et ce meurtrier de Toulouse, qui a coupé sa domestique en morceaux et qui a jeté à la Garonne son corps mutilé. Voilà les crimes dont ils sont solidaires, parce qu'ils ont ôté à l'homme le frein de la religion ; voilà l'application forcenée que l'on peut faire de leur doctrine ; voilà ce que devient la morale quand elle est séparée de l'idée d'un Dieu créateur de l'homme, législateur de sa

vie et juge de ses crimes. Prenez garde, docteurs de la morale indépendante, l'inscription de votre école, la devise de vos disciples, est toute faite, c'est Montesquieu qui l'a écrite : « Celui qui n'a point du tout de religion est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore. »

II. J'aborde la seconde proposition. Après vous avoir dit : Voulez-vous reconnaître une loi morale, soyez religieux, j'ajoute : Voulez-vous mettre en pratique la pure morale, soyez chrétien.

Nous n'avons plus ici les athées à combattre, mais les déistes. Les uns, niant la loi révélée, déclarent s'en tenir à la loi naturelle ; les autres, sans nier l'Évangile, n'y voient qu'une loi de perfection qu'il est loisible à l'homme de suivre, de méconnaître ou de quitter. A leurs yeux, le chrétien a des destinées plus hautes que l'homme, mais l'homme qui renonce au christianisme et au bonheur surnaturel, n'en atteindra pas moins sa fin, s'il est fidèle à la loi morale. C'est surtout à ces déistes respectueux et mitigés que je m'adresse. Ils commettent deux erreurs, soit parce qu'ils séparent la morale naturelle de la morale révélée, sans s'apercevoir que l'une est devenue l'auxiliaire indispensable de l'autre, soit parce qu'ils proposent au chrétien de renoncer à sa fin surnaturelle pour ne tendre qu'à une fin naturelle et humaine, comme s'il appartenait à l'homme d'abaisser ainsi sa destinée.

Or, qu'est-ce que la morale chrétienne, sinon la morale naturelle vengée de l'oubli et rendue pratique ? Un riche jeune homme s'approcha un jour du divin Sauveur et lui demanda : *Maître, quelles œuvres faut-il accomplir pour avoir la vie éternelle?* Jésus-Christ lui répondit : *Vous connaissez les commandements, obser-*

vez-les. — *Lesquels?* répondit le jeune homme. — *Les commandements de la loi sont ceux-ci*, répartit Jésus : *Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point l'adultère ni l'impureté, vous ne direz point de faux témoignage ; honorez votre père et votre mère ; vous aimerez votre prochain comme vous-même* : en d'autres termes, soyez chastes, soyez justes, soyez religieux.

Mais, honorer la divinité, pratiquer la justice, se respecter soi-même, tout cela en soi, c'est l'ordre naturel, et c'est cet ordre naturel, cette honnêteté première, que Jésus révèle dans le christianisme, tant elle était oubliée, méconnue et foulée aux pieds.

L'histoire le prouve, il fallait dire à l'homme : Adorez Dieu, parce que la terre était devenue un temple d'idoles où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.

Il fallait dire à l'homme : Pratiquez la justice, parce que la terre était devenue un marché d'esclaves exploité par quelques milliers d'hommes libres.

Il fallait dire à l'homme : Respecte ton corps et ton âme, parce que la terre était devenue un antre de corruption et d'infâmie où les crimes n'avaient plus de nom, tant ils étaient devenus monstrueux, tant ils répugnaient à la nature et à la raison.

L'idolâtrie dans le peuple et l'incrédulité chez les philosophes, c'était toute la religion.

L'usure, l'infanticide et l'esclavage, c'était toute la justice.

L'avortement, le divorce, l'adultère, la polygamie, c'était toute la vertu.

Voilà ce que les hommes, livrés à eux-mêmes, avaient fait de la religion naturelle. Les savants, les lettrés, les philosophes, la connaissaient encore, mais ils l'outrageaient avec autant d'impudeur que les autres hommes : témoin l'infâmie de Sodome devenue, chez les Grecs, une

honte nationale, louée par Platon dans son *Traité des lois*[1], excusée par Cicéron et chantée par Virgile ; témoin le suicide, que l'école stoïcienne enseignait hautement et érigeait en principe; témoin les égorgements publics des gladiateurs, commandés par Jules César, par Titus, par Trajan, par Constantin même avant sa conversion. Saint Paul, qui connaissait ces héros et ces sages, a donc bien raison de leur reprocher la lâcheté de leur respect humain, puisqu'ils tenaient la vérité captive : l'impiété de leur conduite, puisqu'ils adoraient les idoles sans y croire ; l'ignominie de leurs passions, puisqu'ils flétrissaient leur corps par des actes contraires à la nature [2], et que la société, dont ils étaient les maîtres et les guides, pleine d'infâmie autant que de cruauté, ressemblait à une mer de boue mêlée de sang. Ah ! quand on y plonge le regard, l'antiquité tout entiére, depuis les pieds jusqu'à la tête, depuis les classes les plus incultes jusqu'aux plus cultivées, n'est plus acceptable, n'est plus supportable, tant elle est couverte de plaies et de souillures. On cherche l'homme, on ne le trouve pas, tant il a besoin d'être lavé, restauré, renouvelé. Voilà pourquoi l'Homme-Dieu est venu tirer la lumière cachée sous le boisseau et la remettre sur le chandelier ; voilà comment l'histoire nous atteste qu'il était temps, plus que temps que cet Homme-Dieu vînt lire de nouveau la loi, la promulguer et nous dire : Soyez chastes, soyez justes, soyez religieux ; en un mot, soyez d'honnêtes gens.

Mais l'histoire est là aussi pour nous apprendre que l'Homme-Dieu, après avoir rajeuni et restauré la loi, a su en faire une morale en action, non-seulement pour lui-même, mais pour les autres ; non-seulement pour le

[1] Lib. V.   [2] *Rom.*, I, 24.

petit cénacle de Jérusalem, mais pour toute la terre habitée ; non-seulement pour les jours fervents du christianisme au berceau, mais pour les siècles les plus lointains et jusqu'à la consommation des temps. Vierge par nature, il a créé une chasteté qui a depuis dix-huit siècles ses combats, ses martys et ses triomphes. Juste par excellence, il a créé une justice, une patience, une charité, une miséricorde, que l'antiquité n'avait pas connue, et qui, après dix-huit siècles, se fait toujours un scrupule d'éteindre la mèche encore fumante et d'achever le roseau à demi rompu. Saint par essence, il a créé une piété dont les transports et les extases, jusque-là ignorés de la froide raison, font la joie, les délices, l'élément, des âmes privilégiées. En toute chose il a complété, augmenté, perfectionné le décalogue antique, qui n'est lui-même que le code révélé de la loi naturelle. Il ne l'a ni méconnu ni brisé : il l'a maintenu, affermi et transfiguré par ses exemples comme par ses leçons. Sa vie, appliquée toute entière à cette pratique si nouvelle pour l'homme, a je ne sais quel charme qui attire, qui séduit, qui appelle l'imitation. C'est l'aigle, qui, planant au dessus de sa couvée, l'excite et la force, pour ainsi dire, à monter à sa suite dans les airs et à contempler d'un œil fixe les splendeurs du soleil. Et non-seulement il ne cesse de les attirer par ses exemples, mais il continue à les soutenir par sa grâce, cette force mystérieuse née de son sang, répandue d'un bout du monde à l'autre et mêlée à la substance même de l'humanité. Soit que les fidèles s'en tiennent à la rigueur des préceptes, soit qu'ils embrassent la perfection des conseils, il donne aux uns et aux autres une grâce qui les seconde. Sans doute, la grâce suffisante n'avait jamais manqué ni aux juifs ni aux païens, pas plus que la lumière. Mais avec cette grâce, combien étaient tombés ! avec cette lumière, com-

bien s'étaient égarés ! Le christianisme, avec ses observances, ses prières, ses sacrements, son immense communion de charitables offices et de services réciproques, vient partout en aide à la nature. Il tend la main à cette nature qui n'en peut plus, il lui donne le pouvoir, de réaliser habituellement dans ses actes ce qui ne serait que de vagues désirs ou d'inutiles aspirations. S'il y a encore des lieux sur la terre où dominent l'infamie et la cruauté, c'est là où l'Homme-Dieu n'est pas connu ; s'il y a des peuples qui en sont venus, comme les Mormons, à mépriser la loi naturelle, c'est pour avoir rejeté avec elle la loi de l'Homme-Dieu. Comparez les temps et les contrées, nous vous y invitons avec confiance, et vous constaterez trois faits que l'histoire et l'expérience peuvent bien ériger en lois, tant ils sont certains et constants : Avant l'Homme-Dieu, la loi naturelle est oubliée et méconnue ; partout où règne l'Homme-Dieu, la loi naturelle est rétablie et honorée ; partout où l'on a banni l'Homme-Dieu, la loi naturelle se retire après lui. Dieu n'est plus qu'un mot vide de sens, et l'homme devient un animal dégradé.

Ne venez donc plus nous dire : Je m'en tiens à la loi naturelle, et je veux atteindre ma fin sans observer les préceptes de la loi révélée. Vous vous faites illusion et voilà tout. Les préceptes positifs de Jésus-Christ et de l'Église n'ont rien de trop gênant, et si le salut, si le ciel, était au bout de ces pratiques, on les accepterait sans résistance, on les supporterait sans ennui. Non, ce qui vous blesse le plus, ce n'est ni le jeûne, ni l'abstinence, ni même la confession. En réalité la loi naturelle vous répugne, et voilà le secret de toutes vos antipathies contre le christianisme. A qui, en effet, le christianisme déclare-t-il la guerre ? Aux ennemis de la loi naturelle. Pourquoi le redoute-t-on ? Parce qu'il maintient la pureté

et l'intégrité de cette loi, toujours attaquée par les passions. Ah ! le jour où il serait permis aux prêtres de retrancher du Décalogue les deux préceptes : *Non furaberis*, point de vol ; *non mæchaberis*, point d'adultère ni de fornication, le jour où toutes les questions de probité et de chasteté auraient disparu, comme le rôle du christianisme serait changé ! C'est parce qu'il commande de restituer tous les gains illicites et de rompre tous les liens coupables, qu'on le regarde comme un tyran ou un ennemi, et tandis qu'il n'intervient guère dans la vie que pour alléger le joug de la règle, c'est la sévérité même de la règle qu'on lui impute. Quelle illusion ! quel préjugé ! quel oubli des notions les plus élémentaires ! Vous appelez un poids insupportable ce qui est le plus puissant des secours ; vous voyez obscurité et ténèbres là où il n'y a que sérénité et lumière ; et dans ce prétendu retranchement que vous vous faites de la loi naturelle contre la loi chrétienne, aveugles, ingrats, cruels contre vous-mêmes, c'est la religion naturelle que vous méconnaissez quand vous ne priez pas ; c'est la probité naturelle que vous outragez quand vous ne voulez pas rendre le bien d'autrui ; c'est la chasteté naturelle que vos violez en consommant tous les jours dans vos corps des mystères d'iniquité, auxquels les lois refuseraient leur indulgence si le soleil ne leur eût pas refusé sa lumière.

Cependant l'orgueil de l'homme ira plus loin. Pour échapper à la loi, tout en retenant la morale, on rédigera dans un style sévère le code complet du devoir [1], on élèvera haut la piété, la justice, le respect de soi-même, et on offrira ce code aux hommes comme l'expression de la loi naturelle, et on affranchira ainsi de la loi révélée ceux qui tiennent à vivre chastes, justes et religieux. Mais qu'est-ce que cette doctrine si pure, sinon

[1] *Du Devoir*, par J. Simon.

un plagiat de l'Évangile ? Le monde a-t-il pu vivre depuis dix-huit siècles en pleine lumière, sans que cette lumière ait pénétré dans les esprits les plus rebelles ? Ces sages ont-ils pu eux-mêmes être pénétrés de la grâce du baptême, de la prière, de la communion, sans qu'elle découle, encore à leur insu, de leurs livres et de leur plume, longtemps après qu'ils en ont rejeté le principe surnaturel ? Cette piété que vous louez, c'est celle de votre première communion ; cette justice si exacte et si scrupuleuse, c'est au confessionnal que vous en avez eu la notion première ; cette intégrité de mœurs, c'est dans nos cloîtres qu'on en trouve la perfection, et c'est dans les familles chrétiennes qu'on en contracte la première habitude. Les rêves de votre cabinet sont les impressions encore vives d'une enfance formée par les leçons du catéchisme. Vous ne prononcez plus le nom de l'Homme-Dieu avec l'accent de la foi, mais vous vivez de son influence, vous respirez l'air qu'il a répandu, vous jouissez de ses bienfaits, vous êtes vous-même son ouvrage. Quand Homère, devenu aveugle, prend encore la lyre et qu'il chante, avec ses souvenirs, un de ces sites pittoresques dont ses yeux ne jouissent plus, à quelle période de sa vie appartient l'honneur du tableau ? Qui a rempli de lumière et de couleurs cette imagination encore si brillante et si sûre d'elle-même ? Tout est devenu ténèbres autour de lui, mais il voit toujours l'aurore ouvrir avec ses doigts de rose les portes de l'Orient ; il salue toujours le soleil dans la parure de son midi ; il le montre toujours colorant les montagnes de ses derniers reflets, et éteignant ses feux dans l'abîme des mers... Ah ! ce n'est pas Homère qui eût nié la présence de cet astre, sous prétexte qu'il ne le voyait plus car à défaut de sa lumière il sentait encore sa chaleur, car il savait que si sa marche était devenue chancelante,

celle de son guide était toujours éclairée. Apôtres modernes du devoir, vous êtes bien aveugles si vous ne voyez plus luire au-dessus de vous Jésus-Christ, le Soleil de l'âme ; mais, de grâce, rapportez-lui vos meilleures pensées et faites-lui hommage de toutes les lumières que sa religion a jetées sur toutes les questions pratiques et spéculatives de la vie. Plus j'admire votre morale naturelle, plus je sens qu'elle est révélée. Faites-la belle, mais ne dites pas qu'elle vient de vous. Son auteur, c'est l'Homme-Dieu. L'Homme-Dieu est à la fois le Verbe éternel qui a créé la raison et la nature, et le Verbe incarné qui a produit la révélation et la grâce. Le Christ n'est pas divisé ; le christianisme ne saurait l'être. Il faut vous résigner à être chrétien, pour être, dans toute la force du terme, un honnête homme. Prosternez-vous à deux genoux devant le christianisme, car lui seul est le conservateur, le restaurateur, le promoteur de la morale actuelle ; lui seul en obtient l'observation pratique au moyen des secours et des grâces qu'il procure ; lui seul vous assure cette dignité dont vous êtes si fiers, parce qu'il vous donne lui seul ce frein dont vous avez si grand besoin. Je vous laisse pour souvenir de cette thèse, cette parole mémorable de Mme de Sévigné : « La morale est excellente, mais la morale qui n'est pas chrétienne est creuse, vide et inutile [1]. »

III. Ma tâche n'est pas achevée. Je vous ai montré que Dieu créateur, Dieu législateur, Dieu souverain juge, se trouve à la base comme au sommet de la morale, et que la morale n'a que par Dieu un fondement, une au-

[1] Voir le livre de saint Ambroise sur le *Devoir* et le comparer au livre de M. J. Simon sur le même sujet. La supériorité de la morale chrétienne sur la morale indépendante ressort de cette comparaison avec la dernière évidence.

torité et une sanction. Sans religion point de morale.

Je vous ai montré l'Homme-Dieu restaurant cette loi par sa parole, la confirmant par sa doctrine et par ses exemples, rendant par sa grâce le devoir facile, tandis qu'avant le christianisme comme hors du christianisme, la loi demeure une lettre morte dans le cœur de l'homme, et le vrai Dieu reste inconnu à la terre ! Sans la religion chrétienne, point de morale sérieuse ni pratique.

Je demande maintenant à l'Église de conserver d'une manière authentique et d'appliquer avec une autorité incontestable cette loi restaurée par l'Homme-Dieu. Point de morale précise, uniforme ni durable, loin de l'Église catholique.

On a dit souvent : Le plus difficile n'est pas d'accomplir son devoir, mais de le connaître sûrement.

Connaître exactement son devoir, c'est évidemment le besoin le plus impérieux de toute âme honnête.

David l'exprimait avec une pieuse dévotion : *Seigneur, enseignez-moi la route que je dois tenir*[1] ! Un jeune homme le demande à Jésus-Christ avec un noble empressement : *Bon maître, que dois-je faire pour gagner la vie éternelle*[2] ? Saint Paul, renversé par la foudre, pousse du fond de sa faiblesse le même cri d'humilité, de repentir et d'inquiétude : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[3] ?

Voilà nos besoins ; nous voulons une notion de la morale, claire, précise, arrêtée, lumineuse, saisissant tous les yeux, excluant toute ignorance.

Nous voulons une notion uniforme, applicable à tous

[1] Notam fac mihi viam in quâ ambulem (*Ps.* CXLII, 8.)

[2] Magister bone, quid faciam ut vitam æternam percipiam (*Marc.*, X, 17.)

[3] Domine, quid me vis facere ? (*Act.*, IX, 6.)

les individus et à toutes les sociétés, sans distinction d'âge, de sexe, de position sociale.

Nous voulons une notion durable, que le mouvement des siècles ne puisse pas altérer, qui soit telle aujourd'hui qu'elle était hier, telle demain qu'elle est aujourd'hui, et devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner et à obéir, aujourd'hui, demain, toujours.

Eh bien! cette notion précise, uniforme, immuable, de la pure et vraie morale, comment pourrez-vous l'avoir dans le christianisme?

Je viens vous le dire hautement et sans détour. Il n'y a qu'une chaire qui l'enseigne clairement, uniformément, éternellement. C'est la chaire de l'Église catholique, apostolique et romaine. Cette Église a reçu de Jésus-Christ non-seulement l'ordre d'instruire *dans la foi: Euntes ergò docete,* mais celui de promulguer, de garder et de défendre la morale: *Apprenez-leur à garder tous les préceptes que je vous ai confiés ; docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Cette Église est infaillible dans l'enseignement de la morale aussi bien que dans l'enseignement du dogme. Elle nous apprend nos devoirs avec autant de lucidité que de certitude. Vous avez droit de l'interpeller et de lui dire : « Quand un Juif demanda jadis à Jésus le moyen de parvenir à la vie éternelle, Jésus répondit : Observez les commandements. Et moi, je m'adresse à vous, l'héritière, l'interprète, la fille du Christ, et je viens vous demander où est le texte authentique, la notion claire, l'idée lumineuse de ces commandements qui mènent à la vie. » Pour réponse l'Église catholique met dans les mains de ses enfants ce livre modeste, mais profond, qu'on appelle le catéchisme ; et par cet abrégé simple mais sublime, concis mais complet, de la morale, elle leur fait connaître la plénitude de la loi. « Quelques pages suffisent à l'Église,

selon la remarque d'un éloquent évêque, pour nous exposer non-seulement les préceptes essentiels du décalogue, mais tout le détail des obligations qu'il impose, mais la définition des vertus qu'il commande, mais l'énumération des vices qu'il condamne et des passions qu'il réprouve[1]. » Mettez ce flambeau à la main de l'enfant et du vieillard, de l'ouvrier et du maître, du seigneur et du paysan, du prince et du sujet, leur route si diverse sera éclairée de la même lumière, ils trouveront tous le même guide, et ce guide sera sûr pour tous, quels que soient leurs embarras, leurs épreuves, leurs tentations et leurs devoirs. Y a-t-il des ténèbres ? le confessionnal les éclaircit. Des oublis ? la chaire les signale. Les pasteurs hésitent-ils ou s'oublient-ils eux-mêmes ? le pasteur des pasteurs veille, écoute, répond, avertit ou corrige. La société tout entière semble-t-elle endormie ? Debout ! crie la sentinelle suprême, voilà l'ennemi. Est-elle inquiète, troublée, éperdue ? Courage ! confiance ! crie la sentinelle, voilà la route, la lumière et le terme.

Mais en dehors de l'Église, ce qui est clair devient obscur, ce qui est précis, embarrassé, ce qui est défini, indéfinissable. Interrogez le protestantisme : selon qu'il s'égare, par l'excès de la foi, dans les rêves d'une inspiration imaginaire, ou, par l'excès de la raison, dans les puérilités d'une critique incrédule, on le verra aboutir ou à des monstres de rigorisme ou à des monstres de relâchement. Les quakers condamnent la guerre, même la plus juste ; ils ne vous permettent pas de défendre votre bien devant les tribunaux ; ils se laisseraient mettre en pièces plutôt que de vous saluer. Est-ce là la morale, est-ce là l'Évangile ? Mais d'autre part Calvin enseigne

[1] Mgr Plantier, évêque de Nîmes, *Instruction pastorale contre la morale indépendante.*

qu'on ne saurait perdre la justice, et ses disciples prétendent que le meurtre et l'adultère, loin de nuire aux enfants de Dieu, leur sont utiles. Est-ce là la morale, est-ce là l'Évangile? Qui prononcera entre ces abominables folies? Personne! Entre ces extrêmes si étonnants, comment garder la notion claire du bien et du mal, de la vertu et du devoir? Cette limite du devoir, que vous voyez si large, si vacillante, si incertaine, qui la fixera? Aurez-vous jamais la certitude de la saisir telle qu'elle a été établie par Jésus-Christ. Non, du moment que vous sortez de l'Église véritable, vous n'êtes plus sûr de posséder la véritable morale. Il faut subir les mêmes variations sur les devoirs que sur les croyances. La base de la morale est sacrée comme la base de la foi, et tout l'ordre divin de la révélation disparaît dans l'abîme creusé par la réforme.

Nette et précise dans l'Église catholique, la notion de la morale y est encore uniforme. La loi est entendue de même par tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions; elle parle le même langage dans tous les lieux. Ce qu'elle est à Rome, elle l'est à Paris, à Londres, à Moscou, à Pékin et à Philadelphie. Les vieux catholiques de la fidèle Irlande, instruits depuis seize siècles dans cette loi sacrée, ne la connaissent pas autrement que les nouveaux convertis de la Chine à qui elle est annoncée pour la première fois. « Et quand, nous autres Français, nous allons, emportés par les vaisseaux de la patrie, visiter quelques rivages lointains, si nous y trouvons des néophytes baptisés par nos missionnaires, nous constatons bientôt qu'entre eux et nous il y a unité de morale aussi bien qu'unité de foi. De leurs vertus aux nôtres, il y a sans doute des différences qui tiennent à la variété des civilisations; mais si quelques applications varient, le fond de la règle ne varie

pas ; et de même qu'aux deux extrémités du monde nous sommes éclairés par le même soleil et nous adorons le même Jésus-Christ, de même l'Évangile, interprété partout dans le même sens, ouvre la carrière des mêmes devoirs et des mêmes sacrifices[1]. » Partout l'Église représente le célibat religieux comme une perfection, le lien du mariage comme un lien indissoluble ; partout elle poursuit le désir coupable et la pensée mauvaise ; partout elle protége le bien et la femme d'autrui contre l'œil qui les guette et la cupidité qui les envie ; partout elle déclare la guerre au mensonge, au parjure, au blasphème; partout elle revendique les droits de Dieu, l'amour dû à son nom, l'honneur dû à ses autels, le respect dû à la loi du dimanche ; partout elle représente le père, le maître, le prince, comme les mandataires de Dieu même; partout elle demande pour eux la vénération que commandent leur âge et leur dignité, la reconnaissance qu'inspirent leurs services.

Mais sortez de l'Église, la loi morale devient méconnaissable, les hommes se divisent et la notion du devoir s'évanouit. Plus vous interrogerez de peuples, plus vous briserez cette unité merveilleuse. Ici on tolère le divorce, là on le défend, ailleurs on l'autorise. Ici la personne du souverain est l'objet d'un respect superstitieux, comme en Russie et en Chine ; là, on aiguise contre elle, comme en France, en Italie, en Angleterre et aux États-Unis, la colomnie et le poignard. Ici on détruit les images pour rendre gloire à Dieu, là on les rétablit, toujours pour lui rendre gloire. J'entends tour à tour attaquer, excuser ou glorifier le suicide, tant les préceptes les plus élémentaires de la morale naturelle deviennent sujets à contradiction une fois qu'on n'écoute plus l'Église.

[1] Mgr. PLANTIER, évêque de Nîmes, *Instruction pastorale sur la morale indépendante.*

L'usure, le vol, le parjure, ont leurs partisans et leurs docteurs. La sincérité, chère aux uns, devient pour les autres susceptible de plusieurs mesures. Il n'y a point de vertu qu'on ne tourne en ridicule, point de vice qu'on ne tourne en vertu, point de bien qu'on n'appelle un mal, point de mal qu'on n'appelle un bien, point de stupidité, de contradiction ou d'infamie, qu'on ne décore du nom de morale. Je n'examine point qui a tort ou raison ; une seule chose me frappe, la diversité infinie des sentiments et l'impossibilité absolue, radicale, de retrouver une règle entière parmi tant de principes contestés et tombés en poudre. Cherchez bien : plus nous avançons, plus cette impossibilité devient sensible, parce que les ruines s'amoncellent, et que tout ce qui semblait encore tenir à l'unité n'est plus qu'un débris pendant au-dessus d'un abîme. Restez donc dans l'Église, c'est dans l'Église seule que vous trouverez la règle des mœurs, une, simple, grande, sans rigueur excessive, mais sans condescendance coupable, faisant acception de tout le monde, parce qu'elle est pour tout le monde la charité, mais ne faisant d'exception pour personne, parce qu'elle ne cesse jamais d'être pour personne la vérité.

La notion de la morale n'est pas seulement, grâce à l'Église, lumineuse et uniforme, elle est encore immuable. Il ne lui est pas permis de toucher à la loi dont l'Église a reçu la garde, car Jésus-Christ lui a dit : *Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. Pas un iota, pas un point, ne sera retranché de la loi* [1]. Or, je vous le demande, la loi morale a-t-elle changé dans l'Église ? Connaissez-vous un retranchement qu'elle ait opéré ? une règle nouvelle qu'elle ait ajoutée ? Non, quand les novateurs ont voulu lui porter

[1] *Matth.*, XXIV, 35.

atteinte, les docteurs ont été là pour les combattre, et les conciles pour les foudroyer. Elle a condamné ceux qui n'ont pas rougi de nier ou de dénaturer les grands dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie ; mais elle n'a pas moins condamné ceux qui ont osé déshonorer la sainte institution du mariage et tenté de justifier les brutales convoitises des sens par d'immondes théories. A Simon qui veut acheter les dons du Saint-Esprit, comme à Philippe-Auguste qui propose une croisade pour obtenir de garder Agnès de Méranie, saint Pierre et Innocent III répondent du même ton : *Que votre argent périsse avec vous !* Le *Non licet,* prononcé par saint Jean-Baptiste à la cour d'Hérode, a été répété par saint Colomban à la cour de Thierry, par Clément VII aux envoyés d'Henri VIII, roi d'Angleterre, par Bossuet et par Bourdaloue devant Louis XIV. Quand la manie du duel semble prévaloir dans les mœurs, l'Église la dénonce, la flétrit et frappe d'excommunication ceux qui la favorisent. Quand le suicide, cette autre lâcheté, devient une autre manie, l'Église ferme ses portes à ces déserteurs du devoir, à ces soldats de la vie qui n'avaient pas encore été relevés de leur consigne. Elle a sommé les rois de régner en paix ou de descendre du trône, et la tyrannie, honorée, triomphante, n'a jamais trouvé grâce devant elle. Elle a rappelé aux peuples émancipés le droit des princes, et la révolution débordée n'a jamais pu emporter le grain de sable qu'elle opposera toujours aux fureurs des tempêtes, cette barrière suprême, la seule qui reste aujourd'hui debout parmi tant de ruines. L'usure n'aura bientôt plus qu'un frein, celui de l'Église ; la propriété n'a déjà plus qu'une base ; *Non furaberis* : Vous ne volerez point.

Il y a donc un fait mis par l'histoire dans une lumière éclatante, un fait qui ne peut pas être contesté,

un fait qui ne date ni d'aujourd'hui ni d'hier, mais qui est vieux de dix-huit siècles : ce fait, c'est que la morale dans l'Église n'a pas plus changé que le dogme. A la place de cette inflexible gardienne, qu'on ne peut ni corrompre, ni endormir, ni détourner de son service, ni faire descendre de son poste inviolable où elle veille nuit et jour, qui mettrez-vous, je vous le demande?

L'honnêteté publique? Mais entre les plus honnêtes gens que de nuances, et parfois que d'abîmes! Si la délicatesse des uns est au-dessus de tout soupçon, celle des autres ne s'accomode-t-elle pas de certains gains plus ou moins illicites? Que de gens assez honnêtes pour respecter le champ du prochain ne le sont pas assez pour respecter sa femme et sa fille! L'honnêteté publique varie selon le siècle auquel on appartient : il est des âges où elle est sévère, il en est d'autres où elle est relâchée. Combien passent aujourd'hui pour d'honnêtes gens, et que leurs pères, que leurs aïeux rougiraient de voir porter leur nom, parce qu'ils ont trempé leurs mains dans des spéculations hasardeuses! Non, ne cherchez pas dans l'honnêteté publique le niveau qui ne fléchit pas, ni la loi qui ne change jamais. Elle est l'expression des mœurs d'un pays et d'un siècle, elle n'en est pas la règle inflexible ni le souverain arbitre.

En appellerez-vous à la conscience pour éviter le joug de l'Église? Mais la conscience mal éclairée est le plus aveugle des guides : témoins ces sauvages à qui leur conscience ne reproche rien, quand ils dévorent l'ennemi et même l'étranger, ou qu'ils tuent leurs parents pour leur épargner les incommodités de la vieillesse. Et la conscience des peuples civilisés n'est pas plus sûre que celle des peuples sauvages : témoins les révolutionnaires de 1793, qui ont fait en conscience exiler, mitrailler ou guillotiner en France les plus saints prêtres, les plus

dévoués citoyens, les plus charitables femmes, pour régénérer le pays dans un baptême de sang; témoins les révolutionnaires de 1848, qui demandaient avec la même conscience le sacrifice de cent mille têtes; témoins ces écoliers réunis à Liége en congrès, qui, en 1865, ont déclaré, toujours en conscience, que ces cent mille têtes, et lesquelles, les vôtres et la mienne, honnêtes gens que nous sommes, étaient nécessaires au progrès.

Eh bien! on mettra toutes les consciences ensemble, et on en formera le tribunal de l'opinion. L'opinion? Mais si la conscience s'aveugle, l'opinion s'égare; mais l'opinion diffère de tout au tout selon qu'elle est exprimée par un homme ou par un autre; mais il y a ceux qui s'y asservissent quand elle est mauvaise, et ceux qui la bravent quand elle est bonne; mais on la surprend, on la corrompt, on l'entraîne, on la dénature. Hier, au Théâtre-Français, dans une pièce fameuse, un acteur est venu sinon justifier, du moins excuser les excès de la Révolution; il a étendu la main devant le parterre et il a fait dire à la Convention nationale:

> Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie[1]!

Et on a applaudi! Et la presse applaudit encore! Et il faut sept ou huit jours de réflexion pour se demander si Paris, qui tua Louis XVI, est plus excusable qu'Athènes, qui avait banni Aristide, et si jamais la tête de ce roi innocent, de ces femmes, de ces prêtres pouvait être nécessaire au salut de la patrie. Du premier coup, le décalogue, le cathéchisme, l'Église vous répond: Non! car il est écrit: *Non occides*: vous ne tuerez point. Mais ce peuple égaré par l'opinion, cette foule égarée

[1] *Le Lion amoureux*, par PONSARD, représenté pour la première fois en 1866.

par le poète, cette presse égarée par la foule, ont dit oui ! Sainte morale ! qu'es-tu devenue ?

Mais il reste la loi et les gens d'armes pour la faire prévaloir ? La loi ? Ah ! qui ne sait que les lois, même les meilleures sont souvent impuissantes ? Qui ne sait que les lois, même les plus sévères s'arrêtent devant la conscience et le for intérieur ? Qui ne sait qu'il y a eu des lois pour autoriser le divorce et abolir le dimanche, aussi bien que pour maintenir le lien sacré du mariage et le repos du jour du Seigneur ? C'est en vertu et au nom d'une loi qu'un jour cette enceinte sacrée s'est ouverte devant un cortège païen, que la déesse Raison s'est assise toute nue sur cette autel, et que les pontifes de ce culte abominable sont venus, l'encensoir à la main, adorer cette idole de chair. Pardon, mon Dieu ! pardon si je rappelle ces insultes et ce délire dans le sanctuaire où vous reposez. Mais je préconise votre loi et je ne peux pas oublier que le jour où la loi de l'homme s'est substituée à la vôtre, et où votre Église, méconnue et persécutée, a été dépossédée de cette chaire et de cet autel, cette chaire a vomi l'impiété et le blasphème, cet autel a outragé la nature, la pudeur et la raison, et tout cela au nom des lois humaines ?

Non, ni la loi, ni l'opinion, ni la conscience, ni l'honnêteté publique, ne sauraient préserver la morale de l'altération, du changement. Je vous entends ; vous en appelez à l'Évangile, et vous croyez par là échapper à l'Église. L'Évangile est clair, dites-vous, il est uniforme, il est immuable. Voilà la morale suffisamment gardée.

Rien de plus clair, j'en conviens, mais quand il s'agit de l'appliquer vous-même à vous-même, rien de plus mystérieux. Vous êtes incapable de le lire, d'en comparer les divers passages, d'en pénétrer les différents sens :

lettrés, philosophes, savants, pasteurs, dissidents d'un esprit élevé et d'une érudition incontestable, réunissez-vous et essayez de vous mettre d'accord sur le moindre point de la morale évangélique, vous n'y parviendrez jamais. En dehors de l'Église il n'y a plus que des paraphrases sans précision, sans applications déterminées, sans indications saisissantes. On ne commande plus, on n'interdit plus, on hésite ; c'est encore le flambeau, mais ce n'est plus la main qui a le droit de le tenir et de le montrer.

Rien de plus certain que l'unité de la doctrine évangélique, mais seulement dans l'Église, car hors de l'Église, tout est confusion et contradiction. Pour l'anglicanisme, l'Évangile autorise les odieuses tortures infligées à l'Irlande ; pour le schisme grec, l'Évangile autorise la confiscation et l'écrasement de la Pologne ; pour les mille sectes qui se disputent le territoire des États-Unis, l'Évangile autorise des excès de vengeance dont on n'oserait parler. Les droits des gens, les lois de la guerre, le respect de la propriété, toutes ces saintes choses que l'Évangile semblait avoir mises au-dessus de toute atteinte, ont été méconnues, violées, outragées, par des hérétiques qui se flattent de rester fidèles à l'Évangile et qui s'arment de la loi de douceur et de charité pour mettre en pièces les familles, les cités et les États.

Rien de plus immuable que l'Évangile, et cependant avec l'Évangile mal entendu la Révolution veut changer tout le christianisme. Quoique Jésus-Christ ait commandé de payer l'impôt à César et qu'il ait respecté les pouvoirs établis, la Révolution, l'Évangile à la main, a fait de Jésus-Christ le prophète et le théoricien de l'anarchie. Quoique Jésus-Christ ait conseillé le mépris et l'abandon des biens terrestres, sans ébranler ni la base ni les droits de la propriété, les communistes, l'Évan-

gile à la main, auront le front d'écrire que Jésus-Christ est le véritable inventeur du communisme. Quoique Jésus-Christ ait prescrit partout l'hommage de l'esprit par la foi et celui des sens par la mortification pour offrir à son Père une adoration qui lui soit agréable, les rationalistes, l'Évangile à la main, nous démentent avec audace, disant que Jésus-Christ n'a ordonné ni la foi, qui n'est qu'une indigne servitude, ni la mortification, qui n'est qu'une barbarie, et que la religion du sentiment agrandie et mieux comprise de siècle en siècle est la seule qu'il ait fondée.

Ainsi la morale évangélique est une lettre morte quand l'Église ne l'explique pas ; la morale évangélique se contredit quand l'Église n'en fixe pas le sens ; la morale évangélique change au gré du temps et des passions quand ce n'est plus l'Église qui la garde, mais l'hérésie qui s'en empare et la licence qui la corrompt. Regardez, après tant de siècles où l'on a vu tant de fois l'Évangile corrompu, les lois changer, l'opinion séduite, la conscience aveuglée, l'honnêteté publique s'oublier elle-même ; seule, parmi tant de hontes, d'apostasies et de ruines, seule l'Église apparaît, toujours debout, toujours ferme, toujours incorruptible. Salut, asile de la morale aussi bien que de la foi, salut ! J'emprunte la voix de saint Augustin pour m'écrier avec l'accent de l'enthousiasme, de la reconnaissance et de l'amour :

« Vous êtes véritablement la mère des hommes, non-seulement parce que vous leur apprenez à offrir à Dieu un culte chaste et pur, mais encore parce que vous leur inspirez pour le prochain un tel fonds de tendresse et de charité, que les âmes malades trouvent par là dans votre sein autant de remèdes qu'elles ont de maux. Vous bégayez avec les enfants, vous parlez avec énergie à la jeunesse, vous vous adressez avec calme aux vieillards,

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU RESPECT ET DE L'AMOUR DE DIEU.

J'ai essayé de vous donner, dans les trois premières conférences, une notion exacte et complète de la loi morale, que nous avons si justement appelée la loi de l'Homme-Dieu.

La loi morale, que vous portez au-dedans de vous-même, a Dieu pour auteur, Jésus-Christ pour restaurateur et l'Église pour interprète.

Point de morale sans religion, car la morale qui n'est pas religieuse manque de base, d'autorité et de sanction.

Point de morale sans christianisme, car la morale qui n'est pas chrétienne n'est ni pure ni praticable.

Point de morale sans catholicisme, car la morale qui n'est pas catholique n'est ni précise, ni uniforme, ni capable de durer.

En trois mots, pour être d'honnêtes gens dans toute la force et dans toute la justesse de l'expression, soyez soumis à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église ; soyez religieux, chrétiens, catholiques.

Cette loi morale, gravée dans le cœur dès l'origine par le doigt de Dieu, confirmée, rétablie et perfectionnée dans

l'Évangile par la bouche de Jésus-Christ, enseignée dans l'Église par une autorité infaillible et immuable, comprend trois sortes de devoirs : les uns se rapportent à Dieu, les autres au prochain, les derniers à nous-mêmes. A Dieu, vous dit-elle, le respect et l'amour, car vous êtes créés et dépendants ; aux autres le respect et l'amour, dit-elle encore, car les autres ont des droits sur vous, et vous avez des devoirs envers eux ; à vous-mêmes, dit-elle enfin, le respect et l'amour, car vous vous devez à vous-mêmes de nourrir votre corps dans la sobriété et votre âme dans la lumière.

Tel est le triple rapport sous lequel nous devons successivement étudier la loi morale. Deux mots la résument : le respect et l'amour. Le respect et l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, c'est-à-dire l'adoration qui lui est due, l'honneur de son saint nom et l'observation fidèle du jour qu'il a marqué pour son service ; le respect et l'amour du prochain, c'est-à-dire la justice qui reconnaît ses droits et la charité qui lui rend ses devoirs ; le respect et l'amour de soi, c'est-à-dire pour le corps, le respect et l'amour de la vie ; pour l'esprit, le respect et l'amour de la vérité ; pour le cœur, l'esprit et le corps, le respect et l'amour de la pureté intérieure. Quelle vaste carrière ! Quel sujet inépuisable de réflexions et d'études !

Commençons par le respect et l'amour de Dieu et par l'explication des trois commandements qui s'y rattachent. Il nous faut aujourd'hui comprendre, admirer, bénir, cette grande et double loi. J'en trouve l'expression simple et complète dans le premier précepte :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement, et je consacre cette conférence à vous expliquer : 1° pourquoi Dieu vous commande l'adoration, 2° pourquoi il vous commande l'amour.

I. L'oubli de Dieu a été, dans tous les siècles, la grande plaie du monde ; mais chaque siècle présente un type d'iniquité qui lui est propre, et dans le nôtre cet oubli a revêtu un caractère tout particulier qu'il faut vous signaler ici. Les hommes de notre temps, absorbés par la contemplation d'eux-mêmes et infatués de leurs inventions et de leurs découvertes, ne voient plus qu'ils sont des êtres créés, dépendants, assujettis à des lois et à des devoirs. Ils se regardent comme les propriétaires du monde et non commes fermiers révocables à volonté, parce qu'ils sont sans bail. Ils sont à eux-mêmes leur principe et leur fin. L'humanité, à les entendre, marche à grands pas vers le but magnifique de la perfectibilité sociale; chaque génération est un anneau glorieux de la chaîne du progrès ; liberté, indépendance, succès, association, honneur, raison, science, nature, voilà les mots favoris mais vagues, les idées fixes, mais mal définies, les forces impétueuses mais sauvages, qui emportent le monde. Dieu est exclu de la pensée des uns parce que les plaisirs les entraînent ou que les affaires les absorbent; selon les autres, Dieu était une belle conception du moyen-âge, et sa religion une théocratie savamment organisée ; mais aujourd'hui Dieu n'est plus qu'une idée, un mot, une création de notre esprit, et s'il y a quelque vérité dans la religion, c'est au panthéisme qu'il faut en faire honneur.

Voilà le monde avec ses oublis coupables et ses préoccupations ardentes. C'est devant ce monde que je viens plaider les droits de Dieu, en réclamant pour Dieu deux choses, à titre d'hommage respectueux ; votre personne, parce qu'elle est à Dieu; votre siècle, si éloigné qu'il semble de la religion, parce que sa langue, sa force, son mouvement, sa grandeur, tout vient de Dieu.

Et d'abord qu'est-ce que vous êtes? Une créature, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus faible, de plus misérable, de plus dépendant. Étudiez votre nature, votre condition, vos œuvres. Cette dépendance se révèle et éclate partout.

Vous n'avez pas été consulté pour naître, et vous ignorez pourquoi c'est votre âme plutôt que celle de tout autre, qui a été tirée du néant.

Vous n'êtes pas consulté pour vivre, et à mesure que cette vie créée vous est continuée, vous êtes une créature dans un sens chaque jour plus énergique, plus profond et plus parfait.

Vous ne serez pas consulté pour mourir; vous n'avez pas le droit d'en être averti; vous ne pouvez choisir ni le temps, ni le lieu, ni le mode de votre mort; et si votre liberté va jusqu'au suicide, le suicide, loin de vous arracher aux ombres et aux ténèbres qui vous enveloppent, vous précipite, au contraire, avec une effroyable certitude, dans un état pire que tout ce que vous pouvez redouter ici-bas.

Venir quand on est appelé, rester tant qu'on vous laisse, partir quand on vous renvoie, ne connaître ni pourquoi vous avez reçu la vie plutôt qu'un autre, ni pourquoi Dieu l'allonge pour ceux-ci et la raccourcit pour ceux-là, ni pourquoi il vous la redemande en tel lieu, à tel jour, voilà le sort de l'homme sur la terre, et cela parce qu'il est une créature. Quelle nature dépendante et bornée!

Rien de plus dépendant que votre condition. Vous dépendez de la matière, car à toutes les heures du jour elle vous résiste, vous déconcerte et vous ruine; vous la soulevez avec peine et vous la pénétrez difficilement; vous n'avez point d'empire sur les maladies, toute votre science se borne à les nommer et vous êtes restés im-

puissants à les guérir. Vous dépendez des végétaux, et ce sont eux qui font de la terre votre nourrice, en y entretenant ces sucs féconds et cette séve intérieure qui remplit ses mamelles. Vous dépendez des animaux : les uns vous prêtent leur force pour le travail, les autres vous donnent vos vêtements, les autres vous nourrissent de leur chair et de leur lait. Vous dépendez des fureurs des flots et des moindres accidents de l'air. Le dérangement le plus imperceptible dans les éléments qui les composent, entraînerait le bouleversement du monde. Quoi de plus indifférent en apparence que ce gaz semé dans l'air et d'où la végétation tire toute sa vie ! On a peine à constater sa présence, en décomposant l'atmosphère qui nous enveloppe. Eh bien ! si la mer qui l'attire l'absorbait tout entier, ou qu'elle ne le restituât pas après l'avoir absorbé, en peu d'heures les fleurs joncheraient le sol, les forêts perdraient leur parure, il ne resterait pas sur la terre un brin de gazon, les animaux périraient, les hommes, rendus furieux par les angoisses intolérables de la faim, s'entre-dévoreraient comme le font dans leur délire les victimes des naufrages, jetées sur une plage déserte ; et en moins d'une semaine, notre planète, muette et dépeuplée, continuant à rouler dans son orbite resplendissant à la lumière du soleil, n'étalerait plus, dans le silence hideux d'une mort universelle, que les teintes minérales de ses plaines tachetées çà et là par les ombres flottantes des nuages. A quel atome imperceptible, à quelle délicate action chimique tient l'existence de l'homme, et l'ordre tout entier du monde ! Tant il est vrai que tout cela n'est qu'une créature, et que derrière ces voiles plus frêles que la toile de l'araignée, plus agités que l'onde, plus rapides que le vent, s'étend ferme et puissant le bras du Créateur[1] !

[1] *Le Créateur et la Créature*, par le P. FABER, 58-60.

Rien de plus dépendant que vos inventions et vos ouvrages. Il y a dans tout ce que vous faites un genre particulier d'imperfection qui vous rend incapable de rien achever par vous-même. Votre bras n'est jamais assez long pour saisir son objet ; plus vous appliquez les sciences, plus vous perfectionnez les arts, plus vous combinez de plans politiques, plus aussi votre dépendance se fait sentir. « L'homme tombe toujours, toujours Dieu le relève ; la créature est toujours sur le point d'être vaincue, toujours le Créateur lui apporte un secours opportun [1]. » Ainsi, l'homme plante l'arbre et l'arrose, mais il ne peut le faire croître ; il prépare le sol et l'engraisse, il sème et il sarcle ; mais il ne peut ni faire luire le soleil, ni commander à la pluie, ni purifier l'air, ni trouver cette juste proportion entre les insectes utiles qui sauvent les récoltes, et les insectes nuisibles qui les détruisent. Entre vos labeurs et les fruits qu'ils portent, il faut l'intervention de Dieu. Combinez vos plans selon les règles de la politique la mieux entendue, votre politique sera toujours courte par quelque endroit. Dans la guerre et dans le gouvernement, dans le commerce et dans l'éducation, quand vous avez tout prévu, il y a encore qnelque chose à prévoir ; quand vous avez tout fait, il y a encore quelque chose à faire. Un élément vous manque, sans lequel vous ne pouvez obtenir de résultat et sur lequel vous n'avez ni action ni contrôle. C'est lui qui termine tout, qui ferme le cercle, qui fait un tout des diverses parties. L'impiété le reconnaît, cet élément ; elle l'appelle destin, hasard, accident ou fortune ; la religion le reconnaît ; elle l'appelle : Providence. Mais ici l'impiété est d'accord avec la religion pour avouer le fait. Ce fait, c'est que dans toutes les si-

[1] *Le Créateur et la Créature*, par le P. Faber, 61.

tuations de la vie humaine comme dans tous les ouvrages de la science, l'homme est par lui-même impuissant et que son travail demeure incomplet. En un mot, vous êtes dépendant, parce que vous êtes une créature : votre nature, votre condition, vos œuvres, tout vous ramène au pied d'un autel.

Étudiez la question à la lumière de la grâce, votre dépendance éclate dans toutes les prévenances dont vous avez été l'objet.

Vous appartenez à Dieu de toute éternité, car si petit et si obscur que vous soyez, vous avez tenu de toute éternité une place dans la pensée de Dieu ; vous étiez sa gloire, son bonheur, pendant les siècles sans nombre qui ont précédé la création de la terre. La multitude de ces mondes lumineux suspendus dans l'espace, la composition, l'ornement et l'équilibre de leurs pesantes masses, toutes les merveilles de la création matérielle et inanimée, ne sont rien en comparaison des miséricordieuses prévoyances qui se sont épanchées sur votre âme.

Vous appartenez à Jésus-Christ et vous êtes destiné à orner son royaume. Votre prédestination dérive de celle de Jésus ; vous êtes sa conquête, vous êtes son frère ; il vous a acquis, il vous a racheté, il vous a mis dans sa famille, et il vous a donné le droit de donner à Marie, sa mère, le nom de mère ; il vous instruit, il vous soutient, il vous console ; il a fait de sa chair votre chair et de son sang votre sang ; il vous appelle constamment à lui, voulant vous élever jusqu'à lui, vous transformer en lui, ici-bas par la grâce, dans le ciel par la gloire.

Vous appartenez au Saint-Esprit et à l'église par le titre de votre baptême, et vous avez été placé dans l'Église pour y remplir, comme fidèle ou comme prêtre, comme fils, comme père, comme époux, un rôle particulier. Vous auriez pu naître il y a quatre mille ans,

dans la nuit du paganisme, il y a dix, vingt ou trente ans, dans les ombres de l'hérésie. Mais non, votre service a été marqué dans la véritable Église. Votre naissance est arrivée juste à son heure pour ce dessein spécial. Il en sera de même de votre mort. L'heure, le lieu, les circonstances, en ont été déterminés, sans porter la moindre atteinte à votre liberté. Vous mourrez au moment voulu pour l'œuvre spéciale que vous êtes appelé à accomplir : vous mourrez, si vous êtes fidèle, à l'heure et au moment où il vous sera plus avantageux et plus sûr de mourir.

Que votre dépendance est triste quand on la regarde du côté de la nature ! Mais qu'elle est belle, qu'elle est glorieuse quand on la regarde du côté de la grâce ! Comme la nature nous fait sentir le peu que nous sommes ! Comme la grâce nous fait sentir le prix que Dieu attache à ce peu, à ce néant sorti de ses mains ? Mais, créatures si misérables et cependant si prévenues, propriété de Dieu, objets de sa pensée, esclaves rachetés par son Fils, enfants sanctifiés par son Esprit, que faites-vous quand vous marchandez à Dieu l'adoration et le respect ? S'il vous en coûte de les rendre, pourquoi rester au soleil ? Puisque vous voulez être un Dieu, faites-vous donc un monde pour vous-même. Pourquoi venez-vous appeler la malédiction et les ténèbres sur notre univers ? Pourquoi à force d'oubli et d'ingratitude, changez-vous la dépendance en révolte, la douceur en amertume, l'adoration en blasphème, la terre en enfer ? L'enfer ! ah ! c'est le lieu des créatures rebelles, c'est l'abîme creusé par les démons qui ont voulu échapper à l'empire de Dieu et à son éternelle dépendance. Puisque vous voulez à tout prix leur ressembler et les suivre, laissez-nous le droit et l'honneur de garder notre Dieu, notre culte, nos autels, car ce

n'est pas seulement l'hommage de notre âme que nous lui devons, c'est l'hommage de notre siècle tout entier. Votre siècle dépend de lui aussi bien que votre âme ; et je demande à votre siècle comme à votre âme le respect de Dieu.

Dieu est le roi de tous les siècles : aucun temps, aucun peuple ne saurait être vide de son inspiration ; tout peuple et tout siècle a une mission que l'Apôtre appelle *l'ordre du moment présent*, et cet ordre du moment présent, c'est la volonté actuelle du Dieu que tout siècle porte en lui.

Mais Dieu est souvent caché sous les voiles du siècle, on l'entend sans le comprendre, on lui rend hommage sans le connaître, on le mêle et on le confond avec les vaines idoles et les images grossières des faux dieux, et pour se défendre de l'adorer, on parle au hasard honneur, raison, nature, patrie, courage, science, liberté, progrès. Ces mots sonores plaisent à l'oreille ; ces grands sentiments charment le cœur ; ces nobles et magnifiques idées entraînent l'esprit. Voilà la langue et les forces de notre temps. Eh bien, soit ! Je voudrais vous montrer que cette langue est celle de Dieu, que ces forces doivent être ramenées à Dieu, parce qu'il en est l'auteur. Il faut les grouper, disciplinées et assouplies, au pied de cet autel sur lequel on pourrait lire encore, comme à Athènes : *Au Dieu inconnu* [1].

Laissez-moi donc vous parler la langue de votre siècle et vous tenir le discours que saint Paul tenait aux Athéniens : *Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est le Dieu que je vous annonce* [2]. Passons en revue vos idoles, et vous verrez qu'elles doivent se courber toutes devant le Dieu inconnu.

[1] *Act.*, XVII, 23. [2] *Id.*, ibid., 25.

L'honneur ! vous en avez le sentiment, et je vous en loue ; qu'il soit pur, qu'il soit ferme ; mais sa pureté s'altère, sa fermeté plie, si ce n'est pas avant tout l'honneur de rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

La nature ! vous en avez les secrets, et je vous en félicite ; mais la nature n'est pas une cause, c'est un effet ; plus ses spectacles sont grandioses et magnifiques, plus la main qui les déroule est savante, plus la puissance qui les maintient est incontestable.

La raison ! vous en avez l'idolâtrie et la superstition : *quasi superstitiosiores vos video* [1]. Mais au nom de cette raison que vous préconisez, rendez gloire au Dieu de qui vous l'avez reçue, et quand elle s'arrête impuissante devant les mystères de la mort et de la vie future, quand elle vous presse d'interroger la révélation qui les découvre, quand elle demande à examiner si Dieu a parlé, quand elle trouve dans le christianisme tous les caractères d'un fait authentique et historiquement démontré, pourquoi vous taire, pourquoi reculer, pourquoi rejeter à tout prix le joug de Dieu, que la raison même vous impose ? Le siècle cesse donc d'être raisonnable.

La science ! autre idole, autre superstition du siècle, dans le sens que vous lui donnez. Mais, non, je ne veux point la maudire ; je voudrais l'encourager, la purifier, l'ennoblir. Hélas ! ce n'est guère, pour ceux qui l'invoquent aujourd'hui, qu'une science incomplète, douteuse, pleine d'elle-même. Étudiez encore, étudiez tou jours ; vérifiez les assertions avant de les reproduire ; pensez et méditez avant de parler et d'écrire ; devenez, comme je le souhaite, des Newton, des Leibnitz, des Cuvier ; plus vous ressemblerez à ces grands hommes, plus vous serez religieux, et si notre siècle tarde à apporter ses hommages à l'autel, ce n'est pas parce qu'il est

[1] *Act.*, XVII., 22.

trop savant, mais plutôt parce qu'il ne l'est pas assez. Une science médiocre éloigne de Dieu, une science profonde ramène à lui : c'est l'expérience de tous les temps, c'est, pour ainsi dire, la loi de la pensée humaine.

La liberté ! poussez ce cri si haut que vous voudrez, enfants des ténèbres et de l'anarchie ; les enfants de la lumière et de l'obéissance le poussent encore plus haut que vous. Appelez de tous vos vœux une ère vraiment libérale ; l'Homme-Dieu l'a appelée lui-même, il l'a prédite lorsqu'il a dit : *Si vous restez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous donnera la liberté*[1]. Il en a posé les conditions lorsqu'il a dit : *Celui qui fait le mal est esclave du mal ; si le Fils de Dieu vous délivre, alors seulement vous serez vraiment libres*[2]. Saint Paul le sentait bien, ce mouvement qui devait venir : *La création attend*, disait-il, *elle attend la manifestation des enfants de Dieu ; elle gémit sous la servitude de la corruption, elle sera délivrée dans la liberté glorieuse des enfants*[3]. Vous l'entendez, voilà le cri qui s'élève à l'autel : encore plus de science pour y trouver la vérité ! encore plus de vérité pour y trouver la liberté !

L'égalité ! mais il n'y en a qu'une, c'est l'égalité devant Dieu, devant Jésus-Christ, devant l'Église. Devant Dieu, qui vous déclare tous ses enfants, avec les mêmes droits à son héritage ; devant Jésus-Christ, qui est mort pour tous les hommes ; devant l'Église, qui vous voit tous des mêmes yeux, vous prêche la même loi, vous distribue les mêmes sacrements et vous admet à la même table, avec les mêmes consolations, la même espérance et la promesse du même bonheur. Où trouverez-vous ce niveau ailleurs que dans la croix ?

[1] *Joann.*, VIII, 32.
[2] *Id.*, ibid., 36.
[3] *Rom.*, VIII, 19, 20, 21.

La fraternité ! mais la chose et le mot appartiennent à la langue de Dieu et au dictionnaire de l'Évangile, et c'est au nom de Dieu que je la réclame pour lui en rapporter l'honneur.

Le progrès ! autre erreur, si c'est loin de Dieu que vous voulez le poursuivre et l'accomplir ; autre vérité, si vous voulez le chercher, l'étudier et le pratiquer sous ses regards.

Non, non, ce n'est pas assez que de vouloir bâtir le monde avec l'or, la gloire, la puissance, le progrès, la science et le génie. La pierre angulaire de toute société et de tout siècle, c'est l'autel ; le nom qui est au dessus de tous les noms, c'est Dieu.

Rêver la gloire loin de Dieu, c'est déchaîner sur le monde le fléau de la guerre et lui faire boire le sang des batailles.

Se consumer loin de Dieu dans les ténèbres de la fausse science, c'est s'enfoncer dans les sables mouvants de la raison égarée.

Perfectionner loin de Dieu les plus ingénieuses machines, c'est abrutir les hommes, c'est ravaler leurs âmes immortelles au niveau de la matière, c'est en faire de misérables rouages qui s'irritent, qui crient et qui se brisent.

Se croire, sans Dieu, libres, égaux et frères, c'est la dernière des illusions. Il faut bien y renoncer le jour où quelque soldat vous charge de chaînes et vous dit : Je suis la liberté ; le jour où la guillotine s'élève et vous dit : Voici l'égalité ; le jour où quelque monstre déchaîné par les révolutions vous saute à la gorge et vous dit : Je suis la fraternité ; la fraternité ou la mort !

Il y a donc dans le mouvement de ce siècle deux directions : l'une qui nous soulève, l'autre qui nous rabaisse ; l'une qui nous fait monter vers Dieu, dans les

hauteurs lumineuses de la foi, de l'espérance et de l'amour, l'autre qui nous fait descendre vers l'enfer, dans les profondeurs ténébreuses du doute, du désespoir et de la haine. Il y a dans la langue qui est si chère à notre siècle, deux sens, celui de la vérité et celui de l'erreur. Mais la cause première du mouvement contemporain, c'est Dieu ; le sens antique, réel, exact de cette langue, c'est le sens divin.

C'est Dieu qui veut, d'une volonté toujours plus forte à mesure que le monde avance, la liberté de tous les hommes dans la justice et la vérité ; c'est Dieu qui nous rend sensibles à l'honneur; c'est Dieu qui éclaire notre raison, et la preuve qu'il n'en a pas peur, c'est qu'il l'a créée ; c'est Dieu qui nous invite à découvrir les secrets de la nature, et la preuve qu'il ne les redoute pas pour sa religion, c'est qu'il les connaît avant que nous ne songions à les pénétrer. Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! J'en crois M. de Maistre, ce grand esprit qui a dit avec tant de justesse : « Le XIXe siècle, qui a commencé par la déclaration des droits de l'homme, finira par la reconnaissance des droits de Dieu. »

C'est dans ce sens antique et divin qu'il faut parler comme votre siècle de la nature, de la raison, de l'honneur, de la liberté. Ne laissez pas usurper nos domaines, ni pervertir notre langage ; n'allez pas cesser d'en user, parce que les méchants en abusent. Toute grande pensée vient de Dieu et doit remonter à lui. « Insensé, a dit Lacordaire, insensé qui voudrait briser la lyre d'Homère parce qu'Homère a chanté les faux dieux[1] ! » Ah ! ne brisez pas la lyre, prenez-la des mains du poëte aveugle, et chantez sur elle le nom, les bienfaits et la gloire du Dieu visible. Chantez la nature, œuvre de ses mains, la raison, souffle puissant de sa bouche, l'industrie, miroir

[1] *Conférences de Toulouse.*

de ses perfections, la science, rayon de sa lumière, la liberté dont il est l'auteur, l'égalité dont il est l'arbitre, la fraternité dont il est le centre, le progrès dont il est la source unique, le régulateur suprême, la fin éternelle. Chantez, la terre vous écoute, et le ciel vous répond, car la lyre de la terre aveugle est aussi la lyre du ciel inspiré. Science, nature, raison, liberté, tous ces nobles mots ne sont ici-bas que des échos affaiblis du cantique éternel ; et le siècle qui les bégaie est agenouillé, sans le savoir, au fond de son ignorance et de sa bassesse, devant le Dieu qui a donné à tous les siècles l'être, le mouvement et la vie.

II. Saint Matthieu nous raconte qu'un docteur de la loi demanda à Jésus : *Maître, quel est le plus grand commandement ?* Jésus lui répondit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit*[1]. Ainsi il est solennellement déclaré que Dieu est l'objet de notre amour et que cet amour ne souffre ni exception, puisqu'il comprend le cœur, l'âme, l'esprit et la force ; ni partage, puisqu'il exige le cœur tout entier, l'esprit tout entier, l'âme tout entière, en un mot tout l'homme.

Pourquoi faut-il aimer Dieu ? Comment faut-il l'aimer?

Pourquoi faut-il aimer Dieu ? Parce qu'il nous aime. J'en atteste la Bible : il a planté l'Éden pour les créatures auxquelles il venait de donner l'être, et les premières soirées du jeune monde ont été consacrées aux entretiens familiers de cet immense amour. Quand cet amour a été trompé par la transgression du plus facile des commandements, la miséricordieuse promesse du Sauveur s'est fait entendre au milieu des accents affaiblis de la colère divine. Le péché ne l'a point découragé,

[1] *Matth.*, XXII, 35-37.

l'opiniâtreté du mal ne l'a point lassé, ses dons ne lui semblent jamais ni trop multipliés ni trop riches, pourvu que l'homme consente à les recevoir. Soit qu'il console Adam et Ève de leur faute, soit qu'il entre sous la tente des patriarches, qu'il lutte avec Jacob ou qu'il élève, pour l'instruire et le ravir, cette échelle mystérieuse qui réunit la terre au ciel, dans les pâturages de la Mésopotamie comme dans les plaines où son peuple façonnait la brique ponr les Égyptiens, sous les palmiers du désert comme auprès des vignes d'Engaddi ou sur les rives de l'Euphrate, il est toujours le même. La connaissance qu'il nous donne de lui se change en une sainte familiarité; la pensée de sa présence est si vive qu'on croit le voir et l'entendre; les manifestations et les preuves de son amour sont si multipliées et si touchantes qu'il est impossible de se soustraire tantôt à ses reproches, tantôt à ses avances, tantôt à ses prières, tantôt à ses importunités. Il reprend, il corrige, il tonne, il foudroie, plutôt que de se passer de nous. Quand il punit, c'est pour obtenir notre amour; sa main s'interpose entre lui-même et le pécheur; il cherche à toucher nos cœurs par ses plaintes pleines de charmes; il gémit comme un ami que l'on soupçonne; il nous appelle avec une sorte d'humilité qui n'a pas son égale dans l'amour humain. Oui, lisez la Bible, vous y trouverez une diversité infinie de livres, d'époques, de sujets et de styles; les psaumes, les prophéties, les leçons morales s'y mêlent à l'histoire et à la biographie; Isaïe s'élève jusque dans les splendeurs des cieux, David et Job soupirent toutes les douleurs de la terre, Jérémie déplore les calamités nationales, Ézéchiel est favorisé des grandes visions, Salomon habite les temples et les palais, Amos ne connaît que les buissons et les montagnes, Daniel espère dans la fosse aux lions, et les trois enfants

entonnent des cantiques au milieu des flammes. Eh bien! dans une prodigieuse variété de tons, de couleurs et d'écrivains, il y a une impression qui domine tout : l'amour de Dieu pour l'homme. La passion dominante de Dieu est de gagner notre cœur. La résistance de l'homme, la victoire de Dieu achetée par ruse ou par caresse, comme si rien ne lui était dû, sa joie et son triomphe après avoir obtenu mille fois moins qu'on ne lui doit, voilà toute la Bible.

Et c'est aussi tout l'Évangile. Quand les anges sont tombés, Dieu n'a pas tendu la main pour les retenir au bord de l'abîme de douleurs ; mais, laissant les aînés de sa famille à jamais perdus, il a fait de notre humble planète le théâtre de l'Incarnation et du crucifiement de son Fils bien-aimé. Il a pris une mère de race humaine ; il a revêtu un corps d'homme ; il l'a animé d'une âme semblable à la nôtre ; il a tout pris de notre humanité : notre état, nos habitudes, nos pertes, nos infirmités, notre faim et notre soif, nos langueurs et notre désespoir, notre agonie, nos délaissements et notre mort. Pour nous témoigner son amour, il s'est fait ménagère, bon pasteur, père abandonné, nous déclarant qu'il pardonnera non pas une fois, mais septante-sept fois sept fois, non pas pendant un jour, mais souvent pendant un siècle. D'où vient cette prédilection pour la race humaine? Est-ce à cause de notre petitesse et de notre misère? Est-ce parce que, brûlant de se communiquer et voulant le faire autant qu'il était possible, son amour ne s'est trouvé satisfait qu'en descendant au degré le plus bas des créatures intelligentes et libres, et qu'ainsi la profondeur de son abaissement est devenue la mesure de sa joie et de sa tendresse? Je ne sais, je ne sais ; mais ce que je sais, c'est que l'amour déborde dans toutes les pages de l'Évangile, se peint dans toutes les figures,

respire dans toutes les sentences, éclate dans tous les cris, et que, d'un bout à l'autre de ce livre divin, tout est lumière, parce que tout est amour.

Mais laissons les livres et consultons-nous nous-mêmes. Je vous interroge chacun en particulier, et je vous adjure d'écouter la réponse que vous fera votre conscience.

Qu'est-ce que Dieu a été pour vous jusqu'à ce jour? Connaissez-vous un roi, un maître, un ami, un père, une mère, que dirai-je? un époux semblable à lui?

Dieu est votre roi, il règne sur vous avec la plus inconcevable douceur, et à peine sentez-vous le poids de son sceptre. Il vous a puni peut-être, mais ce n'a été qu'après des trahisons répétées et seulement pour vous avertir. Il vous a pardonné certainement, mais ç'a été jusqu'à compromettre sa dignité royale; il vous a pardonné sans le dire, sans se réserver le mérite de l'indulgence, avant même que l'offense fut complète, vous ôtant les conséquences et la peine de vos fautes et les faisant peser sur l'administration du monde tout entier. Il vous garde, il vous protége, il pourvoit à vos besoins. Pas une nécessité qui ne soit prévue; les immenses réseaux de la nature et de la grâce enveloppent votre corps et votre âme pour les préserver de toute atteinte; vous lui devez la vigueur de l'esprit, la paix du cœur, et il semble que le monde ayant été fait pour vous seul, au lieu d'avoir Dieu pour fin, c'est vous-même qui êtes la fin de Dieu.

Dieu est votre maître aussi bien que votre roi, et dites-moi si, depuis que vous le servez, il a cessé de se montrer sensible aux moindres marques de fidélité et d'amour. Il ne permet jamais que le travail nous accable, il ne laisse jamais notre fatigue sans récompense; il encourage et il soutient nos défaillances. Quand vous

avez mérité sa disgrâce, c'est tout au plus si un regard attristé vous a rappelé que vous aviez blessé son cœur. Méchant, maussade, indocile, vous avez répondu par mille traits d'infidélité à une bonté si facile, et cependant, prodigieux mystère! merveilleux amour! c'est vous, toujours vous qu'il veut à son service.

Dieu est votre ami, comme il fut l'ami de Lazare. Il a déjà appris bien des fois que vous étiez mort dans le péché, il en a frémi, il en a pleuré, il a appelé autour de cette tombe où votre âme était ensevelie, vos sœurs, vos frères, tous vos proches, il a dit avec une divine allégresse : *Notre ami Lazare dort, allons le réveiller*[1]. Il s'est approché de vous, il vous a appelé, il vous a rendu à la vie. Debout, Lazare, debout : *Lazare, veni foras*[2].

Dieu est votre père, Dieu est votre mère! Quel père partage les peines de ses enfants avec plus de sollicitude? Quelle mère veille sur un berceau, sur les premiers pas de l'enfant, sur les premières émotions de la jeunesse, sur un lit de douleur, sur une tombe, avec plus de zèle, d'inquiétude, d'émotion et d'attendrissement? Mais cette mère, qui est Dieu, est toujours vivante, toujours charitable, toujours présente; elle est près de vous quand vous n'avez plus personne sur la terre; elle sera près de vous le jour où vous la quitterez, et elle vous fermera les yeux.

Dieu est votre époux. L'union sacrée de votre âme avec Dieu ne fait que commencer ici-bas dans la prière, dans l'extase, dans la communion. Mais après de telles fiançailles, quelles seront les noces éternelles? Qui pourra dépeindre cette communauté céleste des biens auxquels vous serez admis, ces caresses que vous recevrez de Dieu dans la lumière sans ombre et dans le bonheur sans mé-

[1] *Joann.*, XI, 11. [2] *Joann.*, XI, 43.

lange : le bonheur de le voir sans voile, le bonheur de l'aimer sans retour, le bonheur de connaître et de posséder la puissance incréée, la sagesse immense, la beauté merveilleuse, la sainteté parfaite, le bonheur d'être plongé dans cet océan insondable de vérité et d'amour ?

Comment faut-il aimer Dieu ? De tout notre être, c'est-à-dire sans exception pour aucune de nos puissances ; de tout notre être, c'est-à-dire sans partage pour aucune de nos affections.

L'esprit, le cœur, les forces et la vie, voilà ce que Dieu demande à l'homme. L'esprit pour l'élever, le cœur pour l'agrandir, la vie pour l'animer de son souffle et la remplir de son onction.

Et d'abord si vous voulez avoir une grande intelligence, remplissez-la du plus grand objet qui puisse l'occper. Qu'elle monte vers Dieu, qu'elle s'arrête, qu'elle le regarde, et l'amour naîtra de ce regard. Ah ! quelle énergie, quelle noblesse elle va recevoir de ce sentiment divin ! Il saisit l'esprit, il le force de plonger en Dieu, de s'appliquer à Dieu, de se nourrir de la substance même des idées éternelles. Voilà comment les plus simples des femmes, étrangères à tous les secrets de la science humaine, les pauvres villageoises qui n'ont eu pour maître que l'amour divin, les Jeanne d'Arc, les Geneviève, les Germaine, qui n'avaient appris qu'à garder des troupeaux, ont reçu tant de sagesse pratique, de lumière, de pénétration, et se sont élevées, à force d'amour, à la hauteur du génie et à la mission du prophète. O amour divin ! de quels chefs-d'œuvre vous avez doté le monde ! Les Origène, les Ambroise, les Augustin ont appliqué leur intelligence à l'essence de Dieu, et ils ont, comme en se jouant, comparé entre elles les plus secrètes harmonies de la nature et de la grâce, du monde périssable et du monde éternel. L'oreille des Thomas et des Bonaventure

s'est appliquée à la bouche du Verbe, pendant que leur cœur battait sur son cœur, et ils ont expliqué les lois de l'intelligence humaine avec une sagesse dont la hauteur nous défie et dont la profondeur nous trouble et nous confond. O amour divin! vous avez habité surtout les déserts et les cloîtres, et là, vous avez rendu délicieux le silence des Antoine et des Pacôme, et jusqu'aux sécheresses de Thérèse. C'est vous qui avez dicté à un solitaire inconnu ces pages de l'*Imitation* dont le ton est si doux, la gravité si tendre, l'onction si profonde, que personne n'a pu retrouver cet accent céleste. N'en cherchons plus l'auteur ici-bas : si l'homme tenait la plume, c'est Dieu qui lui parlait d'en haut et qui éclairait son âme.

L'esprit éclairé et satisfait, il faut que le cœur se remplisse. Eh bien ! Dieu, si nous l'aimons, satisfera ce besoin dans toute sa largeur, dans toute sa sublimité et dans toute sa profondeur ; mais si nous le rejetons, non, il n'y a rien que ce gouffre béant du cœur corrompu ne doive dévorer. Malheur à l'amour terrestre! il marche accompagné de l'insolence, de la rapine et du meurtre ; il fait pencher l'âme sous le jong des sens ; il consomme la ruine des époux ; il dissipe l'avenir des enfants ; il attaque, il détruit la sensibilité, la délicatesse, la générosité ; c'est le cri de la bête fauve, c'est le feu de l'abîme, c'est la fumée de l'enfer. Honneur à l'amour divin et au cœur qu'il embrase ! Ce cœur a encore des goûts, des joies, des passions, des extases, mais ce sont les goûts, les joies, les passions, les extases de Dieu même. L'ordre, la vertu, la paix, le sacrifice, voilà ce qu'il aime, ce qu'il adore, ce qui le fait tressaillir. Celui qui aime Dieu monte sur l'aile de ce sentiment divin et regarde, en s'élevant chaque jour davantage, cette poussière d'ici-bas, ces vains bruits, ces sourds murmures, ces petites impor-

tances de ce monde qui se dérobe à ses regards. Il ne courbe le front devant aucune idole ; il ne s'avilit point à de sordides interêts ; il n'a point de colère contre l'ingratitude ; il n'attend des hommes ni honneur ni récompense. Libre comme l'aigle, il a, comme l'aigle, sa patrie dans le ciel ; peu soucieux de plaire aux hommes, pourvu qu'il plaise à Dieu ; riche dans la pauvreté, calme devant les bourreaux, et tout cela parce qu'il aime Dieu, parce qu'il en est aimé, parce qu'il en a la conscience, parce qu'il sait que rien n'est égal à Dieu et que rien n'est si près de Dieu qu'un cœur détaché du monde et rempli par l'amour.

Ce n'est pas tout, ô homme ! Dieu te demande et tes forces et ta vie ; ta première parole pour la bénir et ton premier sourire pour l'épurer ; les premiers efforts de ton enfance, les études de ta jeunesse, les labeurs et les inquiétudes de ton âge mûr, les pas chancelants de ton déclin, ta voix qui tombe, ton ardeur qui s'éteint, ton dernier souffle qui va s'exhaler dans un soupir à peine entendu. A Dieu le cri de tes douleurs, cette force éplorée de l'âme qui se brise ; à Dieu l'élan de tes joies, cette force, plus dangereuse encore, de l'âme qui s'enivre. Magistrat, demande-lui d'assurer dans ta main la balance sacrée de la justice ; consul, courbe devant lui les faisceaux de l'État, afin qu'ils soient la terreur des méchants et l'espérance des bons ; soldat, fais-lui bénir ton drapeau ; marin, mets-le à la tête de ton navire ; laboureur, appelle son soleil et sa rosée sur les sillons que tu viens de tracer dans les champs paternels. N'ouvre point de route sans l'implorer, afin qu'il envoie ses anges à la garde des voyageurs qui la parcourent ; ne fonde ni maison, ni entreprise, ni empire, sans invoquer son secours, car il n'y a de force que celle qu'il soutient, de vie que celle qu'il donne, de durée que celle qu'il assure, et

partout où il se retire pour laisser faire à l'homme, le vide qu'il fait ne peut pas même être comblé par des ruines.

Achevons cette leçon. Le magnifique privilége de l'amour divin est de contenir et de consommer en lui tous les devoirs. Non-seulement nous vous demandons votre esprit, votre cœur, tout vous-même, mais cet esprit tout entier, ce cœur tout entier, votre être tout entier : *toto corde, toto animo, totis viribus.*

Est-ce pour étouffer toutes les autres affections naturelles, pures et légitimes? Non, mais c'est pour subordonner dans un ordre parfait la terre au ciel, l'homme à Dieu, le temps à l'éternité. Aimer Dieu par dessus toutes choses, ce n'est pas renoncer à toutes choses pour l'aimer, c'est l'aimer de préférence à tout le reste, c'est lui sacrifier tout, s'il le demande, c'est rompre au besoin, dans notre commerce avec les créatures, les liens qui pourraient lui déplaire. L'amour de Dieu, pris à ce degré, n'est pas un amour de conseil et de perfection ; c'est un amour de précepte et de nécessité. Ainsi aimait Polyeucte, quand il disait à Pauline, sa tendre épouse :

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

Voilà ce que l'amour fait dans les âmes. Il remue toutes les affections, il les fortifie, il les gradue, il les enchaîne les unes aux autres dans l'ordre sacré qui comprend tous les devoirs. L'homme ne peut pas aimer Dieu sans aimer aussi tout ce que Dieu aime et dans la mesure où il l'aime. Il épouse en aimant Dieu toutes les amours de Dieu, il les partage, il s'en pénètre, il se les approprie. Tout ce qui est cher à Dieu lui est cher et sacré ; tout ce qui est béni de Dieu lui est saint et béni. Comment n'aimerait-il pas sa famille ? C'est Dieu qui la

lui a donnée, qui l'a bénie, qui l'a rendue féconde. Comment n'aimerait-il pas sa patrie ? C'est Dieu qui est l'auteur et le père de toutes les sociétés terrestres et qui les fait concourir à l'exécution de ses desseins. Comment n'aimerait-il pas l'humanité ? C'est Dieu qui l'a faite à son image, qui l'a rachetée par sa mort, qui la soulève et l'entraîne par son souffle puissant, qui l'emporte vers le ciel, où il veut la couronner.

Ah ! ne venez pas nous demander à quoi sert l'amour de Dieu. Il sert à aimer Dieu et avec Dieu à vous aimer vous-même. Il sert à faire aimer les hommes, à les servir, à les plaindre, à les excuser, à mettre sur nos lèvres des prières pour nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, pour les étrangers et les inconnus, pour nos persécuteurs et nos ennemis, pour l'humanité tout entière. Il sert à vous donner une épouse fidèle, qui ne vous aimerait plus si elle n'aimait pas Dieu plus que vous ; des enfants fidèles, qui briseraient le joug de l'obéissance s'ils ne voyaient pas Dieu au dessus de vous ; des serviteurs fidèles, qui ne voudraient plus vous servir s'ils ne servaient pas Dieu de préférence à vous. Il sert à former et à recruter cette race de prêtres, de vierges, de pontifes, de solitaires et de martyrs, grandes et pieuses âmes qui, dans notre siècle, ont une autre loi que l'intérêt et une autre pensée que le gain, dont la foi est ailleurs que dans la puissance de l'or, dont l'espérance ne se compose pas uniquement de dividendes à gagner, et dont l'amour est autre chose qu'un stupide égoïsme. Ces hommes, que l'amour divin inspire et soutient, sont les premiers au devoir : ils ne l'évitent en aucun temps, ils ne le redoutent sous aucune forme, ils le remplissent dans toute l'étendue que comporte leur position. Soldats, prêtres, magistrats, médecins, religieuses ou femmes du monde, anges enfermés dans les cloîtres ou mêlés, sous un habit sacré, aux solli-

citudes du temps, justes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, vous tous qui aimez Dieu par dessus toutes choses, allez, j'affirme que vous aimez vos frères et que, par cela même que vous aimez Dieu, vous aimez la famille, la patrie, l'humanité. Aimez Dieu et faites à votre gré, faites ce qu'il vous plaira, j'affirme que vous ferez bien : *Dilige, et fac quod vis.*

Ne reprochez donc plus à la dévotion de dessécher les âmes et de ne voir que soi là où elle prétend ne chercher que Dieu. J'ignore s'il existe encore aujourd'hui, dans le coin de quelque sanctuaire, une de ces caricatures de la piété, à l'œil fauve, à l'esprit étroit, au cœur sec, qui fait métier de fréquenter l'Église et qui verse des larmes hypocrites sur les déportements du genre humain, décorant du nom de religion la sottise, l'ignorance, l'envie, la basssesse et la haine. Mais ce que je sais, c'est que ces spectres hideux ont été signalés et cloués au pilori par le Dieu de l'Évangile. Jésus-Christ les a dénoncés et frappés d'anathème ; il les a ouverts aux regards de l'humanité, il les a montrés pleins de pourriture et d'ossements, et près de crouler sous les coups de la mort.

Non, ce n'est pas là l'amour de Dieu, c'est une horrible grimace du démon et de l'enfer ! c'est Satan qui emprunte le nom et les allures des fidèles pour inspirer à la terre le mépris du véritable amour. Mais s'il y a encore des hypocrites qui s'agenouillent devant l'autel, il y a, et c est la foule, il y a l'impie qui le brave, l'indifférent qui passe sans le regarder, et le pécheur qui en détourne ses yeux. Pénétrez au fond de leur conscience, lisez et avouez qu'au lieu d'y lire la loi de l'amour divin on n'y trouve plus que la loi de l'égoïsme. Voici cette loi : Tu t'aimeras toi-même de toute ton âme, de tout ton cœur, de toutes tes forces, et tu aimeras les autres dans la

mesure exacte où ils pourront servir cet amour de loi-même. Voilà, dans le monde, toute la loi et tous les prophètes.

Cela signifie : Tu aimeras Dieu pour qu'il fasse la garde autour de ta maison et qu'on respecte les bornes de tes champs. Tu aimeras les hommes comme les animaux que l'on nourrit et que l'on flatte parce que l'on en attend des services, et ils ne seront pour toi qu'un marche-pied, un moyen de travail, un instrument de joie et de volupté. Dans ta femme, tes enfants, tes serviteurs, c'est toi, et toi seul, que tu aimeras encore. Si un jour Dieu cesse de te servir et que cette idée, un peu vieille mais encore utile, puisse être remplacée par une bonne loi et par des gendarmes, renonce à Dieu et à la religion et mets toutes tes espérances dans l'État. Que l'amitié soit, comme la religion, un instrument de ton bien-être et non un besoin de ton cœur ; que la générosité ne t'enflamme jamais au-delà de tes besoins ; exploite les autres comme on exploite une mine, après quoi détourne tes yeux et cherche ailleurs : voilà le devoir de l'égoïsme, voilà le premier et le grand commandement du siècle.

Vous frémissez, mes frères ; eh bien ! ce sentiment se glisse dans tous les cœurs qui n'aiment pas Dieu par-dessus toutes choses. Il devient de plus en plus le fond de nos mœurs ; il se déguise à peine sous la politesse des manières et sous l'élégance des paroles ; il va brisant les derniers liens qui attachent les hommes entre eux, et plus on parle de sympathie, de solidarité, plus on se déchire et plus on se dévore les uns les autres. Là où il n'y a plus que l'homme, l'homme, isolé de ses semblables aussi bien que de Dieu, n'est plus un homme, c'est un monstre.

O saint amour de Dieu ! ô sentiment seul capable d'éle-

ver les cœurs et de discipliner les forces de la vie, vous qui êtes l'âme de toutes les choses pures, délicates, généreuses, quand serez-vous rendu à la terre et quand la terre sera-t-elle rendue à elle-même ! Avec l'amour de Dieu, toute faiblesse devient une force, toute tristesse une joie, toute amertume une consolation. Cet amour est tout, et sans lui tout n'est rien. Saint Paul le déclare : *Quand je parlerais le langage des hommes et des anges, si la charité me manque, je ressemble à l'airain qui sonne ou à la cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, quand j'entendrais tous les mystères, quand j'aurais toute la science et toute la foi, quand ma foi irait jusqu'à transporter les montagnes, je ne serais rien encore si je n'avais pas l'amour de Dieu* [1]. L'amour de Dieu est le seul sentiment qui durera toujours. Quand la science aura péri, quand les langues auront cessé, quand les prophéties auront été accomplies jusqu'à la dernière lettre, seul l'amour de Dieu demeurera encore pour ne cesser ni ne se ralentir jamais. Mettons-le donc au dessus de toutes choses, il nous mettra au dessus de toute crainte. La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même ; la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure [2].

[1] *I Cor.*, XIII.
[2] Voir pour plus de développements, *le Créateur et la Créature, ou les Merveilles de l'amour divin*, par le P. FABER, trad. par M. l'abbé DE VALETTE.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DU CULTE QUE L'ON DOIT A DIEU.

La loi morale, qui a Dieu pour auteur, Jésus-Christ pour restaurateur et l'Église pour interprète, est, à la fois, la loi du respect et la loi de l'amour.

Je vous ai fait voir, dans la dernière conférence, comment cette loi règle nos rapports avec Dieu sous ce double point de vue.

C'est la loi du respect : créatures finies, bornées, dépendantes, mais prévenues des faveurs les plus singulières, nous ne saurions nous défendre de ce grand sentiment, soit que nous consultions notre nature, notre condition, nos ouvrages, soit que, nous élevant plus haut, nous nous rappelions ce que nous devons, dans l'ordre de la grâce, aux miséricordieuses prévenances du Père qui nous a créés, du Fils qui nous a rachetés et acquis par son sang, de l'Esprit qui nous régénère et nous sanctifie dans son Église. Mais que notre siècle ne se défende pas lui-même de l'adoration qui est due au Seigneur : son mouvement, sa grandeur, ses aspirations, ses espérances, son langage, tout ce qu'il y a de vraiment beau dans l'ordre présent vient de Dieu et doit retourner à Dieu.

C'est la loi de l'amour : il faut aimer Dieu parce qu'il nous aime. J'ai invoqué en témoignage d'abord la Bible et l'Évangile, que l'on peut appeler l'histoire des amours de Dieu pour l'homme; puis les œuvres secrètes de votre propre vie, où il n'y a point de page, point de ligne, qui ne vous avertisse que Dieu a été pour votre âme un roi, un maître, un ami, un père, une mère, un époux enfin, dont les noces, commencées ici-bas, se consommeront dans le ciel. Il faut aimer Dieu de tout votre esprit, car Dieu seul peut l'éclairer et le remplir ; de tout votre cœur, car Dieu seul peut le satisfaire et le combler ; de toutes les forces de votre âme et de votre vie, car Dieu seul peut les discipliner dans la joie pour qu'elles ne s'enivrent pas, dans la douleur pour qu'elles ne s'abandonnent pas au désespoir ; à quelque âge et à quelque condition que l'on appartienne, car lui seul donne à tout mouvement, à tout effort, à tout âge, à toute condition, l'appui qui les soutient et l'essor qui les élève. Il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses : c'est l'unique moyen d'aimer toujours la famille, la patrie, l'humanité, et d'échapper ainsi à l'égoïsme qui les exploite et qui les ruine.

Tel est le premier et le plus grand des commandements. Après avoir essayé de vous le faire comprendre, il convient de vous le faire appliquer Ce n'est pas assez d'être religieux au dedans, il faut l'être au dehors. La religion du dedans, c'est le respect et l'amour que nous rendons à Dieu ; la religion du dehors, c'est l'expression de ce respect et de cet amour par le culte.

Or, l'homme ne peut pas plus séparer la religion du culte qu'il ne peut séparer l'âme du corps.

Point de religion sans culte, ce serait une âme sans corps ; point de culte sans religion, ce serait un corps sans âme. La religion sans culte est un abîme d'orgueil,

le culte sans religion un abîme d'hypocrisie. Voilà les deux considérations, à la fois philosophiques et pratiques, qui feront l'objet de cette conférence.

I. Point de religion sans culte : l'évidence est ici élémentaire, et la métaphysique n'a rien de mystérieux, car, pour une âme religieuse, le culte est le plus impérieux des besoins aussi bien que le plus austère des devoirs. La nature nous atteste ce besoin, la raison nous impose ce devoir, l'histoire nous fait voir combien ce besoin est universel et ce devoir sacré.

Les rites et les pratiques sont aux vérités religieuses ce que les signes sont aux idées [1]. Nier leur nécessité, c'est faire preuve de déraison et d'ineptie ; c'est nier l'empire des impressions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits. Il est aussi naturel à l'homme de faire parler sa religion s'il est religieux, que son impiété s'il est impie, sa valeur s'il est brave, sa frayeur s'il est lâche. Que seraient des pensées, des affections, que nulle parole, que nulle action ne viendrait attester ! Quel courage, quel héroïsme que celui qui ne produirait aucun trait honorable, aucun sacrifice, aucune victoire, aucune œuvre magnanime ? Ce que ce serait ? Une ombre derrière laquelle il ne resterait plus qu'un mot.

On est tout simplement, et par la force même des choses, généreux, prudent, bon, vertueux, ou bien lâche, égoïste, emporté ou cruel, en parole, en action et dans la conduite de sa vie, quand on est tel au fond de son âme.

Il en est de même en religion : ceux qui ont pour Dieu un respect profond et un amour ardent ne peuvent se défendre de le faire voir. Et cela est plus vrai de la

[1] PORTALIS, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. II, p. 182.

religion que de tout le reste. L'homme, en effet, a besoin d'exprimer ce qu'il sent, de parler de ce qu'il pense, quel que soit l'objet de sa pensée et de ses sentiments ; mais quand c'est Dieu qui est l'objet de ses sentiments et de ses pensées, quand il lui en coûte et de croire et d'aimer un Dieu invisible, s'il croit et s'il aime en dépit de ces obstacles, que lui reste-t-il à faire, sinon d'appeler au secours de cette religion intérieure, tous ses sens, toutes ses paroles, pour les enrôler au service de Dieu, comme ces révoltés et ces lâches dont un bon général se défie et qu'il force à se battre en les mêlant aux bons soldats [1].

Voilà le besoin de toute nature profondément et sincèrement religieuse. Et comment les plus intelligents et les plus instruits se mettraient-ils au-dessus de ce besoin ? Est-il au monde un seul homme capable de garder le respect dans son esprit sans plier les genoux, et l'amour dans son cœur sans remuer les lèvres ? Pour ne point déshabituer votre esprit de la pensée, votre bouche de la parole, votre main de la plume, vous pensez, vous parlez, vous écrivez sans cesse ; vous retrempez sans cesse vos facultés dans la lecture des meilleurs écrivains et le commerce des plus grands orateurs ; et cette habitude si naturelle et si nécessaire dans les choses du temps, quand il s'agit de la terre qu'on voit et qu'on habite, de l'homme avec qui l'on demeure, des intérêts palpables, des relations visibles, des contrats journaliers de la vie domestique, politique et sociale, deviendrait tout à coup inutile ou bonne seulement pour les petites gens, quand il s'agit du monde invisible, c'est-à-dire de Dieu, de l'âme et de l'éternité ! Ne dites point que votre esprit est plus élevé que celui de la foule et que la notion de Dieu risque

[1] *Études philosophiques sur le christianisme* par Auguste Nicolas III, 471.

moins de s'y obscurcir et de s'y perdre. Je vous le prédis, vous ne continuerez à croire en Dieu qu'en continuant à l'adorer non-seulement en esprit et en vérité, mais le front découvert, les mains jointes, les genoux pliés sur le pavé de ses temples ; et si vous voulez que la notion de la religion demeure nette et précise dans votre esprit, il ne faut interrompre ni les formules d'adoration et de prière qu'une mère chrétienne a mise sur vos lèvres enfantines, ni les fréquentations du lieu saint auxquelles elle a habitué vos premiers pas, ni le commerce surnaturel qui se fait dans l'église catholique, par le culte et par les sacrements, entre la créature et son auteur.

Jouffroy était parti de nos montagnes du Doubs avec les nobles pensées et les saintes pratiques de la foi. Ame franche, honnête et naïve encore, il trouvait dans la religion de ses pères, à toutes les questions qui méritent d'occuper l'homme, des réponses qui lui rendaient claire la vie présente et qui lui montraient sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin qu'il avait à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait le conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses phases et la mort qui les unit, se comprenant lui-même, il se déclarait heureux de ce bonheur que donne la religion [1]. Un doute né d'une lecture téméraire vient d'abord blesser son esprit ; il fallait prier, mais la prière recula sur ces lèvres déjà superbes et dont on érigeait en oracle les moindres paroles. Il quitte Dijon emportant dans son âme cette première blessure ; il entre à Paris où la blessure s'étend et s'envenime, sous le souffle brûlant du scepticisme, qui, selon son expression, battait les murs et ébranlait les fondements du paisible édifice au sein duquel s'était abritée sa jeunesse [2]. D'une part, l'ardeur

[1] JOUFFROY, *Nouveaux Mélanges philosophiques*, p. 81.
[2] Id., *ibid.*, p. 82.

de sa curiosité ne peut se dérober aux objections puissantes semées comme la poussière dans l'atmosphère qu'il respire ; de l'autre, les religieux souvenirs de son enfance et les poétiques impressions de sa jeunesse chrétienne le défendent un moment contre l'invasion de l'incrédulité. Ah ! qu'on est mal défendu quand on n'a plus de la foi que des souvenirs et des impressions poétiques ! Il fallait prier, car avec un état si peu fait pour la faiblesse humaine, comme Jouffroy l'appelle, parents, famille, souvenirs du jeune âge, tout croule bientôt, si l'on n'appelle Dieu à son aide. Mais sa jeune et ardente intelligence, séduite par les promesses menteuses d'une vaine philosophie, lui avait persuadé qu'il lui suffisait de garder au dedans de son âme l'image de Dieu et que la science lui tiendrait lieu de culte. Voilà la seconde chute. Ce n'est pas tout : plus son âme s'exile du christianisme pratique, plus elle souffre, plus elle étouffe ; Jouffroy se voit, selon sa propre déclaration, comme dans un trou où l'on manquait d'air, et il ne se retourne point vers Dieu pour revenir de sa surprise et de son désappointement. Peu à peu, toute certitude religieuse avait disparu de son esprit, et le voilà sans Dieu, parce qu'il était demeuré sans culte et sans pratiques. Qu'il revienne maintenant dans ses chères montagnes et dans son humble village, il faut l'entendre redire avec l'accent du désespoir l'impression que produisit sur son âme désolée la vue des lieux où il avait eu le bonheur de pratiquer sa religion : « Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée mon enfance et en présence des objets qui avaient frappé mes yeux et touché mon cœur ; tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir ; cette maison, on y élevait encore au jour marqué

un autel de fleurs et de feuillage ; ce curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours ; et tout ce que j'aimais, tout ce qui m'entourait, avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi. Moi seul l'avais perdue, moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi ; moi seul était vide, agité, privé de lumières, aveugle, inquiet[1]. » Quel changement, grand Dieu ! Et pour l'opérer qu'a-t-il fallu ? Deux ou trois ans d'études philophiques sans prière et sans confession ! Ah! quand on va au fond de l'incrédulité de la vie la plus longue, quand reprenant cette chaîne d'anneau en anneau, on descend jour par jour jusqu'au jour fatal où elle a commencé, on trouve au dessous de l'impiété déclarée, le doute que l'on n'a pas su vaincre ; au dessous du doute, les passions sensuelles que l'on ne contenait déjà plus qu'à demi ; au dessous des passions, l'abandon graduel, d'abord entraîné, puis réfléchi et médité, de nos cérémonies et de nos sacrements. La science et la raison n'ont rien à voir dans cette histoire : ce n'est que de la faiblesse et de la défaillance morale ; ce n'est que l'oubli du symbole par suite de l'oubli du Décalogue ; et tout ce mépris et cette négation de Dieu viennent de votre esprit, à qui l'orgueil a persuadé que le culte n'était pas un besoin, justement quand vous commenciez à en avoir besoin plus que jamais.

Serait-ce que votre cœur n'a jamais besoin de s'épancher dans le sein de Dieu ? Mais quel est-il donc ce cœur que vous portez au dedans de vous-même ? Est-ce qu'il est à l'abri de la tentation et à l'abri de la douleur ? N'avez-vous pas des passions à combattre, des malheurs à prévenir, des morts à pleurer ? Qui vous a assuré contre la calomnie, contre l'ingratitude, contre les revers de la

[1] JOUFFROY, *Nouveaux Mélanges*, p. 103.

fortune, contre les pertes de la famille ? Quelle que soit votre prospérité d'aujourd'hui, un rien peut vous rendre la terre haïssable, en vous remplissant le cœur d'inquiétudes, de troubles ou d'amertume. Un rien ! Ah ! que dis-je ? Ce sera la mort d'un enfant chéri, la perte de votre réputation, l'oubli de vos semblables, la ruine inattendue d'une santé florissante, d'une grande maison ou d'une espérance solidement fondée ! Catastrophes de tous les jours, leçons données à toutes les classes de la société, après lesquelles il ne reste plus d'appui que la croix, d'asile que le temple, de consolation réelle que la prière. Si vous n'avez jamais regardé cette croix, vos regards la chercheront-ils dans la détresse ? Si vous ne connaissez pas le chemin du temple, songerez-vous qu'il est le refuge des malheureux ? Si vos lèvres n'ont jamais dit mon Dieu ! dans la prospérité, comment, dans l'infortune, ce cri montera-t-il de votre cœur oppressé à ces lèvres qui ne se sont point laissé amollir en le prononçant ? Ah ! croyez-moi, riches et grands du monde, ouvriers et serviteurs, croyez-moi, quelles que soient vos dispositions actuelles, je vous plains si vous vous êtes contentés d'adorer Dieu dans votre pensée et de l'aimer en regardant la terre et sa verdure, le ciel et ses nuages, la mer et ses flots. Un jour viendra où ce Dieu vague et insaisissable de Lamartine ne suffira plus à vos besoins [1] : vous demanderez des pieds que vous puissiez baigner de vos larmes, des genoux que vous puissiez embrasser, des yeux où vous puissiez lire votre grâce, une bouche qui puisse vous la promettre ; vous demanderez l'Homme-Dieu, que chantait le poëte dans ses jours meilleurs, vous demanderez le crucifix de votre mère, et plaise au Ciel qu'en l'embrassant, vous ayez encore assez de cœur pour vous écrier :

[1] VINET, *Essais de philosophie morale et religieuse*, p. 313.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu [1] !

Le culte n'est pas seulement un besoin, c'est un devoir. C'est un devoir personnel, car l'hommage que vous devez à la Divinité ne comprend pas seulement les sentiments et les pensées de votre âme, mais les mouvements de votre corps. Si le souffle qui vous anime, sorti de la bouche de Dieu même, remonte naturellement à sa source par l'adoration et par l'amour, de quel droit, à quel titre, ce corps, demeure de l'âme, cette boue façonnée et assouplie sous la main du Très-Haut, lèverait-elle donc un front séditieux contre le ciel ? Que ferez-vous de votre nature sensible, si vous ne l'employez pas au culte que vous impose la nature intelligente et libre ? Il faut occuper vos sens, car il ne dépend pas de vous de vous en dépouiller : en bas si vous les suivez, en haut si vous les guidez, selon qu'ils vous asservissent ou que vous les maîtrisez, c'est un ennemi qui vous tient loin de Dieu, accablé et confondu dans les ignominies de la chair, ou bien ce sont des anges qui vous élèvent vers lui en donnant des flammes à vos yeux, de l'encens à vos mains, des ailes à vos pieds, et en vous faisant goûter toutes les douceurs de l'extase.

Le culte est un devoir domestique, car Dieu est l'auteur de la famille ; il l'a formée, bénie et fécondée ; il la maintient sur les bases sacrées qu'il a établies par le mariage ; il met dans les entrailles du père la bonté, et il veut que le fils voie dans le père comme un autre lui-même. Autels domestiques, où êtes-vous ? Prière commune de la famille réunie, qu'êtes-vous devenue ? Liens

[1] Lamartine, *Méditations poétiques et religieuses.*

sacrés qui unissiez le père aux enfants, les enfants au père, tous les enfants entre eux, et les serviteurs à toutes les générations qui se succédaient dans la même famille, pourquoi vous voit-on, dans ce siècle, si relâchés et si près de vous rompre, sinon parce que l'on n'adore plus en commun le Dieu qui assure la fidélité des époux, l'obéissance des enfants et les longs services des domestiques ? Où est-il, cet oratoire qui avait vu vos aïeux prier ensemble? Où trouve-t-on maintenant le buis bénit, le cierge rapporté de l'église le jour de la Chandeleur, le pain azyme distribué dans la grande semaine, les livres de famille, le christ héréditaire, le chapelet que l'on récitait le soir ? Tout s'en va ! tout s'en est allé ! et les familles n'ont plus de mœurs, plus de liens, parce qu'elles n'ont plus de culte; elles n'ont plus de culte, parce que la raison semble les avoir abandonnées aussi bien que la foi!

Le culte est un devoir social, car Dieu est l'auteur des sociétés comme il est l'auteur des familles, et le propre de la religion est d'unir les hommes entre eux par le lien même qui les unit à Dieu. Elle doit saisir l'humanité dans son tout comme dans ses membres, et la consommer dans l'unité divine. Voilà pourquoi elle bâtit des temples, elle provoque des assemblées, elle institue des rites, satisfaisant ainsi de mille manières à la loi primordiale de la reconnaissance publique envers Dieu. Sans doute la Divinité n'a pas besoin de sanctuaires, et il y a dix-huit siècles que saint Paul, parlant devant l'aréopage, avertissait les Athéniens que celui qui a fait la terre et les cieux n'est pas renfermé dans des ouvrages fabriqués de la main des hommes ; mais c'est nous, faibles mortels, qui avons besoin des temples, des assemblées, des symboles, soit pour aider notre faiblesse à s'élever jusqu'à l'auteur de tout bien, soit pour nous faciliter les moyens de lui adresser des prières plus fer-

ventes et plus méritoires, soit pour lui offrir, tous ensemble, des hommages plus solennels et nous présenter comme les enfants d'une même famille, sous les yeux d'un père commun. « Rien, a dit Montesquieu, rien n'est plus consolant pour les hommes qu'un lieu où ils trouvent la Divinité plus présente et où ils font parler tous ensemble leur faiblesse et leurs misères. » Il exprimait la même pensée que saint Thomas, déclarant que les temples ne sont pas érigés pour Dieu, mais pour ceux qui l'adorent[1]. Bâtissez-les de matériaux choisis, soit avec votre richesse, soit avec votre pauvreté ; sculptez-en le bois ou la pierre, parez-en les murs de peintures touchantes, répandez sur les autels l'or, l'encens, la lumière et les fleurs, vous formerez l'âme du peuple en lui faisant éprouver des sentiments de joie, de recueillement, de vénération religieuse, de salutaires remords, que l'on trouve aussi bien dans les moindres sanctuaires que dans les plus somptueuses basiliques. Voulez-vous donner aux enfants, par qui la société se renouvelle, la vue des grandes choses dont la beauté extérieure laisse dans l'âme une forte impression, amenez-les aux temples, fixez leurs yeux sur les statues qui les peuplent, remplissez leurs oreilles du chant des psaumes et des cantiques, faites-leur suivre d'un regard respectueux le prêtre en chaire ou à l'autel ; ils prendront ainsi, même à leur insu, les grandes pensées et les généreux instincts de la foi. Persuadez à l'ouvrier sans travail, au mendiant sans pain, à l'étranger sans asile, qu'ils ont encore dans le lieu saint un berceau, un foyer et une tombe. Faites que l'épouse y vienne répandre des larmes discrètes ; que la jeune vierge y cherche Dieu dans l'ombre et le mystère ; que le vieillard y médite les années éternelles ; qu'aux

[1] Non propter Deum, sed propter ipsos adorantes (2ª 2ᵉ quæst. 84, art. 3).

jours de fête le peuple tout entier s'y rassemble, ayant à sa tête les chefs et les gardiens de la cité, et sente courir dans ses veines le frisson divin de la foi ; voilà comme il faut instruire le monde et former la nation ; faites, et ce ne sera pas pour une telle société, ainsi rapprochée du Seigneur, qu'il faudra redouter la désobéissance, la révolte, l'anarchie et la ruine.

Par quelle étrange contradiction les hommes, qui cherchent à se rapprocher les uns des autres dans la politique, dans l'industrie et dans les arts, éprouvent-ils une sorte d'aversion à se réunir dans les cérémonies et les pratiques du culte? Vous les rassemblez dans les comices pour nommer leurs représentants et délibérer sur les affaires publiques ; vous les appelez dans vos cours d'adultes, vos écoles du soir, vos conférences scientifiques ou littéraires, pour leur inspirer le goût de l'étude ; vous invitez, d'un bout du monde à l'autre, tous les peuples à venir étaler dans vos expositions universelles les merveilles de l'intelligence humaine ; vous les réunissez partout pour voir courir des chevaux, lutter des hommes, entendre des concerts, déclarant ainsi que l'homme est un être essentiellement sociable et que ses plaisirs, son instruction, ses devoirs, tout est collectif dans l'humanité ; et pour la pensée qui doit dominer toutes les autres, pour l'expression du sentiment qui l'honore le plus, l'homme s'isolerait ! Ah ! que produiront vos assemblées politiques si le culte public, déjà si affaibli, vient à disparaître ? Des querelles de barbares et des luttes de sauvages. Vos écoles et vos conférences ? Une politesse sans mœurs, un bel esprit sans religion, mille fois plus funeste que la plus stupide ignorance. Vos arts, vos sciences, vos lettres, que seront-ils? De brillantes inutilités ou des intruments de corruption. Croyez-vous donc qu'on peut remplacer la

l'homme le condamne partout, lui, cet homme sans culte, résiste à l'évidence et à l'autorité du témoignage avec un orgueil plus insupportable que jamais. Pourquoi ne vous dirais-je pas toute ma pensée ? Je comprends l'homme qui vit sous l'empire d'une religion fausse et d'un culte impur. Adorez Odin avec les sauvages du Nord, Bouddha dans l'Inde, Mithra dans la Perse ; ou bien, si vous l'aimez mieux, relevez dans quelque coin de votre jardin la statue de Jupiter et allez emprunter à nos musées quelqu'un de ces bronzes ou de ces marbres qui ont reçu, il y a dix-huit siècles, le sacrilége encens de ces contrées encore idolâtres. A défaut de tout cela, rendez un culte au crocodile, comme les Égyptiens, au tigre ou à l'éléphant blanc, comme les nègres des côtes africaines. Si le paganisme ancien vous répugne, engagez-vous dans quelque caravane orientale, faites le pèlerinage de la Mecque avec les dévots musulmans du Maroc et de Damas, et inondez le désert du sang de vos moutons. Enfin, si vous voulez des mystères plus profonds et un culte plus autorisé par la tradition, vous avez le choix entre les cent mille pagodes de la Chine et les rites de Confucius. Vous vous tromperez, vous serez païen, vous serez absurde, mais, au moins, vous ne serez pas superbe, vous ne serez pas impie. Vous prendrez rang dans l'humanité, vous vous agenouillerez ; vous vous découvrirez, vous prierez avec les foules, vous ne serez pas seul. En fermant obstinément les yeux à la lumière, il vous restera du moins une vague lueur, des dogmes faux, mais des dogmes, une morale mêlée de vices, mais une morale, un culte abominable, mais un culte. Je déplorerai votre misère, mais j'espèrerai en votre bonne foi ; je vous jugerai égaré et coupable, mais je vous plaindrai, je prierai pour vous avec l'Église, qui a, le vendredi saint, des prières pour les schismatiques, les hérétiques,

les juifs, les infidèles, les excommuniés, mais qui, dans cette immense miséricorde, n'a pas trouvé une formule pour les déistes, parce que les déistes échappent à toute espérance comme à toute religion. Oui, soyez tout cela et mille fois tout cela plutôt que d'être déiste, car vous me scandalisez bien plus en ne priant pas qu'en priant mal, et en vous adorant vous-même qu'en adorant des faux dieux.

Vous riez de ce sauvage qui se prosterne devant un tronc d'arbre. Ah ! mieux vaut cent fois son idolâtrie que votre orgueil ! Cette pauvre intelligence à peine développée, ce cœur qui vous semble à peine le cœur d'un homme ont cherché, adoré et aimé la vérité sous ces voiles grossiers. Demain un missionnaire abordera à ce rivage inconnu ; il viendra auprès de lui, cet ange que saint Thomas lui a promis ; il baptisera l'homme de bonne volonté, et le nouveau chrétien aimera assez cette bonne nouvelle, si longtemps attendue, pour la signer de son sang.

Vous riez de ces musulmans qui, après avoir fait le pèlerinage de la Mecque, coiffent le turban vert, récitent le Coran, se prosternent cinq fois le jour, jeûnent avec une pieuse exactitude et n'omettent ni ablutions, ni carême. Vous riez ! Mais, de grâce, qu'êtes-vous allé faire chez ces peuples superstitieux ? Vous avez décrié notre Dieu auprès des infidèles par vos mœurs, par vos discours, et surtout par ce défaut de pratiques et de prières, qui est le trait caractéristique du siècle présent. Quand on leur parle du christianisme, ils se demandent quelle est cette religion muette qui n'a ni signe ni symbole et dont ils ne vous ont pas vu donner la moindre marque. Leur bon sens ne comprend pas une religion sans culte ; quels que soient vos sentiments, ils disent de vous, au fond de leur désert, ce que dit partout le bon sens populaire : C'est un homme sans religion, parce

qu'il est sans pratique. Et cependant vous êtes meilleur que vous ne semblez l'être. Vous ne déchireriez jamais, j'en suis sûr, votre symbole ; quand on vous demande de le signer sur les registres de baptême, vous le faites d'une main assurée ; quand on vous sommerait de quitter votre foi, déistes déguisés que vous êtes, vous livreriez votre tête plutôt que votre conscience et votre *Credo*. Ils étaient vingt, ces braves enfants de la France, quand cinq cents Arabes les cernent, les désarment et font briller le cimeterre sur leur tête. Il fallait se rendre. Jamais ! On leur promet la vie, la liberté, les honneurs d'une escorte, s'ils consentent à crier : *Vive Mahomet !* Ils se regardent, nos braves, et d'un regard les voilà redevenus chrétiens. Pas un peut-être n'avait prié depuis dix ans, mais leur foi se réveille quand l'honneur la provoque ; pas un n'a renié Jésus-Christ ; pas un n'a voulu à ce prix racheter sa vie et sa liberté. Ils sont tombés sous le cimeterre, ils ont été égorgés jusqu'au dernier.

O France ! tu es toujours la France de saint Louis, jusque dans ces tristes jours où tu as paru trop souvent la France de Voltaire. Allons ! courage ! dépouille-toi de ce déisme, que tu démens si bien dans les grandes occasions. Avoue ta foi en professant ton culte, adore ton Dieu en fréquentant ses autels. Non, jamais tu ne crieras *Vive Mahomet !* Ce n'est pas assez ! il faut soumettre le désert, planter ton drapeau sur toutes les hauteurs de l'Atlas, et rendre plus synonymes que jamais le titre de chrétien et le titre de Franc. Eh bien ! lève-toi, prends ta foudre, va comme un lion ; ce n'est pas assez, prends la croix et pousse ce cri de guerre, qui refoulera à jamais dans leurs plaines de sable les musulmans éperdus : *Vive Jésus-Christ !*

II. Comme il y a pour beaucoup d'âmes une religion

sans culte qui ressemble au néant même de toute religion, il y a pour d'autres âmes un culte sans religion qui n'est que la parodie de la religion même. Or, laisser la religion pour ne suivre qu'un semblant de culte, c'est se tromper aussi grossièrement que lorsqu'on prétend abandonner le culte pour ne s'attacher qu'à la religion.

Je viens donc, en toute franchise, vous signaler cet autre excès. Point de culte sans religion : car dans l'ordre naturel et humain, c'est une dérision et un sacrilége; dans l'ordre surnaturel et divin, c'est une hypocrisie.

Y a-t-il dans l'humanité des cultes sans religion ? Cela n'est que trop certain. L'impiété s'est aperçue qu'il fallait compter avec ce vague besoin de mystère et de merveilleux qui cherche à se satisfaire, et que si l'on pouvait arracher de l'âme les dogmes qui imposent un joug à son orgueil et les préceptes qui servent de frein à ses passions, il resterait encore un sacrifice à faire à l'imagination et aux sens. Cet instinct ne l'a point trompée. Sans parler ni des sectes anciennes du manichéisme, ni des sectes nouvelles de l'illuminisme, ni même de ces manifestations des esprits où le charlatanisme a eu tant de part, essais avortés de cultes bizarres, dont le premier et le dernier mot se réduisent à faire un budget à quelque charlatan avec les contributions de quelques centaines de niais, il y a un culte qui se dit aussi ancien que Salomon, aussi vaste que le monde, aussi actif que l'humanité, et qui s'étend aujourd'hui des colonnes d'Hercule aux glaces du Nord, des bords du Gange à ceux de la Tamise. Ce culte compte cinq mille loges, cinq cent mille fidèles pratiquants, huit millions d'adeptes qui, après avoir reçu le baptême de la secte, en demeurent, sans la fréquenter, les dupes ou les contribuables. Ce culte a un trésor dont le produit s'élève annuellement à plusieurs millions. Ce culte, vous l'avez nommé, c'est la franc-maçonnerie.

Prêtre de l'Église catholique, c'est un devoir encore plus qu'un droit pour mon divin ministère, de vous signaler ici le vide sacrilége de ce culte sans fondement. Pie IX, l'évêque des évêques, a élevé la voix et poussé le cri d'alarme. Attention, ministre de Jésus-Christ, attention, car un soldat ne connaît que sa consigne. Le Pape a pris la foudre et il a frappé; il a frappé, à l'exemple de ses saints et illustres prédécesseurs; il a renouvelé toutes les dispositions contenues dans les bulles apostoliques; il a excommunié et les adeptes de la franc-maçonnerie et ceux qui la favorisent, exhortant les fidèles qui auraient eu le malheur de s'y agréger à l'abandonner sans délai pour mettre leur salut en sûreté, et ceux qui ont eu le bonheur de s'en tenir éloignés jusqu'ici, à ne jamais se laisser entraîner dans ce dangereux abîme [1]. Dans les hauteurs divines qu'il habite, Pie IX ne doit compte qu'à Dieu de l'usage qu'il fait de ce divin tonnerre; et nous, dans les lieux obscurs où nous sommes, que nous sied-il, sinon d'incliner la tête et non de la dresser contre l'anathème, sinon de répéter la sentence et non de l'affaiblir ou de la contester?

Qu'est-ce donc que la franc-maçonnerie? un culte sans dogme et sans loi, et, par conséquent, sans fondement. Elle se vante de réunir dans son sein le catholique qui croit à l'eucharistie et le protestant qui la nie, le chrétien qui adore Jésus-Christ comme un Dieu, le musulman qui ne voit en lui qu'un prophète, et le juif qui le traite de visionnaire et d'imposteur; le déiste qui n'accepte pas la révélation, l'impie qui a dit : Dieu c'est le mal, et l'athée qui a dit : Il n'y a point de Dieu. La célèbre déclaration

[1] La franc-maçonnerie a été condamnée le 27 avril 1738 par le pape Clément XII, le 18 mai 1751 par le pape Benoît XIV, le 13 septembre 1821 par le pape Pie VII, le 13 mars 1825 par le pape Léon XII, et le 25 septembre 1865 par le pape Pie IX.

de Robespierre sur l'existence de l'Être suprême et sur l'immortalité de l'âme avait été, jusqu'à présent, la devise commune des loges françaises; mais voilà que ces loges ne s'entendent plus, les unes veulent garder cette devise, les autres la rejettent, et pour maintenir l'harmonie, on convient que chacun en entrant mettra son symbole dans sa poche.

La franc-maçonnerie n'a pas plus de loi que de dogmes, car, ici elle tolère les princes, là elle les précipite du trône; ici elle honore le mariage, là elle vante le divorce ou la polygamie; sa tolérance, qu'elle dit universelle, s'accommode de tous les crimes comme de toutes les vertus, quand les vertus ou les crimes lui semblent utiles à ses desseins. On voit la main fastueuse avec laquelle elle fait l'aumône; mais on a deviné la main homicide avec laquelle elle a manié le poignard. Souple, docile, bienfaisante aujourd'hui, hardie et sanguinaire le lendemain; athée en Allemagne, en Hollande et en Belgique, ennemie du Pape en Italie, elle ira, s'il le faut, à la messe en France, et recommandera, d'un air dévot, l'observance des devoirs religieux au lit de la mort. Un mot résume toute cette morale : sa morale, c'est l'intérêt.

Et c'est avec cette religion et cette morale que la franc-maçonnerie a prétendu fabriquer un culte, et qu'elle convie à ses assemblées et les adeptes et les curieux. O honte ! ô scandale ! ces symboles sont des signes dérisoires et ces cérémonies des profanations sacriléges. Dans le sanctuaire où la religion vous appelle, vous sentez la majesté du Dieu qui le remplit; mais le temple maçonnique n'est qu'une salle de spectacle. Les prêtres des idoles avaient comme un reflet du sacerdoce primitif; les prêtres des loges jouent la comédie sans illusion. Le triangle symbolique du grand architecte de l'univers représente ici le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est-à-

dire un seul Dieu en trois personnes. Que représente-t-il dans les loges où l'on ne croit ni au Saint-Esprit, ni au Fils, ni au Père ? Vous parez de tapisseries emblématiques les murs de votre loge ; on y voit des mains qui s'unissent, et vous n'avez cessé de désunir les hommes ; des pélicans qui dévorent leurs entrailles, et cette magnifique image, empruntée à cette table eucharistique, où Jésus se donne lui-même en nourriture, ne vous a inspiré que la haine de Dieu et l'art d'exploiter l'homme. On y prononce des serments, et ces serments semblent sans objet ; on y fait jurer de garder des secrets, et ces secrets semblent sans valeur ; jusqu'au jour où le secret se dévoile, où le serment s'accomplit, et où quelques initiés, triomphant sur l'autel détruit et sur le trône en ruines, regardent, en frissonnant de leur propre ouvrage, par combien de mains dociles et de forces aveugles ils ont ébranlé l'univers.

Et c'est à cet ouvrage qu'on initie l'enfant dès l'âge de quinze ans ! On excite sa curiosité naissante, on flatte ses jeunes passions, on le baptise louveteau ! Mère chrétienne ! où es-tu pour empêcher cette profanation ? Va, jette-toi résolûment au travers du seuil domestique, et oblige ton fils à reculer ou à passer sur ton corps !

Et c'est dans ces temples que l'on mène des pompes funèbres, que l'on célèbre des offices mortuaires, que l'on prononce l'éloge des défunts. Vous y trouverez tout : la pompe païenne des roses fraîchement effeuillées, les homélies phalanstériennes de quelque frère orateur, les louanges emphatiques des morts, tout, excepté la prière qui soulage ceux qui ne sont plus, et l'espérance qui soutient ceux qui leur survivent. Ah ! que m'importent, sans cette prière et sans cette espérance, ces immortelles déjà fanées, ces flambeaux, ces portraits, ces emblèmes ! De tout ce spectacle, il n'y a de réel que

l'illusion entretenue dans les âmes par un culte sans religion, et quand, la cérémonie achevée, le gaz s'éteint et le temple se ferme, il me semble que je vois descendre sur cette foule égarée les ténèbres visibles qui ont étendu sur l'Égypte le voile des tombeaux.

Qu'on ne me cite point, pour amnistier ce culte impie, les honnêtes gens, les prêtres mêmes dont il a reçu les hommages ! L'erreur des autres peut-elle faire votre sécurité, et les préjugés du dernier siècle sont-ils nécessairement l'honneur ou l'excuse du nôtre ? Faut-il courir à l'abîme, parce que cet abîme a englouti, dans d'autres temps, les plus nobles victimes ? Oui, je le confesse volontiers, à la veille de la révolution française, la France avait payé à cette secte impure un large tribut. Mais n'était-ce pas la France étourdie, égarée, hors d'elle-même ? Elle chantait la nature et les vertus champêtres, et elle était à deux pas de l'échafaud. Elle parlait de lumières, et elle allait étouffer dans le sang la religion et la famille. Elle se déclarait à cent mille lieues du fanatisme, de la superstition, des bûchers, et les bûchers allaient s'élever partout, la superstitiou allait reculer jusqu'aux orgies païennes, le fanatisme, en sabots, les bras nus, la massue à la main, allait assommer les femmes et les prêtres à la porte des prisons ! Oui, ce fut le temps où Besançon comptait trois loges et où ces loges pouvaient citer de grands noms. Mais entre cette époque et la nôtre, n'y a-t-il pas un abîme ? N'a-t-on pas jeté dans cet abîme la tête du meilleur des rois ? Le sang de vos familles ne l'a-t-il pas comblé ? N'y a-t-on pas vu nager pêle-mêle les croix, les images, les autels, emblèmes désormais inutiles de cette religion que la franc-maçonnerie avait détrônée pour faire place à son culte. Vos pères ont été trompés : mais qu'ils ont payé cher leur ignorance et leur illusion ! Il a fallu l'exil, les cachots et

la mort pour réparer leur faute. Mais vous, après cette grande leçon, non, vous ne pouvez plus avoir de sympathies pour un tel culte ! Ah ! vos pères vous tendent encore la main à travers cet abîme de sang qui les sépare de vous ; mais ce n'est pas du fond des loges, c'est du lit de mort où ils ont fait pénitence. Nos frères dans le sacerdoce, quelque égarés qu'ils aient été, peuvent encore se tourner vers nous ; nous ne détournerons pas les yeux pour les maudire. Ils ont souffert plus qu'ils n'ont péché; leur épreuve a été longue, austère, sanglante, et Dieu, qui a vu leurs larmes et leur sang, a agréé ce sacrifice en expiation du culte impie dans lequel ils avaient, sans y prendre assez garde, outragé la religion, méconnu la voix des Papes et bravé ces foudres qui ne tombent jamais en vain.

Point de culte sans religion : cette vérité s'applique dans l'Église avec autant de rigueur que hors de l'Église. Écoutez et tremblez. Il y a dans saint Matthieu un chapitre tout entier auquel on pourrait donner pour titre *les Sépulcres blanchis* ou les Hypocrites. Ce chapitre est tellement terrible que je n'ose entreprendre de le développer. Je me bornerai presque à en lire quelques versets. Le texte suffit et s'explique lui-même. Voici d'abord les versets qui se rapportent au prêtre :

« Jésus, dit l'apôtre, s'adressant à la foule, lui dit :
« Les scribes sont assis sur la chaire de Moïse.

« Pratiquez tout ce qu'ils vous diront, mais faites
« autrement qu'ils ne font, car ils disent et ne font
« pas.

« Ils font leurs œuvres pour être vus des hommes ;
« ils élargissent leurs phylactères et ils dilatent leurs
« franges.

« Ils aiment à être salués dans les places publiques et
« à être appelés maîtres par les hommes. »

Il y a donc pour nous, scribes de l'Évangile, un danger : c'est que nous ne mettions pas d'accord notre conduite avec nos paroles et que nous paraissions sous tel aspect en disant, et sous tel autre en ne faisant pas ce que nous disons : ce serait là une prédication sans âme, un culte sans religion. Ce miroir de justice et de perfection que le prêtre met sous les yeux, est-il dans sa vie aussi bien que dans sa main, dans sa pensée aussi bien que dans sa parole? Et les grandes choses que je conçois, ces grands devoirs que j'impose, ne sont-ils pas comme des fardeaux que je n'ai pas encore essayé de remuer du bout du doigt ?

Je rougis, je tremble, je me déconcerte en me posant de telles questions. Je cherche avec une profonde inquiétude s'il y a en nous quelque trait de ressemblance avec ce scribe assis sur la chaire de Moïse, qui dilate ses franges et élargit ses phylactères, se faisant de ses discours une sorte de parure, et cherchant dans la science un marche-pied de vanité et d'honneur. Puis, je me retourne vers le Seigneur et je m'écrie : Ayez pitié de nous ! ayez pitié de votre serviteur ! Qu'on ne nous salue point du titre de maître. Il n'y a qu'un maître, c'est vous, Seigneur. Jamais, jamais nous ne dirons à ce peuple : Écoutez-nous ! mais nous lui dirons : Écoutez Dieu, écoutez le Verbe. Le Verbe fait homme est doux et humble de cœur. Le Verbe parle dans l'Écriture, dans l'histoire, dans sa vie, dans sa mort, dans son Église. Le Verbe est toujours d'accord avec lui-même. Le Dieu fait homme, voilà le maître. Nous n'avons tous qu'un maître, et ce maître c'est l'Homme-Dieu.

Voici les versets qui se rapportent au peuple et à ceux qui paraissent le plus fidèles :

« Malheur à vous, pharisiens et hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui

négligez l'essentiel de la loi, la justice, la miséricorde, la religion ! Voilà les choses qu'il fallait pratiquer, sans pourtant omettre les moindres.

« Malheur à vous, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qui dans l'intérieur n'êtes que fraude et impureté !

« Malheur à vous, qui êtes semblables à des sépulcres blanchis, dont les dehors semblent beaux aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein de pourriture et d'ossements de morts ! »

Laissons les pharisiens antiques ; supposons, je le dois faire pour votre honneur, qu'il n'y ait dans cette assemblée sainte aucun hypocrite de propos délibéré ni de complète préméditation, serez-vous pour cela sans aucun point de ressemblance avec le sépulcre blanchi ? Ames scrupuleuses sur le détail des pratiques extérieures, soyez de bonne foi et demandez-vous si votre cœur n'est pas quelquefois bien vide de justice, de miséricorde et de religion ?

Aujourd'hui, je vous vois assujettis à toutes les observances de notre carême. Vous payez exactement la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pesant vos aliments pour jeûner avec la dernière rigueur, et hier, dans le monde, que vous quittez à peine, dans ses bals et ses soirées, vous n'avez pesé ni vos paroles, ni vos démarches, ni les conséquences d'une toilette trop riche ou d'une mise peu décente. Mais c'était justice d'y regarder, oui, justice rigoureuse, impartiale, inflexible, envers ce prochain dont les regards ont été troublés et dont le cœur est encore ému. Le jeûne, c'est l'une des mille formes de la religion du corps, mais le retranchement des désirs mauvais, c'est la religion essentielle de l'âme.

Aujourd'hui, vous voilà sous la cendre de la pénitence

et avec les pensées, ou plutôt avec les habitudes de la saison ; vous fréquentez l'église, vous faites avec plus de facilité certains actes du culte extérieur. Mais hier vous habitiez un monde dissipé et distrait et vous ne viviez plus d'une vie chrétienne. Vous ne faisiez plus de prières, votre âme est négligée, déserte, froide, affaissée, sentant déjà la langueur de la mort. Mais c'était un devoir de religion de descendre dans ce sanctuaire, où le péché a pris pied presque à votre insu. Que faites-vous ? où êtes-vous ? la grâce habite-t-elle dans votre âme ? Vous êtes dans le temple : voilà le culte. Mais le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont-ils en vous leur demeure ? Voilà la religion !

Je vous entends murmurer l'oraison dominicale, et, arrivés à ce verset : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » vous ne vous arrêtez pas, mais quel est ce levain d'aigreur que vous gardez dans votre âme contre votre frère ! Quoi ! la rancune vit encore, la colère monte, la vengeance parle et veut éclater. Ah ! le *Pater*, c'est bien, voilà le culte ; mais le pardon, voilà la religion !

Il est temps de nous mettre d'accord avec nous-mêmes, car la raison, pas plus que la foi ne saurait supporter ni une religion sans culte, ni un culte sans religion.

J'adjure les déistes à qui il reste encore quelque croyance en Dieu d'écouter cet instinct caché qui les pousse, à leur insu, vers le catholicisme, et de venir adorer publiquement le Seigneur dans l'église où il habite. Qu'attendent-ils ? que leur vie s'achève, que leur voix tombe, et que l'un de leurs derniers soupirs soit de s'écrier, comme Jouffroy, désabusé plutôt que converti : « Hélas ! tous les systèmes ne mènent à rien. Mieux vaut « mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne. » Mais

son esprit était troublé, son cœur s'agitait, il luttait contre lui-même et contre Dieu, il pleurait comme un aveugle en courant à l'abîme, il mourut sans repousser le Seigneur, mais sans l'appeler avec plus de regret que d'espérance. Dites, est-ce là bien vivre, est-ce là bien mourir ?

J'adjure l'homme à qui il reste encore quelque raison, de sortir de ces loges maçonniques sur qui pèse l'anathème de l'Église. Non, dans ces sacriléges parodies du culte, il n'y a ni honneur ni religion ; ce n'est pas là qu'il faut adorer le grand architecte de l'univers, car son nom s'efface de plus en plus au frontispice de ces temples impies, les voiles de ces initiations mystérieuses achèvent de se déchirer ; la loge n'est pas un sanctuaire, c'est un abîme, un abîme d'où montent, tous les jours, les ténèbres qui se répandent sur le monde et les démons qui entraînent les hommes à l'enfer.

Je vous adjure aussi, apôtres et fidèles du vrai culte et de la vraie religion, faites-les comprendre l'un par l'autre; élevez vos œuvres à la hauteur de vos croyances, attirez les âmes à la vérité à force de vertus, faites dire au monde surpris de trouver encore ici-bas la justice, la miséricorde et la religion : Venez et voyez, croyons, prions et chantons avec eux ; voici le temple où l'on garde l'arche sainte qui contient les espérances de l'homme et les lois éternelles de la société ; voici Dieu, voici Jésus-Christ, voici l'Église.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

DU CULTE DES SAINTS.

La loi morale, étudiée dans le premier et le plus grand de ses commandements, présente au monde un magnifique spectacle :

Dieu, auteur de la nature et de la grâce, revendiquant à ce double titre, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, les hommages de l'homme, et l'homme fléchissant à la fois devant Dieu et son âme et son corps.

Quelle chaîne merveilleuse que ces pensées de respect et ces sentiments d'amour qui, dès le commencement de l'humanité, n'ont pas cessé de rattacher la terre au ciel, le temps à l'éternité, l'homme qui passe à Dieu qui demeure : pensées également familières aux petits et aux grands, aux riches et aux pauvres, aux ignorants et aux lettrés ; sentiments également chers au cœur encore novice de l'enfant, au cœur vacillant du jeune homme, au cœur inquiet et troublé de l'âge mûr, au cœur mécontent et désabusé de la vieillesse ; unique pensée qui survit dans le monde à toutes les pensées ; dernier amour qui charme et qui entraîne l'un après l'autre tous les siècles et toutes les nations !

Quelle tradition non moins décisive que le spectacle

de tous les cultes qui se sont partagé le monde ! Écoutez le témoignage de la terre entière : Point de religion sans culte, vous dira-t-elle, car partout la nature veut exprimer ce qu'elle sent ; la raison impose partout à l'homme, à la famille, à la société, le devoir de le dire ; enfin, l'histoire atteste à chaque page combien ce besoin est naturel et combien ce devoir est sacré. Point de culte sans religion, dit-elle encore, car dans l'ordre naturel et humain, ce serait le comble de la dérision, comme on le voit par la franc-maçonnerie ; et dans l'ordre surnaturel et divin, ce serait le comble de l'hypocrisie, comme on le voit par les anathèmes de l'Évangile.

Or, Dieu, unique et dernier terme de la religion, reçoit les adorations de l'homme, non-seulement par un culte immédiat et direct, mais encore d'une manière médiate et indirecte, par le culte rendu aux saints, aux reliques et aux images. Invoquer les saints, vénérer les reliques, honorer les images, ce n'est pas autre chose que des formules variées, mais anciennes, autorisées, légitimes, de l'adoration que nous devons à Dieu. Étudions avec quelques détails ces trois objets secondaires du culte catholique, et nous verrons comment la doctrine la plus sévère les explique, les autorise et les recommande aussi bien que la foi.

I. Il est de foi qu'il y a des rapports entre les bienheureux qui jouissent de la gloire céleste, et les fidèles qui combattent encore sur la terre; que les saints régnant dans le ciel avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes, et qu'il est bon et utile de les appeler à son aide pour obtenir de Dieu les biens dont nous avons besoin.

Telle est la doctrine définie par le concile de Trente [1].

[1] Trid. sess. XXV.

Or, rien n'est mieux établi par l'Écriture, rien n'est plus avoué par la tradition, rien n'est plus conforme aux lois de l'esprit, aux sentiments du cœur, aux instincts et aux besoins de l'humanité tout entière.

Cette croyance est hors de doute, à consulter les livres saints soit dans l'ancienne loi, soit dans la nouvelle. Rien n'est plus fréquent dans l'ancienne loi que l'intervention des habitants du ciel au milieu des affaires du temps! Les anges y sont représentés comme occupés des besoins des hommes, offrant à Dieu leurs prières et leurs bonnes œuvres et intercédant pour eux [1]. Ce sont des anges qui visitent les patriarches et qui instruisent les prophètes; c'est un ange qui sert de guide au jeune Tobie et qui le préserve des dangers du voyage; mais cet ange était depuis longtemps attaché à la maison du juste, car il dit à cet homme craignant Dieu et devenu aveugle : *Lorsque tu priais avec larmes, que tu prenais soin des morts, que tu quittais ton repos pour cacher leurs corps dans ta maison, et que tu allais les ensevelir pendant la nuit, je présentais tes prières à Dieu* [2]. Le livre des Machabées reproduit la même doctrine. Là, nous voyons qu'Onias, qui avait été grand prêtre, apparut à Judas Machabée, étendant les mains et priant pour tout le peuple juif. Mais dans le lointain, Judas vit un autre homme, vénérable par son âge, resplendissant de gloire et environné d'une grande majesté. Onias disait en le montrant : *Voilà le véritable ami de ses frères et de tout le peuple d'Israël, voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour la cité sainte : c'est Jérémie le prophète de Dieu* [3].

L'intercession des anges et des saints, ainsi constatée

[1] *Daniel*, VII, 16; IX, 21; X, 13; XII, 1.
[2] *Tob.*, XII, 12.
[3] *II Macch.*, XV, 12.

dans l'ancien Testament, éclate dans le nouveau par des traits qui se rappellent d'eux-mêmes à la mémoire. Jésus-Christ n'enseigne pas directement cette croyance ; il la suppose, il y fait allusion, il la rappelle aux Juifs par des observations qui tendent à établir qu'elle est aussi populaire que bien fondée. Veut-il nous avertir de ne point scandaliser les petits; c'est, dit-il, *parce que les anges commis à leur garde voient toujours la face de leur Père qui est dans le ciel* [1], Se justifie-t-il lui-même de son amour pour les pécheurs, il répond aux scribes et aux pharisiens que les anges prennent la part la plus vive à la conversion des âmes, *et qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes persévérants* [2]. Les apôtres parlent comme leur maître. Que saint Paul recommande aux femmes d'être voilées, c'est *par respect pour les anges* mêlés à l'assemblée des fidèles [3]. Quand saint Jean, transporté dans le ciel est admis à contempler le trône du Très-Haut, il voit non-seulement *des anges, mais des saints faisant fumer devant Dieu les encensoirs d'or*, *et ces parfums composés de prières monter à la face de l'Agneau* [4].

Après des textes qui font ressortir si clairement l'intimité des rapports de l'Église du ciel avec l'Église de la terre et l'intercession constante des anges et des saints en faveur des hommes, nous ne serons pas surpris de trouver dans la tradition catholique, des monuments sans nombre de la même croyance. Les inscriptions recueillies dans les catacombes attestent avec quelle confiance les premiers chrétiens imploraient les confesseurs dont l'âme venait de retourner à Dieu, et dont ils avaient

[1] *Matth.*, XVIII, 10.
[2] *Luc.*, XV, 7.
[3] *I Cor.*, XI, 10.
[4] *Apoc.*, V, 8.

enseveli les restes avec une piété toute fraternelle. A côté des branches de palmier, emblême du martyre, ou de la couronne, prix de la victoire, un ami écrivit ces mots sur la tombe de Sabbatius : « Douce âme, prie et intercède pour tes frères et compagnons. » « Atticus, dit une autre inscription, ton âme est dans le bonheur, prie pour tes parents. » Que j'aime cette expression de l'espérance d'un père qui se console d'avoir perdu son fils, parce que cet enfant prie pour les siens : « Il a vécu sept ans, mais il prie pour sa sœur ! » Écoutez encore les paroles suivantes, et ayez assez de foi pour les graver au-dessous des noms que vous aimez :« *Roges pro nobis, quia scimus te in Christo :* Prie pour nous, parce que nous savons que tu es avec le Christ [1]. » Si des catacombes nous passons aux écrits des Pères, quelle suite ! quelle tradition ! quelle unanimité ! J'entends saint Irénée déclarer, au second siècle, que Marie est auprès de Dieu l'avocate des pécheurs [2]. Dans l'âge suivant, Origène, s'adressant aux bienheureux, s'écrie avec une douce confiance : « Je tomberai à genoux et n'osant me présenter moi-même à cause de mes crimes, j'appellerai tous les saints à mon secours [3] ; » et saint Cyprien, s'adressant aux confesseurs qui vont être immolés pour Jésus-Christ : « Que celui, dit-il, qui par la faveur divine part le premier d'ici-bas, conserve sa charité devant le Seigneur, et qu'il ne cesse point d'offrir au ciel sa prière pour ses frères [4]. » C'est la même pensée, la même espérance qui anime et qui soutient saint Grégoire de Nazianze dans son panégyrique de saint Basile : « Je t'en supplie, dit-il en l'invoquant, jette du haut des cieux un regard sur

[1] Voir Mgr. WISEMAN, *Conférences sur les pratiques et les doctrines de l'Église catholique*, t. I, p. 196-197.

[2] *Adv. hæres.*, liv. V, c. XIX, p. 361.

[3] Lib. II de *Job*.

[4] *Epist.* LVII, n° 5.

nous, et quand nous quitterons ce monde, viens à notre rencontre, et reçois-nous dans les tabernacles où tu fais maintenant ta demeure [1]. » Mais saint Basile lui-même avait enseigné cette consolante doctrine dans son homélie sur les quarante martyrs : « Que d'efforts ne feriez-vous pas pour avoir un intercesseur auprès de Dieu ! Eh bien, il y en a quarante qui font maintenant une prière commune [2]. » Saint Grégoire de Nysse est plus explicite encore ; après avoir célébré la gloire de saint Théodore, martyr, s'adressant à ce héros : « Bien que tu sois invisible, viens et vois cette pieuse solennité. Sois notre envoyé pour ta patrie auprès de Dieu, notre commun roi et seigneur. Nous sommes menacés de grandes afflictions, les dangers nous environnent, les Scythes approchent avec toutes les horreurs de la guerre. Assemble pour nous les chœurs des martyrs, avertis Pierre, sollicite Paul, appelle Jean, afin qu'ils intercèdent pour les Églises qu'ils ont fondées [3]. »

Quoi de plus clair que la doctrine qui ressort de tous ces passages ? Qui ne voit que nous n'adorons pas les saints, mais que nous les honorons ; que nous ne leur reconnaissons pas une puissance souveraine, mais un pouvoir subordonné et suppliant ; que nous ne les prions que pour obtenir d'eux qu'ils prient pour nous ; et que nos hommages, déposés dans leurs mains, n'y sont remis que pour être offerts, par des mains si pures, à Dieu, le seul à qui appartiennent l'honneur, la gloire et la louange ! Saint Épiphane distingue nettement le culte suprême de Dieu du culte inférieur des saints. Voici son témoignage : « Quoique la sainte Vierge ait été un vase d'élection et qu'elle ait été parée d'une sainteté éminente,

[1] *Orat.* XLIII.
[2] *Hom.* XIX, *in* XL *martyres.*
[3] *Orat. in Théod. mart.*

elle n'en est pas moins une femme. Elle a droit aux plus grands honneurs qu'on puisse rendre aux saints, mais elle participe à la commune nature. Qu'on honore Marie ; mais que le Père, le Fils et le Saint-Esprit soient seuls adorés [1]. » Saint Augustin établit avec la même exactitude la même distinction : « Nous n'offrons de sacrifices à aucun des martyrs, ni aux saints, ni aux anges, ni à la sainte Vierge ; il n'y a que Dieu seul que nous honorions de ce culte, Dieu seul, qui les a couronnés [2]. »

Voilà la tradition. Mais ce culte que des esprits aveuglés ont traité tantôt de superstition, tantôt d'idolâtrie, est tout ce qu'il y a de moins idolâtrique et de moins superstitieux, car la raison l'absout, le cœur en a l'instinct, l'humanité tout entière en fait sentir par ses vœux l'impérieux besoin.

Il est souverainement raisonnable de s'adresser aux saints et de les honorer, comme on s'adresse, dans le monde, à ceux qui approchent de plus près la personne du prince. Qui honore les saints honore Dieu, car les saints ont été enfantés par sa vertu divine et nourris de sa substance ; ils ont fait voir jusqu'où pouvaient aller la fidélité, l'amour, l'héroïsme ; ils ont été comblés des dons du Seigneur, et la gloire dont ils sont entourés n'est qu'un rayon de la magnificence divine, qu'une preuve éclatante de sa toute-puissance, qui de la poussière et du péché fait éclore des esprits resplendissants de lumière. Ce culte condamne l'idolâtrie, bien loin de la rétablir, car l'honneur n'est rendu aux saints qu'en proportion de l'honneur qu'ils ont eux-mêmes rendu à Dieu en se détachant de la chair et en foulant aux pieds la nature ; c'est pour avoir mâté leur corps, purifié

[1] *Adv. collyridianos hær.*, 59. [2] *Contra Faustum*, l. XX, c. XXI.

leur cœur, discipliné leur esprit sous la volonté suprême, qu'ils ont anéanti en eux la créature et qu'ils se sont rapprochés du Créateur. Hommage à ces copies du plus parfait modèle ! Dans le cours de l'année chrétienne, pendant que les fêtes du chrétien rappellent et célèbrent ses principales actions, les fêtes des saints rendent témoignage à la vertu féconde de ses souffrances et de sa mort, et plus les portraits du divin Maître se multiplient, plus j'admire, plus j'adore l'archétype suprême auquel se rapportent tous les efforts de la vertu terrestre [1].

Ce que ma raison approuve, mon cœur le demande. Il demande que l'enfant enlevé au sein maternel par Dieu, qui a voulu le dérober à un monde de souffrances, continue à chérir celle qu'il a laissée sur la terre et sympathise à la douleur qui la tient courbée vers la tombe. Il demande que, lorque la mort sépare deux cœurs et qu'un ami expire avec les mots que l'espérance lui met sur les lèvres, l'affection puissante qui les unissait ici-bas ne soit pas à jamais brisée. Il y a plus, l'espérance et la foi sont éteintes dans le cœur des saints, la foi parce qu'ils voient ce qu'ils ont cru, l'espérance, parce qu'ils possèdent ce qu'ils attendaient. Mais il leur reste un seul sentiment, l'amour, qui est l'aliment, l'essence, le fond de cet état bienheureux. Eh bien ! quand ce sentiment leur remplit le cœur tout entier, ce cœur se refroidirait pour nous ! Ce devoir de charité, si sacré, si admirable, si parfait, qu'ils ont rempli sur la terre, cesserait dans le ciel ! Monique bienheureuse aurait oublié son Augustin ! Saint Vincent de Paul serait sans entrailles pour ses filles ! Paul et Xavier verraient d'un œil indifférent les peuples évangélisés par leur bouche et les contrées arrosées par leurs sueurs ! Non, je n'en

[1] Voir MOEHLER, *la Symbolique*, liv. I. ch. VI.

crois rien ; mais, au contraire, leur charité s'est épurée, et le mouvement généreux qui portait les saints encore alourdis par le corps, à élever des supplications jusqu'au nuage qui couvre le Tout-Puissant, est devenu bien plus fort quand ils voient Dieu face à face ; ils s'acquittent de ce devoir avec une persévérance autrement énergique, lorsqu'ils regardent d'en haut les dangers, les écueils, les abîmes auxquels l'homme est exposé, lorsqu'ils connaissent par leur propre expérience, combien les joies du paradis sont enivrantes, c'est alors que leur prière, déjà si forte ici-bas, prend un accent plus persuasif encore de confiance et de supplication, et qu'associant à leurs adorations, devenues si pures, les adorations si imparfaites de leurs amis, de leurs proches, de leurs clients, ils les font agréer toutes ensembles par la miséricorde du Seigneur.

J'en appelle là-dessus aux instincts et aux besoins qui travaillent les sociétés modernes. L'humanité est une, disent les sages de la terre, et pour le démontrer ils s'efforcent d'établir entre tous les hommes cette solidarité complète qui fait participer chacun au travail de tous. Ils plaignent nos pères d'avoir connu des frontières et des douanes, et dans leurs plus vastes espérances, ils reculent, ils abaissent, ils effacent d'un bout du monde à l'autre, ces barrières qui séparent les races et ces rivalités politiques qui les arment l'une contre l'autre. A Dieu ne plaise que j'attaque ce sentiment ni que je contredise cette espérance ? Non, mais je voudrais l'élever et l'agrandir, je voudrais surtout le rapprocher d'une autre espérance bien plus belle et bien mieux fondée, dont je trouve dans notre culte l'expression magnifique. Qu'est-ce que la communion que vous rêvez entre toutes les races, au prix de la communion que le culte catholique réalise entre tous les temps ? Vous fondez des

journaux internationaux pour pénétrer les peuples des sentiments d'une tolérance réciproque ; vous voulez des établissements d'éducation internationale pour enraciner dès l'enfance ces idées de support mutuel et de fraternité ; les rois envoient leurs plénipotentiaires délibérer dans un congrès sur les moyens de prévenir le retour de la peste qui ravage le monde. Gloire à vous ! gloire à vous ! Que l'homme cherche partout l'homme et lui tende la main. Mettez en commun vos lumières, vos recherches, vos remèdes ; que l'Orient s'intéresse à l'Occident, et que le nouveau monde vienne au devant de l'ancien sur les flots qui les séparent. Vous n'avez pas assez fait, redoublez de zèle, réussissez mieux encore, triomphez partout, soyez heureux. Mais voici que ce grand spectacle se réalise dans les sphères de l'âme et dans les mystères de notre culte, non-seulement en dépit des mers, des montagnes, de la politique et des langues ; mais ce qui est bien plus grand encore, en dépit de la mort, en dépit du temps. La société surnaturelle à laquelle vous appartenez n'a ni frontières ni terme ; ce royaume, dont les habitants se renouvellent chaque jour ici-bas, s'étend au delà des cieux à des profondeurs incalculables, et comprend des millions et des milliards d'anges et de saints qui sont nos frères parce qu'ils ont pour père le même Dieu et pour lien le même culte. Il n'y a qu'un trône, c'est celui de Dieu, au ciel comme sur la terre. Les saints se déploient autour de ce trône, comme une armée immense, occupée du même objet, commandée par le même chef et dominée par le même drapeau. Voilà les neuf chœurs des anges si ravissants de lumières et de blancheur ; les patriarches, ces apôtres de la primitive alliance, et les apôtres, ces patriarches de la nouvelle, les martyrs de l'une et de l'autre loi, étalant le sang qui découle de leurs plaies triomphales ;

les docteurs dont la science fut si profonde ; les pontifes, dont le zèle fut si éclairé ; les solitaires, dont le silence fut si parfait ; regardez cette multitude innombrable de justes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui n'a de nom que dans le ciel ; enfin, au dessus de tant de science, de sagesse et de grandeur, contemplez Marie, la Reine des anges et des saints, plongée elle-même aux pieds de Dieu dans l'abîme infini de l'amour éternel. Eh bien ? cette Vierge, ces justes, ces docteurs, ces apôtres, loin d'avoir rompu avec la terre tout commerce et tout lien, tiennent du haut de leur gloire, les yeux attachés sur les amis qu'ils ont laissés dans cette vallée de larmes et de souffrances. Adam et Ève, les premiers qui ont supporté le poids de la chaleur et du jour, apportent aux pieds de Dieu les prémices de cet immense travail que le monde continue à leur école ; Moïse, Josué, David et les Machabées ont aidé, dans les temps modernes, les saint Édouard, les saint Étienne et les saint Louis ; Isaïe a inspiré saint Jean, Paul a formé Xavier, saint Paulin de Nole a persuadé à saint Vincent de Paul de prendre, à son exemple, la rame et les chaînes d'un forçat ; saint François de Sales a continué saint Ambroise ; les Thérèse, les Chantal, les Germaine, toutes les vierges saintes et toutes les saintes femmes se sont attirées et soutenues l'une après l'autre dans les voies de la perfection en contemplant celles qui les devancèrent dans la gloire ; et depuis que Dieu a donné aux hommes des frères dans la personne des anges, il n'y a point de montagne, de vallée, de peuple, de ville, de famille, que ces messagers invisibles n'aient visités, point d'âme qu'ils n'assistent, qu'ils n'escortent et qu'ils ne défendent, point de prière qu'ils n'écoutent, point d'offrande partie du cœur qu'ils n'apportent au trône de l'Agneau. O solidarité sainte, que tu es belle ! ô culte catholique, combien tes perspectives

sont étendues, tes bases assurées, tes sommets brillants ! Le plus humble autel a des anges pour gardiens, la plus courte prière a des saints pour interprètes, le moindre cri parti du cœur et expiré sur les lèvres se répète, de sphère en sphère, par la bouche des bienheureux et se change sur leur luth en un *alleluia* éternel.

II. Le concile de Trente déclare que les corps des martyrs et des autres saints, en participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ, sont dignes du respect et de la vénération des fidèles ; et la raison qu'il en donne, c'est que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit ; c'est que Dieu doit les ressusciter d'une éternelle vie et les doter d'une éternelle gloire ; enfin, c'est que par eux il plaît à la divine Bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs [1].

Le culte des reliques, ainsi justifié par l'enseignement des conciles, a, comme l'invocation des saints, un triple fondement, dans l'Écriture, dans la tradition, dans les besoins et les habitudes de la nature humaine.

En portant des reliques sur notre corps ou en allant vénérer dans nos églises les dépouilles sacrées des saints, nous n'attachons pas à ces objets d'autre pouvoir que celui que Dieu lui-même a voulu leur donner. Or, il est certain qu'il en fait les instruments de sa bonté et de sa puissance ; la vertu que nous leur prêtons a éclaté par ses ordres sous l'ancienne loi, comme sous la nouvelle, et les deux testaments sont pleins de traits qui nous la révèlent. Élisée, qui avait ressuscité les morts, vient à mourir à son tour. Dieu ne le ressuscite point, mais il anime ce cadavre d'une secrète vertu et il s'en sert pour rappeler une fois encore la vie dans le corps de l'homme. Un mort jeté dans le tombeau du prophète touche à peine

[1] Trid. sess. XXV.

ses ossements sacrés qu'il se ranime et se remet sur son séant [1]. Jésus passe, une femme le suit, touche son manteau et recouvre la santé, au contact de ses franges miraculeuses, tout imprégnées de la vie qui sortait de l'Homme-Dieu [2]. Pierre a passé, mais son ombre suffit pour rendre la santé aux malades [3]. Saint Paul est loin, mais les linges dont il a été vêtu conservent encore le pouvoir de guérir [4]. Ces ossements du prophète, cette robe de Jésus-Christ, ces vêtements de saint Paul, cette ombre même de saint Pierre, si puissante encore avant de s'effacer, ce sont des reliques dans toute la vérité et dans toute la justesse de l'expression. Et quand l'Homme-Dieu, se retournant vers l'humble femme qui a touché le bord de sa robe, lui dit avec tant de douceur : *Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée*, il annonce clairement qu'il a récompensé non pas l'acte lui-même, mais la foi qui l'a inspiré ; il montre comment la foi, en s'attachant aux reliques, s'adresse à la personne qu'elles représentent, et remonte de la relique à l'homme et de l'homme à Dieu.

Après ces exemples de l'Écriture et ces paroles du Sauveur, ne soyons pas surpris du soin que les premiers fidèles mettent à recueillir la dépouille déchirée et saignante des martyrs. Les restes mutilés par la roue et le chevalet, le sang qui a coulé sous le glaive, les cendres encore chaudes emportées du bûcher sitôt que la flamme a consumé les ossements, les corps que l'on rachète à prix d'or des mains des bourreaux quand ils ont été jetés à la voirie, ou qu'on va reprendre, à la faveur de la nuit, dans les eaux où les tyrans ont voulu les ensevelir à jamais, deviennent comme un trésor de la communauté chrétienne. Il n'y a pas jusqu'aux instruments de torture

[1] *IV Reg.*, XIII, 21.
[2] *Matth.*, IX, 20.
[3] *Act.*, V, 15.
[4] *Act.*, XIX, 12.

qui ne soient repris et conservés avec un profond respect, parce que la constance des confesseurs en a fait des instruments de triomphe et de gloire. On verra rangés dans les catacombes comme dans une bibliothèque sacrée, tous ces objets, qui parlent, mieux que les livres, de la foi, de la grâce, de l'épreuve suprême et de la récompense éternelle. C'est le diacre saint Laurent, qui a été inhumé la tête enveloppée des linges dont il s'est servi pour essuyer les pieds des pauvres : c'est Cécile, musicienne et poëte, dont la voix se mêlait, dès cette terre, aux ravissantes harmonies du Ciel ; c'est Étienne, pape et martyr, qui demeure intrépide et immobile devant les bourreaux qui l'avaient surpris pendant les saints mystères, continue le sacrifice sans tourner la tête, et tombe entre la chaire pastorale toute baignée de son sang et l'autel où il vient d'offrir le sang du Christ. A peine les catacombes avaient-elles vu tomber ces témoins de la foi qu'on élevait un autel sur le lieu où ils avaient rendu l'âme et que leurs reliques recevaient ainsi l'hommage du prêtre et des fidèles. La primitive Église nous a fait une loi liturgique de n'offrir le saint sacrifice que sur les tombeaux des martyrs; toutes les anciennes églises de Rome n'ont pas d'autre fondement ; et quand il fut permis d'exposer au grand jour nos sacrifices et nos mystères, l'Église fidèle à sa tradition, déclara dans un concile de Carthage tenu en 398, qu'on ne doit pas laisser subsister des autels où il n'y aurait ni corps ni reliques d'aucune sorte, et qui auraient été construits par suite des songes et des vaines imaginations des hommes [1].

Tous les monuments de l'antiquité chrétienne s'accordent sur ce point. La poésie, la peinture, l'éloquence se sont emparées de ces touchants souvenirs des premiers siècles, si chers à l'érudition, et elles en ont fait le sujet

[1] *Can*, XIV ; *Concil. gen.*, t. II, p. 1217.

de leurs plus beaux tableaux. Ainsi les éponges, les vases, les instruments de torture figurent auprès du corps mutilé des martyrs dans toutes les compositions consacrées à leur mémoire. Tel était, en particulier, le tableau du martyre de saint Hippolyte que saint Prudence avait admiré dans l'une des catacombes et dont il nous a conservé la description. On y voyait le tyran condamnant le saint à être traîné par des chevaux, en mémoire de la mort du fils de Thésie ; le corps mutilé, mis en lambeaux, laissé pièce par pièce sur les ronces du chemin, et une foule de chrétiens se disputant avec une pieuse jalousie ces chairs déchirées et ce sang répandu. Faut-il citer les honneurs prodigués après son martyre à saint Ignace, évêque d'Antioche, dont le corps rapporté de Rome fut rendu à sa ville épiscopale et transporté de cité en cité comme un inestimable trésor ; magnifique triomphe qui trois siècles après faisait dire à saint Chrysostôme : « Vous envoyâtes un évêque, et vous reçûtes un martyr ; vous l'envoyâtes avec des prières, et vous le reçûtes avec des couronnes. De quelles acclamations les cités saluaient sur son passage l'athlète vainqueur ! Comme elles le portaient sur leurs épaules ! Comme elles se riaient du démon, parce que son artifice avait tourné contre lui-même, et que ce qu'il méditait contre le martyr avait nui à sa propre cause [1]. » S'il faut joindre d'autres autorités à celle de ce grand homme, voici saint Éphrem déclarant que la divinité habite dans les ossements des martyrs, et que par son pouvoir et sa présence elle y opère des miracles [2] ; saint Jérôme écrivant un traité pour réfuter Vigilantius qui avait attaqué le culte des reliques, et faisant cette déclaration précise : « Nous n'adorons pas les restes des martyrs, mais nous les honorons afin d'élever notre esprit jusqu'à Dieu, dont

[1] *Homil. in s. Ignat., mart.* [2] T. V, p. 340, *ed Rom.*

ils ont été les témoins [1]. » Saint Astère enseignant « que les ossements des martyrs protégent l'Église et qu'ils sont comme la garde armée et permanente de la cité. « Qu'on ne reproche pas aux fidèles de l'Église de Smyrne le culte qu'ils rendent à saint Polycarpe, cette vénérable communauté chrétienne ne peut pas supporter l'idée qu'on lui ait enlevé le corps de son évêque et qu'on l'ait brûlé sous prétexte qu'elle se proposait de lui décerner les honneurs divins. Nous n'adorons que Dieu, déclare-t-elle, mais nous rendons des hommages affectueux aux martyrs comme à ses disciples et à ses imitateurs. » Puis ils recueillirent les os de saint Polycarpe dans le bûcher, ils en firent un autel et ils y célébrèrent, par le saint sacrifice de la messe, le jour anniversaire de sa naissance au ciel par le martyre [2]. Quand on va demander à saint Ambroise, archevêque de Milan, de dédier une nouvelle église : « Soit, répondit-il, mais il me faut le reliquaire de quelques martyrs à placer sous l'autel. » Il indique alors, d'après les indices à lui connus, près du sanctuaire de saint Félix, les restes de saint Gervais et de saint Protais, qui avaient péri dans la persécution de Dioclétien ; la foule se lève et se précipite vers le lieu désigné, les fouilles commencent, la pioche se heurte contre deux corps dont la tête était séparée du tronc et qui portaient encore les marques d'un supplice sanglant. On transporte les reliques dans la basilique ambrosienne, et pour que rien ne manque à leur authenticité, pour que personne ne doute de leur vertu, un aveugle qui se trouve sur le passage du cortége recouvre subitement la vue. A-t-on découvert en Orient les reliques de saint Étienne, premier martyr, saint Augustin est transporté d'une sainte joie à la nouvelle qu'une portion de ces restes immortels

1 *Ep.* LIII, ad Riparium.
2 EUSEB., *Hist. eccles.*, l. IV, c. XV, p. 170.

reviendra à l'Église d'Afrique. Il cite les prodiges qu'elles opèrent, il s'étend au long sur l'éloge des voyageurs qui en sont chargés ; il ajoute comme dernier trait : « Et ce qu'il y a de plus précieux, ils portent avec eux les reliques de saint Étienne. » Il déclare enfin que ce n'est pas à Étienne qu'il veut bâtir un autel, mais qu'avec les reliques d'Étienne il élèvera un autel à Dieu. Et nous aussi nous avons reçu ces reliques bénies et nous en avons fait en l'honneur de Dieu les premiers autels et la première Église de Besançon. Et nous aussi nous avons vu la main de saint Étienne se ranimer, son bras refleurir, le sang couler de ses sacrés ossements, et les évêques se disputer ce sang miraculeux, O pierre fondamentale de nos sanctuaires ! ô assise du saint autel ! non, rien ne pourra t'ébranler, trop de signes, trop de miracles, trop de souvenirs ont établi dans ces lieux la vraie foi et le vrai culte pour que nous les désertions jamais. Jamais, non, jamais, la trace de saint Étienne ne s'effacera sur la montagne qui porte son nom, et avec ce nom, jamais, non jamais on n'oubliera le Dieu qu'Étienne a servi et le Christ qu'il a vu, dans son martyre, assis à la droite de son Père [1].

Devant des traditions soutenues par tant de témoignages, je me demande si la raison humaine a quelque réclamation à faire entendre, et s'il lui sied de traiter de superstition le culte de nos reliques. Au nom de qui pourrait-elle se plaindre ? Est-ce au nom de la nature ? au nom de l'hérésie ou de la philosophie incrédule ? au nom de l'érudition ?

Au nom de la nature ? Mais la nature approuve le culte des morts, et quand il s'est fait une séparation violente entre ceux qui sortent de ce monde et ceux qui y demeurent, il y a comme un sentiment naturel qui nous

[1] Voir la note I à la fin du volume.

attache à ces restes inanimés qui ont été ceux d'un père, d'une mère, d'un époux ou d'un ami. Nous les embrassons encore, nous les regardons avec émotion, nous les suivons, le deuil dans l'âme jusqu'au champ du repos, nous les abritons, autant qu'il est possible, contre la pourriture et les vers, nous les signalons aux regards des hommes par les marbres qui les recouvrent et les inscriptions qui les honorent. Or, qu'est-ce que le culte des reliques, sinon le culte des morts rendu avec discernement, prolongé d'âge en âge avec une piété qui ne se lasse jamais, et rapporté, avec une doctrine toujours sûre, à Dieu, l'auteur de tout bien et le consolateur de tout regret ? Vous dirai-je le sort de ces reliques que la nature seule apprécie et conserve ? Le temps fera un pas, et les pierres de ces tombeaux, disjointes et séparées, laisseront l'herbe de l'oubli croître autour d'elles ; votre nom s'effacera sur le bronze et sur l'airain où le ciseau l'aura gravé ; votre cadavre, devenu ce je ne sais quoi dont parle Bossuet, perdra sa dernière forme ; votre chair se mêlera à l'eau, au gazon, à la terre, et vos ossements, jetés par l'insouciance du fossoyeur sur les grands chemins, seront foulés aux pieds par vos petits-neveux, qui ne les reconnaîtront plus : voilà jusqu'où va le culte des morts, voilà comme la nature néglige, oublie, méprise à la fin ce qu'elle a de plus cher. O nature humaine ! si tu veux être toujours honorée, viens voir nos reliquaires et les tombeaux de nos saints. Dix-huit siècles après sa mort, nous baisons les pieds de l'apôtre, et c'est justice, car ces pieds nous ont apporté la bonne nouvelle du salut ; les mains de la charité, et c'est justice, car ces mains n'ont cessé de répandre l'aumône ; la bouche de la science et de la doctrine, et c'est justice, car cette bouche a enseigné, elle a prié, elle a béni ; le cœur qui n'a battu ici-bas que pour Dieu et pour ses frères, et c'est justice, car

ce cœur, tout poudre qu'il est, se réveille, tressaille et fait battre le nôtre de foi, de dévouement et d'amour.

Est-ce au nom du protestantisme et de l'incrédulité ? Mais le protestantisme qui a jeté aux vents les reliques des saints, garde comme un trésor les reliques bien moins vénérables de Luther, de Calvin, de Zwingle et d'Henri VIII. Mais ces superbes contempteurs du passé, qui ont ici déchiré le saint Suaire, là brûlé le corps de saint Claude, se sont disputé à prix d'or la défroque de Voltaire et les plus vils meubles de sa maison ! Mais on a promené en triomphe dans Paris les restes de Marat, on a apporté au Panthéon les cendres de Rousseau ; mais il a fallu des temples pour recevoir la dépouille de ces faux sages qui avaient décrié la morale, méprisé la religion, perverti la patrie : dépouille immonde que Rome païenne aurait traînée aux gémonies dans les jours de sa vertu et de sa gloire, alors que l'incorruptible Caton refoulait hors des limites de la république cette écume de sophistes que la Grèce frondeuse et sceptique vomissait sur les rivages de l'Italie. Dans un siècle où le culte des hommes fameux affecte un caractère plus prononcé d'apothéose, d'adoration, voyez comme on s'agenouille devant une lettre de Voltaire, comme on recherche et comme on exploite les derniers écrits de Proudhon, comme on se passionne pour leur défroque, leur idée, leur ombre, et ce qu'on appelle leur gloire et leur nom. Nos châsses peuvent passer fièrement au milieu de ces philosophes qu'on embaume et de ces critiques qui viennent demander pour eux les honneurs divins. Force leur est bien de croire et d'adorer quelque chose ; ils ont leurs saints, leur calendrier, leur culte. Leurs saints, ce sont les malfaiteurs de l'humanité ; leur calendrier, ce sont les jours néfastes où ces hommes sont venus au monde : leur culte, ce sont les honneurs impies décernés

à leur mémoire et les vœux plus impies encore formés pour les succès de leur doctrine. Nous, du moins, nous pouvons, la main levée sur nos reliques, prendre le ciel et la terre à témoin que nos saints sont nés pour l'honneur de l'humanité, qu'ils ont vécu pour la servir, qu'ils sont morts fidèles à Dieu, dévoués à leurs frères, et qu'au pied de leur tombe on trouve un nouveau courage pour mépriser tout ce qu'il y a de bas, l'envie, le respect humain, les jouissances du monde, les persécutions, pour aimer tout ce qu'il y a de noble, Dieu, la famille, la patrie, la liberté.

Est-ce au nom de l'érudition et de la science ? Mais regardez ces hommes de science qui consacrent tant de veilles et qui dépensent tant de sueurs à reconstruire je ne sais quelle image incertaine des siècles écoulés ; voilà qu'ils se pâment d'aise devant un fer de flèche, une hache de pierre, un collier ou une armure mis en lumière par la pioche obstinée de l'érudition archéologique. Il est convenu d'abord que tous ces objets seront choses sacrées. On les recueille avec respect, on les classe avec amour, on les met à l'abri de la curiosité indiscrète, on en fait un musée qui sera l'honneur d'une grande ville et dont l'étude va devenir la passion du monde savant. Qui a porté ce collier ? Ce ne peut être que César. A qui appartient ce débris d'armure ? A Vercingétorix, l'ennemi de César. On rebâtit Alesia avec son enceinte et ses retranchements, et on en raconte le siége et la ruine. Mais où est Alesia ? C'est Alaise, dit la Franche-Comté ; c'est Alise, dit la Bourgogne. Ici et là on mesure le terrain, on décrit le site, on marque la marche de l'armée, les lignes avancées du camp romain, les derniers remparts de la liberté gauloise, les sorties, les combats, l'assaut décisif ; de part et d'autre on verse plus d'encre que les Romains et les Gaulois n'ont versé de sang ; et

après tant de recherches, de conjectures, d'hypothèses, la question sera aussi peu avancée qu'auparavant, et les reliques de l'archéologie moderne demeureront dans nos musées sans titre, sans date, sans qualification précise. Effort honorable et vraiment digne d'éloges d'une science qui est obligée de s'aider de l'imagination pour prendre un corps et donner du relief à ses découvertes, mais énigme indéchiffrable dont vous étalerez les éléments pendant des siècles avant d'en découvrir le premier mot. Voilà les soins et les préoccupations du monde, voilà les reliques qu'il enchâsse, qu'il déclare vénérables, qu'il environne de respect et d'amour. Eh bien ! soit, nous les saluerons, mais venez aussi saluer les nôtres. On ne les a pas trouvées tout à coup après dix-neuf siècles ; elles se sont transmises d'âge en âge, sous la garantie respectueuse de toutes les générations qui se sont agenouillées devant elles ; on n'hésite pas sur leur nom et leur titre, car elles paraissent aux regards avec les témoignages successifs des peuples qui se les ont transmises, des pontifes qui les ont vérifiées, des histoires qui ont consigné le récit des prodiges opérés sur leur passage. On ne se borne pas à y voir des débris d'antiquité, mais une antiquité vertueuse et sacrée, une poussière qui fut un héros, un martyr, un saint. Avec quelle merveilleuse confiance l'érudition ne se prononce-t-elle pas devant les ébauches d'un monde brisé ! De grâce, donnez à l'Église un peu de ce zèle avec lequel vous nous décrivez une antiquité souvent imaginaire, un peu de cette verve que vous mettez à raconter des nouvelles de la création et des grands naufrages du monde ; mettez au service de la vérité religieuse cette foi robuste qui transporte les montagnes et les villes ; le *Credo* que l'on récite devant nos châsses et nos reliquaires est bien plus court que celui qu'imposent votre érudition et vos découvertes. Dieu, qui sait tout,

exige si peu de chose ! l'homme, qui ne sait presque rien, et qui refait sans cesse l'archéologie, l'histoire, le monde, supporte à peine d'être contredit. Les esprits les plus incrédules et les plus railleurs, quand il s'agit de Dieu, s'amusent avec des hochets quand ce sont eux qui les inventent, et croient aux contes, aux hypothèses et aux fausses reliques, quand ce sont eux qui les ont découvertes :

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour les mensonges.

III. Le culte des images complète ce sujet. Ici encore le concile de Trente a défini les deux points qui comprennent toute la doctrine catholique sur cette matière, déclarant qu'il est utile et qu'il convient d'avoir des tableaux et des images, et qu'on doit les honorer et les traiter avec respect.

Ce n'est là que l'expression de toute l'antiquité chrétienne et la voix même de l'humanité.

Sans parler des Juifs, qui, malgré leur penchant à l'idolâtrie, malgré le danger qu'ils couraient d'adorer des images à l'instar de l'Égypte et de l'Assyrie, firent tailler par l'ordre de Dieu deux chérubins pour garder le tabernacle, ornèrent les murs du temple d'emblèmes et d'images sculptés, et placèrent dans une des cours une fontaine d'airain supportée par douze bœufs aux cornes dorées, les chrétiens, non moins exposés que les Juifs à être confondus avec les idolâtres, bravèrent dès le commencement ce qu'il y avait d'étroit et d'exagéré dans ce scrupule, et firent usage des représentations pieuses pour animer leur foi encore enfermée dans les catacombes. Dès le temps de Tertullien apparaît la figure du Christ mise en relief autour de la coupe sacrée dont on se ser-

vait à l'autel, et peinte sous l'emblême touchant du bon pasteur. Ce ne sont pas seulement les lieux consacrés au culte, mais encore les maisons particulières qui se couvrirent du signe auguste de la croix. Ces marques de respect données à la croix fournirent aux païens le prétexte de leur reprocher un acte d'idolâtrie, et de les appeler par dérision et par mépris : *religiosi crucis* [1], *antistites crucis* [2] : les prêtres de la croix. Mais comment cette tradition n'eût-elle pas été soutenue quand des prodiges sans nombre venaient en attester la vérité ? La croix apparaît dans le ciel à Constantin, et Constantin gagne la victoire sous cette bannière nouvelle ; la croix se répand comme un signe de colère sur les Juifs éperdus qui travaillent à la restauration du temple de Jérusalem, et l'édifice s'écroule sous le poids de l'anathème ; la vraie croix sort de la caverne où elle avait été enfermée, et le malade qui la touche est rendu à la vie. Qu'au commencement du VIIIe siècle, l'empereur Léon l'Isaurien, se déclarant le réformateur de la tradition, déclare la guerre aux images et les fasse mettre en pièces avec une fureur qui tient de la démence ; que Constantin Copronyme, son successeur, mérite, en continuant cette guerre impie, le surnom d'iconoclaste ; que le conciliabule tenu à Constantinople en 754, entre quelques évêques courtisans, condamne ce culte ancien, rien de tout cela ne prévaudra contre la vérité. Les grandes assises de l'Église se tiennent à Nicée en 787, et les Pères déclarent que ni la puissance des empereurs, ni l'odieuse conjuration des évêques prévaricateurs ne sauraient toucher un moment leurs esprits. « Nous relevons, continuent-ils, la croix et les images ; nous les embrassons suivant la tradition constante de l'Église; nous les honorons: celles des anges parce qu'ils se sont montrés sous une figure humaine ;

[1] TERTUL., *Apol*, XVI. [2] TERTUL., *Nat.*, I, 12.

cette croix ou ce scapulaire que le soldat cache sous l'uniforme des batailles, disent assez haut qu'il y a dans ces pieux objets souvenir et espérance : souvenir qui préserve, espérance qui ranime; souvenir de la première communion, du foyer domestique, des larmes et de l'amour d'une mère, espérance du salut et du ciel.

Comment pourrais-je achever ce sujet sans appeler vos regards sur les objets sacrés que l'Église expose chaque vendredi à vos yeux dans cette métropole ? Ce sont les reliques de la vraie croix et de la sainte couronne échappées aux ruines de la Sainte-Chapelle et qui ont trouvé ici un asile : trésor incomparable, auprès duquel toutes les richesses de la nature et de l'art ne sont rien [1]. Salut! épine cueillie sur les collines de Jérusalem, qui as été enfoncée dans les tempes de l'Homme-Dieu ? Cyprès fameux qui es devenu la croix, salut ! A cet aspect, mon esprit s'illumine et je revois comme en un tableau toutes les scènes du Calvaire ; mon cœur se trouble et je me jette avec Madeleine au pied de ce bois qui a sauvé le monde. O reliques du Calvaire ! c'est pour vous que l'Occident a levé huit fois sur Mahomet le glaive de la croisade ; c'est vous que les empereurs et les rois se sont disputées avec une sainte jalousie ; c'est vous que saint Louis est allé chercher nu-pieds et tête nue aux portes de Sens, qu'il a fait entrer en triomphe dans Paris, et qu'il a déposées sous les voûtes du plus bel édifice que l'art gothique ait jamais conçu. Vous voilà maintenant confiées à la garde de l'Église de Besançon et devenues le drapeau de la cité et du diocèse ! Ah ! puisse cette chrétienté fleurir de siècle en siècle sous ce glorieux patronage ; puissent les lèvres qui les auront touchées et les familles que vous aurez bénies, garder intacts le dépôt sacré de la foi et l'honneur du culte chrétien ; puissent

[1] Voir la note II à la fin du volume.

les morts qui s'endormiront à l'ombre de ce bois protecteur le reconnaître, l'embrasser, le bénir, le jour où le Fils de Dieu, descendant sur la terre pour juger tous les hommes, viendra chercher cette épine pour en faire un diadème de gloire, reprendra cette croix pour en faire le sceptre de son royaume, et remontera dans le ciel suivi de tous ceux qui auront compris sa religion, pratiqué son culte, rendu aux saints, aux reliques, aux images, la vénération que commandent également la raison et la foi[1] !

[1] Voir les *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique*, par Mgr WISEMAN, t II, 180-224 ; *Les Dogmes catholiques*, par Mgr LAFOREST, t. IV, 355-302 ; KLEE, *Hist. des Dogmes*, IIe partie, ch. VII, § 11, n° 11.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Dieu, objet du premier et du plus grand des commandements, est l'unique terme auquel se rapportent toute religion et tout culte.

Cette religion et ce culte revêtent trois caractères, et prennent dans la théologie catholique trois noms différents.

Si nos hommages s'adressent directement à Dieu, ils ont un caractère d'adoration, et notre culte porte le nom de culte *de latrie*.

Si ces hommages s'adressent à Dieu d'une manière indirecte et médiate, par l'invocation des saints, l'honneur rendu à leurs reliques et la vénération dont on entoure leurs images, ils ont un caractère ordinaire et subordonné, et notre culte porte le nom de culte *de dulie*.

Enfin, entre le culte *de latrie*, qui n'appartient qu'à Dieu, et le culte *de dulie*, qui appartient aux saints, il y a un troisième culte, inférieur au premier, supérieur au second, qui appartient à Marie, et qui se nomme le culte *d'hyperdulie*. Ce culte est autant au dessus du culte dû aux anges et aux saints, que Marie, par ses vertus, sa

puissance, sa dignité, est au-dessus de tous les membres de la cour céleste. Je suis naturellement amené par la suite de ces conférences, à vous faire le tableau de ce culte exceptionnel qui a Marie pour objet. Il faut vous montrer comment il embrasse tous les temps. La Bible le prédit, l'Évangile le précise, l'Église le développe. Le culte de Marie est à la fois prophétique, évangélique et ecclésiastique. Professons-le sans crainte, il est approuvé par les trois plus grandes autorités qui soient au monde, et il se soutient, dans la chaîne des temps, avec cette suite, cette unanimité et cette grandeur qui révèlent la main de Dieu même.

I. Il y a dans la Bible une femme qui a été clairement annoncée par les prophètes, souvent représentée par les symboles, esquissée enfin par avance dans des images qui reproduisent tel ou tel trait de sa beauté future. Cette femme, on la cite et on la loue à chaque page; elle apparaît là où on l'attend le moins ; la Bible pense à elle sans la nommer, et le monde s'avance vers elle pendant quarante siècles, en prophétisant sa gloire, son culte et ses autels.

Lisez les premiers versets de la Bible: ce livre, qui exclut toute comparaison, et qui commande tout respect, ouvre l'histoire du genre humain déchu par une grande prophétie : le Seigneur dit au serpent : *Je poserai des inimitiés entre toi et la femme, et la femme un jour t'écrasera la tête* [1]. Cet oracle, déposé sur le berceau du genre humain, fut emporté en Egypte, où la femme attendue prend le nom d'Isis ; en Grèce, où elle porte le nom d'Io ; aux Indes, où on l'appelle Adita, c'est-à-dire pure et intacte ; dans les Gaules, où sa qualité de vierge, révérée par les druides, est constatée par

[1] *Gen.*, III, 15.

des inscriptions qui semblent toutes bibliques : *Virgini parituræ*. Mais, sans nous arrêter à ces témoignages de l'antiquité païenne, échos très-affaiblis de la grande voix qui a retenti au commencement du monde, écoutez comme Isaïe qualifie cette femme, objet d'une attente si universelle : *Dieu lui-même*, dit-il à Achaz, *vous donnera un prodige. Ce prodige, le voici : La Vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé du nom d'Emmanuel* [1]. Quelle annonce ! quelle précision ! quelle merveille ? Ce n'est plus une simple femme, c'est une vierge, ce n'est pas une vierge quelconque, c'est la vierge par excellence. Où se passera ce prodige ? le prophète Michée va nous le dire : c'est à Bethléem. *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda ; c'est là qu'enfantera celle qui doit enfanter : Usque ad hoc tempus quo parturiens pariet* [2]. Quel sera le prodige ? Il sera inouï, Jérémie le déclare : *Novum super terram*. Ce n'est pas un enfant ordinaire qu'elle mettra au monde, mais un enfant fort, dominateur, un homme, un homme-Dieu : *Fœmina circumdabit virum* [3]. Zacharie, saluant à son tour cette créature bénie, voit sortir de son sein *le germe de justice*, produit miraculeux de la virginité [4]. *C'est le juste sorti de la terre virginale*, s'écrie enfin Isaïe ; *que cette terre s'ouvre et qu'elle nous donne le Sauveur* [5] !

Cet accord si soutenu entre tant de prophétiques témoignages de la grandeur virginale, se complète dans les figures sans nombre sous lesquelles l'Écriture présente, le long des siècles, la femme prédestinée.

C'est l'arche enduite de bitume au dedans et au dehors, dont Jésus-Christ, nouveau Noé, est tout à la fois

[1] *Is.*, VII, 14.
[2] *Mich.*, V, 2-3.
[3] *Jer.* XXXI, 22.
[4] *Jer.*, XXXIII, 15.
[5] *Is.*, XLV, 8.

l'hôte et l'architecte, et d'où il sort avec le monde renouvelé et sauvé par sa grâce.

C'est l'échelle de Jacob, dont le pied pose sur la terre et dont le sommet touche le ciel ; c'est, après la lutte entre ce patriarche, qui représente l'humanité déchue, et l'ange, qui représente le Ciel irrité, l'apparition annoncée par ces mots de l'ange : *Laisse-moi, voici l'aurore* [1]. L'aurore du jour nouveau, c'est la vierge ; la vierge apportera à l'ange la défaite, à l'homme la victoire.

C'est le buisson ardent qui brûle sans se consumer, buisson virginal, qui, après l'enfantement divin n'a pas cessé de jeter sur le monde ces flammes du céleste amour qui embrasent et purifient les âmes.

Mais voici que le Sinaï fume, le peuple tremble, Moïse, enfermé dans un nuage, s'entretient sur la montage avec le Seigneur, et reçoit de lui les mesures du tabernacle et de l'arche de l'alliance. Puis il descend du Sinaï, fabrique l'édifice et le revêt de lames d'or et de draperies merveilleuses. Enfin le Seigneur enveloppe le tabernacle d'une nuée éclatante, symbole de sa présence. Ainsi l'ombre de Dieu s'étendra sur la Vierge, et la dérobera aux regards des hommes.

Gédéon demande un signe, il l'obtiendra. Une blanche toison reçoit seule la rosée du ciel, tandis que tout le reste de la terre demeure privé d'eau. Ainsi la Vierge, quoiqu'elle soit dans la chair, n'en connaît pas les vices, et c'est pendant la nuit que la rosée du ciel descendra à Nazareth sur la toison qui l'attend.

A côté des prophéties et des symboles apparaissent, de siècle en siècle, les esquisses anticipées de cette créature bénie. Les femmes célèbres de la Bible, les héroïnes du peuple de Dieu, sont comme autant d'ébauches du type

[1] *Gen.*, XXXII, 26

qu'elle doit présenter au monde. Ève est moins qu'elle la mère des vivants; Sara, qui compte ses fils par les étoiles du ciel et par les sables de la mer, est moins féconde. Rebecca, ornéé et préparée pour le fils d'Abraham, comme la Vierge pour le fils de Dieu, donne plus qu'on ne demande en abreuvant dans son épuisable charité et le serviteur qui l'invoque et les animaux qui le suivent : image gracieuse de cette miséricorde avec laquelle la Vierge abreuvera les pécheurs des eaux de la grâce. Vous citerai-je la bergère Rachel, qui donnera le jour à Joseph, sauveur de l'Égypte comme la Vierge donna le jour à Jésus, sauveur du monde ; Débora et Jahel, l'une qui a le titre de prophétesse, l'autre que l'Écriture appelle la femme forte, chargées toutes deux de vaincre et d'exterminer Sizara, cette image de Satan, cet ennemi juré d'Israël ; Ruth, dont le nom signifie à la fois celle qui voit et celle qui se hâte, glanant dans les champs de Booz les épis laissés à dessein par le moissonneur, comme la Vierge glanera dans les champs de la divine miséricorde les âmes tombées des mains des anges, serviteurs du père de famille ; Judith, la femme intègre et vaillante, qui abat la tête de l'ennemi d'Israël sans préjudice de sa chasteté comme la Vierge écrasera celle de l'ennemi du genre humain sans préjudice de sa virginité ; Esther, cette autre libératrice du peuple élu, aimable à tous les yeux, qui, par sa pudique beauté, trouve grâce auprès d'Assuérus, et annonce, cinq cents ans d'avance, comment la Vierge, par son souverain crédit auprès du Seigneur, sauvera ses frères de la mort ; enfin la mère des Machabées, qui, debout au pied de l'échafaud de ses fils, comme la Vierge au pied de la croix, *mère admirable, unissant un cœur d'homme à une tendresse de femme* [1], exhorte ses fils au combat, soutient leur courage, s'asso-

[1] *II Mach.*, VII, 20.

cie à leurs souffrances, et les enfante à l'éternelle vie en les voyant mourir.

Ainsi s'esquissent et se profilent de siècle en siècle ces traits de grâce, de force, de simplicité, de courage, de foi, de sainteté, qui réunis dans une seule figure prendront enfin un corps et un nom, formeront un type unique et rappelleront d'un mot quarante siècles d'attente et d'espoir. Cette femme n'a pas dans la Bible d'autre nom que celui-ci : la Vierge. Mais l'auteur du Cantique des cantiques chante son Immaculée Conception : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous* [1] ; Isaïe, sa naissance royale : *Une fleur s'élèvera de la tige de Jessé* [2] ; Ézéchiel et Salomon, sa pureté inviolable : *C'est la porte du sanctuaire qui n'a jamais été ouverte, la fontaine scellée et le jardin clos à tous les regards* [3] ; d'autres, son assomption glorieuse : *Quelle est celle qui s'élève du fond du désert, toute rayonnante de clarté, appuyée sur son bien-aimé* [4] ? Et au milieu d'eux, David, animant une lyre divine, la montre mille ans d'avance, dans sa ravissante beauté, *assise comme une reine en habits tout étincelants d'or*, placée dans le ciel à la droite de son Fils et suivie d'un cortége de vierges qui apportent, par ses ordres, des vœux et des prières au céleste époux [5]. Ce culte si mystérieux remonte ainsi des derniers prophètes aux premiers patriarches, par les Machabées, par les rois, par les juges, par les saintes femmes, jusqu'à Isaïe, jusqu'à Salomon et à David, jusqu'à Abraham, et avant Abraham lui-même jusqu'au premier homme et jusqu'au premier acte de l'histoire. La Vierge est la seule créature humaine qui ait occupé le monde avant d'y paraître, qui remplisse ainsi tous les

[1] *Cant. Cant.*, IV, 7.
[2] *Is.*, XI, 1.
[3] *Ezech.*, XLIV, 2 ; *Cant.*, IV, 12.
[4] *Cant.*, VIII, 5.
[5] *Ps.*, XLIV, 10.

temps et qui soit, selon l'expression de saint Bernard, l'affaire de tous les siècles : *negotium sæculorum*. La Bible vous a signalé sa grandeur, l'Évangile va vous dire son nom ; ce nom, c'est Marie.

II. Marie reçoit un culte dans l'Évangile aussi bien que dans la Bible. C'est un ange qui l'inaugure par le plus gracieux et le plus magnifique hommage : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Marie se trouble, mais l'ange reprend : *Ne craignez point, vous enfanterez un fils, il sera appelé le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin* [1]. Le trouble de la Vierge augmente, mais son obéissance le surmonte. *Voici la servante du Seigneur,* répondit Marie, *qu'il me soit fait selon votre parole* [2]. A ces mots, la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, le Saint-Esprit se répand en elle; elle conçoit dans son sein virginal le Fils de Dieu, elle coopère, par le libre consentement de sa foi, de sa modestie et de sa virginité, au mystère de l'Incarnation.

Ce culte, inauguré par les hommages du ciel, se continue par les transports de la terre. Marie, portant dans son chaste sein le Rédempteur du monde, va rendre visite à Élisabeth ; mais Élisabeth s'écrie, à l'aspect de la Mère de Dieu : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ;* mais l'enfant qu'elle porte elle-même dans son sein, s'agite en présence de Marie et reconnaît par ses tressaillements, et l'Homme-Dieu et la mère de l'Homme-Dieu ; enfin Marie, se saluant à son tour dans le sublime cantique du *Magnificat*, chante les grandes choses que le Très-Haut vient d'opérer en elle et déclare que toutes les générations proclameront son bonheur [3].

[1] *Luc.*, I. [2] *Luc.*, I. [3] *Id.*, ibid.

Quand Marie se rend à Bethléem et y met au monde le fruit de ses entrailles, elle a pour courtisans des bergers et des rois, des juifs et des gentils; l'enfant divin est adoré dans les bras de sa Mère, et Marie est reconnue encore une fois comme la Mère de Dieu.

Que Marie monte au temple, elle y recevra d'autres honneurs. Siméon l'attend, et, l'associant dans sa prophétie à toutes les contradictions auxquelles son divin Fils doit être en butte, il lui montrè ce glaive de douleur qui doit unir dans le même supplice et l'Homme-Dieu et la Mère de Dieu.

Continuez à parcourir l'Évangile, et le culte de la Mère de Dieu se révèle de plus en plus à mesure qu'on avance dans la lecture du livre divin. Quel culte de tendresse et d'abandon, rendu à Marie par Jésus enfant, quand il faisait du sein virginal où il avait puisé la vie, son refuge et son trône! Quel culte d'obéissance et de respect que cette parfaite soumission pratiquée pendant trente ans dans l'obscurité la plus glorieuse, et renfermée dans un mot qui devrait être la devise de tous les enfants chrétiens : *Et erat subditus illis!* Quel culte de déférence et d'empressement inauguré par la vie publique du Fils de Dieu, quand, aux noces de Cana, il ouvrit, pour plaire à Marie, le cours de ses miracles! Quel culte plus expressif et plus enthousiaste que celui de la femme de l'Évangile en s'écriant avec un saint ravissement : *Bienheureux le ventre qui vous a porté! bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité*[1]!

Ainsi, l'ange Gabriel, Élisabeth, Jean-Baptiste, le saint vieillard Siméon, le peuple tout entier, Jésus lui-même, reconnaissent et publient solennellement la maternité divine de Marie. Le ciel et l'histoire l'attestent : Marie est Mère de Dieu. Et ce mot, cet unique mot contient,

[1] *Luc*, XI, 27.

dit Luther lui-même, « tant d'honneur que personne ne pourrait publier à sa louange des choses plus magnifiques, eût-il autant de langues qu'il y a de fleurs et de brins d'herbe sur la terre, d'étoiles dans le ciel, de grains de sable sur la mer [1]. »

A présent montons au Calvaire, et là, toujours l'Évangile à la main, nous comprendrons comment Marie Mère de Dieu est aussi mère des hommes. Jésus-Christ est cloué à la croix, il est suspendu entre le ciel et la terre, il va consommer par sa mort l'œuvre de la rédemption du monde. Voyant au pied de la croix sa Mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à Marie : *Femme, voilà votre fils* ; puis il dit à Jean : *Voilà votre mère.* Mémorables paroles, testament divin qui nous montre en Marie non-seulement la mère du disciple bien-aimé, mais la mère de tous les chrétiens. Le célèbre Cornelius *à Lapide*, examinant pourquoi dans cette circonstance solennelle Jésus-Christ appelle Marie du nom de femme et non de celui de mère, répond hautement ; « Le Chrit a voulu lui dire : Je vais agir avec la qualité publique de rédempteur des hommes, et non plus avec la qualité privée de fils de Marie. J'ai moins à me souvenir que je suis votre fils qu'à m'occuper des hommes dont je suis le Sauveur. Vous voilà associée à mon sacrifice, vous participez à l'oblation que je fais à mon Père de mon sang et de ma mort ; je vous donne les hommes, je vous les donne tous ; adoptez-les, aimez-les, sauvez-les.

« *Femme, voilà votre fils !* Par votre désolation profonde vous êtes entrée en société de peines et de supplices, partagez-en avec moi le prix et la récompense. Vous avez souffert pour moi, soyez féconde avec moi. Les enfants qui reçoivent la naissance de moi la reçoivent également de vous. Voyez-en le type et le modèle dans

[1] *Super* Magnificat *comment.*, t. V, p. 85, oper. omn. 1554.

la personne de Jean. J'en suis le rédempteur, vous en êtes la mère : *Voilà votre fils !* »

O ravissantes harmonies de l'économie chrétienne ! ô miséricordieuse prévoyance de la bonté divine ! Voyez comme par Jésus et par Marie il se dresse aujourd'hui entre le ciel et la terre une échelle dont les âmes les plus faibles pourront monter les degrés. L'homme coupable redoutait d'approcher du Père, et, effrayé au seul son de sa voix, il se cachait comme Adam dans le feuillage. Pour le rassurer, Jésus se fait son médiateur ; il est Dieu, mais il est homme ; il est notre frère, notre chair, notre rançon, notre victime ; il souffre, il agonise, il meurt comme nous. Eh bien ! si dans ce Jésus, tout frère qu'il est, nous redoutons la majesté divine, parce que, bien qu'il se soit fait homme, il est cependant resté Dieu, voici que nous aurons une avocate auprès de Jésus, comme Jésus sera notre avocat auprès de son Père. C'est une médiatrice purement humaine, qui, ne se montrant que sous les traits de l'amour et de la miséricorde, bannit de notre âme toute frayeur et toute crainte. Ce n'est pas seulement une créature comme nous, elle appartient à ce sexe de notre nature dont Dieu a voulu faire le dépositaire privilégié de la grâce, de la mansuétude, de la tendresse et du dévouement. C'est une femme, elle est le type de la femme ; c'est une mère, elle est le modèle des mères. Elle sera écoutée eu égard à sa maternité : le Fils exaucera la mère, le Père exaucera le fils. Entre le Ciel irrité et la terre coupable, il n'y a plus, comme pendant quarante siècles, un abîme infranchissable ; il y a une croix, et sur cette croix l'Homme-Dieu. Mais ce n'est pas assez ; il y a, pour nous attendre au pied de cette croix, une femme, une mère, qui, pardonnez-moi l'expression, fait au pécheur la courte échelle : c'est là notre confiance, notre espoir, notre salut.

Marie mère des hommes est donc, comme Marie Mère de Dieu, reconnue et célébrée par l'Évangile. L'Évangile, c'est l'*Angelus*, c'est le *Magnificat;* c'est le fondement authentique des fêtes de la Conception Immaculée, de l'Annonciation, de la Visitation et de la Nativité; c'est le récit des cérémonies qui ont purifié Marie dans le temple; c'est la peinture de sa compassion au pied de la croix. Le culte de Marie, comme celui du Christ, était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles ; hier, c'est-à-dire dans la Bible; aujourd'hui, c'est-à-dire dans l'Évangile ; dans tous les siècles, enfin, c'est-à-dire dans l'Église de la terre et du ciel.

III. Marie ayant été constituée par Jésus agonisant mère des hommes, en même temps qu'elle était mère de Dieu par l'Incarnation, son culte ainsi précisé sera désormais toute la pensée de l'Église. Mère de Dieu, elle peut tout obtenir; mère des hommes, elle peut tout demander. Avec cette double confiance qu'inspire aux hommes ce double titre, le monde verra désormais dans Marie une mère naturellement puissante sur Dieu et essentiellement bonne envers les hommes, dont l'unique mission est d'être miséricordieuse. Son culte ne sera que le doux rapport d'un enfant avec sa mère. Tout y respirera la douceur, la tendresse et l'amour. Voilà pourquoi, soit dans la primitive Église, soit dans le moyen âge, soit dans les temps modernes, ce culte demeurera si populaire et si universel.

Les plus anciens témoignages de cette dévotion se trouvent dans les chroniques et les légendes composées en l'honneur de Marie par les premiers chrétiens : récits naïfs qui expriment l'idée, la croyance, les mœurs religieuses du temps avec des détails dont le charme plaît encore après tant de siècles. Écoutez ces traits que l'on

raconte dans les familles à peine enfantées au christianisme. Là, c'est une mère qui, pour exciter dans ses enfants une sainte confiance envers la Mère de Dieu, explique qu'elle procure la guérison, mais que c'est Jésus qui guérit. « Ainsi, dit-elle, une femme ayant un fils près de mourir, le mène à Marie et la trouva baignant Jésus. Et cette femme dit : O Marie, vois mon fils qui souffre cruellement. Marie répondit : Prends un peu de cette eau avec laquelle j'ai baigné mon fils et répands-la sur le tien. La mère le fit, et l'enfant, après un profond sommeil, s'étant réveillé complétement guéri, elle vint, ivre de joie, trouver Marie : Rends grâces à Dieu, répondit la Vierge, car c'est lui qui a sauvé ton fils. » Ailleurs on racontait les détails de la fuite en Égypte, et l'histoire merveilleuse du palmier qui s'inclina, à l'ordre de l'enfant Jésus, sur la tête de Marie, pour nourrir de ses fruits cette divine Mère ; ou bien, remontant aux premières années de Marie, on redisait les traditions de son enfance, transmises de bouche en bouche par la piété, et embellies peut-être par l'imagination orientale, mais singulièrement touchantes à cause de la vénération dont Marie paraît le précieux objet. Quand les premiers chrétiens représentaient Anne, naguère chassée du temple comme stérile, rentrant au milieu des prêtres avec la glorieuse enfant qu'elle portait à son sein, voici les paroles sublimes qu'ils prêtaient à la mère de Marie : « Venez et voyez, le Seigneur m'a visitée. Allez annoncer aux fils d'Israël qu'Anne n'est plus stérile aujourd'hui. Écoutez, écoutez, tribus d'Israël, voici qu'Anne allaite la Vierge bénie [1]. »

[1] Voir les *Évangiles apocryphes* et en particulier le *Proto-Évangile de saint Jacques* et l'*Histoire de la nativité* Consulter MOEHLER, la *Patrologie des trois premiers siècles*, t. II, p. 565-568, et le *Dictionnaire des apocryphes*, publié par M. l'abbé MIGNE.

Ces récits, témoignages légendaires d'un culte authentique, sont appuyés par les récentes découvertes des catacombes. Les images qu'on a trouvées dans ce berceau du christianisme, représentent la Vierge Marie dans l'exercice du ministère maternel, et dans l'attitude de l'intercession ; placées au-dessus de l'autel même où se consommait le sacrifice de la messe, elles rappellent à la fois et quel est le pouvoir de Marie, et quel est l'usage qu'elle en fait pour nous. Telle est, entre mille, dans les catacombes de Saint-Agnès, la crypte de Marie et de l'enfant Jésus : on y voit Marie, assise à mi-corps, ayant son Fils sur ses genoux. La divine Mère étend les bras pour prier ; mais l'enfant ne fait pas ce geste, pour marquer la distance infinie qui sépare le Fils de la mère. Ailleurs, apparaît une femme, les mains étendues et tournées vers le ciel ; les noms de *Mara, Maria*, placés au-dessous, sont autant de témoignages du culte de Marie chez les premiers chrétiens, et du pouvoir d'intercession et de prière qu'ils attribuaient à la Vierge. A ces découvertes déjà anciennes, faites par le P. Marchi [1], sont venues se joindre dans ces dernières années, celles du chevalier de Rossi dans le cimetière de Saint-Calixte et de Domitilla. L'illustre antiquaire a mis sous les yeux de l'Europe étonnée, une chambre du premier siècle, où la Vierge, tenant son divin Fils sur ses genoux, reçoit les présents des rois mages. Cette Vierge a la grâce, la chasteté et la souplesse d'une Madone du XVIe siècle, avec la touche antique et naïve qui révèle l'inspiration de la piété. On dirait le portrait de Marie ébauché par saint Luc et achevé par Raphaël.

Puisque ce culte primitif se traduisait par des images, il est presque superflu de dire combien il s'y rattache

[1] *Monumenti delle arti christiane primitive nella metropoli del cristianesimo*, p. 152, 157.

d'anciennes prières et de vœux liturgiques. L'Église d'Antioche fait remonter à saint Pierre les invocations qu'elle adressait solennellement à Marie ; l'Église d'Alexandrie déclare qu'elle doit les siennes à saint Marc, et l'Église de Jérusalem à saint Jacques. Écoutez comment priaient les apôtres et leurs premiers disciples : « Faisons mémoire de la sainte, bénie et toujours Vierge Marie Mère de Dieu. Souvenez-vous d'elle, Seigneur, et par ses prières pures et simples, pardonnez-nous, ayez pitié de nous, exaucez-nous. Bénie soit Marie, et béni soit le fruit de ses entrailles [1] ! »

Ajoutez enfin à ces légendes, à ces images, à ces prières le témoignage de tous les grands hommes des trois premiers siècles. Saint Jean célèbre dans son Apocalypse la femme revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne d'étoiles, et qui mit au monde l'ennemi et le vainqueur du démon [2]. Saint Ignace, disciple de saint Jean, rappelle la naissance miraculeuse que Marie a donnée à Jésus [3]. Saint Justin, ce philosophe sorti de l'école de Platon pour entrer dans celle de Jésus-Christ, établit ce grand parallèle entre Ève et Marie, qui donne à Marie autant d'importance pour le bien, qu'Ève en a eu pour le mal [4]. Saint Irénée le continue, déclarant que Marie est devenue l'avocate d'Ève, et que, grâce à elle, la génération des élus succède à la génération des maudits et des réprouvés [5]; Tertullien l'achève, en disant que le crime commis par Ève, pour avoir cru à la parole du démon, a été réparé par Marie qui a cru à la parole de l'ange [6]. La Mère atteste l'homme en Jésus-Christ, la

[1] *La Vierge Marie*, par A. Nicolas, t. Ier, p. 199.
[2] *Apocal.*, XII.
[3] Epist.
[4] *Dialog. cum Tryph.*, cap. C.
[5] Iren., *Contrà hæres.*, lib. III, cap. XXII.
[6] Tert., *de Carn. Christ.*, cap. XVIII.

Vierge y atteste le Dieu, et la Vierge-Mère y révèle l'Homme-Dieu. C'est ce titre que saint Clément d'Alexandrie, l'arrière disciple des apôtres [1], Origène, l'émule de Tertullien [2], saint Cyprien, l'oracle de l'Église d'Afrique, donnent à Marie avec une égale piété. Pendant qu'ils la saluaient dans leurs apologies, les vierges l'invoquaient dans leurs tentations ; témoin la vie de sainte Justine, qui, pour sauver sa pudeur, appelle Marie à son aide, en accompagnant cette prière de mortifications et de jeûnes. Les martyrs voyaient en elle comme la mère des Machabées, témoin la dédicace du Panthéon faite par l'Église au sortir des catacombes ; ce temple du mensonge fut dédié à tous les confesseurs, on y transporta leurs ossements vénérés, et on grava au-dessus de leur tombeau cette inscription : A la Mère de Dieu, reine des martyrs : *Sancta Maria ad Martyres*.

Il triomphera sans peine au sortir des catacombes, ce culte, jusque-là contrarié et combattu par le paganisme. A peine la chaire sacrée est-elle dressée à la face du soleil que j'entends retentir le nom et les louanges de Marie du nord au midi et du couchant à l'aurore. « Qu'y a-t-il, s'écrie-t-on de toutes parts, de plus saint que Marie ? Ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les patriarches, ni les anges, ni les chérubins, ni rien de ce qui est créé ne peut atteindre à une telle grandeur et à une telle excellence ! Servante et mère de Dieu, Vierge et Mère tout ensemble, Mère de Celui qui a été engendré du Père avant tout commencement, et que les anges et les hommes révèrent comme le souverain Seigneur de l'univers. Voulez-vous savoir de combien elle l'emporte en puissance sur les célestes esprits ! Ceux-ci assistent avec crainte et tremblement, la face voilée, au trône de Dieu ; celle-là présente le genre humain à Celui qu'elle

[1] *Pedagogus*, lib. I, cap. VI. [2] *Homil.* I *in Matth.*, cap. I.

a engendré, et par elle, nous obtenons le pardon de nos crimes. Salut donc, Vierge, Fille, Mère, Ciel et Trône de Dieu ; honneur, gloire et firmament de notre Église, ne cessez de prier pour nous Jésus, votre Fils et notre Seigneur, pour que nous obtenions par vous miséricorde au jour du jugement. » Vous entendez dans ces paroles saint Éphrem et toute la littérature syriaque [1], saint Ambroise et les plus beaux accents de la langue latine, saint Chrysostôme, l'Homère des orateurs [2], saint Grégoire de Nazianze, l'Homère des théologiens [3], l'Asie, l'Afrique, l'Italie, Rome et Constantinople, la catholicité tout entière.

Que Nestorius vienne disputer maintenant à Marie le titre de Mère de Dieu, cent quatre-vingt-dix-huit évêques réunis à Éphèse se lèvent contre l'hérésiarque, le peuple attend à la porte du concile la décision de l'assemblée sainte avec une impatience égale à son amour, la ville s'illumine aux acclamations des Pères qui célèbrent de nouveau la maternité divine, et le monde répond à la ville en élevant à Marie de nouveaux temples et de nouveaux autels. Voilà qu'on se dispute partout sa ceinture, son suaire, son image, les reliques de la crèche où elle avait déposé l'enfant Jésus, la tunique, ouvrage de ses mains, dont elle avait revêtu le corps de l'Homme-Dieu. L'empereur Justinien se distingue entre tous les princes par sa dévotion envers Marie ; Marie lui donne, en échange, la double gloire du législateur et du conquérant, il a Narsès pour ministre, Bélisaire pour général, Tribonien pour rédiger les lois de l'empire ; ses victoires illustrent son siècle, et ses lois gouvernent encore le monde. Mais tournez vos yeux vers Rome désolée par la

[1] S. Ephrœm, *Sermo de supernaturali B. Virginis partu.*
[2] Extrait de l'office *In festis Beatæ Mariæ.*
[3] Epist. ad Cledon.

peste : saint Grégoire le Grand fait à la face de l'univers l'expérience de la céleste protection de Marie; il mène le peuple, au chant des litanies, autour de la cité éternelle, et il porte lui-même dans ses mains l'image de la Vierge, attribuée au pinceau de saint Luc. O prodige ! l'air infecté se dissipe sur les pas de saint Grégoire, devant l'image de celle qui a désinfecté le monde du péché; un ange apparaît debout sur le môle d'Adrien et remet dans le fourreau l'épée de la mort; le ciel s'entr'ouvre, le *Regina cœli* commence au haut des airs, et le pontife l'achève dans une sainte extase : *Ora pro nobis Deum, alleluia !*

Qu'ils viennent du nord ou du midi, les barbares étrangers au culte de Marie, et qu'ils remplissent tout le moyen âge de leur nom et de leurs exploits. Bientôt les Goths, les Francs, les Angles, les Saxons, les Normands, s'apaisent à la vue de ses bannières, se couchent comme de timides agneaux au pied de ses autels, donnent à leurs filles son nom béni et lui bâtissent les belles cathédrales de France, d'Espagne et d'Angleterre. Les clients de Marie demeureront les maîtres de l'Europe; mais les musulmans, ses ennemis, battus à Poitiers par Charles-Martel, reculeront en Espagne, en Portugal, en Sicile, jusqu'à ce qu'après avoir abandonné Tolède, Cordoue, Murcie, Grenade, aux chevaliers parés des couleurs de la Vierge, ils rentrent comme une mer débordée dans les sables où s'ensevelit leur fanatisme. A l'autre extrémité de l'Europe, le Danemark entreprend deux croisades contre les idolâtres du Nord en l'honneur de Marie, et la Pologne, se levant au cri belliqueux de ses hymnes, détruit les derniers restes du paganisme en Prusse et en Poméranie.

Faut-il des croisades contre la licence des mœurs et les désordres des Albigeois ? Marie les inspire, saint Fran-

çois et saint Dominique les commandent, et le combat s'engage. Ah ! ne me citez ni ces siéges sanglants qui ont signalé la valeur de Montfort, ni ces luttes où la justice est allée peut-être jusqu'à la cruauté. Les véritables armes, c'est le chapelet, ce chapeau de fleurs dont saint Dominique couronne la Reine des cieux ; le véritable camp, c'est la portioncule, cette humble terre abandonnée où saint François se bâtit une masure sous le titre de Sainte-Marie-des-Anges, et où il forma tant d'apôtres et de docteurs qui ont vivifié le monde par leur séraphique sainteté ; le véritable bouclier, c'est le scapulaire, qui a tant de fois préservé le corps des coups les plus mortels et qui préserve plus sûrement encore les âmes des feux de l'enfer. Ce n'est pas seulement l'Église tout entière qui célèbre ces grandes victoires ; ce sont dans l'Église les nations vaillantes et privilégiées qui servent Marie, c'est la France, qui porte le titre de royaume de Marie. Lorsque le Ciel veut sauver ce peuple presque enseveli sous ses ruines et délivrer son sol généreux des insolences de l'étranger, voilà qu'une vierge sort du modeste sanctuaire de Notre-Dame de Bermont. Elle a été instruite par Marie ; elle est terrible comme une armée rangée en bataille ; elle déploie cette bannière blanche où flottent sa devise et son cri de guerre : Jésus ! Marie ! Jésus ! Marie ! ces mots jettent la terreur dans les rangs ennemis, l'Anglais recule à Orléans, à Patay, à Beaugency, et le roi, conduit par la vierge de Vaucouleurs, va recevoir son sacre aux pieds de Notre-Dame de Reims. Marie est la patronne de la France, et Jeanne d'Arc, par la grâce de Marie, en est devenue la libératrice.

Ainsi s'achevait ce moyen âge qui a vécu mille ans, en mettant Marie à la tête de toutes ses entreprises, en la proclamant la Dame et la Reine du monde, et en faisant du service de Marie le drapeau des écoles, la gloire

des rois, le mobile de l'honneur, la pensée commune et le rempart assuré de la chrétienté tout entière. Voici les temps modernes, avec l'irréligion sous le nom de réforme, et le paganisme sous le nom de renaissance. Quel danger pour le culte de Marie ! La réforme l'attaque au nom de l'Évangile, comme si l'Évangile n'en était pas le fondement. Elle le proscrit au nom de la tolérance, comme si la tolérance la plus élémentaire n'était pas de souffrir qu'un fils invoquât sa mère, honorât son nom et portât ses images. Ah ! que faites-vous, réformateurs égarés ? Cet *Angelus* dont vous proscrivez le son et dont vous abattez les cloches, mais il vient de réunir quarante mille soldats sous la conduite d'un capucin, qui sont allés arracher Belgrade aux mains de Mahomet II ; ce rosaire que vous brisez, va gagner la bataille de Lépante, et infliger à l'irréconciliable ennemi du nom chrétien, une honte éternelle ; ces bannières que vous déchirez, la Pologne les recueille, le grand Sobieski les mènera devant Vienne, en s'écriant : *Marchons contre les Turcs, sous l'assistance de Marie*, et c'en sera fait, grâce à Marie, du croissant, qui ne cessera plus de décroître. Mahomet, grâce à Marie, est à jamais désarmé, vaincu et avili !

Pendant que Sobieski sauve l'Europe orientale de l'invasion des musulmans, la France, qui est le cœur et la tête de l'Europe occidentale, redouble envers Marie de piété et d'affection. Déjà elle lui avait dû saint Louis, né d'un vœu de la reine Blanche ; et les grandes victoires de Bouvines, de Mons en Puelle, de Cassel, avaient été hautement attribuées au secours de Marie par Philippe-Auguste, Philippe-le-Bel, Philippe de Valois, qui l'avaient invoquée dans le péril et qui la glorifièrent dans le triomphe. Mais voici qu'il se prépare quelque chose de plus fameux encore : Louis XIII met son royaume et sa

arie elle-même, véridique souvenir du culte qu'elle a
çu dans le passé, prophétique annonce du culte que
i réserve l'avenir le plus lointain, expression complète
s hommages, de la confiance et de l'amour de toutes
s générations : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent*
nnes generationes.



HUITIÈME CONFÉRENCE[1].

DU BLASPHÈME.

Le premier commandement, par lequel Dieu nous ordonne de l'adorer et de n'adorer que lui seul, est suivi de deux autres, qui n'en sont que le développement substantiel et pratique : l'un nous apprend quel est le crime que l'adoration réprouve entre tous les autres, ce crime c'est le blasphème ; l'autre nous enseigne le principal devoir public de l'adoration ; ce devoir c'est la sanctification du dimanche.

Le blasphème, qui sera le sujet de cette conférence, peut être appelé la Passion de Dieu, autant du moins que la folie humaine peut la rêver en tordant ses bras trop courts, et en dirigeant ses coups impuissants vers l'Être qu'elle brave et qu'elle n'atteint jamais.

Mais un jour Dieu prit un corps et une âme, descendit sur la terre, se fit homme sous le nom de Jésus-Christ, et vécut trente-trois ans de la vie mortelle. Bientôt les blasphémateurs s'emparèrent de lui, le condamnèrent à mort et l'étendirent sur une croix. Ce fut le vendredi 23 mars, l'an 33 de notre ère. Écoutez comment ils

1 Cette conférence a été prêchée le vendredi saint.

traitent cette victime qui s'élève au Calvaire, obscurcie par ses larmes, défigurée par ses douleurs, abreuvée de fiel et de vinaigre, couronnée d'épines, tout près de rendre le dernier soupir. Je les vois sur la montagne sainte divisés en trois groupes :

Ici, la foule ignorante, aveugle et furieuse : elle blasphème ce Dieu qu'elle acclamait il y a cinq jours, elle secoue la tête avec ironie en passant devant l'instrument de son supplice, elle s'écrie ; *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*. C'est le blasphème irréfléchi de l'ingratitude populaire.

Là, le groupe des scribes, des pharisiens, des princes des prêtres qui ont ameuté tout ce tumulte. Ils savent ce qu'ils ont fait, ceux-là, et ils viennent jouir de leur ouvrage. Ils raillent Jésus et ils lui disent : *Tu prétendais sauver les autres, et tu ne peux te sauver toi-même !* Ils croient avoir aboli à jamais le Christ et sa doctrine ; c'est le blasphème médité de la science, blasphème impuissant sur Dieu, mais trop puissant sur l'homme.

Enfin, à côté de Jésus sur une croix semblable à la sienne, écoutez ce voleur qui croit avoir le droit de vomir à son tour la raillerie et l'injure, en se plaignant que Dieu ne le délivre pas ; c'est le blasphème de l'orgueil et de la misère.

Or, le spectacle que le Calvaire nous offre aujourd'hui, n'est que la mise en scène des passions ameutées contre Dieu dans tous les lieux et dans tous les temps. Toujours les mêmes blasphèmes, et toujours les mêmes mensonges : ingratitude dans les hommes égarés qui crient contre Dieu sans savoir pourquoi ; haine dans ces savants aveuglés et pervertis qui corrompent, pour attaquer Dieu, la théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature et la critique ; orgueil dans ces prétendus misérables, qui, au lieu de souffrir et de se résigner, se font de leur fausse

misère un titre, non pour nier Dieu, mais ce qui est plus coupable, pour défier sa puissance et braver ses foudres vengeresses.

Voilà le blasphème avec les trois degrés de sa perversité.

L'ingratitude en a fait une habitude populaire; la haine en fait une science infernale ; l'orgueil, pour comble de délire, en veut faire le droit de la misère humaine.

Je viens signaler, flétrir, pleurer au pied de cette croix ces monstres d'ingratitude, de haine et d'orgueil. O mon Dieu ! c'est véritablement votre Passion que je vais réciter. Donnez à ma parole un peu d'onction ; suppléez aux accents tout glacés de ma bouche ; apprenez à ceux qui écoutent comme à celui qui parle, la science des saintes larmes, des nobles indignations, des attendrissements divins. Je m'adresse à un siècle qui s'est accoutumé à tout entendre, et que l'excès du mal n'indigne plus. Devrais-je, enfant de ce siècle, renoncer à mon devoir, de peur d'irriter l'impiété ou de déplaire à la fausse prudence. Non ! ce jour sacré m'avertit que c'est Dieu qu'il faut venger, et non le monde qu'il faut servir. *O Crux, ave!*

I. Le plus beau privilége de l'homme, c'est la raison ; et la plus belle manifestation de la raison, c'est la parole. Par cette double puissance, et de concevoir la pensée et de la produire au dehors, l'homme a l'honneur incomparable de ressembler fidèlement à Dieu concevant et produisant de toute éternité son Verbe, qui est sa raison substantielle et sa parole adorable. En donnant à l'homme tiré du néant cette double faculté, Dieu a voulu que l'homme, seul témoin intelligent des merveilles de la nature et de la grâce, fût établi dans ce monde pour être par sa raison le roi des créatures, et

pour leur servir d'organe et d'interprète par sa parole. Seul, l'homme comprend Dieu ; seul, il le glorifie ; seul, il épèle et il prononce son nom avec reconnaissance et avec amour.

C'est ce nom éternel qu'invoquèrent tous les patriarches, et que les prophètes exaltèrent à l'envi ; c'est en ce nom trois fois saint qu'espèrent tous les élus des deux Testaments ; c'est ce nom, tout ensemble terrible et béni, qui fut annoncé à toutes les nations comme le premier objet de leur adoration et de leur amour. Le Seigneur ne donne aux hommes que dix commandements, et l'un des dix a pour objet exclusif le respect dû à son nom ; le Fils de Dieu n'enseigne à son Église qu'une formule de prière, et des sept demandes de cette prière dominicale, la première ne se rapporte qu'à la sanctification du nom du Seigneur, tant il est dans la volonté de Dieu que toute bouche humaine évite avec un saint effroi tout ce qui pourrait déroger à l'honneur dû à ce nom redoutable, et que toute langue le confesse et dans le temps et dans l'éternité [1].

Eh bien ! qu'est-ce que le blasphème populaire, sinon l'oubli de la raison, la profanation de la parole, un crime de lèse-majesté divine, une dérision sacrilége de la prière, et, pour tout dire en un mot, un monstre d'ingratitude.

Le blasphème est condamné par la raison, puisqu'on n'y trouve ni profit comme dans l'injustice, ni plaisir cruel comme dans la vengeance, ni volupté comme dans les dérèglements de la chair, et que le penchant naturel de l'homme pour les agréments et pour les biens de ce monde n'est ni flatté ni satisfait. Quel bien, même naturel et passager, peut procurer le blasphème ? Quelle joie,

[1] *Instruction pastorale de* Mgr PARISIS, évêque de Langres, *sur l'archiconfrérie réparatrice des blasphèmes*

même ignoble et sensuelle, peut-il donner au cœur le plus grossier? Aucune, même dans l'ordre des choses les plus profanes et les plus inutiles. Le blasphème ne produit ni avantage, ni jouissance, ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour soi-même, ni pour les autres. Le blasphème n'est que le mal pour le mal. L'âme sortie d'elle-même par une irritation violente ne se possède ni ne se connaît plus. Un dépit, un mécompte, un accident inattendu, un trait du hasard, une ombre, un rien, tout l'exaspère. Ne pouvant se venger à son gré sur des êtres souvent déraisonnables ou insensibles, le blasphémateur s'en prend à Dieu, et lui envoie, mêlés à son nom trois fois saint, des dédains, des malédictions, des défis, locutions abominables quoique peu précises, formules d'exécration qui épouvantent la foi et qui contristent profondément, je ne dis pas toute âme chrétienne, mais tout homme sensé. Or, je le demande, quel rapport y a-t-il entre votre mécontentement et le blasphème qui l'exprime? entre l'animal rétif que vous châtiez et Dieu dont vous adjurez le nom incommunicable? entre ce verre qui se brise entre vos mains et le ciel immobile qui couvre votre tête? O raison de l'homme, qu'es-tu devenue?

Le blasphème est une profanation de la parole, puisque vous vous servez, pour insulter Dieu, du don merveilleux que seul dans le monde vous avez reçu pour le louer et le bénir. C'est avec ce verbe rapide que vous déshonorez son nom, que vous obscurcissez sa gloire, que vous attentez à sa majesté. Vous faites de ce nom qu'il a mis sur vos lèvres, l'expression de la colère et l'assaisonnement des plus criminels discours. Vous souillez, vous avilissez par un usage odieux, cette langue que Dieu pouvait clouer à jamais au fond de votre palais, et qu'il n'a déliée que pour en tirer, comme d'une lyre harmo-

nieuse, l'hymne de votre respect et de votre affection [1].

Le blasphème est un crime de lèse-majesté divine, puisque vous vous attaquez à Dieu lui-même formellement, directement, personnellement. Le larcin, la calomnie, l'homicide, sont aussi des offenses très-graves contre Dieu, mais leur objet immédiat n'est que la fortune, la réputation, la vie de l'homme. Dans le blasphème au contraire, l'objet immédiat, et, si on peut le dire, la matière du péché, c'est Dieu, c'est sa nature, c'est son essence, ce sont ses perfections infinies.

Le blasphème est une dérision sacrilége de la prière, puisque, empruntant la langue de l'Église, la langue des anges, vous détournez les mots qui la composent de leur acception sacrée, et qu'au lieu d'y attacher, comme les fidèles, un sens de profond respect et de particulière bénédiction, vous leur donnez un sens injurieux et exécrable. Ah ! laissez à ceux qui prient leurs saintes formules, et si elles ne montent de votre cœur à vos lèvres que par plaisanterie et par bravade, et non par adoration et par amour, de grâce épargnez à nos oreilles cet accent irrité qui les transforme en blasphème. Quand on aime Dieu, on ne contracte pas de telles habitudes ; quand on les a contractées dans les jours coupables, on s'en corrige après sa conversion. Que diriez-vous d'un fils qui mêlerait à tous ses propos une locution dont le sens explicite, ou au moins implicite, serait équivalent à ces mots : Maudit soit mon père ! Non, dans cet oubli de la raison, dans cette profanation de la parole, dans cet attentat de lèse-majesté divine, dans cette sacrilége dérision de la prière, il n'y a point d'excuse ; et si ce n'est pas la haine réfléchie, c'est un monstre d'ingratitude, puisque au lieu de remercier Dieu de la raison, vous abdiquez ce privilége, puisque au lieu d'user de la parole, vous en profanez le

[1] *Instruction pastorale* de Mgr Parisis, évêque de Langres.

don, puisque vous ne reconnaissez un maître et un seigneur que pour l'exécrer, puisque vous ravissez à la prière ses mots les plus chers, ses termes les plus saints, et que vous en faites la langue du dépit, de la colère, de l'injure et de la vengeance.

Approfondissez tant que vous le voudrez ce sujet, quel que soit le blasphème, vous êtes un ingrat. Attaque-t-il Dieu ? C'est un père que vous outragez, malgré la vie qu'il vous donne et qu'il vous conserve. Jésus-Christ ? C'est un sauveur dont vous méprisez l'incarnation, les mérites et la mort. L'Église ? c'est une mère dont vous oubliez les soins, la sollicitude, la tendresse et le dévouement. La sainte Vierge ? C'est une médiatrice qui a cent fois obtenu votre grâce en fléchissant le bras de son divin Fils. Les anges et les saints ? Ce sont des amis et des frères qui vous ont rendu mille services et qui, du haut du ciel, toujours attentifs à vos besoins, s'empressent autour de votre faiblesse, couvrent de leurs ailes votre corps et votre âme, et par l'appui invisible qu'ils vous prêtent, empêchent votre pied d'aller se heurter contre la pierre.

Écoutez comment Dieu, Jésus-Christ, l'Église, vous reprochent doucement votre ingratitude et vous rappellent leurs bienfaits. Ce sont les lamentations qui conviennent à cette solemnité :

Dieu disait aux Juifs : O mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Je t'ai tiré du milieu des nations et de la servitude de l'Égypte ; j'ai marché devant toi dans une colonne de flamme et de fumée, je t'ai nourri d'un pain miraculeux et j'ai fait jaillir l'eau du rocher sous la verge de ton chef ; j'ai fait tomber devant toi les murs d'airain ; tu as demandé des rois pour te gouverner, je t'ai envoyé David et Salomon ; des prophètes pour t'instruire, je t'ai donné les Jonas, les Isaïe

et les Amos ; des miracles pour frapper tes yeux, j'ai arrêté le soleil, suspendu le cours du Jourdain, entr'ouvert les abîmes ; des consolateurs dans ton exil, j'ai suscité Daniel et Jérémie ; des héros pour présider à ton retour, j'ai sacré les Zorobabel et les Machabées. Ah ! si les païens m'avaient maudit, je l'aurais supporté ; mais tu blasphèmes, toi, mon champ, ma vigne, mon héritage, toi, mon ami, avec qui je ne faisais qu'un cœur et qu'une âme !

Jésus-Christ, du haut de sa croix, dit au peuple de Jérusalem : Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? J'ai choisi ta patrie pour le théâtre de mes bienfaits et de mes miracles; j'ai donné à Bethléem et à Nazareth une gloire immortelle ; cette terre, ces murs, ce temple, cette cité, sont à jamais consacrés par ma présence et par ma vie ; j'ai béni tes enfants et je leur ai promis le ciel, j'ai guéri tes malades par centaines, j'ai réhabilité tes pécheresses repentantes, j'ai consolé tes affligés, j'ai ressuscité tes morts. Ah ! si les Romains et les étrangers blasphémaient sous ma croix, je n'en serais point surpris, mais c'est toi, toi, mon fils, toi, mon sang !

L'Église vous dit à son tour : O mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Tu étais la victime de l'infamie, de la polygamie, de l'esclavage ; j'ai brisé le joug qui pesait sur toi. J'ai défriché tes forêts avec les mains de mes religieux, et ton âme avec les sueurs de mes apôtres et les bénédictions de mes pontifes. La civilisation moderne est mon ouvrage, c'est à moi que tes mœurs doivent leur douceur, tes lois leur équité, les princes leur esprit paternel. Fils aîné des nations, c'est par moi que tu domines dans le monde, que tu tiens partout le sceptre de la parole, que tu sèmes au loin les merveilles de ton industrie. Ah ! si les idolâtres ou les musulmans blasphémaient contre moi, je le supporterais

encore ; mais toi que j'ai baptisé dans la grâce, instruit dans la vérité, nourri et fortifié de la chair et du sang d'un Dieu, toi, le convive de ma table, l'héritier de mon royaume et de mes promesses ! Tout ce que tu as, tout ce que tu es, tout ce que tu sais, tu le tiens de moi, ingrat, et c'est moi seule que tu persécutes, c'est ta mère que tu renies, que tu maudis et que tu blasphèmes !

Venez, prophètes du Seigneur, ô David qui soupirez si éloquemment les douleurs du Christ, et vous, Jérémie, qui seul avez pu égaler les lamentations aux calamités, venez, tout ce que vous avez dit de l'ingratitude des Juifs, les chrétiens le reproduisent ; nous sommes toujours le peuple incirconcis et blasphémateur ; le torrent d'imprécations et d'injures qui a commencé avec le monde, coule plus profond, plus large et plus abondant que jamais, il déborde également dans les villes et dans les campagnes, il inonde toutes les âmes, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, il laisse sur toutes les lèvres un impur limon, il exhale une odeur infecte qui répand partout le venin, la contagion et la mort. Prophètes du Seigneur, je vous demande, pour pleurer sur tant d'ingratitudes, vos yeux, votre cœur, votre foi, et je me prosterne avec vous au pied du Dieu crucifié : *O Crux, ave !*

II. Saint Augustin dit quelque part que si Dieu reparaissait dans le monde sous une forme humaine, les hommes chercheraient aussitôt un autre calvaire pour l'y crucifier. Ajoutons que l'acte d'accusation est dressé et augmenté de jour en jour, comme s'il s'agissait d'un criminel que le monde cherche depuis dix-huit siècles. La science prétendue n'a point cessé, en effet, d'instruire ce procès, les scribes sont toujours assemblés, ils s'agitent toujours, et le blasphème coule de leurs lèvres et de

leurs plumes avec cette préméditation qui caractérise la haine, et cette variété infinie de caractères, de tons et de nuances, qui atteste une inépuisable fureur contre un éternel ennemi. Cet ennemi, c'est Dieu.

Dieu l'avait prédit par la bouche de David : *Ils se réunissent contre moi, ils tiennent conseil pour rassembler sur ma tête les tourments que me prépare leur haine toute gratuite* [1].

Salomon avait pénétré en détail leurs menées odieuses; il a entendu leurs complots, il les a dévoilés : *Enveloppons le juste dans nos piéges, se disent-ils, parce qu'il est contraire à nos œuvres et qu'il nous reproche nos péchés. Il se vante d'avoir la science de Dieu, et il se nomme le Fils de Dieu. Il nous est odieux à voir, car sa vie est différente de la vie des autres, et ses voies ne sont pas les nôtres. Voyons si ses paroles sont vraies. Interrogeons-le par l'outrage et le supplice, condamnons-le à la mort la plus infâme* [2].

Les persécutions du glaive n'avaient pas encore cessé que la philosophie païenne commençait contre Dieu et contre son Christ cette guerre de la parole et de la plume. Celse et Porphyre l'inaugurent, Julien la poursuit avec le prestige de ses victoires, l'élégance recherchée de son style et l'autorité de la puissance impériale : triste condition pour un peuple quand c'est le souverain qui fournit l'exemple du blasphème et qui lui donne de la vogue ! Lucien le mettait alors en dialogues piquants pour le rendre populaire ; les beaux esprits de l'Empire se formaient à l'école de cette ironie savante : il fut de mode de mépriser, comme Julien les appelait, Mathieu, Marc, Luc et Jean. L'idolâtrie, grâce au blasphème, eut encore un retour d'honneur et de gloire.

Ce n'est pas assez des attaques du dehors, voici celles

[1] Ps. CXXXIX, 2-3. [2] Sap., II, 12-20.

du dedans. La théologie se corrompt et devient hérétique. En moins d'un siècle, Arius a nié la divinité de Jésus-Christ, Eutychès sa double nature, Nestorius sa personne unique, Sergius ses deux volontés ; Macédonius s'attaque à la divinité du Saint-Esprit, Nestorius à la maternité divine de Marie, les manichéens à l'essence même de Dieu. Toutes les croyances chancèlent sur leur base ; les saints et les docteurs réunis en concile se bouchent les oreilles au récit des nouveautés exécrables présentées sous le nom de la science ; Arius semble triompher, le monde un moment sembla devenir arien. Le blasphème fait encore une fois le malheur du monde.

Regardez ces tristes contrées de l'Orient devenues la proie du schisme et de l'hérésie. Qui enchaîne, loin de Rome et du centre de l'unité, ces Églises autrefois si fameuses ? Des préjugés et des blasphèmes étayés autrefois par la science de Photius et l'autorité des empereurs, mais qui aujourd'hui n'ont plus ni fondement ni raison d'être. Oui, quand il n'y a plus de questions dogmatiques, quand le retour à l'unité semble assuré, quand le mur de division qui séparait l'Orient de l'Occident est détruit, pourquoi tarde-t-on de se donner la main ? Que reste-il entre Rome et Constantinople ? Rien, et ce rien est tout ; ce rien, c'est quelque vieux blasphème contre le vicaire de Jésus-Christ

S'il y eut comme une trêve dans la Passion de Dieu, ce fut dans les beaux jours du moyen âge, où la société européenne était chrétienne et profondément croyante. Alors le blasphème était rare et sévérement réprimé ; Abailard lui avait prêté sa plume, mais il se rétracta ; Alcuin, saint Anselme, Pierre Lombard, Vincent de Beauvais, Dante, Gerson, les théologiens du nord et les poètes du midi, n'ont eu pour le nom de Dieu que des actes d'adoration et des élans d'amour ; leur foi, que l'on

nous présente comme aveugle et déraisonnable, était aux mains du génie une force qui soutenait, épurait, agrandissait la raison et l'élevait à des hauteurs sublimes, inconnues à la pure philosophie humaine. Saint Thomas domine tous les autres. Ah ! que j'aime à citer ce nom ! Quelle condamnation contre ceux qui veulent donner à la science le privilége d'attaquer Dieu, comme si l'on ne pouvait vérifier les titres et les enseignements de la foi qu'avec le blasphème, et comme si notre esprit ne pouvait approcher des mystères que pour les déchirer ! Le génie de saint Thomas a tout abordé ; ses études ont tout approfondi ; il a expliqué et justifié tous les dogmes et toutes les pratiques ; il a soulevé et résolu toutes les difficultés qui peuvent s'offrir à l'intelligence humaine : c'est le plus hardi des penseurs, mais c'est le plus humble des chrétiens. Jamais raison n'a été plus curieuse, mais jamais foi n'a été plus soumise. Tout l'édifice de nos croyances, de la base au sommet, est scruté, étudié, fouillé avec une justesse de coup d'œil et une exactitude de détails auxquelles on ne peut rien comparer, et de cet examen, il n'est sorti qu'un cri d'amour vers le Seigneur.

Et vous me demanderiez, après cela, de saluer la révolte de Luther contre l'autorité de l'Église comme le signal de l'affranchissement de l'esprit humain, et d'admirer dans les auteurs de la réforme du XVI[e] siècle les émancipateurs de la raison ! Non, jamais, car ce fut plutôt le règne et le triomphe du blasphème. Luther, Calvin, Zwingle et les autres maîtres de la réforme ont déclaré la guerre tout à la fois à la raison et à l'Église : à la raison, en érigeant en dogme le fatalisme, en proclamant l'inutilité des bonnes œuvres, en ruinant ainsi l'ordre moral, le progrès, la civilisation : à l'Église, en l'appelant la sentine de tous les vices, la nouvelle Babylone, la bête

signalée par l'Apocalypse, et en infligeant au Pape le titre d'ante-christ. Que reste-t-il après trois siècles, de ces thèses savantes et de ces pamphlets grossiers ? La science a péri, le blasphème vit encore. Mais le blasphème a suffi pour perdre l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, l'Angleterre, la Hollande et une partie de la France ; mais depuis que la théologie protestante n'est plus qu'un mot et que, de dogme en dogme, elle a fini par tout nier, ceux qui le voient, ceux qui le déplorent, ceux qui voudraient remonter du fond de l'abîme, après avoir reconnu et les erreurs de leurs pères et le néant de leurs propres croyances, sont encore retenus, à la veille de leur conversion, par quelque préjugé, et ce préjugé est un blasphème. Le P. Newmann hésita trois ans à sortir de l'Église anglicane et à rentrer dans la véritable Église. Et savez-vous pourquoi? Parce qu'il craignait que le Pape ne fût l'ante-christ !

Mais si jamais la puissance du blasphème devint formidable, ce fut dans le dernier siècle, où elle avait rallié autour d'elle la philosophie, l'histoire, les sciences exactes, la littérature et la poésie, pervertissant tout à la fois la réflexion et l'expérience, l'érudition et le goût, l'imagination et la mémoire. « Mentez, mentez, disait le coryphée de cette science infernale, il en restera toujours quelque chose. »

Et ils ont menti à la nature, en cherchant dans son sein des blasphèmes contre Dieu et contre l'Écriture sainte ; à l'histoire, en la travestissant pour la tourner contre l'Église et la faire entrer dans cette immense conspiration ; aux sciences exactes, en faisant de leur méthode l'unique démonstration de la vérité, et en niant l'existence même de Dieu, parce que cette existence, qui éclate comme la lumière, ne sort pas, comme une équation algébrique, de trois chiffres assemblés par les cal-

culs de l'esprit; à l'éloquence, en la mettant, comme Rousseau l'a fait, au service du doute et de la volupté; à la littérature et à la poésie, en leur coupant les ailes qui leur avaient servi jusqu'alors pour s'élever au ciel, et en les changeant en des furies odieuses qui vomissent la haine aux portes de l'enfer. Et le malfaiteur transcendant qui a entraîné tous les talents de son siècle dans cette guerre déclarée à Dieu et à l'Église, Voltaire, le contempteur du peuple, le flatteur des princes, à la fois souple et superbe, également propre à amuser la populace et à parler délicatement aux esprits polis, Voltaire, qui avait fait du mensonge la loi de toute cette littérature, a fait du blasphème son mot d'ordre: « Écrasons l'infâme! » L'infâme, c'est Jésus-Christ. L'Encyclopédie ne se lit plus, j'en conviens; d'Holbach, Diderot, Helvétius, ne sont plus que des noms; les sophismes de Rousseau ont été dévoilés; Voltaire a été pris en flagrant délit de mensonge et d'ignorance; Dieu n'a point été atteint sur son trône ni Jésus-Christ sur sa croix, et l'Église demeure debout sur le roc immobile où le Dieu de l'Évangile l'a placée. Oui, les blasphémateurs ont passé, mais c'est en emportant leurs victimes. Ils ont fait leur œuvre, ils ont perdu trois générations, ils ont ouvert sous les pas de vos pères les gouffres de la révolution et de la Terreur; ils ont fermé le ciel à leur derniers soupirs; ils ont voilé le soleil aux yeux affaiblis d'un siècle tout entier. C'est de la fumée, mais une fumée sortie de l'abîme; c'est de l'écume, mais une écume qui ne se retire jamais sans laisser sur la rive les débris des plus affreux naufrages

Ah! s'est-elle retirée, cette écume blasphématoire? Ou plutôt n'envahit-elle pas, de jour en jour, et toujours sous le nom de la science, des esprits et des cœurs qu'elle avait jusque-là épargnés? Ce sera le caractère de notre

siècle d'avoir attaqué Dieu, non-seulement dans les livres sérieux, mais dans les romans, dans les revues, dans les journaux, sinon avec un dessein aussi suivi, du moins avec tant de voix et tant de plumes que jamais le blasphème n'a été aussi étourdissant. On dirait une immense armée sans chef visible, montant à l'assaut du ciel sur tous les points à la fois et entraînant derrière elle, non plus l'élite des lettrés, mais des peuples entiers. Le blasphème est devenu la chronique du mois et la nouvelle du jour. Tout le réveille ou l'exalte. Au premier bruit d'un scandale qui aurait éclaté dans le sanctuaire, à l'assaut, journalistes ! et ces braves montent à l'assaut de l'Église sans vérifier la nouvelle, et quand il faut la démentir le lendemain, ils glissent honteusement au bas d'une page quelques lignes équivoques que personne ne lit : l'impression est produite et le blasphème reste. Qu'on découvre je ne sais quelle hache de pierre ou quel fer de lance, ou bien qu'on croie avoir trouvé quelque homme fossile, à l'assaut, érudits et savants ! et les voilà qui montent à l'assaut des Écritures, démolissant David, Josué, Moïse, et refaisant l'histoire et le monde; et quand il se trouve que cet homme fossile n'est pas même un homme, silence ! silence ! point de rétractation, l'impression est produite, et le blasphème reste. Le Pape est-il mort? Non, mais il est malade; à cette nouvelle, les impies chantent en chœur l'enterrement du dernier Pape et la chute irrémédiable de l'Église. Et le lendemain, quand il faut avouer que le Pape se porte bien, l'impression est produite, et le blasphème reste. Le roman fait rêver à la femme légère et au jeune homme chez qui les passions s'éveillent, une conscience sans remords, puisque les remords y sont traités de préjugés et de chimères. Le saint nom de Dieu n'y est jamais prononcé qu'avec un accent marqué d'insulte et de moquerie ; la confession y

prend les méprisables couleurs d'une incurable imbécillité ; le prêtre catholique est, selon le besoin, ou un idiot, ou un ignorant, ou un hypocrite ; s'il parle, c'est pour tendre des piéges ; s'il se montre, il faut redouter quelque malheur : la forme du blasphème varie, mais le blasphème demeure le fond du roman. On a cent et cent fois réfuté les mensonges accrédités par l'histoire ; mais quand on n'ose plus les répéter dans les livres sérieux, on les réimprime dans les almanachs, et le blasphème, chassé de la bibliothèque, trouve une place dans l'atelier. Tantôt la haine éclate sous la forme d'un regret poétique, et l'auteur de la *Confession d'un enfant du siècle* s'imagine que le règne du Christ touche à sa fin :

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé ;
Ta gloire est morte, ô Christ, et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.
Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière [1].

Non, malheureux ! non, tes louanges sont des mépris et tes baisers des trahisons ! Tantôt cette haine revêt les formes de la philosophie, elle se dit spiritualiste, et à ce titre elle obtient encore des hommages, et il y a d'honnêtes gens qui lui rendent des actions de grâces, quoiqu'elle nie l'efficacité de la prière, la possibilité du miracle, l'action directe de Dieu sur le monde, et que ce Dieu du rationalisme ne soit plus le Dieu vivant dont nous avons besoin, mais seulement une statue, une image, un marbre. Là, par un autre blasphème et pour atteindre Dieu plus sûrement, la haine se fait sceptique et panthéiste. Elle présente Dieu comme la substance universelle qui change et se modifie sans cesse, qui se

[1] Alfred de Musset.

développe et progresse indéfiniment, et, supprimant du même coup les idées nécessaires, immuables, absolues, qui sont l'appui, la lumière et la règle de notre intelligence, elle arrive à la négation directe de ce principe fondamental. Il est impossible d'affirmer en même temps le oui et le non sur le même point. La raison ainsi ruinée, on professera l'identité de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière, de la nécessité et de la liberté, du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de l'Être et du néant. Hegel l'affirme au nom de la science, ses disciples le répètent au nom d'Hegel, et le blasphème devient comme le privilége de tous ceux qui se piquent de penser un peu.

Voyez, en effet, comment dans ces ténèbres affreuses naissent et se meuvent à l'aise deux nouvelles écoles de blasphème, l'école positiviste et l'école critique : l'école positiviste qui ne reconnaît que ce qui se voit, se sent, se touche, et borne toute la vie et tous les devoirs de l'homme à son expérience personnelle ; l'école critique, plus délicate et plus discrète en apparence, plus redoutable en réalité, parce qu'elle érige le dédain en vertu et que dans le roman sacrilége qu'il lui a plu d'intituler la *Vie de Jésus*, elle a, par un art tout nouveau, trouvé, selon l'expression d'un grand écrivain [1], le moyen de faire de l'éloge la forme la plus répugnante du blasphème. Voilà cette race d'esprits déliés et corrompus, qui n'ont nul souci du vrai et du faux, qui se bercent d'images et qui paient leurs lecteurs d'un vain cliquetis de mots. Ce fut la gloire de Socrate d'avoir purgé sa patrie de ces blasphémateurs publics. O Dieu ! où sommes-nous, puisque après dix-huit siècles de christianisme, nous voilà réduits à envier le sort de la Grèce païenne et à souhaiter qu'un autre Socrate vienne délivrer la civi-

[1] M. de Montalembert.

lisation moderne de l'affreuse tyrannie des sophistes.

Tel est notre siècle : il passera, je le sais, avec ce tumulte affreux, et Dieu, Jésus-Christ, l'Église, le pape, tout demeurera debout; mais comptez, si vous le pouvez, les victimes et les ravages que le blasphème y a déjà faits : tant d'hommes sans Dieu, tant de chrétiens sans Christ, tant de fidèles devenus les ennemis de l'Église, tant de catholiques hostiles au pape, tant d'imaginations encore jeunes que les romans ont perdus, tant de goûts délicats que la poésie incrédule a flétris, tant d'esprits élevés à qui le rationalisme a fait croire que le surnaturel, le miracle et la religion révélée sont passés de mode, et vous tremblerez en regardant autour de vous. Comptez ceux pour qui il n'y a plus de croyances religieuses, mais seulement des opinions, ceux pour qui le dogme et la morale ne sont plus que des idées flottantes, incertaines, allant et venant selon l'humeur et le caprice, et vous tremblerez en vous regardant vous-mêmes. Et vous serez effrayés pour vos fils, pour vos filles, pour votre fortune, pour le repos de votre vieillesse et pour l'honneur de votre nom. Aveugles et ignorants que nous sommes ! Quand c'est notre droit, notre bien, notre réputation qu'on attaque, l'intérêt personnel, la loi, la société, tout s'émeut et se récrie! Et quand il s'agit de Dieu, on nous trouve indifférents ! Comme si le blasphème lancé contre Dieu ne retombait pas sur nos têtes ! Comme si ce trait qui ne saurait atteindre son objet ne se retournait pas contre nous, perçant au cœur et à l'esprit l'enfant, la jeune fille, l'adolescent, la femme, ôtant la pudeur à l'homme timide, les remords à l'homme coupable, la raison à l'homme intelligent, la foi à tout le monde. Non, ce n'est pas pour Dieu que je me plains, c'est pour vous ; ce n'est pas pour nos autels que je parle, c'est pour vos foyers ; ce n'est pas l'Église que je défends, c'est la

propriété, la famille, la société, dont elle est la remp... Et quand, pour excuser le blasphème scientifique, vous venez m'objecter la liberté des discussions et les convenances de la forme, ah ! je m'indigne toujours au nom de vos plus chers intérêts, car il me semble entendre crier dans vos rues et sur les places publiques la libre circulation des poisons sous la seule réserve que le vase sera élégamment travaillé, et qu'il portera l'étiquette et le paraphe d'un pharmacien pourvu de son diplôme.

O croix sainte ! guéris, je t'en conjure, cette société empoisonnée. Tu es le remède, tu es la vie, sauve-la des faux sages qui la perdent et enseigne-lui la vraie science. *O crux ave !*

III. Jésus-Christ sur la croix avait à sa droite et à sa gauche deux compagnons de son supplice. Tous deux, dit le texte sacré, l'accablaient d'abord de reproches et d'invectives ; mais l'un reconnut sa faute, l'avoua, confessa la divinité de Jésus-Christ, et obtint du divin Maître l'assurance qu'il entrerait le jour même en paradis : ce fut le bon larron ; l'autre, persistant dans ses blasphèmes, s'indignait de n'être point délivré et accusait le Sauveur de ne pas faire de miracle pour lui : ce fut le mauvais larron.

Voilà, dans ce tableau, l'image de la religion entre les deux peuples qui se partagent le monde moderne, et dont l'un parle la langue de la pénitence, l'autre celle du blasphème. Petits et grands, riches et pauvres, prêtres et fidèles, tous nous sommes coupables, tous nous sommes sur la croix. Mais les uns acceptent cette croix et conquièrent le ciel à la suite du bon larron, les autres la maudissent et meurent, comme le mauvais larron, dans l'impénitence finale.

Tournez-vous à gauche, et écoutez cet homme qui pré-

tend trouver dans son supplice un titre pour se révolter contre Dieu. Voici quelque chose de plus incroyable et de plus odieux que tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Ce n'est plus le blasphème irréfléchi de la foule, ce n'est plus le blasphème médité de la fausse science, c'est le droit au blasphème, revendiqué au nom des souffrances et des malheurs de l'humanité : Si tu es le Christ, si tu es Dieu, affranchis-nous, sauve-nous, et nous croirons en toi : *Si tu es Christus, salvum fac temetipsum et nos.* »

Cet homme qui revendique le droit au blasphème a été, dans notre siècle orgueilleux, un prodige d'orgueil. Il était sorti des murs de Besançon, affamé de bruit bien plus que d'argent, et capable de tout dire, pourvu qu'il fût écouté. On lui pardonnait tout parce qu'on lui croyait du génie, il osa tout parce qu'il n'avait que de l'orgueil, et je ne sais, en vérité, quel fut le plus coupable, ou du sophiste qui proféra de telles paroles, ou du siècle qui écouta un tel sophiste. Que n'a-t-il pas dit, en effet, en se jouant des plus saintes choses, et en confondant, par un rapprochement impie, l'injustice et le droit, l'obéissance et la révolte, le mariage et la licence des mœurs ? Il a dit : « La propriété, c'est le vol ; le gouvernement, c'est l'anarchie; la femme, c'est la débauche. » Mais un jour, fatigué de harceler la terre, il se leva de sa croix avec un geste plus menaçant, et les yeux tournés vers le ciel, il écrivit en ces mots ce qu'il appela *la philosophie de la misère*, et ce que la postérité appellera à plus juste titre la théorie du blasphème :

« Je nie la suprématie de Dieu sur l'humanité, je re-
« jette son gouvernement providentiel, dont la non-exis-
« tence est suffisamment établie par le martyre de notre
« espèce ; je décline la juridiction de l'Être suprême sur
« l'homme, je lui ôte ses titres de père, de roi, de juge,

« bon, clément, miséricordieux, secourable, rémunéra-
« teur et vengeur. »

Après avoir dépouillé Dieu de ses attributs, il l'accable de reproches : « Pourquoi me trompes-tu ? Pourquoi, « par ton silence, as-tu déchaîné en moi l'égoïsme ? « Pourquoi m'as-tu soumis à la torture du doute, doute « de la vérité, doute de ma conscience, doute de toi- « même, et, comme conséquence de ce doute, nécessité » de la guerre avec moi-même et avec mon prochain. »

Aux reproches succèdent l'ironie et l'insulte : « Voilà, « Père suprême, ce que tu as fait pour notre bonheur « et pour ta gloire ; voilà quels furent dès le principe « ta volonté et ton gouvernement ; voilà le pain pétri de « sang et de larmes dont tu nous a nourris. Les fautes « dont nous te demandons la remise, c'est toi qui nous les « fais commettre ; les piéges dont nous te conjurons de « nous délivrer, c'est toi qui nous les as tendus, et le « Satan qui nous assiége, ce Satan, c'est toi. »

Mais le délire monte toujours ; le blasphémateur, prenant ses propres insultes pour le signal de sa victoire prochaine, croit avoir vaincu, désarmé, détrôné le Seigneur : « Nous étions comme des néants devant ta ma- « jesté invisible, à qui nous donnions le ciel pour dais et « la terre pour escabeau. Ton nom, si longtemps le der- « nier mot du savant, la sanction du juge, la force du « prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable re- « pentant, eh bien ! ce nom incommunicable, désormais « voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi les « hommes. »

Pardon ! mon Dieu ! pardon ! Mais il ajoute encore : « Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et « mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est « le mal ! »

Faut-il achever cette page blasphématoire ?.... Oui, je

l'achèverai malgré le dégoût qu'elle m'inspire et l'horreur dont elle vous pénètre. Le sophiste de la misère termine en ces mots : « Tant que l'humanité s'inclinera « devant un autel, l'humanité, esclave des rois et des « prêtres, sera réprouvée ; tant qu'un homme, au nom « de Dieu, recevra le serment d'un autre homme, la so- « ciété sera fondée sur le parjure ; la paix et l'amour « seront bannis d'entre les mortels. Dieu ! retire-toi ! « car dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, « je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es que « le bourreau de ma raison et le spectre de ma cons- « cience [1]. »

Et maintenant, pour purifier mes lèvres, je voudrais embrasser ce crucifix, et me faisant votre interprète, je voudrais lui dire : Dieu, non ce n'est pas sottise et lâcheté, mais intelligence et force ; Dieu, non ce n'est pas hypocrisie et mensonge, mais vérité ; Dieu, non ce n'est pas tyrannie et misère, mais liberté et richesse ; non, Dieu, ce n'est pas le mal, c'est le bien.

Il lui disait, ce sophiste : « Dieu ! retire-toi ! » Et pendant vingt ans encore, Dieu, loin de se retirer, lui a conservé la santé, l'intelligence et la vie ; mais l'impie ne s'est servi de ces biens que pour le maudire encore. Dieu lui a laissé à la main cette plume qui l'insultait, mais la dernière encre qui en a coulé, ç'a été pour souiller nos évangiles d'un commentaire plus sacrilége encore que tout le reste, où le *Pater* est appelé une réclame, Jésus-Christ un charlatan, la résurrection de Lazare une comédie, l'eucharistie un fétichisme, le christianisme une œuvre diabolique : commentaire dont la justice humaine s'est émue, qu'elle a flétri, supprimé et détruit par un jugement solennel.

[1] P.-J. Proudhon, *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère.*

Et cependant Dieu s'obstinait auprès du blasphémateur ! Dieu lui a envoyé, à l'heure suprême, le prêtre et le crucifix, Dieu a essayé de fléchir et de ramener cette âme agonisante, Dieu l'a regardé jusqu'à la fin avec tristesse, avec compassion, avec amour, et à toutes ces instances, il n'a obtenu qu'une réponse : Dieu ! retire-toi !

Il est mort, ce sophiste, comme le larron du Calvaire, avec toutes les apparences de l'impénitence finale. Sa dernière pensée, qui la connaît ? Dieu seul, qui attendait toujours. Son sort éternel, qui l'a réglé ? Dieu seul, qui ne cesse d'être père qu'en ce moment décisif, mais impénétrable, où la mort l'oblige à être un juge. Ah ! s'il n'appartient à personne de prononcer sur cette question, laissez-nous pleurer la fin lamentable de cet homme, dont l'Église de Besançon avait enregistré le baptême et dont l'Église de Paris n'a pu célébrer les obsèques. Laissez notre foi, notre raison, se plaindre qu'un tel convoi, sans croix, sans prêtre et sans prières, ait eu pour cortége presque toute une ville, qu'un tel sophiste compte par milliers des admirateurs et des amis, et qu'en suivant jusqu'à sa dernière demeure l'insulteur de Dieu, Paris se soit fait solidaire et complice de ses crimes. Jérusalem, du moins, Jérusalem, malgré son impiété, n'avait pas relevé le cadavre du larron blasphémateur ; elle ne l'a pas accompagné avec une marche triomphale ; parmi les scribes et les pharisiens de la ville déicide, il ne s'est pas trouvé comme à l'Institut de France, un bel esprit pour célébrer cette mémoire odieuse aux gens de bien, et incliner le sceptre de sa critique devant ce front qui se dressait contre le ciel et contre Dieu [1]. O scandale ! c'est le spectacle qui vient d'être donné au monde, et le monde le tolère ou l'applaudit. Et ce bel esprit, qui excuse

[1] M. Sainte-Beuve, dans la *Revue contemporaine.*

qui admire et qui préconise le blasphémateur moderne, assure à ses lecteurs que le Dieu, objet de tant d'insultes, n'est que le Dieu des théologiens. O circonstance vraiment atténuante ! Comme si le Dieu de saint Paul, de saint Augustin, de saint Thomas et de Bossuet, n'était pas aussi le Dieu de Platon, de Pascal, de Leibnitz, de Corneille, de Racine, de Louis XIV et de Napoléon. Tais-toi, avocat du blasphème, tais-toi, le vieux Corneille s'indigne de ces artifices de la parole et de ces nuances de la pensée qui sont tout le mérite, tout le fond de la critique contemporaine, et je l'entends te répondre par la bouche de son Polyeucte, avec cette langue si nette et si franche du XVIIe siècle :

> Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers;
> C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
> Et la terre et le ciel n'en connaissent pas d'autre.

Mais je me tourne à la droite de la croix, sentant le besoin de prier, le besoin d'espérer pour mon siècle que le blasphème a son contre-poids, et qu'il est des âmes sauvées et converties par la douleur.

Écoutez donc, ô vous tous qui souffrez, vous qui êtes pauvres, vous qui êtes tristes, vous qui sentez, comme le bon larron, le poids et les angoisses de la croix ; écoutez, vous tous, qui que vous soyez, car quels que soient votre condition, votre âge, votre fortune, fils de l'humanité, vous êtes sur la croix et vous y resterez jusqu'à votre dernier soupir ; écoutez, votre croix, c'est le travail, et le travail c'est la condition de l'humanité tout entière.

Il faut le reconnaître et l'avouer, nous ne pouvons échapper à notre sort, mais notre sort est bien mérité, et l'aveu du bon larron est le premier acte de justice qu'il

faut faire sur nous-mêmes : *Meritò hæc patimur*. Oui, travail, souffrances, douleur, maladies, angoisses, agonie affreuse, mort plus affreuse encore, voilà notre partage. Le travail est la loi du monde, le devoir de l'homme, l'honneur et la perfection de la vie ; ici-bas le travail succède au travail, comme le jour au jour et le devoir au devoir. Le travail est plein de sueurs, de larmes, de mécomptes, car c'est le châtiment de notre nature déchue, c'est la peine prononcée sur notre tête au premier jour, après la condamnation de notre premier père, c'est l'expression même de la justice éternelle : *Meritò hæc patimur*.

Si parfois le fardeau menace de vous accabler, qui que vous soyez, ouvriers de la pensée, de la parole, de la justice, du sacerdoce, de la force publique, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, tournez-vous vers ce Crucifié qui, tout innocent qu'il était, a payé à Nazareth dans sa vie privée le tribut du travail des mains, dans sa vie publique le tribut de sa parole, dans son agonie le tribut de ses prières, sur sa croix le tribut de ses douleurs, et qui a jeté ainsi sur tout travail, sur toute peine, sur toute angoisse, le reflet éternel de sa lumière en les transfigurant dans la majesté et dans la gloire. Ah ! quand la splendeur du Père est devenue l'humble ouvrier de Nazareth, quand la bouche du Verbe est abreuvée de fiel et de vinaigre, quand celui par qui tout a été fait n'a plus ni robe ni vêtements, quand Jésus-Christ souffre, agonise, expire, pécheurs et coupables que nous sommes, nous siérait-il de nous plaindre, et qu'est-ce que notre croix en comparaison de la sienne. Non, mon Dieu ! non, notre sort n'a rien qui nous étonne. Dieu du travail, de la douleur et de l'agonie, donnez-nous de travailler et de souffrir pour mieux vous ressembler ; nous mourrons, s'il le faut, dans le travail

et dans la souffrance ; c'est toujours de la justice : *Meritò hæc patimur.*

Et comme si ce n'était pas assez de ressembler à Dieu pour nous inspirer patience, résignation et courage, l'Église nous enseigne encore que le travail et la douleur ne profitent pas seulement à nous-mêmes, mais à nos frères. Tous les chrétiens sont, par la communion des bonnes œuvres qui règne dans le christianisme, associés aux mérites de nos souffrances. O vous qui avez le cœur grand, soyez donc, par ce sacrifice non moins glorieux que celui du soldat qui sauve sa patrie ou que celui du martyr qui honore sa religion, soyez donc, dans le secret de votre Calvaire, le héros de la douleur et le rédempteur d'un proche, d'un ami, d'un étranger et même d'un ennemi. Chaque souffrance de plus que vous endurez, c'est pour un frère une souffrance de moins ; votre travail console des affligés ou rachète des captifs ; vos larmes empêchent des larmes de couler dans d'autres yeux ; plus vous êtes éprouvé, plus Dieu épargne à d'autres les épreuves et les sacrifices. Ah ! je fais appel à votre générosité, et je vous entends dire : Mon Dieu ! encore plus de travail et de douleur pour moi, si ce travail doit donner à mon frère plus de repos et de joie, et ce sera encore de la justice : *Meritò hæc patimur.*

Le bon larron ajoute : *Seigneur, souvenez-vous de moi auprès de votre Père.* C'est la foi, l'espérance, la prière après la résignation et le courage ; la foi, car il reconnaît dans Jésus-Christ son Seigneur et son maître ; l'espérance, car il entrevoit ce royaume à venir dont Jésus-Christ va prendre possession ; la prière, car il conjure Jésus-Christ de ne pas l'oublier auprès du Père céleste. Voilà tout le secret des consolations que l'orgueil ne veut ni recevoir ni demander. Que cet orgueil s'étonne, se scandalise et s'irrite, je le comprends, il cherche ici-bas

ce qui n'y peut pas être, ce qui n'y a jamais été, ce qui n'y sera jamais ; il cherche la récompense. Mais l'homme qui travaille et qui souffre sous l'œil de Dieu, sachant qu'il suit sa loi, qu'il fait son devoir, qu'il marche à sa destinée, sait aussi que cette loi n'a de sanction qu'au delà du tombeau, que ce devoir n'est reconnu et jugé que dans l'éternité, que cette destinée n'est accomplie que dans le ciel. Ici le mérite, ailleurs la gloire et les applaudissements ; ici le combat, ailleurs la couronne. Oh ! que cette espérance est belle à travers les sueurs du travail et les larmes de la douleur ! Que cette prière est éloquente au milieu des angoisses, des tribulations, des oublis, des ingratitudes, des mépris de nos semblables ! quel que soit ton travail, ô homme, quitte un moment des yeux l'enclume, le métier ou le sillon, ou bien dépose ton livre et ta plume, et pour reprendre haleine, relève vers le ciel ce front ruisselant, cette poitrine haletante, cet esprit fatigué, et tu croiras, tu espéreras, tu prieras toujours, et au lieu du blasphème, tu n'auras qu'un sourire sur les lèvres et des larmes dans la voix pour t'écrier toujours : *Seigneur, souvenez-vous de moi !*

Jésus fait-il attendre un seul instant la réponse ? Non, et cette réponse est claire, cette assurance est formelle : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis : Hodiè mecum eris in paradiso.* Quoi ! le paradis à un voleur, le paradis pour une prière, le paradis sans retard, sans partage et sans retour ! Oui, mes frères, tout cela est vrai de toute vérité, certain de toute certitude, l'Évangile l'atteste, l'Église le croit et l'enseigne, et la croix le rappelle aujourd'hui.

Ah ! puisque à droite et à gauche de cette croix on a entendu d'un côté la prière de l'humanité, et de l'autre le blasphème de l'orgueil, regardez et voyez ce que

lent la prière et le blasphème, et décidez de quel côté s voulez vous faire une place. A gauche, quelle atti- e impudente ! quels yeux hagards ! que de fronts ppés et noircis par la foudre ! quels cris de haine, de vengeance et de mort ! quels noms odieux légués à l'histoire ! quels souvenirs accablants ! quels désespérés ! A droite que de douces larmes et d'ardentes prières ! quelles conversions inattendues ! quelles pénitences profondes ! quelle espérance ! quelle certitude de l'avenir éternel.

A gauche, l'impie Pharaon précipité dans la mer Rouge, Holopherne tué par la main d'une femme, Sennachérib assassiné par ses fils, Antiochus frappé d'une plaie incurable, Nicanor dont la tête est exposée à la malédiction publique, Julien l'Apostat percé d'une flèche miraculeuse, Arius s'arrachant les entrailles et expirant dans les plus cruelles douleurs, Nestorius dont la langue tombe rongée et dévorée par les vers, le blasphémateur du dernier siècle appelant avec des cris de rage un prêtre sans pouvoir l'obtenir, et le blasphémateur du siècle présent repoussant avec ironie le prêtre qui l'aborde, épouvantable fin de celui qui a dit : *Écrasons l'infâme,* fin plus épouvantable encore de celui qui a dit : *Dieu, c'est le mal !* Voilà le cortége du mauvais larron. Où vont-ils ? Où sont-ils allés ? Où habitent-ils aujourd'hui ? L'Écriture ne le dit point, l'Église l'ignore, Jésus-Christ s'est tû.

A droite, le larron converti est mis à la tête des apôtres, des évangélistes et des martyrs, Jésus-Christ le montre aux anges comme le premier trophée de sa grâce et le premier fruit de sa rédemption. Derrière lui se pressent de siècle en siècle ces foules innombrables qui ont prié comme lui sur la croix du repentir. Ils montent, ces heureux voleurs, comme saint Chrysostôme les appe-

lait si gracieusement, ils montent du fond des bagnes et des prisons, du pied des échafauds, de tous les degrés de l'échelle sociale, de toutes les croix noblement acceptées; pauvres et riches, puissants et misérables, enfants, jeunes gens, vieillards, tous les chrétiens, quels qu'ils soient, qui ont porté le joug du travail et poussé vers le Seigneur un cri de foi, de délivrance et de repentir. Voilà le cortége du bon larron. Où vont-ils ? Où sont-ils ? L'Écriture le dit, l'Église le proclame, Jésus-Christ l'assure : en paradis ! en paradis ! *Hodiè mecum eris in paradiso !*

O croix, demeure donc, les bras étendus et la tête levée, jusqu'à la fin des temps, à l'horizon de ma patrie ! Tu es le pardon de Dieu, l'espérance de la terre, le gage sacré de la vie et de la miséricorde. Tu as fait connaître Dieu à l'homme ; tu nous as rendus sages, heureux et libres, tu nous sauves et tu nous promets le ciel. Ah ! j'en jure par Celui qui a sauvé le monde, non, s'il plaît à Dieu, les blasphèmes ne t'ébranleront jamais dans nos contrées. Viens sur mon cœur et sur mes lèvres, viens que je te brûle de mes embrassements, viens que je t'arrose de mes larmes ! Plus on t'a avilie, et plus tu nous es chère ; plus tu as entendu d'injures, et plus nous te devons d'hommages et de réparations ; plus on t'a arraché d'âmes par la parole et par la plume, plus nous t'en rendrons par la prière et par le zèle, heureux si Jésus-Christ agrée nos efforts et s'il laisse un jour tomber de cette croix un regard qui nous dise comme au bon larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis !*

NEUVIÈME CONFÉRENCE [1].

DE LA LOI DU DIMANCHE.

Il faut adorer Dieu et n'adorer que lui seul : c'est le premier précepte du Décalogue.

Ce précepte, que l'Homme-Dieu appelle lui-même le premier et le plus grand des commandements, est appliqué et complété par les deux préceptes qui le suivent; l'un vous signale le plus grand crime que l'adoration défende : ce crime, c'est le blasphème; l'autre vous indique le plus grand devoir que l'adoration commande : ce devoir, c'est l'observation du dimanche.

Après avoir flétri le blasphème, j'ai entrepris de justifier et de célébrer le dimanche, terminant ainsi, dans le plus beau dimanche de l'année, le cours de nos conférences annuelles.

Ce n'est plus le temps où les lois, les coutumes et les mœurs, d'accord avec la foi, faisaient du commandement que je vous prêche, un devoir civil aussi bien qu'une obligation de conscience. Après qu'un pouvoir impie eut fermé les temples, détruit les autels, effacé de notre langue le nom même du dimanche, et régné pendant dix ans

[1] Cette conférence a été faite le jour de Pâques.

sur les ruines de notre patrie, l'effet de cette odieuse révolution s'est perpétué jusqu'à nos jours, et les voies de Sion sont encore dans le deuil parce qu'on ne vient presque plus à nos solennités. Les églises sont ouvertes ; mais combien de chrétiens en ont oublié le chemin ! Le dimanche a repris son nom dans notre langue ; mais pour combien d'hommes ce mot sacré n'a-t-il plus de sens ni de vertu ! Les ennemis du christianisme ont dit dans leur cœur : *Ne laissons pas sur la terre la moindre trace des jours du Seigneur* [1]. Cette promesse a été démentie, mais ce qu'ils n'ont pu réaliser dans la société, dans combien d'âmes ne l'ont-ils pas accompli ! Que d'esprits prévenus ! que de cœurs pervers, où la loi du dimanche a été effacée ! Que de prévarications secrètes et publiques ! Que d'ignorants et que de coupables ! que de dangers ! que de fléaux ! que de victimes !

Plus l'oubli du dimanche s'introduit dans les mœurs publiques, moins aussi il cause d'inquiétudes et de surprises, moins le remède devient pratique et applicable. Que faire, en effet, avec des populations qui, ne venant plus ni entendre notre parole, ni voir nos cérémonies, échappent à l'action de notre saint ministère ? Il ne nous reste pour elles que des prières et des larmes ; mais vous, qui nous écoutez encore et qui conservez avec l'Église, au moins dans les grandes solennités, des relations extérieures, vous pouvez, du moins, être repris et exhortés. Je viens donc, en toute franchise, poser devant vous cette double question : *Qu'est-ce que le dimanche? Comment faut-il observer le dimanche* ? Dans la première partie, je vous ferai connaître l'origine et les motifs de la loi ; dans la seconde, les obligations qu'elle impose : tel est l'objet de cette conférence.

Vierge sainte, si le vendredi fut le jour de vos douleurs,

[1] *Ps*. XXIII, 8.

le dimanche est le jour de votre allégresse et de vos triomphes. J'entends les anges vous dire aujourd'hui : *Réjouissez-vous, Reine des cieux, car Jésus est ressuscité*, et nous vous répondons du fond de notre exil : *Jésus est ressuscité, Reine des cieux, priez pour nous. Regina cœli.*

I. Qu'est-ce que le dimanche? Le mot lui-même dit assez la chose : c'est le jour du Seigneur. Tous les temps, sans doute, appartiennent à Dieu : il tient dans sa main les jours qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore; mais dans cette vaste échelle, il a marqué, dès le commencement, les intervalles sacrés de la prière et du repos et les heures qui sont plus spécialement à lui. Cette institution remonte au berceau du monde et à l'origine de toutes choses. Quand le Créateur eut séparé les eaux de la terre, tendu le ciel comme un pavillon, semé dans les cieux les étoiles qui l'éclairent et dans nos champs les fleurs qui les décorent, quand il eut fait l'homme à son image et qu'il eut remis dans ses mains le sceptre du commandement, le septième jour succéda aux six premiers, le repos à l'action, le jour du Créateur au jour de la créature : *Dieu*, dit le texte sacré, *se reposa le septième jour, le bénit et le sanctifia* [1]. Voilà l'origine du dimanche. Dès lors, la grande œuvre est complète, le cours du temps est fixé, et jusqu'au dernier jour du monde, toutes les choses rouleront dans le cercle mystérieux dont l'auteur suprême a marqué le commencement, l'ordre et la fin. C'est pourquoi Moïse, s'adressant aux Juifs, leur dit : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat* [2], montrant assez par là qu'il n'imposait pas un précepte nouveau, mais qu'il rappelait un commandement ancien, et qu'il sanctionnait une loi naturelle et

[1] *Gen.*, II, 2-3. [2] *Exod.*, XX, 8-11.

primordiale par l'autorité d'une loi écrite. Il ajouta : *Vous travaillerez six jours et vous vaquerez à tous vos ouvrages ; mais le septième jour est le repos du Seigneur votre Dieu. Ce jour-là, vous ne ferez aucune œuvre, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni les animaux qui vous servent, ni l'étranger qui habite dans vos foyers. Car, en six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour ; voilà pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié*[1].

Ainsi parlait le Seigneur à Moïse enfermé avec lui dans les splendeurs enflammées et foudroyantes du Sinaï. Moïse allait descendre de ces nuées mystérieuses, mais Dieu le retint pour lui dire : *Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras : Ayez bien soin de garder mon sabbat ; car c'est le signe de l'alliance entre vous et moi pour toutes les générations. Gardez mon sabbat, car il est saint pour vous ; celui qui le profanera mourra, celui qui travaillera en ce jour sera exterminé du milieu du peuple. Entre les fils d'Israël et moi, c'est un signe perpétuel*[2]. Puis le Seigneur insiste encore, il se répète, et il ne laisse aller Moïse qu'après l'avoir rempli de cette impression profonde dont il doit lui-même remplir le peuple en renouvelant le signe visible et solennel de l'alliance. Toute l'histoire d'Israël servira de sanction à ce grand commandement. Si le peuple prospère, c'est parce qu'il gardera le sabbat ; si sa captivité se prolonge à Babylone, ce sera pour avoir violé le repos du saint jour[3] ; s'il rentre à Jérusalem, son premier soin sera de restaurer toutes les cérémonies publiques de la sanc-

[1] *Exod.*, XX, 8-11.
[2] *Exod.*, XXXI, 12-17.
[3] *Paral.*, XXXVI, 21 ; *Jérém.*, XXV, 12.

tification hebdomadaire, tant il sent que ce devoir importe à son salut et à sa gloire.

Cependant, au déclin de la législation mosaïque, la rigueur de ce devoir dégénéra en excès, et la superbe susceptibilité des pharisiens fit d'une loi pleine d'honneur et de liberté une loi pleine de ridicule et de contrainte. L'Homme-Dieu vint alors apprendre au monde que *l'homme n'a pas été fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme* [1]. En cela, comme en tout le reste, il ne voulait pas *détruire la loi* mais *l'accomplir et la perfectionner* [2]. Sans changer la substance de ce grand précepte, il en modifia la lettre et l'application, ou par lui-même ou par ses apôtres, et comme *il est maître de tout et même du sabbat* [3], il autorisa son Église, dont la juridiction est souveraine, à transférer l'observation du repos du septième jour de la semaine au premier. C'est ainsi que le dimanche fut substitué au sabbat; c'est ainsi que la loi du dimanche est, dans toute la force et toute la rigueur de l'expression, la loi de l'Homme-Dieu.

La détermination d'un jour nouveau, partie changeante d'un précepte invariable, marqua naturellement le passage de l'ancienne alliance à la nouvelle ; et cet acte, émané de l'Homme-Dieu, rendit plus saint encore le temps qu'il réservait pour la gloire et pour le service de son Père. Le dimanche est vraiment le jour que le Seigneur a fait, car c'est dans ce jour que se réunissent et se résument toutes les merveilles et tous les grands souvenirs de la nature et de la grâce. Le dimanche est l'anniversaire du miracle qui a créé le monde et du miracle qui l'a sauvé. C'est le dimanche que le Père, commençant à manifester sa gloire, dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* [4]. C'est le dimanche que le Fils, lumière

[1] *Marc*, II, 27.
[2] *Matth.*, V, 17.
[3] *Ibid.*, XII, 8.
[4] *Gen.*, I, 3.

spirituelle des âmes, s'est élevé radieux du fond du tombeau et qu'il est ressuscité dans tout l'éclat de la puissance et de la majesté. C'est le dimanche que l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, enflamma leur zèle, délia leur langue encore embarrassée, et donna pour la première fois à des bouches ignorantes le don d'éclairer et de convertir l'univers tout entier. Gloire au dimanche ! s'écrie saint Jean Chrysostôme ; ce jour a vu l'enfer détruit, le péché effacé de la terre, le démon réduit en captivité, et les hommes réconciliés avec leur auteur. Gloire au dimanche ! Dieu, qui semblait s'être retiré du monde depuis la faute de notre premier père, reprenant ce jour là possession de son héritage, a commencé à rétablir son règne dans tous les esprits et dans tous les cœurs.

Le nom du dimanche, désormais sacré, va prendre place dans les Écritures. Au témoignage de saint Luc et de saint Paul, les disciples s'assemblent pour la fraction du pain le premier jour après le sabbat : *unâ sabbati, per unam sabbati*[1] : ainsi s'expriment les écrivains sacrés employant encore la langue de la synagogue ; mais quelques années après, pour désigner ce jour, saint Jean emploie le terme nouveau, la langue de l'Église : *in dominicâ die*[2]. Veut-on nommer les disciples de l'Homme-Dieu, c'est à la sanctification du dimanche qu'on les reconnaît et qu'on les signale. Pline, dans sa lettre à l'empereur Trajan, les représente comme se réunissant tous ensemble « au jour du soleil », jour qui, chez les Romains, était le premier de la semaine, et correspondait au dimanche[3]. Les apologistes de la religion chrétienne, rendant compte de leur foi aux empereurs, en résument, pour ainsi dire, toutes les pratiques obligatoires dans les

[1] *Act.*, XX, 7 ; *I Cor.*, XVI, 2. [2] *Apoc.*, I, 10. [3] PLINE LE JEUNE, X, 97.

saints exercices du dimanche : « A l'aube du jour que vous appelez jour du soleil, dit saint Justin, les chrétiens des villes et des campagnes quittent leurs travaux ordinaires et se réunissent dans un même lieu. Là, nous lisons, selon que le temps le comporte, les commentaires des apôtres ou les écrits des prophètes. Quand le lecteur a fini, le prêtre qui préside, adressant à l'assemblée une pieuse instruction, exhorte tous les assistants à mettre en pratique les grandes et belles doctrines qu'ils viennent d'entendre. Puis tous se lèvent, et parmi de ferventes prières, le pain et le vin sont offerts à Dieu. Le président de l'assemblée poursuit dans un profond recueillement le cours des prières et des actions de grâces, auxquelles le peuple répond : Ainsi soit-il. Puis on fait à tous les assistants la distribution et le partage de ce qui a été consacré, et l'on envoie par le diacre une part aux absents[1]. »

Telle est la loi du dimanche dès les temps apostoliques. Ouvrez maintenant l'histoire de l'Église, vous ne trouverez pas une page où elle ne soit glorifiée, si les peuples l'observent, vengée, si les peuples l'oublient. Avertissements et anathèmes des Pères les plus éloquents, enseignements des pasteurs, définitions des conciles, tous les moyens dont l'Église dispose, toutes les voix qu'elle inspire, sont mis au service de cette loi fondamentale et divine qui, après avoir été la loi d'Adam et d'Abraham, sous l'empire de la nature, la loi de Moïse sous l'empire de la crainte, est devenue, sous l'empire de la grâce, la loi de l'Homme-Dieu et demeurera jusqu'à la fin des temps la loi de son Église.

Quand Dieu, Jésus-Christ, l'Église ont ainsi parlé, notre devoir est de nous taire, d'adorer et d'obéir ; mais en établissant le repos du dimanche, le Seigneur a dai-

[1] *S. Just. apol.*, I, 66-67.

gné le justifier aux yeux mêmes de notre raison. Les traditions les plus anciennes et les plus populaires, les lois des nations les plus sages, l'expérience la plus constante de l'humanité viennent sanctionner le Décalogue.

Interrogez la tradition, elle vous répondra que la durée de la semaine a chez tous les peuples quelque chose de mystérieux et de sacré qui est antérieur aux lois des hommes et supérieur aux calculs de la science. Dieu s'est plu en quelque sorte à écrire partout le nombre sept, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre révélé, pour graver plus profondément dans les esprits et dans les mœurs l'idée de ce repos qui doit revenir chaque semaine jusqu'à la consommation des siècles. Dès le début de la Bible, vous trouverez l'effigie de ce sacré septénaire. Ainsi, l'œuvre de la création s'accomplit dans sept jours; le déluge commence sept jours après le dernier avertissement que Noé donna à ses contemporains, et l'arche qui portait dans ses flancs le germe d'un nouveau monde s'arrêta en Arménie après sept mois d'inondation. Conformément au Décalogue, les fêtes principales devaient se prolonger pendant sept jours ; la Pentecôte revenait sept semaines après la Pâque, la terre jouissait tous les sept ans d'une année de repos, et après sept fois sept ans les Juifs célébraient leur jubilé par les cérémonies les plus magnifiques. Pourquoi les purifications qui se renouvelaient jusqu'à sept fois ? Pourquoi ce chandelier à sept branches qui brillait dans le sanctuaire de Jérusalem ? Pourquoi David chantait-il sept fois par jour les louanges de Dieu ? Pourquoi l'avènement du Christ est-il fixé, en dernier lieu, après septante semaines ? Les Pères et les docteurs nous répondent que Dieu voulait perpétuer par là sous toutes les formes, sur tous les monuments, dans tous les symboles, le souvenir de l'ordre qu'il avait im-

primé au cours des choses et du repos hebdomadaire dont il avait donné à l'homme le précepte et l'exemple.

Ces traditions d'une loi imparfaite et figurative continuent encore sous la loi de justice et de perfection. Le nouveau Testament parle comme l'ancien, Jésus comme Moïse, l'Église comme la synagogue. Nous voyons percer la même pensée, reluire le même nombre dans les sept sceaux qui ferment le livre des révélations, dans les sept demandes de l'oraison dominicale, dans les sept diacres institués par les apôtres pour la distribution des aumônes et le service des autels, dans les sept heures canoniales qui composent la prière de l'Église. Ce nombre mystérieux, après avoir été celui de la nature et de la grâce, sera encore celui de la grâce éternelle, car il resplendira, selon saint Jean, autour du trône où est assis l'Agneau sans tache. En un mot, Dieu nous dit sans cesse : « Souvenez-vous du mystère de la création qui fut accompli dans sept jours ; c'est dans la même limite que vous travaillerez et que vous vous reposerez, voilà pourquoi je l'ai tant de fois écrite, gravée, figurée et reproduite sous vos yeux. »

Ce n'est pas seulement dans la Bible et dans l'Évangile que vit cette tradition de la grande semaine. La philosophie païenne l'a connue et glorifiée. Pythagore nommait le nombre sept le chiffre vierge ; Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, l'appelle le nœud de toutes choses. Lisez ce beau morceau dicté à l'orateur romain par le génie des Grecs, et vous verrez comme il entend la voix humaine partagée en sept tons, toute mélodie sortant des sept notes de la gamme, les sphères célestes coordonnées entre elles, dans l'immensité des espaces, par cette loi suprême, et l'harmonie universelle, établie d'un bout du monde à l'autre, avec ce poids, ce nombre et cette mesure qui n'appartiennent qu'à l'architecte divin.

La science moderne, si superbe qu'elle soit, n'a cessé d'ajouter à ces données de la tradition. Étudie-t-elle la lumière, elle la montre fractionnée en sept parties, et toute couleur est rapportée à l'une des sept modifications du spectre solaire. S'applique-t-elle à reconnaître et à diviser les phases de la vie, chaque septième année révélera dans l'homme un renouvellement de ses organes et un changement analogue dans son intelligence et son caractère : tant il est vrai que toutes les forces de la nature, unies par un lien étroit et assorties à la même pensée, se prêtent un mutuel concours pour faire ressortir dans le nombre sept la base de tout l'univers, en manifester l'équilibre et justifier cette parole de l'Écriture : *La sagesse divine s'est bâti une maison, elle a taillé sept colonnes pour la soutenir*[1].

Aussi le précepte traditionnel du repos hebdomadaire, qui fait entrer la vie de l'homme dans ce vaste système, appartient-il à tous les temps et à tous les peuples. Rien de plus universel que cette institution ; l'erreur en a altéré la forme, mais le fond en demeure inaltérable. Voyez les restes épars du peuple juif : sous quel soleil n'ont-ils pas porté leur tente ! mais sous quelle tente ont-ils oublié leur scrupuleuse vénération pour la loi du repos ? Quelles affaires, quel intérêt, quel plaisir peut arracher les fidèles enfants d'Abraham aux étroites observances du sabbat ? Ils n'ont plus ni temple, ni tabernacle, ni sacerdoce ; mais il leur reste le sabbat, dernier débris d'une loi condamnée, ou plutôt fragment sacré et immortel de ce moule divin où Dieu a jeté le monde. Il n'y a ni erreur si ancienne, ni superstition si grossière, ni aveuglement si profond, qui puisse prévaloir contre ce devoir naturel imposé à l'homme le septième jour. L'Afrique et l'Asie ont sur ce point des usages avec les-

[1] *Prov.*, IX, 1.

quels on ne transige point. Ainsi, les mahométans chôment le vendredi, les Chinois le lundi, les habitants de la Guinée le mardi. Assyriens et Germains, Gaulois et Bretons, barbares du Nord et du Midi, tous les peuples ont connu la semaine. Parmi les nations civilisées comme parmi les hordes de sauvages, dans les régions qui n'ont entre elles aucune communication, qui diffèrent de religion, de mœurs et de langue, la tradition est la même. Il faut donc, sous quelque latitude que l'on vive, entrer dans le concert universel, et obéir à cette loi générale des êtres qui a attiré et captivé partout l'attention du savant, comme elle a partout maîtrisé, dominé, entraîné la foule ignorante et les habitudes populaires.

Il était de la sagesse des grandes nations de reconnaître ce commandement traditionnel et de le consacrer par l'autorité des lois civiles. Elles comprirent que ce serait un désordre social que de l'oublier, un bien public que de l'observer et de lui rendre hommage. Les Césars, devenus chrétiens, n'ont point manqué à ce devoir : Constantin, le premier qui embrasse la foi catholique, porte le premier des édits sur cette matière ; les successeurs de ce grand prince maintiennent et développent cette législation [1] ; le droit romain adopte le dimanche et en règle l'observance ; les barbares convertis l'imposent à leurs peuples, comme on le voit par les lois de Gontran et de Childebert ; le génie de Charlemagne le comprend et le fait respecter dans toute l'étendue de son empire [2] ; si la sainteté de Louis IX s'offense de ceux qui le violent, la majesté de Louis XIV croit s'ennoblir encore en le dé-

[1] Notamment la constitution décrétée en 389 par les empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius, et celle des empereurs Léon et Anthénius, de 467.

[2] Édit du 22 mars 789, renouvelé en 813.

fendant[1]. Honneur à ces grands princes ! *Croyant être les ministres de Dieu pour le bien*[2], selon la parole de saint Paul, ils savaient que tout prospère au peuple qui observe le dimanche, parce que le dimanche prescrit contre l'oubli de Dieu, prévient la ruine des bonnes mœurs et entretient dans la famille et dans la société ces idées premières de respect et de devoir, fondement de tout ordre établi. Les lois nées de nos révolutions n'ont pas encore répudié tout à fait cet héritage pour la société moderne. En France, elles fixent au dimanche le repos obligatoire des fonctionnaires[3] ; elles interdisent ce jour-là l'exécution de toute sentence pénale[4] ; elles ordonnent la fermeture des tribunaux et la cessation des poursuites judiciaires[5] ; elles contiennent des prescriptions détaillées sur l'observation des fêtes chômées[6], et l'autorité de la Cour de cassation a solennellement prononcé, à plusieurs reprises, qu'on ne pouvait, sans commettre une contravention légale et encourir une peine civile, se livrer publiquement le dimanche à quelque travail[7]. Non, ce ne sont pas là des lois restrictives de la liberté de conscience, mais plutôt des lois protectrices de l'ordre commun et de l'honneur social. Professez, je le veux, le plus scrupuleux respect pour la vie privée du citoyen, ne descendez ni dans son for intérieur, ni même dans les secrets de son foyer ; mais quand il étale au grand jour un travail scandaleux, que l'État a interdit dans l'intérêt de tout le monde, allez hautement, la loi à la main, séparez la vie privée de la vie publique, et demandez-lui pour le dimanche, expression abrégée, mais complète, de toute

[1] Déclaration royale du 16 décembre 1698.
[2] *Rom.*, XIII, 4.
[3] Art. organ., 57e.
[4] Code civil, art. 25.
[5] Code criminel, art. 353.
[6] Loi du 18 novembre 1818.
[7] Entre autres l'arrêt de la Cour de cassation du 24 juin 1838.

la religion, la vénération que vous avez stipulée pour les cultes reconnus par l'État. Enfin, ce sont surtout des exemples que nous demandons aux princes et aux magistrats dépositaires de l'autorité, soit dans la cité, soit dans la patrie. Nous les adjurons, avec une liberté tout apostolique, non pas seulement de veiller à l'observation de ces lois si sages, mais de restaurer la loi elle-même par l'ascendant du bon exemple. Qu'importe le plus souvent à la société que ce musée, ce prétoire, ce palais s'achèvent quinze ou vingt jours plus tôt ! mais ce qui ne la laisse point indifférente, c'est de voir chaque dimanche la main de l'État dans cet édifice qui s'élève. Elle apprend à une telle école comment on brave le regard de son Dieu, comment on se passe de sa religion et de son culte, jusqu'à ce que ce bras qui ne se repose plus se brise dans l'excès de la fatigue et perde plus d'années de travail qu'il n'a gagné de jours sur la loi du repos.

L'expérience, en effet, ne permet pas d'en douter, en établissant de sept jours en sept jours le retour périodique de cette trêve décrétée sur la cime enflammée du Sinaï, Dieu a gardé une proportion exacte entre le travail et le repos, de sorte que l'un n'aboutisse pas à une fatigue insupportable, et que l'autre ne dégénère pas en une paresse avilissante. C'est la loi de l'harmonie humaine entre le corps et l'esprit, c'est le secret du Créateur, qui a fait de ce corps l'instrument du travail, qui en a pesé les forces, calculé l'énergie et déterminé la durée. Le cinquième jour eût été trop près, le dixième est trop loin ; entre les deux se trouve le septième, terme naturel du labeur qui n'épuise pas, échéance du repos qui met dans l'homme un principe de vie. Comparez, si vous en doutez encore, les robustes enfants du laboureur, qui laissent un jour sur sept la charrue paternelle, à ces tendres victimes de l'industrie qui ne quittent presque

jamais l'atelier ou la fabrique et qui fonctionnent comme l'outil dont on a armé leur main: chez ceux-ci, l'âme ne compte plus et le corps s'en va tous les jours, avant même d'avoir atteint son développement ; chez ceux-là, les membres, tour à tour affermis par le travail des six jours et reposés par la trêve du septième, croissent, grandissent et préparent au pays des remparts plus hauts que les tours et plus inexpugnables que les citadelles, tandis que leur intelligence, ranimée chaque dimanche dans les entretiens de la famille et dans les catéchismes de la paroisse, demeure, de génération en génération, une sorte d'héritage transmis avec la pureté du sang et le trésor des bonnes mœurs.

Cependant, au mépris de tant de témoignages, la France, il faut bien l'avouer, voulut un jour faire mentir la tradition et les lois, la sagesse de Dieu et l'expérience de l'homme. Nos législateurs révolutionnaires avaient réformé les monnaies, c'était leur droit ; qu'importe à Dieu l'image et le titre d'une pièce d'argent ? Lorsque les Juifs lui en présentèrent une, n'avait-il pas dit : *Rendez à César ce qui est à César*[1] ? On changea encore les mesures de longueur et de capacité ; qu'importe à Dieu ? N'est-il pas écrit qu'il *a livré la terre aux enfants des hommes*[2] ; qu'ils la mesurent et qu'ils l'exploitent à leur gré, c'est leur droit. Mais, après ces innovations, l'orgueil s'égara, s'enhardit et porta la main sur l'œuvre de Dieu. Le créateur avait partagé la semaine en sept jours, la créature lui en donna dix ; le Créateur s'était réservé le dimanche ; la créature l'abolit et se réserva le décadi. Qu'arriva-il ? La Terreur, qui, selon la remarque de Châteaubriand, pouvait tout en France, ne put réaliser ce grand changement : intimidations, menaces, récompenses, rien ne put accréditer une pareille innova-

[1] *Matt.*, XXII, 21. [2] *Eccl.*, III, 11.

tion. Le jour du repos légal, on paraissait en habit de fête pour feindre de se reposer : mais on violait en secret cette loi ridicule et impuissante, émanée de l'homme et datée de la veille. Le jour du dimanche, on affectait une tenue négligée : mais on observait dans l'intérieur des familles la grande loi du repos, promulguée par Dieu même, et dont l'origine remonte au berceau du monde. C'est qu'il y a dans les forces humaines et même dans les forces des animaux, une sorte d'impossibilité à travailler neuf jours de suite. Les moins religieux respectèrent alors le jour du Seigneur, accordant à la nécessité ce qu'ils avaient refusé au devoir ; et le paysan à qui on reprochait une inaction condamnée par les lois répondait avec une une naïveté pleine de vérité et de malice : Nos bœufs connaissent le dimanche, car au bout du sixième jour, leurs mugissements semblent appeler les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature.

Nous ne pouvons plus, il est vrai, invoquer en faveur du dimanche les répugnances unanimes des cultivateurs et des ouvriers; mais nos mœurs, si dépravées qu'elles soient, rendent à la loi du repos un nouveau témoignage et justifient de plus en plus la sagesse divine. Voyez comme l'impiété se ment à elle-même ; elle conseille la profanation du dimanche, et aussitôt on chôme le lundi. Vous n'aurez rien gagné pour votre travail et vous aurez tout perdu pour votre honneur ; vos nouvelles habitudes justifieront de plus en plus les anciennes ; vos péchés relèveront et feront valoir les vertus de vos pères ; mais vous n'échapperez pas une fois par semaine au besoin impérieux du repos, tant il est vrai que pour découvrir et glorifier le but de cette institution admirable, la nature s'accorde avec la religion, l'expérience avec l'hstoire, le passé avec le présent, l'homme avec les animaux, le ciel

avec la terre, l'erreur trompée dans ses calculs avec la vérité immuable et infaillible dans ses enseignements. On n'aura plus les joies pures du dimanche, sanctifiées et bénies par l'Église, animées par la prière, élevées et agrandies par le spectacle de nos cérémonies ; on aura, en revanche, les joies ignobles du lundi avec les vapeurs du vin pour encens, les accents de la débauche pour louange, le cabaret pour temple et la vue d'une famille ruinée pour spectacle. Non, repos pour repos, le lundi de Paris ne vaut pas le dimanche de nos religieuses montagnes, et si jamais ce lundi coupable vient à prévaloir dans vos mœurs sur l'antique et pure institution du dimanche, c'en sera fait de la foi et de l'honneur de vos contrées.

Mais que dis-je ? une fois l'harmonie rompue entre le travail et le repos, le lundi ne suffit plus à l'homme, il lui faut le mardi pour se reposer de l'ivresse, comme il lui fallait le lundi pour se reposer du travail. Le repos ! Que dis-je encore ? Ce n'est plus pour lui qu'un mot vide de sens. Après trois jours de travail, trois jours de repos : cela veut dire trois jours de jouissance, trois jours de débauche et d'orgie, trois jours d'exténuation corporelle et de dépravation morale. Aussi, malheur aux nations où la loi d'harmonie créée par la sagesse divine entre le travail et le repos est violée par des cupidités honteuses ou des spéculations sacriléges ! « Là, dit un éloquent religieux, on verra des multitudes d'hommes stupidement enfermés entre un labeur qui les brise et une débauche qui les corrompt, descendant d'abrutissement en abrutissement jusqu'à la ressemblance de l'animal domestique qui mange sa pâture après avoir fait son labeur. Est-ce assez de dégradation ? Non, on descendra plus bas encore, car l'homme, à la différence de l'animal, une fois qu'il n'entend plus la raison, n'entend pas davantage la na-

ture[1]. » L'animal est retenu par la loi de l'instinct ; l'homme ne connaît pas cet instinct protecteur; il emploie ce qui lui reste d'intelligence à éteindre ce qui lui reste d'énergie ; le voilà devenu comme une machine, n'ayant plus ni pensée, ni parole, ni conscience, victime éplorée, non, mais ce qu'il y a de pis, victime muette, alourdie, hébétée, de cette liberté moderne qui n'a affranchi l'homme de l'Église que pour en faire l'esclave et le pilier du cabaret.

II. La loi du dimanche est exprimée dans toute son étendue par les paroles mêmes dont l'Écriture se sert pour en raconter l'origine. Elle dit que Dieu *se reposa* le septième jour et qu'il le *sanctifia*. De ces deux termes si divers et si remarquables, résultent pour l'homme une défense à garder et un commandement à accomplir. Il faut s'abstenir de tout travail, car Dieu lui-même s'est reposé, telle est la partie négative du précepte ; il faut sanctifier ce repos, car Dieu lui-même l'a béni, telle est la partie positive : ces deux devoirs sont également sacrés pour nous.

Parlons d'abord de la défense. Elle s'étend à toute œuvre servile, et sous ce titre on comprend les travaux où le corps a plus de part que l'esprit. Sous la loi de crainte, rien n'excusait de la transgression de cette règle. On préparait à l'avance les aliments qui devaient être consommés le jour du repos. C'est pourquoi, tant que les Israélites furent nourris par la manne descendue du ciel, ce pain miraculeux tombait le jour du sabbat avec plus d'abondance que de coutume, et, par une exception très-remarquable, on pouvait en garder la moitié jusqu'au lendemain sans craindre de le trouver corrompu. Vous savez avec quelle sévérité Dieu punissait la moindre infraction. Un homme avait ramassé du

[1] Le P. Félix, *Conférences* de 1866.

bois au mépris du précepte ; Moïse, après avoir pris les ordres du Très-Haut, fit traîner le coupable hors du camp et le livra au peuple pour le lapider. Cette rigueur a cessé sous la loi de grâce. L'Église, dans sa maternelle condescendance, autorise quelques exceptions. Il est certaines industries qui ne souffrent point de chômage, certains négoces qui sont de tous les jours, parce qu'ils ont pour objet des aliments ou des remèdes nécessaires à la vie. Rien de plus légitime que d'acheter ou de vendre en pareil cas, dans la mesure des besoins les plus pressants et selon les règles de nos statuts diocésains, qui prescrivent une relâche absolue pendant le temps des offices. Des circonstances imprévues de deuil ou de naissance, des accidents de température dans la saison des récoltes, une peste qui se déclare, un incendie qui éclate, une inondation qui menace d'envahir la contrée, voilà des exigences que la religion comprend, qu'elle apprécie, qu'elle s'empresse de signaler elle-même. La nécessité est-elle évidente, nous invitons les fidèles à s'y conformer. Est-elle douteuse, nous demandons qu'ils consultent leur pasteur et qu'ils s'en rapportent à sa décision.

Mais, après avoir compté toutes les exceptions qu'une conscience éclairée peut admettre ou tolérer, après avoir interprété avec une bienveillance extrême les exigences des divers états, les inquiétudes du cultivateur, les chances et les hasards des saisons, je me demande de quel droit, à quel titre, sous quel prétexte, dans quel intérêt, tant de chrétiens transforment le jour du repos en un jour de travail. Dieu s'est réservé le dimanche : n'importe, on lui dispute heure par heure une part si modeste et si raisonnable. Le bruit de l'atelier, le mouvement du comptoir, l'étalage des magasins bravent, comme par un accord fatal, la volonté devant laquelle

tout genou doit fléchir au ciel et sur la terre. Il y a dans le grincement de la scie, dans les coups du marteau, dans l'aiguille plus discrète et non moins coupable, un cri de rébellion qui semble dire : Non, je ne te servirai pas : *Non serviam !*

Il y a plus de soixante ans que ce cri se propage des villes aux hameaux, des forêts aux montagnes, de l'ancien monde au nouveau. Le maître l'a appris à l'ouvrier, le riche au pauvre, l'impie, qui abuse de ses talents et de sa fortune, au misérable qui tremble sous lui, victime de l'ignorance ou de la cupidité. Ce cri est monté jusqu'aux cieux, et les cieux ont répondu enfin en lançant la foudre.

Vous l'avez entendu, ce tonnerre vengeur qui gronde encore dans le lointain et qui frappe à vos côtés. Eh bien ! quand le Seigneur parlait si haut, quand la terre affadie refusait aux semences que vous lui aviez confiées le suc qui devait les nourrir, quand les plantes séchaient et dépérissaient dans leur fleur, quand la vigne trompait chaque année vos plus belles espérances et qu'elle n'étalait plus aux flancs de vos coteaux que la parure de ses feuilles stériles, quand le Très-Haut, s'approchant plus près encore, déchaînait l'épouvante, tirait son glaive et moissonnait les victimes par milliers, au milieu de tant de leçons et de tant de ruines, pensifs, incertains, hésitants, à demi convertis, vous avez témoigné quelque regret d'avoir méconnu le dimanche et vous avez fait quelques efforts pour observer la loi du repos. Il nous souvient d'avoir vu, il y a seize ans, vos magasins sévèrement fermés dans les principales rues de cette cité chrétienne. Le choléra vous menaçait, vous vous étiez obligés par un engagement mutuel à sanctifier le jour du Seigneur; votre exemple avait gagné les villes et les bourgades du voisinage ; il y avait, comme au milieu des

éclairs et des foudres du Sinaï, un peu de cette crainte qui glaçait les Juifs au pied de la montagne, et nous nous félicitions de voir luire pour vos familles et pour vous des jours meilleurs. Que sont devenues ces espérances ? Ces promesses et ces serments ne sont-ils pas oubliés ? Rassurés contre les révolutions et contre la peste, qu'avez-vous fait de la loi du dimanche ? Si vos magasins se ferment encore, c'est le soir et non le matin, c'est au profit du plaisir et non au profit de la vertu ; c'est pour peupler le théâtre et non pour peupler l'église : en sorte que la liberté n'est rendue à l'ouvrier, à l'apprenti, à l'enfant, que lorsque l'heure sacrée du dimanche est déjà passée, et qu'il ne reste plus que le loisir inoccupé, les dangers de la licence et les piéges de la corruption. C'est pour l'âme, c'est pour la santé, que l'Église stipule en faveur du faible la réserve de la liberté dominicale ; mais dans la mesure sacrilége où on la respecte aujourd'hui, voilà que l'âme et le corps vont tout perdre, et par ce calcul coupable qui sacrifie la matinée du dimanche au travail et qui en réserve le soir au plaisir, la part de Dieu disparaît entre une tâche impie qui s'achève et une orgie qui commence !

Vous vous armez de prétextes pour éluder la rigueur de la loi et pour en atténuer la prévarication. Les uns allèguent les usages du métier, comme si la coutume était au dessus de la règle, et comme si l'erreur accréditée et triomphante était préférable à la vérité méconnue. Les autres redoutent la perte de leur clientèle comme si on devait la redouter bien plus que la perte de l'âme, du salut et de l'éternité bienheureuse. Fallût-il choisir entre un gain sordide et les trésors du ciel, quel est l'homme raisonnable qui hésiterait un instant ? Mais non, il n'en est rien, le marchand consciencieux, l'ouvrier honnête, la jeune fille diligente et chrétienne qui vit modestement

du travail de ses mains, dans l'obscurité de la vertu, sont rarement exposés à de pareils sacrifices. On n'ignore pas que leur foi est la garantie la plus sûre de leur probité, et pour peu qu'on entende bien ses intérêts, on se persuade aisément que celui qui craint Dieu ne trompe pas les hommes. On le préférera à des rivaux qui n'ont d'autre religion que celle de l'argent, d'autre frein que la crainte de perdre leur réputation ou d'encourir la censure des lois civiles. J'en appelle à vos souvenirs : vous connaissez des ouvriers ruinés par la débauche ; en pourriez-vous citer un seul ruiné par l'observation du dimanche ? Non, ce scandale n'a pas encore été donné à la terre, car il est écrit : *J'ai beaucoup vécu et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa famille mendiant son pain* [1].

On mange tous les jours, disent les prudents du siècle, donc il faut travailler tous les jours ; et moi je vous dis avec une prudence plus éclairée encore : on mange tous les jours, donc il faut se reposer le dimanche, car il est d'expérience que ce surcroît de fatigue ne produit pas un surcroît de travail ; on perd en application, en ardeur, en zèle, ce que l'on croit gagner en temps ; ce corps, dont la force est enfermée dans des limites fatales, ne se courbera pas impunément sans interruption, sur le métier, l'enclume ou le sillon : vous ne le sentirez pas s'affaisser tout d'abord, parce que la jeunesse a ses illusions et ses imprévoyances ; mais on n'a pas toujours trente ans. La fatigue se fera sentir avant l'âge ; des maladies chroniques envahiront de bonne heure ces ressorts fatigués et cette machine humaine toute haletante sous le joug ; vous serez cloué sur quelque lit d'hôpital, avec des rides précoces, des membres endoloris, un souffle épuisé, une pâleur mortelle ; vous verrez que

[1] *Psal.* XXXVI, 25.

pour manger du pain tous les jours de sa vie, il eût mieux valu n'en point semer le dimanche ; et que, par cette économie sordide, cette avidité imprévoyante, vous avez dévoré l'avenir à force de vous préoccuper du présent. Est-ce vivre que de se livrer de si bonne heure aux maladies, à la vieillesse, à la mort ? Non, c'est mourir, esclave des préjugés, des usages, des fausses maximes, disons mieux, c'est se tuer, et pour comble d'aveuglement et de déraison, c'est se tuer sans savoir pourquoi. Si vous voulez vivre, respectez donc la loi de celui qui donne et qui reprend la vie. Si vous voulez manger tous les jours, inclinez-vous donc devant la main qui vous dispense le pain de chaque jour.

Avec une défense à respecter, nous avons un commandement à accomplir. La sanctification du dimanche consiste principalement dans la participation au saint sacrifice de la messe. En reposant le corps, Dieu a voulu nourrir et fortifier l'âme. Ce n'est pas une oisiveté dangereuse qu'il vous commande, mais un doux loisir qu'il vous prépare, pour élever votre cœur vers lui, pour le remercier de ses bienfaits, contempler ses perfections infinies, chanter ses louanges, et vous élancer dans son sein sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour. Quoi de plus utile, quoi de plus grand que ce mystère qui se consomme sur l'autel ! Là, tout est leçon pour notre intelligence, doux sentiment pour notre cœur, ravissement divin pour notre imagination ; tout nous parle d'obéissance, de dévouement, d'abnégation ; tout nous révèle notre gloire future. O spectacle ! ô grandeur ! Ce temple où chacun de vous a accompli les principaux actes de la vie, ces chants sacrés qui servent de préparation au sacrifice, ces anges que la foi nous dit invisibles et présents autour de nos tabernacles, l'orgue qui se tait, le prêtre qui s'incline et qui ordonne, le pain et le vin

changés dans ses mains au corps et au sang du Sauveur, quelle suite de mystères et de prodiges ! Naissez de nouveau dans mes bras, corps adorable de Jésus ! coulez de nouveau sur mes lèvres, sang précieux qui avez lavé les péchés du monde ! Que les haines et les divisions s'éteignent, que les pécheurs ouvrent les yeux, que les justes se sanctifient davantage ! que l'union, la paix et le bonheur règnent enfin sur la terre !

En présence d'un si grand sacrifice, comment comprendre le langage des indifférents, comment excuser leur conduite ? Le temps me manque, nous disent-ils, je ne puis assister à la messe ! Quoi ! vous donnez une heure à la politique : retranchez-en quelque chose, le gouvernement de notre pays ne s'en apercevra pas, ou du moins il ne songera pas à s'en plaindre, soyez-en sûrs. Vous prolongez votre repos durant la matinée tout entière, abrégez-le pour Dieu et pour votre âme, comme vous l'abrégez quelquefois dans l'intérêt de votre famille, comme vous savez l'oublier si souvent dans l'intérêt de votre fortune ou de vos plaisirs. Vous courez à l'audience des riches et des puissants du monde ; de grâce, un moment pour l'audience du Roi des rois. Vous avez vos heures de visite, et l'église seule est oubliée ; vos fêtes publiques, et les fêtes du temple n'ont plus d'attrait pour vous; vos spectacles, où l'on étale avec tant de complaisance toutes les passions, toutes les voluptés, tous les crimes, et vous fuyez les grands spectacles de l'Église, qui ne rappellent ou qui n'inspirent que la vertu, dont vous avez un si grand besoin !

On va plus loin : des mères de famille s'excusent sur les travaux du foyer domestique et sur les soins qu'elles doivent à leurs enfants. Mais ce qu'elles doivent d'abord à leur famille, c'est l'exemple de tous les devoirs. Quoi ! vous violez le troisième commandement de Dieu, et vous

espérez que vos enfants observeront le quatrième ! Parents dénaturés, vous ne leur apprenez point à prier et à bénir le Père commun de tous les hommes. Ah ! je vous le prédis, vos soins seront superflus, vous vous évanouirez dans vos projets, vos trésors feront votre tourment, vos enfants vous maudiront et vous répondrez devant Dieu de votre âme et de la leur.

Enfin, je ne m'adresse plus qu'aux gens honnêtes et même un peu chrétiens. De bonne foi, est-ce assez faire pour son salut que de venir s'ennuyer, chaque dimanche, une demi-heure à l'église ? Ces regards distraits, ces esprits préoccupés de mille pensées étrangères, ces oreilles ouvertes au moindre bruit, ces genoux qui fléchissent à peine devant la majesté du Très-Haut, font-ils à la religion beaucoup d'honneur ? Pourquoi semble-t-on redouter la longueur de nos offices, la pompe de nos cérémonies, les avertissements de la parole sainte ? Qu'une messe basse suffise quelquefois aux personnes chargées d'affaires et instruites d'ailleurs de leurs devoirs, je le comprends ; mais suffit-elle communément à tant de chrétiens qui ne sont chargés que du poids de leurs loisirs, et qui manquent de l'instruction religieuse la plus élémentaire ? Ce devoir rempli, le reste du jour n'est plus qu'un tissu de vanités ridicules, de plaisirs dangereux, de chutes déplorables. Il y a les visites inutiles, dont le mensonge et la médisance font tous les frais ; les entretiens coupables, où la passion s'exalte ; les préoccupations de l'amour-propre, le désir de plaire, les recherches d'une toilette qui s'accorde si rarement avec le rang que l'on occupe et la fortune dont on peut disposer. Il y a les fêtes, les bals, les spectacles, qui terminent la journée et qui en prolongent les jouissances et les dangers jusqu'au milieu de la nuit. Il y a les voyages et les parties de campagne, devenus si fréquents depuis que le pays est

sillonné de chemins de fer et que les distances sont effacées en quelques minutes sous les roues brûlantes de ces chars de feu. Je manquerais à mon devoir si je ne signalais pas les nouveaux scandales au milieu desquels on oublie le dimanche. Quand notre regard s'étend du haut de cette chaire sur la foule assemblée, nous nous consolons à la vue de tant de fronts qui s'inclinent encore et de tant de genoux qui fléchissent devant le Seigneur; mais, ne nous faisons pas illusion, il y a, le dimanche, des lieux plus fréquentés que l'église, il y a des portes qui s'ouvrent devant l'impatience d'une foule encore plus empressée : ce sont les gares et les embarcadères. Ils vomissent autour des grandes villes l'écume et la lie de la population ; ils font rayonner à vingt lieues à la ronde l'impiété et la licence ; ils donnent à nos hameaux et à nos villages des missionnaires de corruption et de mensonge. Encore si, dans l'intérêt des voyageurs catholiques, ces embarcadères, devenus les rendez-vous de tant d'intérêts et de plaisirs, avaient, comme les navires lancés en pleine mer, fait une place à l'autel du sacrifice et laissé un quart d'heure de répit, entre deux trains, pour entendre la sainte messe, il y aurait du moins un hommage rendu à la religion et au dimanche. Mais non, on a eu souci d'offrir aux appétits du corps des aliments que l'Eglise réprouve, au cœur perverti et à l'esprit curieux les mauvais livres, les mauvaises revues, les mauvais journaux, et on n'a pas eu le moindre égard à Dieu, à l'Église, au dimanche ; que dis-je ? on a oublié que l'on aurait dû, ne fût-ce que par convenance et politesse, quelque égard à la foi et aux pratiques des voyageurs à qui il reste d'honorables scrupules et qui, en passant aux portes des villes, gémissent, au bruit des cloches, de ne pouvoir s'agenouiller dans un coin et sanctifier le jour du Seigneur. Puissantes compagnies indus-

trielles, vous vivez, vous prospérez, et l'esprit de charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Mais, prenez garde : dans un mandement encore présent à tous les esprits, le grand prélat qui préside aux destinées de ce diocèse disait, avec la liberté sainte qui caractérise sa parole, en montrant d'un doigt sévère ces hôtelleries qui peuplaient nos routes et où l'abstinence n'était pas observée : « Le Seignenr a étendu sa main, et les chemins de fer se sont chargés de sa vengeance. Ces hôtelleries si animées sont désertes, le feu s'est éteint, et au lieu de cette foule qui les encombrait et qui y versait la vie avec l'argent, n'apparaissent plus que de rares voyageurs qu'amène un accident ou la nécessité de traiter une affaire sur les lieux [1] » Eh bien ! je vous le prédis, après avoir été les instruments de la vengeance divine sur ces hôtelleries coupables, vous serez brisés à votre tour par ce bras divin qui brise tout ce qui lui est rebelle. Vous n'êtes ni plus puissantes que Tyr, ni plus riches que Sidon. La couronne de ces villes fameuses est tombée de leur tête, et des négociants qui étaient comme des princes ont été réduits à l'opprobre de la pauvreté. Ah ! pendant qu'il en est temps encore, appelez sur des intérêts qui vous sont si chers les bénédictions de Dieu. La croix est consolante partout ; pourquoi la trouve-t-on partout, excepté sur ces palais bâtis par l'industrie, mais trop souvent transformés par d'affreux accidents en sombres demeures où la douleur éclate et où la mort triomphe ? Partout, l'autel est nécessaire ; pourquoi le trouve-t-on partout, excepté au milieu de ce fer, parfois si meurtrier, que le bras de Jésus-Christ pourrait arrêter ? au milieu de ce feu, parfois si dévorant, que le sang de Jésus-Christ pourrait éteindre ?

[1] Mandement de Mgr Mathieu, cardinal archevêque de Besançon, pour le carême de 1853.

On me répondra : Le dimanche est bien long, et vous interdisez donc tout voyage, tout délassement, toute distraction; mais que ferait-on le dimanche? On ferait ce que faisaient vos pères, qui ajournaient avec tant de sagesse au lendemain les voyages d'affaires, qui ne connaissaient que des délassements chrétiens, et qui, s'ils allaient visiter un proche ou un ami, prenaient leurs dispositions pour assister avec eux aux offices de la paroisse. Mais on demeurait surtout chez soi, et quand on a un chez soi chrétien, on ne s'ennuie jamais. C'est là que l'âme s'épanouit en doux souvenirs, que le cœur s'ouvre, que la langue se délie, que la gaieté déborde dans les entretiens intimes, pendant que les mains se délassent des œuvres serviles, en s'employant aux œuvres de la charité et du zèle. Le dimanche vous pèse! Mais ne connaissez-vous donc ni pauvres à secourir, ni malades à visiter, ni malheureux à consoler dans ses peines? Le dimanche vous pèse! Mais n'entendez-vous pas la cloche qui vous appelle aux vêpres, au service du soir, pour y chanter les louanges de Dieu, pour l'adorer dans le sacrement de son amour, pour recevoir l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions. Le dimanche vous pèse! Mais vos ennemis attendent encore de vous le baiser de la réconciliation et de la paix; pourriez-vous choisir un plus beau jour pour commencer un rapprochement si heureux? Le dimanche vous pèse! Mais n'avez-vous donc point de famille ou d'amis? Entre proches, entre frères, qui vivent éloignés l'un de l'autre dans le cours de la semaine, est-ce trop d'un jour pour se voir, s'entretenir, se confier ses peines et ses joies, mener cette vie douce, confiante, intime, qui fait le charme du foyer domestique? Voilà où se trouve la gaieté sans aigreur, les jeux sans dangers, la volupté sans amertume. O saintes douceurs de la famille, qu'êtes-vous devenues! Dans les

classes élevées, on ne connaît plus le dimanche ; dans les villes, on n'en a plus que l'ombre et le souvenir. Ah ! mille et mille fois plus heureuses nos fidèles montagnes qui voient naître et s'écouler ce jour béni sous les auspices de la religion ! Comment vous peindre ces enfants parés de leurs plus beaux habits et fiers d'avoir rempli leurs devoirs, dont les parents leur donnent l'exemple ; cette mère qui attache sur eux un regard attendri ; ces domestiques anciens et fidèles qui se reposent avec tant de sécurité à l'ombre du foyer, dont ils sont comme les colonnes et les plus fermes appuis ; ces offices où tous les sexes et toutes les conditions sont également représentés et où il n'y a d'autre vide que ceux qu'a faits la maladie ou la nécessité ; ces prêtres, qui les président, répandant leurs bénédictions sur toutes les têtes inclinées par le même respect et sur tous ces cœurs émus du même amour ; ces jeux innocents engagés après les offices et auxquels prennent part les anciens du village ; ces causeries à la fois joyeuses et décentes, interrompues à peine par la visite du pasteur et reprises sans gêne en sa présence ; cet aïeul qui raconte les souvenirs de ses campagnes ou les traditions de son enfance ; cette vieille Bible ou cette *Vie des Saints* aux fermoirs de cuivre et aux naïves images, ouverte sur ses genoux, et autour de laquelle se presse une génération tout entière, à qui il explique ce qu'il a appris lui-même de son aïeul, il y a plus de soixante ans ; puis, quand la nuit est close, cette prière commune, faite si gravement, si bien répondue ; et après ces douces jouissances, ce repos si complet, ce sommeil si tranquille, pendant lequel l'ange gardien veille, les ailes étendues, sur l'humble maison dont il est le protecteur ! Oh ! n'est-ce pas là le jour du Seigneur ? n'est-ce pas là la fête de l'humanité ?

Et demain, cette humanité, si doucement rafraîchie et

si saintement reposée, se lèvera avec le premier rayon de l'aurore ; la joie au cœur, la vigueur dans les membres, elle reprendra avec un courage rajeuni ce travail interrompu par la prière et fécondé par le repos ; puis la semaine succédant à la semaine, l'année à l'année, elle s'endormira un jour dans ce repos de la mort chrétienne qui lui présage si bien le repos du paradis [1].

[1] Voir pour les détails et les développements du sujet : Fr. Pérennès, *De l'institution du dimanche, considérée principalement dans ses harmonies avec les besoins de notre époque*, in-8° ; Paris, Bray, 1845. *Discours et instructions pastorales* de Mgr Pie, évêque de Poitiers, III, p. 371 et suiv, p. 625 et suiv. *Instructions pastorales* du cardinal Giraud, II, p. 264 et suiv., *Conférences* du P. de Ravignan, IV, p. 63 et suiv. *Conférences* du P. Félix, année 1866. Proudhon, *De la célébration du dimanche*. Madrolle, *Le Voile levé sur le système du monde*, chapitre intitulé : *Le nombre sept*. Chateaubriand, *Génie du christianisme*. Laurentie, *Lettre à un curé sur l'éducation du peuple*. Le vicomte Walsh, *Tableau des fêtes chrétiennes*, etc.

DIXIÈME CONFÉRENCE

DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN

QU'EST-CE QUE LA PATERNITÉ?

La plus haute et la plus complète expression de la morale est dans le décalogue. Dieu l'a formulée, Jésus-Christ en a rétabli le sens, l'Église en maintient depuis dix-huit siècles le véritable esprit.

Cette loi sainte nous présente le devoir sous trois aspects différents : vue du côté de Dieu, c'est la piété ; du côté de nos semblables, c'est la justice ; du côté de nous-mêmes, c'est la perfection et l'honneur.

Adorer le Seigneur, honorer son nom, observer son culte, c'est là toute la piété, c'est-à-dire le respect dû à Dieu.

Révérer ses parents et respecter dans ses frères la vie, la réputation, la fortune, le droit sacré de l'époux sur l'épouse, c'est là toute la justice, c'est-à-dire le respect dû à nos semblables.

Garder la vie dans son corps, la chasteté dans son

cœur, la vérité dans son esprit, c'est là toute la perfection et tout l'honneur, c'est-à-dire le respect dû à nous-même.

Telle est la morale religieuse, sociale, individuelle, avec les commandements qu'elle nous fait et les défenses qu'elle nous impose.

Je vous ai entretenus, l'an dernier, de vos devoirs envers Dieu, et je vous ai fait voir qu'une seule idée les résume : la piété. Abordons cette année[1] nos devoirs envers le prochain, et résumons-les dans une autre idée : la justice.

A la tête de ces commandements d'un nouvel ordre, se lisent ces paroles solennelles : *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram : Père et mère honoreras afin que tu vives longuement*[2]. Le premier mot m'arrête. Quel est le vrai père ? A qui ce nom appartient-il par communication ? Jusqu'où s'étend dans la famille, dans l'État, dans l'Église, cette paternité pour laquelle Dieu stipule tout d'abord le respect et l'honneur ?

Questions capitales, qui feront tout l'objet de cette conférence.

Agréez encore une fois, ô mon Dieu, cette défense que j'ai entreprise de votre loi sainte. En remontant pour la quatrième année dans la chaire de l'apologie chrétienne, j'ai plus que jamais et la conscience de ma faiblesse et celle de mon devoir. J'hésite et je me trouble si j'écoute la première : je me rassure en suivant la seconde. Humiliez-moi dans ma faiblesse, mais fortifiez-moi dans votre vérité. *Je crois et je tremble, mais il faut parler : Credidi propter quod locutus sum ; ego autem humiliatus sum nimis*[3].

[1] Cette conférence a été prononcée à l'ouverture du Carême de 1867, l'année du centenaire de saint Pierre.

[2] *Exod.*, xx, 12.

[3] *Ps.* cxv, 10.

I. Le père par excellence, c'est Dieu. Jésus-Christ nous a appris à l'invoquer sous ce titre, qui renferme tous les autres : *Notre Père, qui êtes aux cieux* [1] ; saint Paul l'appelle *le Père de toutes choses* [2] ; et le symbole que vous chantez le déclare Père tout-puissant : *Patrem omnipotentem* [3].

Créateur de l'homme, l'homme lui doit la pensée, la conscience, la parole, qui font sa grandeur. Penser, vouloir, aider, se souvenir, imaginer, tout cela, c'est Dieu qui le fait en nous ; car il nous a donné l'être, le mouvement, la vie [4] ; c'est par lui que l'esprit raisonne [5], par lui que la volonté poursuit et achève ses ouvrages [6], par lui que nous savons et que nous enseignons [7]. Il est tellement notre père, qu'après nous avoir faits, il faut qu'il nous refasse à chaque instant ; car cet être, ce mouvement, cette vie, cette santé du corps, ces facultés de l'âme, ces talents, ces vertus, nous ne les avons non-seulement que parce qu'il nous les a donnés, mais encore parce qu'il daigne les continuer et les soutenir en nous. Tel est le travail de cette paternité éternelle ; il est intime et invisible, mais incessant et nécessaire. Imaginez qu'il s'arrête, tout progrès est suspendu ; qu'il vienne à cesser, l'homme tombe dans l'imbécillité ; qu'il cesse d'une manière métaphysique et absolue, il n'y a plus que la mort et le néant.

Dieu, père de l'homme, est aussi le père de la société, car c'est lui qui l'a fondée et c'est lui qui la garde, en lui donnant ces lois sans lesquelles elle ne saurait se maintenir. Or, il y a trois sortes de sociétés : la société do-

[1] *Matth.*, VI, 9.
[2] *Eph.*, 4-6.
[3] Symb. de Const.
[4] *Act.*, XVII, 28.
[5] *Phil.*, II, 13.
[6] *II Reg.*, XXIII, 5.
[7] *Id.*, XII, 23.

mestique ou la famille, la société civile ou l'État, la société religieuse ou l'Église. Dans chacune d'elles Dieu a ses représentants, ses lieutenants, d'autres lui-même. Il est partout le même père, mais cette paternité se délègue et se rend visible ici sous un nom, là sous un autre, toujours avec une autorité subordonnée et dépendante de la sienne ; car l'unique autorité c'est Dieu, pour la famille comme pour l'homme, pour l'État comme pour l'Église, pour le temps comme pour l'éternité. Seul il est partout et pour tous le vrai maître, le vrai roi, le vrai juge, le vrai pontife ; seul il est père, et toutes les majestés, toutes les paternités que l'on révère ici-bas, dans la famille, dans l'État, dans l'Église, ne sont que le reflet de l'unique et suprême majesté, de la paternité infinie, immense, éternelle, qui est en Dieu. Les représentants du Père souverain sont, dans la famille les parents, dans l'État les princes, dans l'Église les prêtres.

La société domestique ou la famille est née du souffle de Dieu même dans les berceaux de l'Éden. C'est ce souffle qui a formé l'homme, qui lui donna une compagne semblable à lui, et qui, complétant l'un par l'autre les deux époux, les deux moitiés de la même âme, fit de l'époux un père avec le don de la force, de l'épouse une mère avec le don de la tendresse, et de l'enfant le fruit de la tendresse et de la force, multiplié par la bénédiction divine. *L'homme est la tête de la femme*, a dit saint Paul [1], mais la femme est le cœur de l'homme, et cette harmonie, qui résulte de leur amour, est la condition de leur bonheur.

Ainsi fut constituée la famille, et dans la famille l'autorité. Or, écoutez là-dessus l'enseignement de saint Thomas. La paternité, qui nous apparaît en Dieu sous un double aspect, comme principe de l'être et comme prin-

[1] *I Cor.*, XI, 3.

cipe de gouvernement, se trouve dans la famille. Après Dieu et au nom de Dieu, et par une participation toute divine, le père et la mère créent, car ils donnent l'être qu'ils ont reçu, et continuent ainsi, de génération en génération, cette vie dont la source est en Dieu seul. Après Dieu et au nom de Dieu, le père et la mère règnent et gouvernent en formant le cœur, en éclairant l'esprit, en guidant l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr lui-même, vers le bien, le vrai et le beau, terme suprême de toute existence. Ce n'est pas trop du père et de la mère pour exercer cette auguste charge. Les soins de la première enfance regardent surtout la bonté de la mère, comme ceux de la jeunesse et de l'âge mûr intéressent surtout la sagesse du père. C'est au père qu'il appartient particulièrement d'élever le fils ; c'est à la mère qu'est confiée plutôt l'éducation de la fille. Le père commande, la mère aide à l'obéissance : l'un est plus ferme, l'autre plus persuasive ; à l'un et l'autre appartient, par le droit de la nature, la puissance paternelle, mais à la condition espresse que le père y gardera la prééminence, comme le chef de son épouse et le roi de toute sa famille.

Cependant le père, la mère, l'enfant ne sont pas longtemps toute la famille. La paternité qui vient du sang va s'étendre par l'adoption. La société primitive s'agrandit et devient une société d'éducation et une société de service. L'éducation veut des auxiliaires, ce seront d'autres pères ; le service, des domestiques, ce seront d'autres enfants.

Dans la société d'éducation, c'est le père qui s'appelle le maître, c'est au nom du père que le maître enseigne, c'est le droit du père qu'il exerce, c'est son devoir qu'il remplit. L'éducation physique et morale des enfants n'appartient qu'aux parents. Que l'État surveille l'exercice de ce droit sacré, qu'il le facilite, qu'il ouvre des

écoles, qu'il offre des maîtres, je loue sa sollicitude, mais je veux qu'elle se renferme dans les bornes que la nature lui assigne. Le fils est la chose du père, selon l'expression de saint Thomas, *res patris* ; ce n'est pas celle de la nation, parce que la nation n'existe qu'après la famille, par la famille et pour la famille. La nature proteste donc et contre les théories anciennes qui enlevaient l'enfant à son père dès l'âge le plus tendre, sous prétexte de mieux assouplir son corps et d'en faire un meilleur soldat, et contre les théories modernes qui prétendent couler son âme dans un moule convenu, pour en faire un meilleur citoyen. Ni ce corps, ni cette âme ne sont faits pour être frappés de si bonne heure à l'effigie de l'État : c'est l'image de leurs parents que je cherche d'abord en eux et que je veux y voir, comme je vois dans leurs pasteurs l'image et la ressemblance de Dieu.

Dans la société de service, c'est le père qui s'appelle maître, mais il ne cesse pas d'être père. Cette société n'est pas autre chose que la famille augmentée et agrandie, et c'est toujours à titre de père que le maître y commande. Ces étrangers qui se sont donnés à lui pour l'aider dans ses entreprises et ses travaux, ces serviteurs nés dans sa maison et assujettis par leur naissance à ses volontés, sont les enfants de son adoption. L'antiquité païenne, méconnaissant le vœu de la nature, avait fait de ce chef un tyran et de ces membres autant d'esclaves, qui, devenus, par un odieux trafic, la chose de leur maître abandonnaient à ses caprices leur honneur, leur conscience et leur vie. Cette condition si odieuse a été peu à peu adoucie par l'Église. A la servitude a succédé le servage, qui attachait l'homme, non plus au maître, mais à la terre ; enfin le servage est remplacé par la domesticité, dans laquelle on compte trois sortes de serviteurs : les fermiers, qui, demeurant libres de leurs actions, ne cul-

tivent la terre qu'à charge de redevances ; les mercenaires, qui ne vendent leur temps et leurs peines que pour la journée ; les domestiques proprement dits, qui contractent l'obligation d'une dépendance plus longue et qui mènent habituellement avec le maître une vie commune, dans sa propre maison. Dirai-je ce que la démocratie nous annonce de cette domesticité toute chrétienne ? A l'en croire, bientôt le temps du service aurait fini, et il n'y aurait plus ni maîtres ni serviteurs, mais des relations d'égal à égal, librement choisies, passagèrement adoptées, et qui, ne donnant ni au maître le titre de père ni au serviteur le titre d'enfant, les laisseraient sans inégalités à leurs propres yeux, c'est-à-dire sans obéissance et sans commandement, comme les membres d'une société industrielle ou commerciale. Ah ! l'appelle qui voudra de ses vœux insensés, ce triomphe de l'envie satisfaite ! Pour moi, j'appellerai plutôt au secours de la famille qui s'écroule, cette domesticité ancienne et fidèle que le maître regardait à son tour, à force d'attachement et de vieux souvenirs, comme l'accessoire indispensable de la maison. Rendez-nous des maîtres qui soient des pères et des domestiques qui soient des enfants, vous nous rendrez avec le bon domestique l'obéissance facile et respectueuse, parce qu'elle se rapporte à Dieu, dont le maître est l'image, vous nous rendrez avec le bon maître ce salutaire et prodigieux empire qu'il avait autrefois sur l'esprit et sur les mœurs de ses serviteurs, cet intérêt qu'il prenait à leurs personnes, ces soins qu'il donnait à leur âme, les secours qu'il leur prodiguait dans leur maladie, les larmes qu'il versait sur leur tombeau. O maîtres, soyez comme des pères pour vos fermiers, vos mercenaires, vos serviteurs, vous serez payés non pas seulement en argent et en corvées, mais, ce qui vaut mieux, en respects et en affections. O domestiques, soyez comme des

enfants pour vos maîtres, vous retrouverez avec eux cette famille que vous avez perdue et le foyer que votre pauvreté a vendu à l'étranger.

Cependant la paternité, déjà agrandie, ne s'arrête pas là, car après avoir reçu des auxiliaires et des serviteurs, la famille doit s'étendre encore. A mesure que la terre se peuple et que le nombre de ses habitants augmente, de domestique elle devient patriarcale, et le père lui-même commence à devenir roi. Couronné par la nature, selon l'expression d'un poëte anglais, il est roi, prêtre et père de son État naissant. Ses sujets, qui sont ses enfants et les enfants de ses fils, mettent en lui tout leur espoir, comme dans une seconde Providence. Son regard fait leur loi et sa langue est pour eux comme un oracle. Grâce à la longévité humaine, le père étendait, pendant des siècles, sur des générations qui croissaient à ses pieds, le sceptre de la plus majestueuse et de la plus douce autorité. Au degré inférieur se trouvaient de nombreuses familles composées d'un arrière-descendant de l'auteur commun, avec sa femme et ses enfants ; au degré supérieur étaient ses fils toujours soumis à son autorité domestique et l'exerçant à son exemple et sous sa direction ; enfin, au plus haut degré de cette hiérarchie demeurait, dans tout l'éclat de sa vieillesse et de sa grandeur, le patriarche de cette famille immense et presque innombrable, de qui venaient tous les commandements, à qui remontaient tous les respects et tous les honneurs, et qui les faisait remonter lui-même à Dieu, la source de toute paternité. Un jour les tentes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob sont devenues trop petites, et la société, d'abord domestique, puis patriarcale, s'appelle une tribu. Mais prenez garde, c'est sous un autre nom la même famille et la même autorité ; et sous le nom de chef comme sous le nom de patriarche, cette autorité, c'est toujours le

père. Allez visiter ou les hauts plateaux de l'Asie, ou les sables de l'Afrique, vous y retrouverez la famille dans sa première et divine ébauche. Les tribus arabes retiennent pendant des siècles le nom de l'homme d'où elles tirent leur origine, et, libres comme le vent du désert ou courbées sous le sabre de l'étranger, ce sont, même aujourd'hui, dans la langue de l'Algérie, les fils de leur père : tels sont, par exemple, les *Beni-Raten*, c'est-à-dire les fils de Raten, ainsi appelés du nom de leur auteur. Quand il plaît à Dieu de faire descendre de ces steppes qui gardent le berceau du genre humain des races encore indomptées, voyez à ce coup de sifflet dont parle le prophète, quelle foule ou plutôt quelle famille s'empresse autour du père de la tribu ! Les Huns, les Vandales, les Slaves envahissent en un instant l'Europe corrompue, ils lui font boire le lait de leurs cavales fumantes, qui ont tout broyé sous leurs pieds, ils la régénèrent par ce sang étranger, qui a gardé les traditions de la famille ; mais voilà qu'à l'aspect de la croix qui s'élève sur les débris du vieux monde, reconnaissant tout à coup le signe du Père céleste, ils s'arrêtent, plient le genou, laissent fléchir leur cœur, viennent se coucher, avec leurs foyers errants, devant cette autorité descendue d'en haut, et adorent par Jésus-Christ la paternité éternelle. Et toi aussi, tu as conservé l'idée de la famille et de la paternité, vieil empire de la Chine, où la vie coule à pleins bords, comme si la bénédiction donnée au paradis terrestre s'y faisait particulièrement sentir. Tu n'as qu'une religion grossière, mais tu as la famille, tu écoutes le père, tu vénères les ancêtres, tu demeures, jusque dans ton idolâtrie et tes superstitions, sous le regard de Dieu. Ah ! j'en atteste ce culte domestique si profond et si bien enraciné dans tes mœurs. Non, tes destinées ne sont pas finies ; il y a dans ton sein des races pleines de jeunesse et d'avenir : il y a

pour toi des promesses et des espérances de conversion. Ces pères et ces mères qui vénèrent leurs aïeux et qui en gardent les images, ces enfants qui écoutent leurs pères, ces traditions d'honneur et de respect qui se transmettent avec le sang de génération en génération, ces familles, enfin, où le père est encore roi, sont dignes de connaître et d'adorer le vrai Père, qui est Dieu, par le vrai Fils, qui est Jésus-Christ, et dans la langue du véritable amour qui est l'Esprit. Trinité sainte, Père, Fils et Esprit, descendez sur cette mer immobile où dorment encore tant d'éléments de grâce et de salut, éveillez-les, fécondez-les, faites-en la vraie famille avec le vrai Dieu et la vraie religion.

II. La seconde société est la société politique. Elle se compose de toutes les sociétés domestiques réunies ensemble pour s'assurer les commodités de la vie sous le gouvernement d'une autorité suprême et indépendante. Appelez-la de quel nom vous voudrez : Cité, État, République, comme disaient les anciens ; ou, comme disent les modernes, Monarchie absolue ou tempérée, République unitaire ou fédérative ; ou bien rêvez, si vous le voulez, cette démocratie universelle qui va, ce semble, comme une marée montante, envahissant tous les rivages et courbant toutes les cimes sous ses flots insolents ; là où il restera encore une ombre de société, vous trouverez un pouvoir, comme partout où il y a un corps vivant vous trouvez une tête. Que le possesseur de l'autorité soit une personne physique comme dans la monarchie, ou une personne morale, comme dans la république, physique ou moral, l'être qui possède l'autorité, c'est le prince, et le prince est un père, parce qu'il représente Dieu, le père de toutes les sociétés.

Oui, c'est Dieu qui a fait les princes pour la patrie

comme les parents pour la famille, et c'est par Dieu qu'ils sont pères.

Témoin la Bible, où les rois sont appelés les christs et les oints du Seigneur, la Bible qui nous dit : *Dieu a établi un chef sur chaque nation* [1] ; la Bible où Dieu a dit : *C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs font de justes lois* [2].

Témoin l'Évangile, où Jésus-Christ, après avoir posé la limite entre la société du temps et la société de l'éternité a reconnu et honoré les principautés du siècle, car il a payé le tribut et il a dit : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César* [3].

Témoins Pierre et Paul, ces princes des apôtres et ces fondements de l'Église. Pierre disant aux fidèles : *Soyez soumis pour Dieu à toute créature humaine, au roi comme le plus élevé en dignité, à ses ministres parce que telle est la volonté de Dieu* [4] ; Paul écrivant aux Romains : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'est point de puissance qui ne vienne de Dieu. Et celles qui sont ont été ordonnées et réglées par lui. Ainsi celui qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu même* [5].

Voilà la doctrine. Or, la forme des institutions politiques n'en changera rien, et le nom que vous donnerez aux personnes ne l'altérera jamais. Les révolutions, la volonté et le vote des peuples, les besoins d'une société qui commence ou les caprices d'une société qui finit peuvent renouveler et rajeunir les formes sociales ; mais le pouvoir, son établissement, sa présence, la loi de l'ordre et de l'autorité dans le jeu des institutions anciennes qui s'écroulent, ou dans l'élan des libertés mo-

[1] *Dan.*, II, 21.
[2] *Prov.*, VIII, 15.
[3] *Luc.*, XX, 22, 25.
[4] *I Pet.*, II, 18.
[5] *Rom.*, XIII, 1 *et seq.*

dernes qui essaient leurs ailes et qui prennent leur essor, tout cela est naturel, nécessaire, divin. Et jusqu'à la fin des siècles, en face de l'homme qui viendra me dire : Moi seul je règne, moi seul je suis roi, je me lèverai, et, la main étendue vers le ciel, je lui dirai : Non. Tu vis, tu gouvernes, tu règnes, mais c'est par la grâce de Dieu, car tout pouvoir vient de Dieu, c'est en Dieu seul qu'il réside, Dieu seul le possède naturellement.

Tout pouvoir vient de Dieu ; mais dans la société comme dans la famille, tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Voilà pourquoi ce pouvoir est essentiellement protecteur, ce n'est pas assez dire, paternel.

C'est par Dieu et pour le peuple que le prince tient le glaive et qu'il le tire, soit au dedans, soit au dehors.

Au dedans, le prince défend le faible contre le fort ; c'est en lui qu'espère le pauvre, c'est lui qu'implore la veuve, c'est à lui qu'est confiée la tutelle de l'orphelin. Magistrats, soyez pères ; vous ferez bénir la justice, le prince au nom de qui vous la rendez, et le Dieu qui vous jugera autant de fois que vous aurez jugé les autres.

Au dehors, le prince fait respecter l'honneur et l'indépendance de la nation, et, se tenant sur la frontière, il y déploie fièrement le drapeau. Chefs des armées, soyez pères ; vous ferez bénir le courage, le prince qui vous envoie et le Dieu qui, selon l'expression de Bossuet, vous comptera plus un verre d'eau donné en son nom que tous les rois ne feront jamais de tout votre sang répandu.

Ce principe de la paternité politique n'a jamais cessé de vivre dans les plus nobles instincts de la nature. Les rois d'Homère étaient appelés les pasteurs des peuples ; le titre de père de la patrie était le plus beau que pût ambitionner le magistrat des anciennes républiques ;

Tite-Live, au premier livre de son *Histoire*, le rappelait aux Romains, et Cicéron, parlant de ces chefs généreux, de ces conducteurs paternels des peuples libres, disait dans sa *République*, qu'il fallait les nourrir de gloire. Puis, quand la plupart des rois ont cessé peu à peu d'être des pasteurs et des pères pour devenir des tyrans, et quand le sens du mot s'est altéré à la longue avec la notion de la chose, au point que l'autorité tombe aux mains d'un imbécile comme Claude, ou d'un furieux comme Caligula, voici l'Homme-Dieu nous faisant voir du haut du Calvaire la royauté chrétienne, et restaurant la véritable idée de la paternité civile et politique.

A l'œuvre maintenant, magistrats, grands de la terre, princes et seigneurs. Venez apprendre à l'école du divin Crucifié que vous êtes faits non pas pour être servis, mais pour servir, que le peuple n'est pas fait pour vous, mais que c'est vous qui êtes faits pour le peuple, et que, qui que vous soyez, vous n'êtes quelque chose, soit par la naissance, soit par l'élection, que pour le peuple. C'est désormais en Jésus-Christ que le monde chrétien cherchera la source d'où découle le pouvoir des princes. Le prince, c'est l'image du Christ; sa vie, comme celle de l'Homme-Dieu, sera un long sacrifice; cette vie aura son calvaire. L'Angleterre l'a vu, le jour où elle a jeté aux passions populaires la tête de Charles Ier, que la voix publique avait proclamé le plus honnête homme des trois royaumes. La France, l'a vu, lorsque la révolution consomma un des plus grands crimes qui aient été commis depuis le Golgotha. Ce n'est pas un souverain qui fut frappé le 21 janvier 1793 et qui disparut sous la hache du bourreau, c'est un père; ce n'est pas pour un homicide vulgaire que le monde entier est encore ébranlé de ce coup fatal. Ce coup qui l'a troublé à jamais, c'est un parricide!

III. Enfin il est une autre société en qui se complètent et se fondent les deux premières, et qui, seule des trois, vivra dans le ciel et dans l'éternité : c'est la société religieuse, c'est l'Église.

L'Église est la patrie des âmes, et cette patrie s'étend partout, ne reconnaissant d'autres bornes que celles du temps et de l'espace. Domestique chez les patriarches, nationale chez les Juifs, elle fut étendue au genre humain tout entier par Jésus-Christ et devint catholique. En droit, toutes les nations lui appartiennent ; en fait, elle les aborde, les conquiert et les civilise toutes l'une après l'autre : immense par l'étendue de son corps, qui couvre toute la surface de la terre habitée, plus immense et plus profonde encore par son âme, car cette âme bat, palpite, respire à notre insu, par la grâce de Dieu et la bonne foi de l'homme, dans une foule innombrable de corps qui vivent sous une domination étrangère. C'est de l'Église que saint Paul a dit : *Il n'y a plus ni grec, ni barbare, ni maître, ni esclave, mais vous êtes tous un en Jésus-Christ* [1]. C'est pour elle que Jésus-Christ lui-même, la parcourant d'un regard à tous les points de la durée et de l'espace, s'est écrié vers son Père : *Mon père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un* [2].

Cependant soyez attentifs à la manière dont cette société des âmes se conserve, se reproduit et se multiplie. Là aussi règne et se perpétue la paternité, mais ce n'est point la chair et le sang qui donnent les âmes à l'Église, comme ils donnent à la famille des enfants et à la patrie des sujets. Ce mystère n'a rien de charnel ; c'est le mystère de la grâce, c'est le mystère de l'esprit et du célibat ecclésiastique. L'Église a aussi ses vieillards, ses

[1] *Galat.*, III, 28. [2] *Joann.*, XVII, 22.

magistrats, ses rois, à qui convient plus qu'à personne le titre de père ; mais ce sont des pères selon la grâce, non des pères selon la nature. Le mystère dont ils sont les instruments ne fait que commencer ici-bas, pour se consommer dans le ciel. Or dans le ciel il n'y a plus de noces, plus d'époux, et quand les âmes y reprendront leurs sens, ce seront des sens épurés, perfectionnés, transfigurés dans la lumière et dans l'extase. Là, au lieu de ces affections déchues qui s'absorbent dans une seule pensée et dans un seul cœur, tous les époux seront vierges, toutes les vierges seront épouses, et toutes les volontés réunies à tous les sentiments satisferont dans l'éternelle virginité cette soif de la beauté infinie qui peut seule remplir l'abîme insondable des vœux que nous formons. Or, il faut former dès ce monde les âmes destinées à ce monde futur. Il faut leur présenter, même ici-bas, des guides dévoués qui sentent moins que les autres hommes le poids de la chair, qui le secouent tous les jours davantage et qui, dans leur intelligence plus large et leur cœur plus libre, embrassent non les intérêts toujours égoïstes de la famille et de la patrie, mais l'humanité tout entière avec les grands sentiments qu'elle inspire et les sublimes dévouements qu'elle commande. Voilà pourquoi l'Église impose la chasteté aux prêtres qu'elle sacre, et mortifiant en eux les désirs bornés et impérissables de la chair, elle leur donne les immenses désirs et les insatiables amours de l'esprit. Avez-vous vu ce solennel moment où le jeune lévite, revêtu de l'aube, s'avance vers l'autel d'un pas résolu et se couche, de toute la longueur de son corps mortifié, aux pieds de son évêque pour immoler à jamais à Dieu et à l'Église les désirs de la chair. Quand il se relève, le front pâle, les yeux mouillés de larmes, n'allez point dire, en plaignant son sacrifice : C'est une virginité stérile. Non,

dites plutôt : Quelles noces fécondes ! quelle immense paternité ? Ames qui attendez la naissance spirituelle, réjouissez-vous, voici le père que Dieu vous donnera ; vous serez aimées, vous serez servies, vous serez conduites au Thabor si Jésus-Christ veut vous glorifier, à Gethsemani si Jésus-Christ veut vous éprouver. Aimer les âmes que le Christ a aimées, servir les âmes que le Christ a servies, souffrir avec les âmes pour qui le Christ a souffert, c'est pour cela que Jésus-Christ a envoyé le pasteur dans sa paroisse, l'évêque dans son diocèse, le pape dans l'univers entier.

Il est véritablement père, et père d'une grande famille, cet humble pasteur qui, étant monté à l'autel dès les jours de sa jeunesse, a mis au service du peuple son temps, ses études, ses veilles, son dévouement, sa vie, tout lui-même. Il est père, car il enfante essentiellement les âmes à Jésus-Christ, tirant les unes de l'incrédulité, les autres de l'hérésie, celles-ci du péché, celles-là de l'ignorance, initiant les Stanislas et les Gonzague à la vie parfaite et les Madeleine à la vie pénitente. Il est père, car c'est par lui que cette vie spirituelle circule et se répand, régénère les esprits dans la lumière, fortifie les cœurs dans la charité, enlève l'homme à lui-même et le transporte dans cette région pure et sereine où l'on goûte la paix que le monde ne peut donner et la joie de la bonne conscience, qui semble un avant-goût de la joie céleste. Il est père : enfants, vieillards, magistrats, chefs du peuple, chacun lui donne ce titre en se courbant sous cette main qui bénit et sous cette bouche d'où descend le pardon éternel. O sacerdoce, ô sacrées et paternelles entrailles ! comme l'intérêt des âmes vous trouble et vous émeut ! Ah ! voilà bien le signe auquel on reconnaît le vrai père, et qui le distingue du mercenaire et de l'étranger ! Que de fois n'avez-vous pas ressenti les

douleurs de cet enfantement spirituel, si difficile hélas! dans les jours ténébreux où nous sommes, mêlé de tant de larmes, suivi de tant de mécomptes, et cependant si glorieux et si bien récompensé, ne nous fût-il donné que de mettre au monde une seule âme et de lui ouvrir les portes du Ciel!

Montez d'un degré, et jetez les yeux sur la chaire épiscopale, vous y verrez, assis dans la plénitude du sacerdoce, l'évêque, à qui appartient de droit divin, la plénitude de la paternité spirituelle. L'évêque est la sentinelle vigilante qui regarde au loin, découvre l'homme ennemi, dénonce son approche et jette les premiers cris d'alarme. Sa tête, ceinte de la mitre d'honneur comme d'un casque, le signale dans les batailles de la foi. La houlette qu'il porte rallie, comme un sceptre, tout le troupeau autour de lui, et écarte, comme un glaive, les loups ravisseurs qui menacent le bercail. Il a la jalousie de l'époux pour l'honneur et l'intégrité de l'église, avec laquelle il a contracté une alliance; il a les sentiments du père le plus ferme et le plus tendre pour tous les fils qu'elle lui a donnés. Le temps, loin d'affaiblir dans l'évêque ce sentiment, ne fait que le rendre plus délicat, plus doux, plus affectueux. Quand il n'a plus la vigueur de saint Paul, il lui reste la charité de saint Jean, et ses adieux à la vie sont ceux d'un père à ses fils bien-aimés: *Mes enfants aimez-vous les uns les autres : Filioli, diligite invicem*[1]. O Église de Besançon, regarde! et dis si tu ne possèdes pas le vrai père. Ces écoles et ces temples, boulevards élevés contre l'hérésie à l'extrémité du diocèse, ces refuges de prière, d'éducation et de pénitence, répandus partout, ces magnificences et ces pompes déployées dans le lieu saint, n'est-ce pas là l'œuvre d'un père qui a pris à cœur de défendre, de consolider et

[1] *I Joann.*, III, 7; 18; IV, 4; V, 21.

d'embellir sa maison. Soit qu'il avertisse, qu'il reprenne ou qu'il corrige, soit qu'il donne, qu'il console ou qu'il prie, toujours il s'oublie, toujours il se prodigue, et c'est toujours parce qu'il aime, toujours parce qu'il est le père et l'évêque de nos âmes.

Mais l'évêque, ce père si dévoué au regard de son troupeau, n'est lui-même qu'un fils au regard du Pape, le père commun des fidèles, des prêtres et des évêques ; dans le Pape se résument toutes les paternités spirituelles qui se partagent le monde. Son nom le dit assez, et ce nom, tout esprit l'entend, tout cœur le sent, toute bouche le répète : *c'est le saint-père*. Le saint-père a la terre pour domaine, les nations pour héritage, tous les hommes pour enfants. Les uns le saluent et l'honorent, les autres l'oublient et le méprisent, plusieurs ne l'ont jamais connu. N'importe, son droit est le même sur toutes les âmes ; son devoir est de les ranger toutes sous sa houlette paternelle. O sainte ambition des papes, que tu es belle et qu'il est juste de te bénir ! Le Pape, du haut de ce roc inébranlable où Jésus-Christ l'a placé, regarde, cherche, appelle partout ses enfants. Pareil au père du prodigue, il se lève, il va chaque jour à leur rencontre, chaque jour il les ramène, tantôt des ténèbres de l'impiété, tantôt de la prison obscure où le schisme les tenait captifs ; chaque jour, il dresse la table du festin et il se félicite de voir ses fils retrouvés et ressuscités. Mais chaque jour aussi il jette à tous les échos de la terre et du ciel ce cri de sa paternité qui n'est jamais satisfaite : des âmes, encore des âmes ! Voilà des nations sans pasteur et des brebis sans bercail. Il faut que je les gagne et que je les amène, pour ne plus faire qu'une seule famille et n'obéir qu'à un seul père : *Oportet me illas adducere, et fiet unum ovile et unus pastor* [1].

[1] *Joann.*, x, 16.

Passez en revue toutes les contrées du monde, prêtez l'oreille, et dites quelle est la seule voix qui partout se fasse entendre et qui partout soit écoutée ? C'est la voix du Pape. Quelle est la seule main qui bénisse à la fois, du nord au midi et du couchant à l'aurore, toutes les nations courbées devant elle ? C'est la main du Pape. Pie IX, pour ne parler que de lui, a relevé en Angleterre et en Hollande le trône épiscopal ; il a apaisé la faim de l'Irlande et essuyé les larmes de la Pologne : il dispute au czar, tantôt par la menace, tantôt par la prière, ces couvents en ruines, ces temples en deuil, ces prêtres en fuite, qui n'ont plus d'autre consolation que son cœur et d'autre appui que son bras ; il rappelle aux Églises de l'Orient qui ont vieilli dans le schisme les bienfaits de l'antique unité ; il tient sous ses ailes les Églises naissantes de l'Amérique et de l'Océanie, qui sont devenues de grands peuples ; il démêle dans la terre du Japon ou dans les sables de l'Afrique le sang des martyrs, il le recueille avec honneur et il l'offre aux hommages du monde ; puis quand ses regards, revenus de si loin, s'abaissent sur la Sicile et sur l'Italie, éprouvées par tant de révolutions, c'est pour les raffermir, les consoler et leur donner des preuves de sa paternité en leur envoyant de nouveaux pasteurs à travers mille périls. Il est père, ce sentiment domine tout. La pauvreté ne l'effraie pas, la persécution n'a pas su l'aigrir. Il a bravé l'exil, il le braverait encore, car la terre est à lui, et partout il demeurera le pape, c'est-à-dire le père, partout il demandera des âmes, rien que des âmes, c'est-à-dire des enfants : *Oportet me illas adducere, et fiet unum ovile et unus pastor.*

Regardez maintenant, hommes frivoles et incrédules, et dites, je vous le demande, si c'est bien là celui que la jalousie ou l'ignorance appelait un souverain étranger ? Non, non, c'est plus que jamais le seigneur apostolique,

le maître de la maison du Christ, le père commun du monde entier. Vous l'avez insulté, et tous les yeux se sont tournés amoureusement vers sa croix; vous avez mis son existence et son trône en question, et tous les esprits se sont intéressés à son sort. Tous les cœurs gémissent s'il est dans l'épreuve, s'apaisent s'il est dans le calme, se consolent et se réjouissent s'il est dans la joie. Plus l'ennemi l'a serré de près, plus ses enfants se sont resserrés autour de lui. Et voilà qu'il convoque pour la troisième fois les neuf cents évêques du monde catholique. On les verra accourir à sa voix comme les fils à la voix du père, ou, pour emprunter une comparaison évangélique, comme les petits au cri de la poule qui les rassemble. Ils iront saluer dans Pie IX le deux cent cinquante-neuvième vicaire de Jésus-Christ; ils iront embrasser les autels de la Confession et vénérer le chef du premier Pape; ils iront baiser cette terre sacrée qui a vu la croix de saint Pierre, qui a bu son sang, qui a reçu sa tête et qui la gardera jusqu'à la fin des temps, avec la tiare et les clefs apostoliques. Vous saluerez les évêques au retour de ce glorieux pèlerinage, comme ces patriarches de l'antique alliance qui étaient allés visiter les tombeaux de leurs ancêtres, et qui en rapportaient les hautes pensées et les généreux sentiments de l'amour filial. Et quand nous recevrons, inclinés sous leur main, la bénédiction qu'ils auront reçue du père commun de la chrétienté, il nous semblera que nous aurons entendu descendre sur nos têtes cette parole féconde qui va bénissant, dès l'origine de toutes choses, les familles, les États, l'Église, qui de siècle en siècle et de père en père, remonte par les Papes jusqu'à saint Pierre par les prophètes et par les rois jusqu'à Moïse, par les patriarches jusqu'à Abraham et jusqu'à Adam, par Adam jusqu'à Dieu, et que Dieu lui-même est allé chercher aux sources de sa paternité incréée et de sa sagesse éternelle.

ONZIÈME CONFÉRENCE.

DEVOIRS DE LA PATERNITÉ.

DE L'ÉDUCATION.

En commençant l'explication de vos devoirs envers vos semblables, je me suis arrêté aux premiers mots du précepte qui les inaugure : *Père et mère honoreras*, et je me suis demandé tout d'abord : quel est le vrai père ? quels sont ses lieutenants ici-bas ?

Qu'est-ce que le père ; c'est Dieu avant tout, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, pour la famille comme pour l'homme, pour l'État comme pour l'Église, car c'est de Dieu seul que viennent, comme d'une source, et le principe de l'être et le principe du gouvernement.

Quels sont les lieutenants de Dieu ou les représentants du père souverain ? Dans la famille, ce sont les parents, et sous le nom de parents il faut entendre aussi les maîtres, comme sous le nom d'enfants, le véritable maître voit, à son tour, dans la société d'éducation ses élèves, et dans la société de service, ses fermiers, ses mercenaires

et ses domestiques ; dans l'État, ce sont les princes, et sous le nom de prince il faut révérer toute personne revêtue de l'autorité publique, pour laquelle la Bible, l'Évangile, l'Église stipulent d'une voix commune le respect et l'honneur ; dans l'Église, ce sont les prêtres, véritables pères non selon la chair, mais selon l'esprit, puisqu'ils propagent et qu'ils répandent la vie spirituelle, le pasteur dans sa paroisse, l'évêque dans son diocèse, le pape dans l'univers entier.

Or, cette paternité a des devoirs et des droits. Ses devoirs sont résumés dans trois mots : l'éducation, la correction et le bon exemple. Ministère immense, puisqu'il a pour objet d'élever l'enfant et le domestique dans la famille, le citoyen dans l'État, le chrétien dans l'Église ; ministère sublime, puisqu'il comprend tout l'homme, c'est-à-dire son corps et son âme. Nourrir le corps et l'âme, voilà l'œuvre de l'éducation, voilà le devoir du père, c'est-à-dire des parents dans la famille, des princes dans l'État, des prêtres dans l'Église. O pères, que votre responsabilité est grande, vous avez dans vos mains les destinées de l'humanité et l'avenir du monde : c'est à vous de l'élever dans la force et de l'instruire dans la lumière.

I. De tous les soins qu'impose l'éducation, le plus matériel et le plus commun est celui du corps. L'Église, l'État, la famille, personne ne l'oublie, personne ne le néglige, et il serait presque superflu d'en parler, tant la vie matérielle provoque d'études, excite d'alarmes, tourmente les sociétés humaines.

C'est l'Église qui la première a témoigné à la vie matérielle de l'homme un intérêt paternel, dans des siècles où l'État était encore sans entrailles et où la famille faisait, par un partage odieux, la part de la vie et celle de

la mort parmi les enfants nés dans son sein. Elle a dit à l'État : Cet enfant, trop difforme pour être bon soldat, sera peut-être assez intelligent pour être un citoyen utile. D'ailleurs, c'est un corps façonné de la main de Dieu et animé de son esprit, c'est un chrétien, je l'ai baptisé, je le consacre, je prends sous ma protection ses jours menacés, et au besoin, je mendierai pour lui le pain de l'aumône. Elle a dit à la famille : Tu n'as plus droit de vie et de mort sur l'enfant. Ce sont les plus disgrâciés qui ont le plus besoin de sollicitude, de tendresse et d'amour. Garde ce corps chétif, couvre-le de baisers, développe-le au souffle de ce nouvel esprit dont le christianisme a rempli la société, sois père sans honte, sois mère sans embarras, écoute la nature : Dieu bénit toujours le travail qui semble ingrat ; laisse croître et grandir sous son regard ce petit être qui répugne au monde, c'est lui qui fera un jour ta joie, ton bonheur et peut-être ta gloire. Puis l'Église, joignant l'exemple au précepte, s'est mise à la recherche des enfants abandonnés ; elle leur a ouvert des asiles et des retraites dans ses monastères ; elle leur a donné pour mère des filles des Césars, jalouses de presser sur leur cœur ceux que leurs ancêtres auraient foulés sous leur char ; elle a adopté partout les orphelins, partout elle les a recueillis, nourris, entretenus, dotés avec une telle munificence, que le patrimoine du pauvre ayant excité un jour les convoitises de l'envie n'a pas pu, même dans des jours de révolution et de délire, être pillé tout entier, et qu'au sortir de la tempête, la charité publique a retrouvé encore assez d'épaves pour en faire dans la société moderne une dotation nouvelle à l'enfance abandonnée. Que les incendies, les pestes, les tremblements de terre, les inondations viennent à nous désoler encore, c'est l'Église qu'on implore aussitôt, ou plutôt c'est elle qui va au-devant de ces misères nouvelles et qui les

couvre du manteau de sa charité. Le prêtre, on le sait bien, vendrait plutôt les vases de l'autel que de laisser sans pain l'enfant dont il est le tuteur naturel. L'évêque, on l'a vu dans des malheurs tout récents, quitterait plutôt son palais que de laisser sans asile les familles échappées à la fureur des flots. Le Pape, malgré sa pauvreté, semble toujours riche quand il s'agit de faire l'aumône à un de ces innombrables enfants dont il est le père. Va, sainte Église, va, poursuis ta carrière à travers les siècles, mendie, recueille, bâtis, adopte, tes exemples et tes leçons sont aujourd'hui plus nécessaires que jamais. Dis-nous toujours que si tu as tant fait pour le corps, c'est pour gagner l'âme, et que cette vie matérielle dont tu as ranimé la flamme expirante n'est vraiment chère qu'à ceux qui veulent ranimer et sauver par là la vie, mille fois plus précieuse, de l'esprit et du cœur.

Mais la vie matérielle et terrestre dont l'Église s'occupe par surcroît est une des plus grandes préoccupations de l'État. Tout prince vraiment digne de ce nom doit pourvoir à la nourriture et à l'entretien de son peuple : tout magistrat vraiment digne de la confiance du prince doit concourir, dans la sphère de son activité propre et dans les limites de ses attributions, à ce bien-être temporel, fin prochaine de la société politique. Dans une nation grave et sérieuse, où la vie est commode, les hommes se multiplient comme le sable de la mer. Chacun, dit l'Écriture, mange et boit du fruit de ses mains ; chacun se repose sous sa vigne et son figuier ; chacun prend part à la joie commune. La joie rend les corps sains et vigoureux, tandis qu'un peuple triste et languissant perd courage et n'est propre à rien ; la terre même se ressent de la nonchalance où il tombe, et les familles sont faibles et désolées. Que le prince augmente donc les richesses sociales afin d'accroître le bonheur temporel des citoyens. Donnez au

peuple des blés abondants et semez des prairies pour les animaux qui le servent, car le labourage et le pâturage sont, selon l'expression de Sully, les deux mamelles de l'État. Après l'agriculture, encouragez l'industrie et les arts, mais préférez les arts d'utilité aux arts d'agrément. Le commerce, cette troisième source de la vie sociale, appelle aussi la sollicitude de l'État. Étendez-en les bienfaits au-dedans et au-dehors de la cité, ouvrez des routes, creusez des canaux, attelez la flamme à vos chars de fer, et faites-leur franchir en trois bonds les bornes du monde, tous ces progrès sont nobles, légitimes, dignes de louange, parce qu'ils tournent au bien public, et qu'ils rendent la vie facile et les peuples heureux. Plus l'oisiveté sera odieuse, le travail honoré, le mariage fécond, moins l'État aura de criminels, de mendiants, de citoyens dangereux ou inutiles.

Ce pain que le prince donne au peuple, le père, dans la famille, le donne aux enfants de son adoption et aux enfants de sa race.

Fermiers, mercenaires, domestiques, tous ceux qui vivent à la table du maître attendent du maître le pain de chaque jour. Il faut nourrir ces membres qui se fatiguent à son service, et entretenir cette vie qui s'épuise pour lui. La justice, l'intérêt, la reconnaissance lui en imposent le devoir, car tout ouvrier est digne de son salaire, toute besogne accomplie par des bras énervés et languissants est une besogne mal faite; toute maison bien tenue fait honneur au maître aussi bien qu'au serviteur. A quoi bon insister sur cette obligation? Ce n'est pas de nos jours qu'on la méconnaît, moins encore par esprit d'humanité que par l'entraînement d'un siècle où les besoins matériels crient plus haut que jamais, et où la mollesse et le luxe, descendant de plus en plus dans l'échelle sociale, deviennent les nécessités du pauvre aussi

bien que du riche, du domestique aussi bien que du maître, tant on est unanime à oublier l'antique sobriété, qui est le trait distinctif des vieilles familles et des grands peuples.

Il ne faut non plus ni livres ni commentaires pour apprendre aux parents qu'ils doivent nourrir les enfants de leur race comme les enfants de leur adoption, car la nature en parle assez, et le siècle où nous sommes en parle plus haut encore. Aussi, que de pères se refusent, en exagérant cette loi impérieuse, les choses les plus nécessaires à la vie ! Travail assidu, veilles prolongées, sueurs du jour, heures dérobées au sommeil des nuits, rien ne leur paraît pénible dès qu'il s'agit de vêtir et d'élever ceux à qui ils ont donné le jour. Ce n'est point par défaut qu'on viole le précepte, mais plutôt par excès. Ici la vérité me presse d'accuser la mollesse de nos mœurs, tant elle gagne, tant elle monte, tant elle descend, tant elle envahit tout. Il faut donc dire la vérité à tout le monde, et je la dirai, au risque de déplaire.

Je la dois d'abord aux classes élevées, parce que je les honore avant toutes les autres et parce que c'est d'elles que doit venir l'exemple. Elles nourrissent, elles entretiennent, elles flattent la mollesse du corps, et elles corrompent par là les générations dans leur fleur. Vos ancêtres avaient d'autres mœurs : elles étaient fières peut-être, mais elles étaient simples, et cette fierté ne déparaît pas leur simplicité même. Aujourd'hui, je ne sais pas ce que l'égalité la plus envieuse peut vous reprocher, car vous êtes devenus semblables aux autres hommes. Vous pesez, vous comptez, vous calculez comme eux, vous êtes, comme eux, des hommes de mollesse et de plaisir, et votre jeune famille languit et se consume, comme les autres, dans la mollesse. Mais la mollesse énerve l'âme et en détruit le ressort ; la plus

robuste constitution s'étiole parmi les douceurs d'une vie efféminée ; tout languit dans l'enfant à qui on ne refuse rien. Vous désirez pour votre fils un esprit distingué ; rappelez-vous que les soins exagérés du corps nuisent toujours à la culture de l'intelligence. Vous sentiriez votre nom honoré, si ce fils avait une âme forte et un grand caractère ; mais pour que cette âme se fasse jour, que ce caractère se forme, que ces nobles sentiments se développent en lui, permettez d'abord qu'il domine sa chair, qu'il gouverne ses sens, qu'il tienne d'une main ferme le sceptre de l'autorité sur les passions enchaînées à ses pieds. Formez-le à la sobriété en lui inspirant des goûts simples, des habitudes modestes, une vie de règle, de silence et d'étude. A défaut de ces précautions, il ne connaîtra ni l'application, ni le succès, ni le devoir. Le sentiment de l'honneur s'affaiblira dans son âme et son sang s'appauvrira dans ses veines ; d'autres prendront dans la société la place qui lui appartenait ; inconnu aux hommes, oubliant Dieu, il ne sera rien, rien ni en ce monde ni en l'autre. Vous lui aurez appris à manger et non à travailler, à dormir et non à veiller, à céder et non à vaincre, à végéter et non à vivre. Votre mollesse aura tout perdu.

Sont-ils moins coupables, — sont-ils moins aveugles, ces parents artisans de leur propre fortune, chez qui le luxe est le fruit du travail, et qui en font jouir si imprudemment leurs enfants, bien plus qu'ils n'en jouissent eux-mêmes ? Quoi ! votre intelligence, vos peines, votre santé, vos travaux, votre vie, soixante ans passés à calculer et à amasser, ce projet si bien conçu, si bien soutenu, si bien fini, de fonder une maison, semblent n'avoir abouti qu'à assouvir l'égoïsme précoce de vos enfans et à les perdre aussitôt que vous les avez enrichis. Vous devancez les années pour exciter en eux le désir de

plaire ; vous éveillez avant l'âge les passions dans leur cœur ; vous les jetez tout parés de fleurs et de diamants au milieu des fêtes qui les étourdissent et qui les enivrent. Vos enfants ont déjà leurs bals, leurs soirées, leurs théâtres, et jusqu'à leurs intrigues. Faites-les courir sur cette pente rapide et brûlante ; laissez-leur abdiquer de bonne heure les devoirs sérieux de l'homme ; et cette enfance amollie se transformera en une jeunesse oisive, brillante et dorée. Vous rêvez inutilement pour eux une carrière, ils ne rêvent pour eux-mêmes qu'une vie tranquille. Pendant que vous travaillez dans leur intérêt, ils se reposent déjà à l'ombre de votre nom. Vous êtes encore des hommes de peine, et ils ne sont déjà plus que des jeunes gens de plaisir, et ils ne seront jamais des hommes d'honneur. C'est tout dire, écoutez le mot terrible par lequel l'Écriture vous dépeint, vous condamne et vous réprouve : *La faction des hommes de plaisir sera éternellement inutile : Auferetur factio lascivientium*[1].

Il faut aussi me plaindre, avec toute l'énergie de la parole sainte et toutes les larmes de l'Église épouvantée, de ces parents qui, sans naissance et sans fortune, n'ayant pour vivre que leur bras et ne pouvant donner à leurs enfants d'autre dot que leurs exemples, parent avec un luxe inoui ces corps courbés sur le métier ou sur la charrue, et entretiennent ainsi, soit par vanité, soit par faiblesse, le goût des folles dépenses et la mollesse de la vie jusque dans la pauvreté du foyer domestique. Prenez-y garde, mère qui m'écoutez, tandis que vos yeux s'attachent avec orgueil sur les brillants habits dont vous couvrez votre fille, son esprit et son cœur s'éloignent de vous. Elle rougit de votre honorable pauvreté, et vous, crédule et bonne, vous jouissez des richesses indigentes

[1] *Amos*, VI, 7.

et misérables qui la parent. Plaise à Dieu qu'elle ne refuse pas un jour, pour prix de cette aveugle tendresse, de reconnaître le sein qui l'a nourrie et les flancs qui l'ont portée ! Mais si votre propre confusion vous touche peu, du moins comprenez mieux les véritables intérêts de vos enfants. Que deviendront-ils dans la société ? Vous les avez déplacés, votre orgueil les égare, vos vaines espérances les perdent. Ils seront pour le vice des victimes, pour le génie du mal des recrues, pour leur famille un opprobre, pour la terre un poids insupportable. Que de malheurs domestiques n'ont pas d'autre origine ! que d'avenirs compromis ! que de maisons ruinées ! que de vieillesses abreuvées d'amertume ! Les artisans de nos discordes civiles n'ont-ils pas, pour la plupart, puisé dans cette mauvaise éducation le désir impérieux de jouir à tout prix et de dominer à leur tour ? Trop peu éclairés et trop peu sages pour déposer les illusions dont on a bercé leur enfance, la soumission répugne à leur esprit perverti, et le travail à leur corps efféminé par la débauche. Au lieu de donner leurs sueurs à la terre et leur sang à la patrie, on les voit traîner une existence à la fois affaiblie par le vice et ranimée par l'espérance d'une prochaine révolution. Ils s'indignent de ne pouvoir prendre place au banquet de la vie à côté des heureux du siècle. Les noirs complots, les crimes, les attentats, rien ne leur coûtera pour obtenir la réalisation de leurs chimériques desseins. C'est une lutte ouverte qu'ils méditent contre l'état social, résignés d'avance à mourir en victimes, mais tout prêts aussi à triompher en bourreaux. Voilà le sort de vos fils, ouvriers honnêtes qui les avez laissés s'amollir le corps dans la paresse et dans le luxe. Je m'abstiens de peindre le sort de vos filles, car la mollesse aussi les fera tomber, et tomber d'une grande chute, car cette chute sera de celles qu'on plaint sans y remé-

dier, et le nom qui leur restera ne se prononce jamais dans l'assemblée des saints.

II. Le corps n'est que le dessus et le vêtement de l'homme, l'esprit en est l'intérieur et l'essence même. Il faut nourrir l'esprit autant que le corps ; c'est un devoir commun aux pères dans la famille, au prince dans l'État, aux prêtres dans l'Église. L'École domestique, l'école publique, l'école pastorale n'ont pas d'autre objet. Que ces écoles se multiplient donc pour l'honneur de votre siècle et de notre pays ; qu'elles rivalisent entre elles de science, de zèle, de dévouement, d'éclat et de succès ; que la soif d'enseigner et d'apprendre suscite partout des maîtres par milliers et des élèves par millions. Loin de craindre ce magnifique épanouissement de l'intelligence humaine, je l'appelle de mes vœux les plus ardents et je m'associe à tous les efforts comme à tous les désirs, car l'Église, ma mère, est l'ennemie éternelle et irréconciliable de l'ignorance, et après dix-huit siècles passés à garder, à copier, à répandre et à composer des livres, à former des maîtres, à fonder, à soutenir ou à relever des écoles, il lui est bien permis de dire aux chevaliers les plus aventureux de la nouvelle croisade prêchée contre l'ignorance : Courage, vous ne faites qu'essayer ce que je n'ai jamais cessé de faire. Vous appelez la lumière, je la répands ; vous voulez qu'elle soit gratuite, je la donne; vous redoutez l'erreur, je la flétris ; vous demandez à grands cris des bibliothèques dans tous les lieux, des classes pour tous les âges, des conférences sur tous les sujets ; je partage tous vos seutiments, j'ai toutes vos ambitions : instruisons et moralisons le peuple, rachetons-le de l'ignorance, sauvons-le de la barbarie, élevons-le à tout prix dans la lumière et dans la vérité. Mais l'Église ajoute : Croyez-en mon expérience, c'est

une rude tâche que de catéchiser les nations. Il y a de fausses lumières qui égarent, de vaines lumières qui éblouissent, de vraies lumières qui servent de guide. Il y a trois sortes de science et de catéchisme : la science dangereuse, la science utile, la science nécessaire. Il faut ignorer ce qui est dangereux, apprendre ce qui est utile, savoir à tout prix ce qui est nécessaire.

La mauvaise science coule à pleins bords, et c'est notre siècle surtout qui en a formulé les maximes et rédigé le catéchisme. Elle dit aux domestiques : « Votre ennemi, c'est votre maître ; » aux enfants : « Vos parents ne sont pas à la hauteur du siècle ; » aux sujets : « Brisez vos chaînes, car l'insurrection est le plus saint des devoirs. » Voilà le catéchisme de la désobéissance et de la révolte. Elle a dit au pauvre : « Tu peux tout souhaiter ; » au riche : « Tu peux jouir de tout ; » aux petits : « Murmurez plus haut ; » aux grands : « Ne mettez ni bornes à votre luxe, ni frein à vos désirs ; » aux rois : « Qu'est-ce que le peuple ? un vil troupeau ; » aux peuples : « Qu'est-ce qu'un trône ? quatre planches recouvertes de velours. » A toute la société : « Dieu c'est le mal ; la propriété, c'est le vol ; le bonheur, ce n'est plus l'ordre, ni la loi, ni la liberté. Le bonheur, c'est l'anarchie. » Voilà le catéchisme du vol, de l'adultère, de l'assassinat, de l'incendie et de la ruine universelle.

A la foule le catéchisme du mal, aux lettrés les développements savants et les définitions transcendantes.

On a donc enseigné aux lettrés que Dieu, la Providence, l'âme, la distinction du bien et du mal, sont de bons vieux mots lourds et matériels, mais que la philosophie interprète chaque jour dans un sens de plus en plus raffiné.

Voici le raffinement : d'abord, on ne sait rien de Dieu et on n'en peut rien savoir, pas même s'il existe. Mais

l'humanité est le seul idéal, l'existence immense, la Providence, l'idée religieuse, le culte des hommes.

Après avoir ainsi exalté l'humanité sans mesure en la substituant à Dieu, les libres penseurs l'amènent au dernier des abaissements, ils la dégradent au niveau de l'animal, ils la dépouillent de son origine divine, de son âme spirituelle et libre, de sa destinée immortelle.

Il y a des écoles où l'unité de la race humaine est hautement niée, des maîtres qui lui donnent le néant pour terme, des livres destinés à la jeunesse, sous les titres de *Manuel* ou de *Dictionnaire*, qui s'imposent à l'aide de ce titre trompeur, et qui, sous prétexte d'apprendre comment on dissèque le corps, insinuent que l'âme n'existe pas parce qu'on ne saurait la disséquer. Et parmi ces malfaiteurs publics, les plus dangereux ne sont pas ceux qui viennent dire brutalement, du haut de leur chaire, qu'il n'y a point de différence entre l'animal et l'homme; ce sont ceux qui, après avoir parlé éloquemment de l'âme, en font non pas une substance, mais la résultante des forces combinées de la matière, la comparant, quand le corps se dissout, au son d'une lyre qui se dissipe quand la lyre se brise. J'ai lu ces pages tout imprégnées de cette fausse science ; j'ai entendu ces hommes conspirer contre les espérances les plus chères de l'humanité. Ils nous disent, les hypocrites : « Si la vérité est triste, nous aurons la consolation de l'avoir trouvée selon les règles.» Ils disent encore : « Le secret de la vie, c'est de se passer d'espérances. » O honte! ô douleur ! voilà les hommes de la lumière et du progrès ! voilà les livres qu'on prône ! voilà les piéges qu'on tend à la jeunesse lettrée ! L'incrédulité commence à redevenir de mode ; mais elle a la main froide, le rire amer et moqueur, le langage mystique, avec un regret pour les vieilles croyances, une larme pour les petits enfants qui n'en trouveront plus en entrant dans

la vie. Si ce n'est plus, comme autrefois, une armée qui monte à l'assaut du christianisme, le sabre à la main et le blasphème à la bouche, c'en est l'avant-garde, déjà formidable par le nombre et signalée par le succès. C'est une secte discrète, à demi voilée, qui s'introduit dans vos familles et substitue peu à peu à la vraie doctrine celle du doute, de l'orgueil et de la vaine science. Arrière ! arrière ! le catéchisme du mensonge ! [1]

Autant il faut réprouver la science nuisible, autant il faut encourager la science utile. Gloire aux maîtres qui l'enseignent, aux livres qui la répandent, aux bibliothèques qui la gardent ! La famille leur doit des actions de grâce, l'État, des récompenses, et l'Église, plus que personne, des encouragements et des louanges. Créez des instituts et ouvrez-en les portes aux interprètes les plus distingués de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire, du droit, de la médecine et des mathématiques. Faisons des vœux pour que nos mathématiciens soient des Laplace, nos géologues des Cuvier, nos médecins des Orfila, nos jurisconsultes des Domat et des Cujas, mais surtout des d'Aguesseau et des Molé ; que Bossuet trouve des rivaux dans l'éloquence et dans l'histoire, que le laurier de la poésie cesse enfin d'appartenir à Racine et à Corneille : voilà le progrès que nous souhaitons à notre siècle, tant nous serions jaloux de le voir marcher en tête de tous les siècles.

Vous voulez de la philosophie : nous aussi, mais une philosophie qui ne se borne pas à chercher la vérité en feignant de croire qu'elle n'est pas encore trouvée, une philosophie qui aboutisse à faire monter aux lèvres mourantes de Jouffroy une autre parole qu'un douloureux *que sais-je ?* une philosophie qui assoie l'homme dans des

[1] Voir pour plus de détails, l'*Avertissement aux pères de famille* et l'*Athéisme et le Péril social*, par Mgr DUPANLOUP.

convictions fermes, arrêtées, lumineuses, au lieu de le promener pendant toute une vie, de doute en doute et d'hésitation en hésitation, à travers mille concessions et mille réticences ; une philosophie qui, si elle se mêle d'écrire le *livre du devoir*, me montre ce devoir complétement défini et nettement tracé dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel ; une philosophie qui, après avoir dicté en termes magnifiques un livre sur le *vrai*, le *bien* et le *beau*, puisse enfin m'apprendre avec certitude ce que le grand esprit, auteur de ce livre, croyait de vrai, espérait de bien, aimait de beau, le jour où la mort l'a surpris et l'a jeté entre les mains du Dieu vivant sur le seuil de l'éternité.

Vous voulez des sciences physiques et mathématiques appliquées aux besoins et aux commodités de la vie : et nous aussi. Bâtissez donc des ponts sur les abîmes, unissez les deux mondes par un câble gigantesque, dérobez au ciel sa lumière et fixez-la sur le métal ou sur la toile. Mais quand vous aurez effacé toutes les distances, combiné tous les éléments, surpris tous les secrets de la nature et vulgarisé toutes les méthodes, soit pour exploiter la matière, soit pour perfectionner l'enseignement, vous n'aurez encore que la science agréable, superflue, utile, il vous manquera peut-être la science nécessaire.

« Je vous entends, me crie-t-on de toute part, oui, la science nécessaire doit être le partage de tout le monde, et tout cela n'est que la science du loisir et du luxe; mais regardez comme on y convie le peuple de toutes parts. Que d'écoles de tout genre et que d'écoliers de tout âge ! Rougissons du passé, mais l'avenir est à nous. Encore un peu de temps : les classes se peuplent, les méthodes se perfectionnent, et tout le monde saura lire, écrire et compter ; chacun sera homme. »

Voilà l'espérance du monde, eh bien! je la partage et j'entre en discussion avec lui. J'appelle, je souhaite, comme vous, cette science populaire. Et c'est pourquoi je voudrais m'assurer d'abord si le triomphe en est aussi réel que vous le supposez. Les journaux qui s'attribuent le monopole du progrès, les orateurs qui courtisent la popularité, les dupes qu'ils entraînent à leur suite, comptent avec emphase les étudiants et montrent avec orgueil l'appareil scolaire. Visitons les écoles. Ce n'est plus la salle enfumée où nous avons appris à lire, ni l'humble *Abécédaire* qui commençait par le nom de Dieu et le signe de la croix. Tout y est renouvelé : gradins, cartes, ardoises, tableaux, rien n'y manque ; voilà le progrès. Approchez-vous de ce tableaux ; le titre est tiré du grec : *Système phonétique !* mais vous êtes tout surpris de n'y trouver que l'A B C de votre enfance. Prenez ce cahier, encore du grec : *Système calligraphique !* Mais c'est ce qu'on appelait autrefois l'écriture. Écoutez maintenant, on n'épelle pas mieux ; regardez, on n'écrit pas plus vite. Mais, quel progrès dans les accessoires! quelle savante mise en scène! quel étalage bien fait pour en imposer!

Je veux cependant que tout cet étalage parle aux yeux, stimule la paresse, et que, dans vingt ans, chacun sans exception sache lire, écrire et même chanter juste. Science utile, m'écrierai-je encore, très-utile, mais qui, réduite à elle seule, n'est pas une garantie de moralité ni de bonheur ; non, ce n'est pas là le nécessaire. L'alphabet, les mots, la grammaire, les chiffres, les notes n'ont en eux-mêmes aucun sens moral, et tout dépend de l'usage qu'on en fait. Heureux le peuple qui sait lire, mais à condition qu'il ne lira que de bons livres. Heureux le peuple qui sait écrire, mais à condition que sa main ne servira jamais à rédiger des faux, à fabriquer des ca-

lomnies anonymes, à souiller un papier coupable du venin de la corruption. N'a-t-on pas vu le calcul devenir l'auxiliaire de l'usure, et la musique n'excite-t-elle pas aussi bien les mauvaises passions que les penchants honnêtes ? La plume est comme la langue, la meilleure ou la pire des choses, selon l'usage qu'on en fait, comme le fer qui défend l'homme ou qui tue, selon la main qui le porte ; comme l'or, qui paie le crime ou qui récompense la vertu, selon que le riche qui le possède est scélérat ou vertueux.

Ne dites donc pas avec un zèle si aveugle : « Celui qui ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, n'est pas un homme. » Où vous arrêteriez-vous dans de pareilles maximes ? Tirez-en les conséquences. L'écolier qui apprend le latin va prendre une pose un peu plus fière que l'écolier de village, et déclarer à son tour que, sans latin on n'est pas un homme. Après avoir appris un peu de latin, un peu de grec, un peu de géographie, un peu d'histoire, un peu de tout sans savoir grand'chose, et être monté quatre ou cinq fois à l'assaut du baccalauréat, le nouveau gradué se posera plus fièrement encore, et dira aux simples mortels : « Sans diplôme, on n'est pas un homme. » Mais que pensera du simple bachelier l'élève de l'école polytechnique, ? De quel air superbe ne va-t-il point le retrancher de l'espèce humaine ? Et l'élève de l'école polytechnique, que sera-t-il aux yeux d'un membre de l'Institut ? un avorton. Ah ! de grâce ! pas tant de zèle pour la science qui n'est qu'utile. Un peu moins d'anathèmes au nom de la science ; car nous voilà tous, de conséquence en conséquence, mis hors de l'humanité.

Non, ce n'est pas de ce pain, tout désirable qu'il soit, qu'il faut nourrir à tout prix l'esprit de l'homme : non, vous ne le sauverez pas avec les mathématiques toutes seules, car elles apprennent à faire des ponts et non à

bien vivre ; avec la philosophie toute seule, car elle pose plus de problèmes qu'elle ne peut donner de solutions ; avec l'éloquence et la poésie toute seules, car elles sont entrées cent fois dans les conspirations ourdies contre la vertu ; avec l'histoire toute seule, car elle a menti cent fois à la vérité ; avec la physique et la chimie toutes seules, car elles ont servi à composer des poisons ; avec l'astronomie toute seule, car elle s'arrête le plus souvent aux brillants phénomènes qui frappent nos yeux, sans nous forcer à reconnaître la main qui gouverne toutes choses ; avec l'art, même universel, de lire, d'écrire et de compter, car on peut vivre probe, vertueux, capable de dévouement, sans avoir appris à lire : témoins tant d'actes de désintéressement, de sacrifice et d'héroïsme, accomplis par les âmes ignorantes ; et on peut n'être ni probe ni religieux malgré l'instruction : témoins tant de gens qui peuplent les bagnes pour avoir trop lu, trop écrit et trop compté !

Il y a donc, au dessus de cette science qui n'est qu'utile et qui peut devenir si dangereuse, une science nécessaire aux familles, aux États, à l'Église ; une science profonde, pratique, complète, base immuable de la probité et de la pureté des mœurs, la science de tous les temps et de toutes les vertus, la science de tous les jours et de tous les états, la science de tous les temps et de tous les lieux, la science du temps et de l'éternité. C'est celle-là que doit le père à sa famille, le prince à son peuple, le prêtre à tous les chrétiens : c'est l'instruction morale et religieuse.

On raconte qu'une jeune fille de dix-huit ans, amenée dans un couvent au commencement du siècle dernier, étonnait, par son incrédulité précoce, les maîtresses chargées de l'instruire. Massillon ayant été prié de l'entendre, admira la vivacité de son esprit, le tour agréable

de sa phrase, le choix heureux de ses expressions : c'était un prodige, mais son ignorance en matière religieuse égalait sa vanité. L'abbesse, s'adressant à l'illustre orateur, lui demanda quel livre il fallait lui donner pour l'instruire. « Elle est charmante, répondit Massillon, mais elle n'a pas le sens commun ; donnez-lui un catéchisme de cinq sous. » Hélas ! il était trop tard ! Cette jeune fille si bien cultivée avait manqué de la culture nécessaire ; elle devint tristement célèbre sous le nom de madame du Deffant, vécut en courtisane et mourut en incrédule.

Il était trop tard de lui remettre entre les mains ce catéchisme de cinq sous, car elle avait quatorze ans. Jugez maintenant ce que vaut le système de ce Jean-Jacques Rousseau qui, après dix-huit siècles de christianisme, imagina, dans un roman fameux, d'élever sans religion, sans Dieu, sans principes, cet enfant qu'il appelle l'enfant de la nature, prétendant qu'un enfant ne peut pas encore juger de la valeur de la religion, et que pour le mettre en état de choisir la bonne, il faut commencer par ne lui en donner aucune. Il disait ce sophiste : « Si « j'avais à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrais un « pédant enseignant le catéchisme à des enfants de « huit ans, et si je voulais rendre un enfant fou, je « l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son caté« chisme. »

Eh bien ! je viens vous dire à mon tour : Si j'avais à peindre le père le plus tendre, le prince le plus habile, le prêtre le plus savant, je le peindrais, moi, dans sa famille, au milieu de son peuple, dans son église, le catéchisme à la main. Et pour rendre un enfant sage, je n'ai qu'à lui faire expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme.

Vous souhaitez pour la famille et pour la nation une

instruction qui pénètre l'homme tout entier; qui, après avoir porté la lumière dans l'intelligence, ne laisse pas le cœur dans les ténèbres ; qui passe de l'esprit dans la conscience, et de la conscience dans les actions; une instruction qui fasse les époux fidèles, les enfants respectueux, les ouvriers probes et tempérants, les serviteurs dévoués à leurs maîtres, les riches bienfaisants, les pauvres résignés, les sujets obéissants sans bassesse et libres sans révolte ; une instruction qui courbe l'industrie sous le joug de la bonne foi, le commerce sous les lois d'une probité sévère, et la charrue sous le regard du Dieu qui a planté la borne de la justice entre votre femme et l'étranger, entre votre champ et celui du voisin ; vous voulez tout cela, c'est bien là l'instruction nécessaire et la seule nécessaire, puisqu'elle suffirait seule sinon à la gloire, du moins au repos et au bonheur de la famille et de la société. Prenez donc le catéchisme, lisez-le et répétez-le à vos enfants, à vos ouvriers, à vos serviteurs ; que ce livre soit votre guide et votre conseil dans les affaires, votre délassement après le travail, la matière ordinaire de vos entretiens, le confident de vos projets et la lumière de vos entreprises ; qu'il vous accompagne partout comme un ami fidèle, et, quelle que soit l'obscurité de la nuit, non, jamais, ni vous ni les vôtres ne marcherez dans les ténèbres.

Vous voulez un enfant instruit. Demandez-lui, au sortir du catéchisme : qu'est-ce que Dieu ? Il le sait, parce qu'il croit. Qu'est-ce que l'âme ? Il le sait, parce qu'il croit encore. D'où vient le monde et où va-t-il ? Autant de questions qui troublent l'incrédulité, et qui n'embarrassent pas un instant la foi de l'enfance. Que faut-il faire pour remplir sa destinée et pour gagner le ciel ? Vous l'ignorez après trente ans d'études philosophiques ; l'enfant le sait, le croit, et le dit après deux jours de caté-

chisme. Tous ces problèmes qui sont posés sur la philosophie, le catéchisme les résout d'un mot. Remuer des questions, c'est faire vaciller la lumière ; donner des solutions, c'est la montrer rayonnante. Oui, à la lettre, l'enfant sait tout, il sait tout même avant d'avoir soupçonné ce que c'est que savoir [1].

Vous voulez un enfant sage. Lisez donc avec lui, dans le même catéchisme, qu'il faut adorer le Seigneur, respecter son saint nom, sanctifier le repos du dimanche. Vous voulez qu'il soit respectueux, obéissant, dévoué, faites-lui voir, en tournant la page, que vous avez accompli vos devoirs envers lui, en le reprenant, en veillant sur ses mœurs et en lui donnant le bon exemple. Vous voulez qu'il soit soumis aux lois du pays. Rien ne l'y déterminera mieux que le livre où les chefs de la société sont placés sur le même rang que les chefs de la famille, où les princes sont appelés des pères, et où l'on déclare qu'il n'y a rien au-dessus d'eux que Celui par qui règnent les rois. Ce serait votre honte que votre fils devînt menteur. Tenez donc constamment ouverte sous ses yeux la page où il est dit que le plus simple mensonge est une faute, et qu'il vaudrait mieux que tout l'univers fût détruit que d'en commettre un seul. Un voleur déshonorerait votre famille ; eh bien ! le catéchisme lui apprendra à étouffer dans son âme la pensée même de l'injustice, aussi bien qu'à éviter la fraude, les prêts illicites, les procès injustes. Vous seriez au désespoir si jamais la main de votre fils se levait, armée du fer ou du poignard, pour frapper le prochain. Eh bien ! relisez le commandement qui condamne et flétrit la haine, le mépris, les injures, la vengeance, l'homicide. Si vous souhaitez que ni le duel ni le suicide ne souillent votre nom, rappelez souvent à votre fils, le catéchisme à la main, que la vie des autres ne lui

[1] Voir le P. Félix. *Conférences* de 1863.

appartient pas plus que la sienne. Si vous voulez conserver intact dans votre maison le sang de votre race et le trésor des bonnes mœurs, c'est encore le catéchisme qui en sera le rempart. Non, je ne connais ni une vérité nécessaire qu'il n'enseigne, ni un devoir sacré qu'il ne prescrive, ni une défense indispensable au bonheur de l'homme et de la société qu'il ne fasse à tout le monde.

Voilà les croyances autorisées et fermes, voilà les pratiques sévères et nécessaires qui mettent l'esprit du chrétien dans la lumière et son cœur dans la paix. Voilà comment se posent au fond de l'âme ces fondements de l'éducation chrétienne que l'on appelle des principes. Ah ! ces principes, c'est là le tout de l'éducation, le tout de l'homme. Que cette éducation se fasse par la parole d'un maître ou par la parole d'une mère, par la parole d'un laïque ou par la parole d'un prêtre, qu'importe, pourvu qu'elle soit fondée en Dieu, qui est le seul fond et le principe de toute chose. Donnez-moi un homme sans mœurs, mais non sans principes, je lui rappellerai le Dieu de sa mère et les joies pures de sa première enfance, j'éveillerai au fond de son âme de salutaires remords, je pleurerai sur lui, je prierai pour lui, je le convertirai ; mais un homme sans principes, jamais ! jamais ! Il faut descendre au fond de cet esprit chagrin, il faut gagner cette volonté superbe : il faut chercher au dessous de ces ruines entassées dans l'intelligence, le roc solide, le sol sur lequel on puisse bâtir : on ne le trouve pas. Dieu, la conscience, l'âme, la vie future, tout cela n'est rien pour cette âme, et pourquoi ? parce que l'instruction nécessaire lui a manqué, parce qu'elle pèche sans remords, parce qu'elle n'a jamais cru, parce qu'elle n'a pas de principes.

L'enfant, j'en conviens, croit d'abord sans compren-

dre ; c'est le besoin de sa nature, qui ne peut connaître et s'instruire dans le bas âge que par voie d'autorité. Mais à mesure qu'il grandit et que sa raison se fortifie, il comprend ce qu'il a appris ; ce qu'il n'avait fait qu'affirmer, il le conçoit, il le raisonne, il se le démontre à lui-même. Viennent les bonnes lectures, les conversations sages, l'enseignement chrétien de l'histoire et de la philosophie, des sciences, et ces vérités, qu'il a crues sans les comprendre, il en découvre la convenance, l'ordre, la beauté et l'enchaînement. Il ne croit plus seulement, il voit. Chaque heure du temps, chaque mouvement de sa vie, chaque regard jeté sur Dieu, sur le monde et sur lui-même, lui montre de plus en plus les motifs et la raison de sa croyance, et plus il avance dans les sciences et les lettres, plus il monte dans les fonctions publiques, plus il retrouve claire, vivante, animée, éloquente, la lettre de son catéchisme.

Quand cette lettre est apprise, les devoirs des parents et des maîtres ne sont pas complétement remplis. Il faut développer cet enseignement par la lecture et choisir pour texte de lecture, dans les familles et dans les écoles, non des traités d'agriculture ou d'industrie, non des livres de morale purement humaine, ou, ce qui est pis encore, des romans, moitié niais, moitié faux, qui commencent par une intrigue et se terminent par un mariage, mais l'histoire vraie, authentique, consolante, du peuple juif et du peuple chrétien, c'est-à-dire les annales du monde et les espérances de la vie éternelle. L'instruction chrétienne qui ne saurait jamais se donner trop tôt, ne saurait se répéter trop souvent ni dans trop de livres, ni avec des formes trop diverses. Lhomond et Fleury dans nos petites écoles, Bossuet, Fénelon, Mallebranche, le Polyeucte de Corneille, l'Athalie de Racine, dans nos colléges, voilà les magnifiques commentaires de

la science nécessaire, et les vraies leçons du beau style aussi bien que de la saine morale. Vous nous citez parfois la savante Allemagne, et vous nous pressez de marcher son égale dans les progrès de l'enseignement. Eh bien ! soit ; mais, de grâce, ne la prenez pas seulement pour modèle quand il s'agit de grammaire et de pédagogie, suivez-là jusqu'au bout. Là, l'enseignement est profondément chrétien. Le nom de Dieu est en tête de tous les livres classiques et le nom de Jésus-Christ y brille à toutes les pages. Les bons sentiments, les bonnes pensées, les bons exemples, les bonnes paroles se sucent avec le lait des mères et se respirent avec l'air des écoles. On n'y marchande ni à Dieu ni à son Christ le temps qu'on leur donnera dans les préoccupations de l'enfance ; la science nécessaire, la seule nécessaire, est imprimée, gravée, coloriée, mise en image sur tous les murs et déborde de toutes les lèvres. Grand Dieu ! à quoi suis-je réduit ? et pourquoi faut-il que je cite à la France catholique l'Allemagne protestante, à la France de saint Louis, l'Allemagne de Luther ?

Mais ce n'est pas seulement dans les écoles que je veux les commentaires éloquents de la seule science nécessaire, c'est dans les prétoires, dans les armées, au milieu du peuple, partout où le devoir parle. Le magistrat a besoin d'être religieux, et voilà pourquoi je salue au-dessus de sa tête l'image du Dieu crucifié, dans laquelle il va chercher les inspirations de la justice. Le soldat en a besoin, et voilà pourquoi les autels se dressent au milieu des camps pour y inspirer le courage en y faisant apparaître le Dieu des batailles. Le prince en a besoin, et voilà pourquoi la croix surmonte son diadème et domine sa puissance. Toutes les nations on ont besoin, et voilà pourquoi, tant qu'elles demeurent honnêtes et chrétiennes, l'instruction seule nécessaire se donne, se lit et se répète

au bord des chemins, à l'entrée des villes, au sommet des édifices, au faîte des montagnes et au fond des vallées, dans ces christs aux bras étendus, ces Notre-Dame de Pitié, ces vieilles images de nos patrons. A l'aspect de ces divines figures qui rappellent de divins exemples, ceux qui croient croient encore davantage, ceux qui souffrent espèrent plus hautement, et la science de la vie variant à l'infini ses expressions, ses symboles et ses souvenirs, l'obéissance, la charité, le dévouement, sont persuadés par les yeux aussi bien que par les paroles au peuple tout entier.

Je m'explique pourquoi Ingres, ce grand peintre que la France vient de perdre, licenciant son atelier le jour où il partait pour Rome, disait à ses élèves, au milieu de ses toiles inspirées par la religion : « On m'a reproché d'avoir fait de mon atelier une église. Eh bien ! oui, qu'il soit une église, un sanctuaire consacré au culte du beau et du bien, et que tous ceux qui y sont entrés soient partout et toujours les propagateurs de la vérité. » Je m'explique pourquoi l'impiété et l'ignorance votent une statue à Voltaire, et pourquoi la foi, le patriotisme et l'honneur national protestent contre ce dessein. Toute statue est un exemple. Du haut de son socle, elle s'adresse aux générations qui passent à ses pieds, elle parle de sa bouche de marbre, elle instruit, elle catéchise, elle forme la société. Regarde, ô France, tes héros et tes saints : il est beau de les voir et glorieux d'être à leur école. Clovis t'a enseigné la valeur et t'a menée de la victoire au baptême ; Charlemagne t'a appris à aimer la science et la gloire ; saint Louis t'a fait comprendre la justice ; Henri IV, la popularité et le dévouement ; Louis XIV t'a donné la grandeur ; Napoléon t'a rendu le culte et les lois. C'est pour toi que Geneviève a prié, que Jeanne d'Arc a souffert le martyre, que saint Vincent de Paul

a tendu la main et demandé l'aumône. Les Remi et les Martin, les Bernard, les Dominique et les Thomas d'Aquin, les Bourdaloue et les Bossuet, ont été tes catéchistes et tes maîtres. Non, il n'y a point de place, parmi tant de grandes figures qui peuplent nos cités, pour l'écrivain qui a été si prodigue de science perverse, si léger de science utile, si avare de vraie science ; pour le mauvais chrétien et le mauvais Français qui a attaqué la religion, raillé la patrie, flétri la mémoire de Jeanne d'Arc, pour le catéchiste de la flatterie, du mensonge et de l'impureté. O vierge héroïque de Vaucouleurs, lève-toi et descends de ton piédestal, si l'impie y monte à tes côtés. O France ! secoue ton sol indigné, plutôt que de souffrir un tel monument ; proteste contre cet hommage qui ne serait propre qu'à faire des lâches et des sceptiques ; retrempe, par une éducation plus forte, le corps de tes enfants dans la vigueur des bonnes mœurs et leur intelligence dans la lumière de la foi chrétienne ; demeure enfin la terre généreuse qui produit et qui élève les corps les plus robustes et les plus grandes âmes.

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

DEVOIRS DE LA PATERNITÉ.

LA CORRECTION.

Rien n'est plus vénérable ni même plus divin que la paternité, car c'est Dieu qui en est l'origine, en tant qu'il est la source de l'être et le principe du gouvernement.

Mais cette paternité se délègue aux parents dans la famille, aux princes dans l'État, aux prêtres dans l'Église, et le christianisme, qui nous montre en eux des pères, leur fait voir en nous des enfants. Fidèles dans l'Église, citoyens dans l'État, fermiers, mercenaires, domestiques dans la famille, nous avons tous, à divers degrés, soit par nature, soit par adoption, le caractère d'enfant qui nous rend véritablement chers à nos parents, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

De cette paternité découle le devoir de l'éducation, et ce devoir comprend tout l'homme, corps et âme. Il faut nourrir le corps dans la force et l'âme dans la lumière. Honneur à l'Église, qui la première a assuré à l'homme le bienfait de la vie matérielle et qui, pour la lui con-

server, demande encore, au besoin, pour lui le pain de l'aumône ! Honneur à l'État qui encourage l'agriculture, l'industrie, le commerce, et qui rend ainsi la vie facile et le peuple heureux ! Honneur à la famille, mais à condition qu'elle ne tuera pas le corps à force de le nourrir, et qu'elle échappera à la mollesse de nos mœurs, si honteuses pour toutes les classes de la société, si préjudiciables à leur avenir et à leur bonheur !

Le pain est la nourriture du corps, la science est la nourriture de l'âme. Je vous ai peint les trois sortes de sciences proposées à l'intelligence humaine : la science perverse, la science utile, la science nécessaire ; la science perverse, cette fausse lumière qui égare l'homme et qui le tue, il faut la combattre : la science utile, cette lumière si désirable, qui l'éclaire sur la vie présente et sur les intérêts du temps, il faut la répandre sans en exagérer toutefois le besoin ni la valeur ; enfin la science nécessaire, cette lumière qui seule pénètre à la fois l'esprit et le cœur, cette instruction religieuse et morale qui seule forme le fils respectueux, l'époux fidèle, le père tendre, le domestique soumis, le prince dévoué, le sujet obéissant et le chrétien docile, il faut la donner à tout prix dans l'école domestique, dans l'école publique, dans l'école pastorale, l'inculquer dès le plus bas âge, la commenter par de bonnes lectures pour la jeunesse, la répéter, pour l'âge mûr, dans tous les symboles qui frappent les regards et jusque dans les monuments élevés à la gloire des grands hommes, car leur statue, toute froide qu'elle est, catéchise la religion, la justice, le courage et le dévouement.

Tel est l'immense et sublime ministère de l'éducation. Mais il ne suffit pas d'élever, il faut corriger. La lampe qu'on allume a besoin d'huile ; l'arbre que l'on plante attend chaque jour les soins attentifs de la main qui doit

le redresser. O pères, qui que vous soyez, je viens vous en conjurer aujourd'hui, tendez à vos enfants une main secourable, venez ranimer ces lampes mourantes, redresser ces jeunes plantes qui se courbent, corriger ces enfants si chers à la famille, à la patrie, à l'Église. La correction est un devoir austère, mais sacré, d'une pratique difficile, mais d'une indispensable nécessité. C'est le devoir rigoureux des parents dans la famille, des princes dans l'État, des prêtres dans l'Église, parce qu'ils sont pères.

I. L'apôtre saint Paul, en parlant des devoirs des parents envers leurs enfants, prononce hautement les mots de discipline et de correction : *Educate illos in disciplina et correctione Domini : Ayez soin de bien élever vos enfants en les corrigeant selon le Seigneur*[1]. Ces mots ont donc dans la langue de l'Église leur signification et leur place, et nous manquerions à notre ministère si nous en laissons oublier le sens. Il nous faut vous dire aujourd'hui ce qu'il y a de plus coûteux, mais de plus nécessaire peut-être, dans les devoirs de votre paternité. Je vais briser vos cœurs : n'importe, je m'y résigne, car on peut se résigner à vous déplaire, mais jamais à vous laisser perdre. Oublions, pour vous enseigner le devoir de la correction, la nature de vos enfants qui vous la demande, la raison qui vous l'impose, l'Écriture sainte qui vous crie de l'employer, les Pères et les philosophes qui tiennent sur ce sujet le même langage. Raison, nature, Écriture sainte, Pères de l'Église, philosophes de l'antiquité, toutes ces autorités paraissent bien vieilles, et quand nous les citons, on commence par ne plus nous écouter. Eh bien ! j'y renonce. Je n'aborde ce grand sujet que par un seul côté, je vais vous le montrer sous

[1] *Ephes.*, VI, 4.

l'aspect que notre siècle lui donne, je parlerai votre langage, je vous citerai vous-mêmes, à vous-mêmes, et j'espère vous démontrer avec une triste évidence que vous êtes, de votre propre aveu, des prodiges d'aveuglement et de faiblesse, parce que vous ne corrigez pas vos enfants. On ne corrige plus parce qu'on ne veut plus voir, prodige d'aveuglement; on ne corrige plus parce qu'on ne sait plus vouloir, prodige de faiblesse.

Et d'abord, comment corriger là où l'on ne trouve point de défauts ? Cette proposition vous étonne, et cependant elle est profondément vraie. On ne sait, en vérité, d'où vient cet aveuglement; le fait est qu'il est prodigieux, incurable, et que le bandeau s'épaissit tous les jours sur les yeux des parents qui le portent. Vous nous dites de vos enfants : « Mon fils, ma fille, n'ont point de défauts. » Heureuse mère! En vérité, on croirait, à vous entendre, qu'ils ont été exempts de la souillure originelle ! Mais il n'y a point de saint qui n'ait été, dans son jeune âge, repris et châtié dans sa famille; il n'y a point de héros ni de grand homme à qui une verte réprimande ou une sévère correction n'ait fait commencer l'apprentissage de la vie. Les saint Louis, les Augustin, les Basile, les Jérôme, les Thérèse, les Xavier, ne sont devenus de grands saints que parce qu'ils ont été, les uns avertis, les autres corrigés. « Mon fils, ma fille n'ont point de défauts ! » Mais qu'avez-vous fait pour le savoir ? Demandez-lui quelque travail, et vous verrez s'il y renonce. Belle merveille, d'être écouté quand on n'a jamais rien commandé, quand on n'a jamais rien interdit ! Non, vous ne connaissez pas de défauts à vos enfants, parce que vos enfants ne connaissent pas de devoirs.

Mais ce que vous ne connaissez pas en eux, d'autres ne le savent que trop ; écoutez-les.

« C'est un enfant bien violent, » dira-t-on dans tout le voisinage. Là-dessus, la mère se récrie, et l'on prétend qu'il est à la maison doux, facile et caressant. — Ou bien on le traite de dissipé et d'étourdi. — Nouvelle erreur ! ce n'est qu'une vivacité naturelle à son âge. Fait-il des rapports, on l'en croit sur parole. A-t-il menti, on n'en veut rien croire, et d'un ton grave ou un peu irrité on ferme la bouche à tous les contradicteurs en répondant avec une conviction profonde : « Mon fils, ma fille, a peut-être des défauts comme les autres en ont, mais il y a une chose sur laquelle je suis sûr de lui : jamais il n'a menti. »

O parents crédules, parents aveugles, qu'allez-vous dire ? Mais il ment tous les jours, et vous n'en savez rien. Ce qui fait votre sécurité est justement ce qui fait sa perte. Pour vous ôter vos illusions, il suffirait de vous dire avec l'Écriture *que tout homme est menteur : omnis homo mendax*. Il suffirait de vous rappeler que vous avez menti vous-mêmes mille et mille fois. Mais non, on ne se rappellera rien, on croira tout, tant l'aveuglement est profond, tant il est incurable.

Voyez cependant ce grave personnage qui intervient dans la famille pour faire connaître les défauts de l'enfant. C'est le pasteur, c'est le maître ou la maîtresse, c'est un ami dévoué. Oh ! qu'il prenne les précautions les plus délicates ; qu'il voile sous la politesse la plus charitable les avis les plus discrets ; qu'il parle avec l'intérêt d'une vieille amitié, ou avec l'expérience d'un ministère saint ; son âge, ses services, son dévouement auront beau lui donner tous les droits possibles, il sera à peine écouté et surtout on ne tiendra aucun compte de son témoignage. Dites la vérité à quelqu'un sur ses propres défauts, il vous en croira ordinairement ; mais essayez de la lui dire sur les défauts de ses enfants, vous

n'aurez plus ni autorité ni crédit. Débutez par des insinuations, on vous arrête sans vous entendre : « Vous avez, direz-vous, un enfant un peu vif. — Oui, s'écrie-t-on, mais il a un cœur d'or. — Citez un trait d'insolence. — Ah ! il a la repartie si prompte. — Laissez échapper quelque crainte sur ses lectures, ses conversations, ses compagnies. — Ah ! je réponds de mon fils, je réponds de ma fille, mais soyez-en sûr, s'il y a du mal, c'est aux autres et non à lui qu'il faut l'imputer. »

Les autres ! dernière ressource de l'aveuglement qui se défend contre l'évidence et qui veut à tout prix se rassurer au lieu de trembler. Les autres ! Mais qui sont-ils, sinon ces domestiques dont vous avez fait un si mauvais choix, ces condisciples ou ces amies à qui vous avez si imprudemment ouvert votre maison pour ne pas déplaire à un voisin ou pour plaire à un protecteur, ces étrangers que vous admettez si imprudemment dans l'intimité de votre foyer, ces hôtes qui abusent si étrangement du droit de tout dire et de tout faire en présence de vos enfants ! Les autres ! Ah ! ce sont d'autres vous-mêmes, et s'ils vous ressemblaient moins, vous sauriez bien les éloigner, dans un siècle où la gêne, les convenances, le respect sont si peu connus et si peu pratiqués. Les autres ! mais dans la maison voisine, on tient le même langage et sur votre fils et sur votre fille. Mais là aussi on s'aveugle sur les perfections imaginaires de ses enfants, et on a les yeux ouverts sur les défauts réels des condisciples et des amies ! Mais là aussi on se plaint de l'influence d'autrui, là aussi on déplore la nécessité des convenances sociales, qui commandent de se fréquenter et de se voir ! Et tous tant que vous êtes, vous vous dites réciproquement la vérité, aussi aveugles sur votre propre maison que vous êtes équitables et clairvoyants sur celle d'autrui !

Avec de tels préjugés, quelle vigilance voulez-vous demander aux parents ? Veille-t-on sur la fleur qui s'épanouit, ce semble, avec toutes ses couleurs et tous ses parfums, quand on la croit forte et capable de résister à l'orage ? Veille-t-on sur la lampe dont la clarté semble alimentée par une huile abondante et qui jette, on se l'imagine, une vive lumière. Pauvre fleur, à peine épanouie et déjà fanée aux yeux de tout le monde, excepté aux yeux des parents. Triste lampe, à peine allumée et déjà éteinte dans les obscures vapeurs de l'ignorance et du vice ! Eh bien ! quand il ne sera plus possible de se faire illusion, l'aveuglement sera-t-il détruit ? Non, mille fois non, on ne sera ni plus sage, ni plus attentif, ni plus vigilant ; et on deviendra par un aveuglement d'une nouvelle espèce, des prodiges de résignation, comme on a été des prodiges de tranquillité. Que disent en effet ces parents qu'un scandale ne désabuse pas ? Il y a dans le monde beaucoup de pères de famille qui ont fait pire et qui sont d'honnêtes gens. Et là-dessus, on prend son parti. Mères coupables ! qu'espérez-vous donc ? Vous n'avez pas voulu être des Blanche de Castille, serez-vous du moins des Monique ? Vous n'avez point dit à cet enfant : Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que de vous voir coupable d'un péché mortel. » Pleurez-vous sur lui maintenant ? allez-vous consulter les Ambroise ? Où sont vos larmes ? où sont vos reproches et vos avis après la chute ? Oh ! que je crains que votre maison, où vous n'avez point su élever un saint Louis, ne devienne pas non plus le refuge d'un saint Augustin.

Les parents ne veulent pas voir d'abord les défauts de leurs enfants, c'est le premier degré du mal. Mais lorsqu'une funeste expérience les a instruits et qu'il n'est plus permis de fermer les yeux, quand on voit enfin, il faudrait vouloir. Eh bien ! cette volonté si dési-

rable et si nécessaire ? où est-elle ? Non-seulement il faudrait vouloir pour soi, mais faire vouloir à ses enfants. Cette généreuse passion qui se communique et qui se soutient en inspirant le fils des exemples du père et en formant la fille aux leçons de la mère, cette flamme active, ce zèle du bien, cette intention droite, ferme, arrêtée, de mieux faire, où sont-ils ? Il semble que, dans la plupart des familles, tous les liens soient détendus, tous les ressorts brisés, tous les membres désunis, et que le père et la mère redoutent bien plus de donner la correction que l'enfant ne redoute de la recevoir. Et il y a comme une conspiration secrète des familles entre elles pour négliger ce devoir, l'éloigner à tout prix, sans décharger sur d'autres, inventer mille prétextes qui en retardent l'accomplissement ou en atténuent l'efficacité.

Quelle correction peut-il craindre, dans une maison où le père le menace de sa mère, la mère de son père, et où le père et la mère, comptant l'un sur l'autre, disputent auprès de lui d'indulgence, de faiblesse et de fausse bonté? « Si tu n'es pas sage, je le dirai à ton père. » — Mais qui êtes-vous donc, malheureuse mère, pour tenir ce langage ? Est-ce qu'il vous est permis à vous de souffrir la désobéissance, la paresse et la mutinerie ? — « Si tu n'es pas sage, je le dirai à ta mère. » — Et c'est vous qui parlez ainsi, ô père plus malheureux encore ! Et qui donc aura de l'autorité dans votre maison si vous y renoncez ? Quoi ! des deux autorités préposées à la garde de votre enfant, l'une suffirait à punir, et l'autre pourrait flatter, amollir, caresser, devenir méprisable ! Quelles notions fausses et funestes vous introduisez dans l'âme de cet enfant ! Comment l'idée et le sentiment du devoir, comment le respect et la crainte de Dieu pourront-ils s'y asseoir sur une base solide, lorsque les deux représen-

tants que Dieu s'est donnés auprès de lui sur la terre montrent à ses yeux tant de faiblesse et un si humiliant abaissement dans le caractère ?

Mais ce n'est rien encore : la déchéance des mœurs domestiques va plus loin, le père et la mère abdiquent à la fois ; et sur qui compte-t-on pour corriger et reprendre ?

C'est d'abord sur quelque fantôme ou quelque grand mot vide de sens, qui épouvante un moment la résistance. On invoque au hasard le tambour ou le gendarme qui passe, l'étranger à la figure sévère qui emportera l'enfant dans sa poche, le loup qui le guette au passage : pitoyables ressources, dont l'effet est plus déplorable qu'on ne le croit, parce qu'elles accoutument l'enfance à redouter l'imaginaire au lieu du réel, et s'il tremble non devant son père ou sa mère, mais devant un fantôme, quand le fantôme aura disparu, qui donc lui inspirera de la crainte ?

Vous compterez alors sur les maîtres ? Mais quels maîtres oseront vouloir ce que vous ne voulez plus ? Ils ne seront craints, respectés, obéis, qu'autant que vous le serez vous-mêmes. Leurs réprimandes ne sont que l'écho des vôtres ; c'est par vos punitions qu'ils sanctionnent les leurs ; ils tiennent de vous l'autorité qui impose, la parole qui commande, la verge qui frappe : examinez votre conscience et dites si vous n'avez pas affaibli cette autorité, contredit cette parole, brisé cette verge.

Combien vos confidences sont tristes : « Je veux bien élever mon enfant ; mais lui, il ne veut pas, il ne voudra pas. » — Et pourquoi êtes-vous donc sur la terre, pères et mères, sinon pour vouloir avec sagesse et pour faire vouloir avec autorité ?

Que dites-vous encore : « Il a quinze ans, on ne peut

plus rien lui ordonner ! » — Mais, quoi ! vous avez eu quinze ans aussi, et à quinze ans on vous reprenait, on vous corrigeait, et sans cette réprimande et cette correction, vous ne seriez pas, soyez-en sûr, un homme honorable et un bon chrétien.

« Mais les mœurs sont bien changées... » — Hélas ! oui, et qui en est cause, si ce n'est vous ? C'est par la fermeté que vous êtes devenu un sujet excellent ; c'est faute de fermeté que vos enfants seront des sujets déplorables. Ces mœurs, qui les a changées ? Est-ce votre père ? non, puisqu'il vous a bien élevé. Est-ce votre enfant ? non, puisqu'il ne l'est pas encore. Qui les a changées ? Mais c'est vous, fils indigne d'un tel père, père trop digne d'un tel fils ; c'est vous, avec la société dont vous partagez les préjugés, avec le luxe dont vous avez pris l'habitude, avec les tutoiements que vous avez permis à vos enfants, avec les spectacles, les fêtes, les bals et les concerts dont vous leur donnez le goût, avec la bonne chère qui amollit leur corps au lieu de le développer, et la vanité qui le pare au détriment de leur esprit. Oui, les mœurs sont changées, mais puisque vous avez contribué à les perdre, pourquoi ne travailleriez-vous pas à les restaurer ? Ayez des mœurs plus austères, et la correction sera plus facile.

Il est des parents qui sentent combien la réprimande leur sied mal, et ils vont confier leurs peines aux maîtres ou aux pasteurs, en les priant de la faire à leur place. Mais ils ajoutent aussitôt : « Gardez-vous bien de dire que cela vient de moi, car si mon fils, si ma fille le savait, c'en serait fait de leur amitié et je n'aurais plus leur confiance ! »

Quelle dégradation ! grand Dieu ! Quoi ! une mère, un père, se cachent, pour parler, pour reprendre et pour punir, derrière une autorité étrangère ! Ils empruntent

la bouche d'autrui ! Ils craignent d'être entendus et reconnus ! Ils viennent dans l'ombre et le mystère, après avoir assuré, par toutes les précautions possibles, le secret de leurs démarches ! On dirait une ville qu'on veut prendre par la ruse ou bien une négociation diplomatique dont un mot, une ombre, un rien, trahirait l'existence. Où en sommes-nous ? Qui êtes-vous donc et que sont vos enfants ? Vous en êtes les appuis, et vous tremblez ; les guides, et vous vous retirez à l'entrée du chemin ; les maîtres, et vous n'oserez plus parler ; les rois et vous abdiquez. Ah ! je supplie le prêtre et l'instituteur de ne tenir aucun compte de vos précautions et de dire hautement à votre fils et à votre fille : « Vous avez péché, c'est votre père qui me l'a dit, vous avez contristé sa bonté et offensé sa justice ; allez-lui avouer votre faute et lui demander votre punition. » En s'exprimant ainsi, on sauvera du moins votre autorité malgré vous.

Que sera-ce de ces familles où le père et l'enfant traitent d'égal à égal, où l'on discute, où l'on passe des traités, où l'on capitule. Ayez, j'y consens, pour les fautes de vos enfants, pour leurs faiblesses, pour leurs défauts naissants, des ménagements infinis. Punissez longtemps avant de frapper ; avertissez constamment avant de punir ; réfléchissez beaucoup avant d'avertir ; mais ne capitulez jamais. Non, point de marché entre celui qui doit commander et celui qui doit obéir ; point de ces retours soudains ni de ces changements inouïs qni vous font passer pour une caresse et pour un baiser, de la tempête à la sérénité, de la menace à la promesse, de la douleur au plaisir, en sorte que la querelle se termine par un ruban ou une parure pour votre fille, par une partie de plaisir pour votre fils, et que la journée, disons mieux, la comédie va s'achever dans les plaisirs du théâtre. Allez, parents sans caractère, allez ensevelir dans cette ignoble

représentation les derniers restes de votre autorité déchue ; allez assister à votre ruine, rire à vos dépens, et sceller la capitulation qui vous déshonore, en demandant à un comédien d'apprendre à vos enfants comment on trompe, comment on raille, comment on brave l'autorité paternelle. « Mais il faut bien céder quelque chose, ou l'on perdra tout. » — Et moi je vous réponds : « Vous perdez tout en cédant quelque chose. Vous n'êtes pas préposés pour céder, mais pour dompter, pour corriger, pour réformer. — Mais, on quittera la maison paternelle. — Eh bien ! tant mieux, il saura alors, par son expérience, ce que c'est que de manger le pain de l'étranger. — Mais, il menace de se tuer. — Ah ! soyez-en sûr, il n'en fera rien ; mais il vaut mieux mille fois qu'il meure que de vivre comme il va faire. »

Après les parents qui capitulent, viennent ceux qui se démentent et qui s'oublient. Remarquez que nous ne vous demandons pas la violence, mais la force ; les éclats bruyants ni les réformes pompeuses qui ne durent qu'un jour, mais la gravité douce et surtout persévérante. Voulez-vous redresser cette nature qui commence à s'égarer : point de coups ni de verges, si ce n'est dans des cas très-graves ; peu de discours, mais une parole nette, ferme, précise ; mais de la volonté, encore de la volonté, toujours de la volonté ; la même chose hier, aujourd'hui, demain, toujours, jusqu'à ce que la goutte d'eau creuse la pierre et y grave la forte empreinte de votre image. Elle cédera alors, cette volonté capricieuse et légère, mais encore flexible, parce qu'on la plie chaque jour, à chaque heure, et qu'on l'incline doucement en la redressant. Imaginez le plus violent caractère, il s'apaisera devant cette influence qui ne cède jamais, qui ne recule point, qui n'a pas un seul instant la pensée d'abdiquer. Ce fut l'immortel honneur de Fénelon et le prodige du

grand siècle. Le duc de Bourgogne avait reçu de la nature un esprit distingué et un cœur sensible, mais les vivacités de son tempérament en avaient fait le fléau de la cour. A sept ans, il passait pour indomptable. Fénelon l'étudia, le forma, le redressa cependant, aux applaudissements de la France entière. Et voulez-vous savoir son secret ? Exerça-t-il sur le royal enfant de cruels sévices ? Non, cette méthode avait trop mal réussi à Bossuet, et le grand dauphin en avait conçu pour l'étude une aversion profonde. S'emportait-il en longs discours et en remontrances sans mesure et sans fin ? Pas davantage. Que fit-il donc ? Il avait établi autour du duc de Bourgogne la conspiration du silence. Les jeunes princes ses frères, ses maîtres, ses valets avaient l'ordre de ne pas lui parler quand il s'abandonnait à ses emportements. Le duc ne voyait plus alors autour de lui que des visages glacés et des bouches muettes. Sa colère passée, il comprenait cette grande leçon, et il allait se jeter aux genoux de son maître pour reconnaître ses torts. Quelle simplicité et quelle grandeur dans cette réprimande silencieuse ! Parents qui m'écoutez, parents idolâtres de votre sang, eh bien ! ce traitement royal est-il trop dur encore pour le petit roi de votre demeure ? Vous êtes trop souvent ses courtisans et peut-être ses domestiques. Soyez donc aussi ses maîtres et réprimandez-le en vous taisant, à l'exemple de Fénelon. Taisez-vous, comme l'illustre archevêque, aujourd'hui, demain, pendant huit jours, pendant un mois s'il le faut. Taisez-vous, puisque vous ne parlez que pour ennuyer ou aigrir, ou, ce qui est pis, pour caresser, pour flatter et pour perdre. Taisez-vous, ce sera toujours une grande leçon. Taisez-vous jusqu'à ce qu'on ait demandé pardon, versé des larmes, plié les genoux. Et votre enfant se corrigera si cette réprimande est forte, digne, persévérante. Enfant du XIXe siècle, entre à cette

école, elle peut encore flatter ta fierté : c'était l'école où les grands maîtres menaient les princes sous le règne du grand roi !

II. Le devoir de la correction appartient dans l'État au prince et aux magistrats qui le représentent. C'est le rêve éternel et éternellement chimérique de l'esprit humain de trouver une recette politique, un plan de constitution, une combinaison de pouvoirs, qui puisse du jour au lendemain guérir les plaies sociales et faire le bonheur de tout le monde. Autant vaut chercher le mouvement perpétuel ou la pierre philosophale. Soyons plus justes et plus pratiques. La première condition d'un État, c'est de vivre : la seconde, c'est de vivre dans l'ordre et l'équité, soit en ne tolérant que ce que l'on ne peut pas empêcher, soit en poursuivant les améliorations qu'on peut réaliser en d'autre temps, avec le moins de mal et le plus de bien possible. Toute cette politique se réduit à deux mots : réprimer et prévenir. Voilà l'art des meilleurs gouvernements et la vraie médecine des peuples. Mais, hélas ! jamais siècle n'a moins toléré ni qu'on réprimât le mal, ni surtout qu'on le prévînt, et voilà pourquoi il passe pour ingouvernable.

Le prince a le devoir de réprimer tout ce qui blesse extérieurement la piété, la justice et l'honneur, c'est-à-dire tout attentat contre Dieu, le prochain ou nous-mêmes, dans l'ordre civil public dont il est le gardien. Il y a des délits purement matériels, comme le vol et l'homicide, dont on accorde volontiers au prince la répression dans toute société où il reste encore une ombre de pouvoir. Je conviendrai sans peine que ces délits sont plus rares de nos jours qu'ils ne l'ont été dans d'autres temps, et qu'ils ne le sont même dans d'autres lieux, parce que la surveillance est active, la recherche du coupable facilitée

par les mœurs et la punition sanctionnée par l'opinion publique. Mais il est des délits et des crimes mille fois plus graves qui, sans trouver grâce devant nos lois, sont bien plus facilement excusés par la conscience des peuples, car l'opinion qui la fausse incline de plus en plus le magistrat à l'indulgence, perd chaque jour davantage la notion du devoir, et finira par voir dans le prince, non pas un père, un vengeur de la morale, mais un gendarme. Ainsi l'horreur du parjure diminue, parce que le parjure n'attaque, ce semble, que la vérité et n'offense que Dieu ; les attentats contre les mœurs n'excitent plus cette salutaire épouvante qui en signalait autrefois la courte et subite apparition, et on excuse sur la faiblesse les derniers outrages de la violence ; le mépris prodigué à la religion peut à peine tirer du fourreau le glaive de la justice ; à peine ce glaive se lève-t-il de loin en loin pour retrancher quelque livre d'une immoralité si odieuse ou d'une impiété si délirante qu'elle offense les moins délicats et qu'elle scandalise les plus hardis. Que la propriété même soit attaquée, on le tolère à condition que ce sera dans un livre et non dans une brochure, avec les formules de la science plutôt qu'avec les armes de la passion. Peut-on mettre en question la sainteté de la religion, l'honnêteté des mœurs, l'autorité du prince ? On le permettra au savant qui discute, on le pardonnera presque toujours au publiciste qui injurie, on le punira tout au plus quand il s'agira de personnes, mille fois moins sacrées que les principes. Ah ! si jamais distinction a été fatale au monde, c'est celle que je vous signale. Assurer à la science le privilége de l'impunité et l'élever au-dessus des lois, ç'a été une des plus grandes erreurs des peuples modernes. En laissant les sophistes s'ériger en réformateurs et en leur reconnaissant le droit de tout attaquer et de douter de tout, vous avez peu à peu altéré,

corrompu, vicié l'atmosphère morale du monde, et ce qui se trouve attaqué et vaincu ce n'est pas seulement l'Église, que vous n'avez pas voulu défendre, le christianisme, que vous avez laissé couvrir de mépris, la religion naturelle, l'âme, la croyance en Dieu et à la vie future dont vous croyez pouvoir vous passer assez bien ; c'est le prince, le gouvernement, l'ordre public, la vie du commerce et de l'industrie, les institutions nationales, la fortune des peuples, c'est la société, c'est la famille, c'est l'homme, c'est vous-même. Vous n'avez pas voulu mettre le frein de la loi au sophiste qui déraisonne ni au romancier qui prêche une nouvelle morale, et il a fallu armer tout le pays et tirer le canon pour réprimer l'émeute qui venait conclure. Un jour, ces outres gonflées d'orgueil ont éclaté. Il est sorti du fond de ces théories que votre fausse science ne voulait pas redouter, de ces axiomes étincelants comme l'éclair, brûlants comme la foudre, rapides comme l'ouragan ; ils ont frappé, ému, saisi, d'échos en échos, tous les esprits légers ou mauvais, ils ont rallié, d'un bout du monde à l'autre, tous les hommes de désordre, et vous voilà, vous, derniers tenants des vieilles croyances et des vieilles mœurs, restes insultés d'une civilisation qui s'écroule, en face d'une démagogie tantôt irritée par ses échecs, tantôt enflammée par ses victoires, mais toujours debout, toujours sur la brèche, toujours avec l'avenir pour but, le progrès pour souffle, la science pour drapeau, et ces trois mots pour devise : Dieu, c'est le mal; la propriété, c'est le vol; le gouvernement, c'est l'anarchie.

Quand la force et les moyens de correction manquent aux pouvoirs publics, achèverons-nous le tableau de leurs devoirs, et leur demanderons-nous de prévenir avec plus d'énergie ce qu'ils ne peuvent pas même réprimer avec assez d'efficacité ? Prévenir le mal pour s'épargner le regret de le punir, mais c'est cependant l'honneur des

grands princes et le rêve le plus beau qu'ils puissent faire dans l'intérêt de leur peuple. Prévenir le mal, ah ! ce ne serait pas attenter à la liberté de la pensée ni de la conscience, car Dieu seul en est le témoin, le juge et le maître ; mais ce serait arrêter à propos, au sortir de la presse qui va les vomir, l'impiété qui blasphème, la corruption qui souille, la calomnie qui attaque et qui ronge ; ce serait empêcher, dans l'ordre moral, la vente des poisons, comme on l'empêche dans l'ordre naturel et physique ; ce serait non pas étouffer les pensées utiles ni couper les ailes au génie naissant, comme s'en plaignent les malfaiteurs publics, aussitôt qu'ils soupçonnent l'ombre d'une censure préventive, mais forcer les écrivains à respecter la religion et l'État, et à chercher ailleurs que dans d'odieuses témérités ou d'abominables peintures le secret d'être lu, l'art de plaire et l'espoir de fonder leur fortune ou leur réputation. Là-dessus, on se récrie de toutes parts, on nous accuse de mettre des chaînes à l'esprit et un bâillon à la bouche ; on ressuscite quelque vieille histoire, comme celle de Galilée, pour montrer que toute répression est aveugle, dangereuse, coupable ; on montre sur la scène cette prétendue victime de l'autorité, on raconte gravement que l'Inquisition l'a incarcéré pour avoir dit que la terre tourne ; et il semble qu'à chaque livre qui tarde de paraître, à chaque pièce de théâtre qu'on arrête à peine au passage, l'humanité soit en danger de perdre quelque grande découverte ou quelque grand génie, et que la terre cessera de tourner. « Laissez faire, laissez passer, » répètent de toutes parts les mille voix d'une presse corrompue. La grande maxime du commerce et de l'industrie modernes finira par être à la longue la règle des gouvernements en matière de morale publique. « Laissez faire. » Ah ! que dites-vous ? regardez les ruines qui vous entourent, et

vous comprendrez que cela signifie plutôt : laissez démolir. « Laisser passer ! » Mais non, la licence ne passe point, elle creuse son sillon, elle s'enracine dans les mœurs, elle devient de plus en plus l'habitude et la loi des sociétés modernes.

Si du moins il faut en prendre notre parti, je vous adjure à mon tour, princes et magistrats : Laissez faire la vertu et laissez passer la vérité ! Laissez la vertu multiplier sans entraves ses monastères, ses hospices, ses lieux de prière, de recueillement et de refuge; laissez l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, recruter des âmes et préparer aux nations de grands services et de grands exemples; laissez croître et grandir le peuple de l'esprit au milieu du peuple de la chair ; ce sont des sujets austères, mais dévoués, que vous aurez conquis, et si vous protégez leur vocation, ils défendront à leur tour les droits de votre autorité si souvent méconnue. Laissez, laissez passer la vérité au milieu de tant d'erreurs. Qu'elle prêche, qu'elle écrive, qu'elle attire, qu'elle charme encore dans sa fière indépendance et dans ses libres allures tout ce qui reste d'esprits élevés et de nobles cœurs. O vertu trop souvent poursuivie ! O vérité à qui on a trop souvent imposé silence ! Le jour où vous serez libres d'entraves et où vous n'exciterez plus de soupçons injurieux, que votre course sera rapide et que vos conquêtes seront glorieuses ! Vous ramènerez les peuples dans les voies du devoir, et ils conjureront les princes de reprendre leur sceptre, et ils viendront eux-mêmes mouiller de leurs larmes le frein d'une maternelle correction !

III. Il reste une autre paternité à qui le devoir de la correction est imposé d'autant plus sévèrement que la surveillance ne s'arrête pas au dehors, mais qu'elle pénètre dans la conscience et qu'elle va jusqu'aux plus se-

crètes pensées, aux moindres désirs, aux sentiments à peine formés dans le cœur de l'homme. C'est la paternité spirituelle, c'est le sacerdoce de Jésus-Christ. Ici point de principes nouveaux, comme dans la politique ; point de lois qui changent, comme les lois humaines. Aux envahissements de l'erreur, nous avons à opposer le symbole, toujours le même symbole ; aux progrès du vice, le décalogue, toujours le même décalogue. Successeurs des apôtres, il faut, comme les apôtres, se roidir contre le torrent et non se laisser entraîner, arracher l'ivraie et non lui permettre d'étouffer le bon grain, parler à temps et à contre-temps, contredire, refuser, éclater en reproches, braver l'impopularité, l'humiliation, les opprobres, découvrir les plaies de l'âme, en montrer la nudité et y porter d'une main hardie le fer et le feu, qui peuvent seuls les cautériser et les guérir. Mais ce n'est pas ainsi que le monde entend la paternité spirituelle. Il veut réduire le ministère de la parole à des vérités vagues, montrées de loin, sans application pratique, sans rien qui le regarde ni qui l'intéresse, comme si les préjugés du temps étaient sacrés pour elle, comme si elle ne pouvait flétrir vos vices qu'à condition que vous ne vous en aperceviez pas, comme si tout son succès, tout son triomphe, devait être de vous ménager et non de vous convertir, de vous plaire ou de vous endormir, mais jamais de vous sauver ! Il veut réduire le ministère du tribunal à la plus odieuse complaisance pour le blasphème, l'injustice, l'impureté, le mépris des lois de l'Église et l'oubli des lois de la nature dans le mariage, comme si le confesseur devait être le complice de vos désordres, comme s'il ne devait vous reprendre que pour vous enchaîner davantage, comme si les sacrements, au lieu d'être des remèdes pour vos âmes, devaient en être le poison et la mort ! Non, on ne supporte plus de voir dans les mains du prêtre les verges de la cor-

rection spirituelle, ni d'entendre tomber de ses lèvres l'avertissement du salut. On déclare qu'on tolérera encore en lui un camarade et un ami, si l'on a avec lui quelque relation. D'autres verront peut-être en lui un agent de police utile au peuple ; mais le père de vos âmes, le monde ne le connaît plus, le monde n'en veut plus. Ce qu'un misérable folliculaire, aux gages d'un journal impie, fait tous les jours, du haut de sa plume, en vous catéchisant dans l'impiété, dans la haine, dans le mépris et dans la révolte, vous ne souffrez plus que le prêtre le fasse du haut de la chaire, pour vous instruire, vous corriger et vous reprendre dans la vérité de la justice. Avant-hier, un grand prélat dénonçait, dans une lettre éloquente sur les fausses doctrines, les mauvais journaux, les mauvaises revues et les mauvais livres [1]. Hier, le *Siècle* lui reproche amèrement d'avoir fait son devoir, et, joignant l'insulte et la calomnie à l'impiété, il prétend qu'il l'a fait pour la première fois, il invite le peuple à se passer de ce prêtre, qui prétend le régenter et le conduire, il préconise la religion sans prêtre, la morale sans interprète, la société temporelle et spirituelle sans loi, sans règle et sans guide. O prêtre de Jésus-Christ ! quelles louanges et quelle gloire que d'avoir mérité de tels mépris ! Quel mépris ce serait que de mériter jamais de telles louanges !

Permettez donc au prêtre de vous aimer, de vous châtier et de vous sauver, en père de vos âmes, malgré les préjugés et les déclamations du temps. Malgré votre propre langage et vos plaintes intéressées, quoi que vous ayez pu dire, c'est à vous que j'en appelle : vous sentez qu'il n'y a de vraiment prêtre et de vraiment père, que le prêtre non-seulement intelligent et bon, mais clairvoyant, mais sévère, mais intraitable sur les principes.

[1] Mgr l'archevêque de Paris, *Instruction pastorale pour le carême* de 1867.

Plus vous êtes combattus, faibles, mal assurés dans la voie du bien, plus vous êtes scandalisés et surpris de trouver un prêtre qui consente à dépouiller, pour vous plaire, la majesté paternelle, et à déposer à tout jamais les verges de la correction. Malheur à vous, si ce prêtre se trouve sur votre passage, si vous l'abordez sans répugnance, si vous lui confiez votre âme, et si, l'ayant remise entre ses mains, vous veniez à la croire en sûreté ! Malheur à lui, car pour gagner votre sympathie il aurait perdu votre estime, mais la sympathie passe et le mépris reste ; mais l'épithète de bon enfant que vous lui aurez décernée, au lieu du titre de bon père, serait pour son caractère et pour sa mémoire le plus cruel des éloges ; mais dans votre bouche, enfance signifie imbécillité, et bonté signifie faiblesse ; mais au dernier jour il se reprochera les concessions ou les réticences qu'il se sera permises ; mais à votre dernier jour, vous vous sentirez bourrelé de remords pour en avoir profité ; mais de votre agonie et de la sienne partirait le même cri de réprobation et de terreur : Malheur à vous ! Malheur à lui ! Et Dieu vous répondrait du fond de son éternité : Malheur aux défaillances du père et aux débordements du fils !

Cependant cette correction, si nécessaire aux âmes, ne se fait pas seulement par la parole ; la chair avec ses molles langueurs et ses impétueux mouvements, l'esprit avec ses insolences stupides, le cœur avec ses désirs monstrueux, qui, selon le langage de M. de Maistre, rendent même un honnête homme abominable à ses propres yeux, tout cela ne peut être dompté que par le jeûne, la mortification, le silence, les actes fréquents de répression corporelle et de justice médicinale. Le prêtre a le devoir d'aller jusqu'au fond de l'âme et à la racine du mal, et sans rien prescrire qui puisse affaiblir les forces du corps ni qui nuise à la santé, il faut maintenir les lois et le

joug de l'Église dans leur antique et austère rigueur sur ces générations mille fois plus malades de mollesse qu'incapables de pénitence ; il faut arracher aux démons et à l'enfer ces victimes engraissées de bonne chère et couvertes de luxe, qui ne comprennent plus ni la mortification, ni le renoncement, ni le sacrifice. Je vous entends : vous me renvoyez à la Thébaïde et aux beaux jours du christianisme naissant, et vous me répondez que ni notre climat ni notre temps ne s'accomodent de ces pieux excès. Certes, il était de son temps et il connaissait son pays, cet éloquent Lacordaire dont la voix a eu tant d'éclat et dont la mémoire, au lieu de s'affaiblir, grandit tous les jours. Eh bien ! dans le ministère des âmes, personne ne s'est montré de nos jours plus sévère, parce que personne n'était plus compatissant ni plus paternel. Il aimait la jeunesse, mais il la châtiait rudement. Il voulait remplir le cœur de force et ceindre de vigueur les reins amollis. Quand il avait entrepris de former un homme, ou plutôt de former un chrétien, il lui mettait la corde au cou, la discipline à la main et la croix sur le dos. Au lieu de ces livres d'une orthodoxie douteuse, d'une sentimentalité fade, d'une piété énervante, faits pour les pauvres têtes et les cœurs faibles de notre siècle, il ouvrait l'Évangile, où la chair et le sang sont traités en ennemis et non en alliés de la dévotion, où l'on apprend non l'art de soupirer sans rien dire, de languir en bien mangeant et de mourir par métaphore, mais l'art de se mortifier, de se contraindre, de se punir, de porter sa croix, et de mettre le fer et le feu dans les plaies toutes saignantes de l'âme. Au lieu de ces bénignes homélies suivies d'une pénitence plus bénigne encore, qui scellent, dans la conscience mise en paix, un replâtrage aussi commode qu'insuffisant, il parlait avec la chaîne de fer, avec le fouet, il offrait le cilice et il promettait au jeune

homme qu'il ne ressentirait plus l'aiguillon du plaisir, s'il consentait à ressentir volontairement l'aiguillon de la douleur. Et quand il avait rencontré des âmes capables d'entendre ce langage, il répondait de leur persévérance et de leur salut. Il en faisait non des chrétiens incomplets, d'une piété molle, d'une foi équivoque, de mœurs douteuses, toujours prêts aux compromis avec la nature et avec le monde, ornant les dehors du vase et négligeant les scories du dedans, mais des hommes vraiment hommes, avec une intelligence saine, un cœur noble, un caractère ferme, qui, relevés pour toujours sous cette main virile qui les avait châtiés, ressaisissaient les rênes de la vie morale, et qui le proclament encore aujourd'hui le rédempteur de leur âme. Il éclairait nettement et bravement, en mettant à nu les fautes de l'orgueil et de la volupté : « Vous êtes vain, vous vous plaisez dans les choses qui paraissent, vous aimez votre cheval et votre groom, vous souhaitez d'être beau garçon et remarqué, vous êtes fier de votre noblesse ; vous êtes enfin un petit animal tout pétri d'une foule d'orgueils qui vous sont tellement naturels que vous ne le remarquez même pas. Personne n'a plus que vous besoin de s'humilier et d'être humilié. Vous voyez comme je vous parle, c'est que je vous aime, et que je voudrais souffrir beaucoup pour vous donner l'amour de Dieu. »

Et ce qu'il disait si hautement, il l'exécutait, ce père admirable, avec une indomptable fureur, sur son propre corps. Ce qu'il a eu le courage de faire, ayons, nous, le courage de le dire, vous, celui de l'entendre ; cela nous donnera peut-être à vous et à moi celui de l'imiter. Il demandait comme une grâce à être châtié pour Dieu, et quand il se relevait tout meurtri, il restait longtemps les lèvres collées aux pieds de celui qui l'avait frappé. La salle du couvent de Flavigny, soutenue par une colonne

en bois, fut pour lui le prétoire de la flagellation. L'ancienne église des Carmes, si fameuse par le sang des massacres de septembre, fut pour lui comme un autre calvaire. Il y descendait de temps en temps, surtout pendant le carême et la semaine sainte, il s'y attachait sur la croix et y restait suspendu pendant trois heures en mémoire de l'agonie du divin Maître. Quand Dieu nous broie sous les verges, écrivait-il, n'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre appui que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autre sourire que celui de ses lèvres mourantes, pas d'autres pieds et d'autres mains à baiser que ses pieds et ses mains percés de clous pour notre amour, pas d'autres plaies à soigner doucement que ses plaies divines et toujours saignantes [1]. »

Vous l'entendez, ce cri de la paternité sacerdotale : qu'elle est touchante, qu'elle est sainte, qu'elle est féconde ! C'est de là, bien plus encore que de l'éloquence et du génie, qu'est sorti pour la France ce nouvel ordre des frères prêcheurs, si grand par les idées, si généreux par les sentiments, si austère par les pratiques, si différent de ce siècle, où les idées sont étroites, les sentiments médiocres, les pratiques faciles et commodes ! La correction par la croix, voilà bien la correction qu'il conviendrait au père d'appliquer dans la famille, au prince de mettre en honneur dans ses États, au prêtre surtout de recommander et d'imposer dans la direction des âmes. La croix, c'est le signe de la vérité et de la vertu ; la croix, c'est la force parce que c'est l'amour. La croix, c'est la verge immortelle, la seule verge que l'esprit de révolte ne puisse jamais briser ; la croix, c'est la palme radieuse qui fleurira dans les mains du juste, durant l'éternité tout entière.

[1] Le P. LACORDAIRE, *Lettres à des jeunes gens*. — Voir pour plus de détails, la *Vie du Père Lacordaire*, par le P. CHOCARNE.

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

DEVOIRS DE LA PATERNITÉ.

LE BON EXEMPLE.

Dieu, la source de tout être et le principe de tout gouvernement, a choisi ici-bas, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, les parents, les princes et les prêtres pour les lieutenants de sa paternité. Leur ministère est d'élever l'homme pour la famille, pour l'État, pour l'Église. Élever l'homme, c'est nourrir son corps dans la force par une austère discipline, et son âme dans la lumière par une solide instruction. Mais cette éducation, tant du corps que de l'âme, doit être animée et soutenue par l'art de corriger, plus difficile et aussi nécessaire que celui de nourrir. Parents chrétiens, sortez de l'aveuglement et des ténèbres qui vous empêchent de voir les défauts de vos enfants, et de cette faiblesse qui vous dégrade et qui vous avilit en ménageant le mal au lieu de le guérir ; sachez voir et sachez vouloir. Princes et magistrats, sachez réprimer et prévenir, non-seulement les délits de l'ordre matériel, mais

les crimes, mille fois plus affreux, de l'ordre religieux et moral. A l'œuvre aussi, prêtres de Jésus-Christ : point de ménagements pour nos préjugés ni de capitulation avec nos vices. Tous vous êtes pères, tous vous avez charge d'âmes, tous vous devez tenir l'humanité, l'esprit, le cœur, les yeux fixés en haut, et debout, la verge à la main sur tous les chemins de la vie domestique, sociale et religieuse, nous forcer de monter toujours, nous empêcher de descendre jamais, nous entraîner à votre suite, dans le droit chemin des destinées éternelles. Oui, guides et pères de nos âmes, l'humanité vous suit, elle vous regarde, elle vous imite, car elle a besoin non-seulement qu'on l'élève, non-seulement qu'on la corrige, mais qu'on lui donne l'exemple. C'est la nourriture qui commence l'éducation, c'est la correction qui la continue, c'est le bon exemple qui seul la rend efficace et qui l'achève. Dieu, qui a choisi le prêtre, le prince et le père pour le représenter, le premier dans l'Église, le second dans la cité, le troisième dans le foyer domestique, leur impose à tous trois le devoir du bon exemple. Ce devoir est également sacré pour tous, mais dans le prêtre il est plus austère et plus étroit, dans le prince plus éclatant, dans le père plus intime, plus sensible et plus décisif.

I. Dans la route que parcourt l'humanité, c'est le prêtre qui précède la marche et qui montre le but au delà des horizons de la terre et des ombres mystérieuses du temps. Les régions qu'il habite et auxquelles il attire le peuple après lui sont à moitié cachées dans l'avenir éternel dont il est ici le législateur, l'oracle et le pontife. On le voit de loin, et il parle de haut. Cet éloignement qui le sépare du reste du monde lui impose plus de silence, plus d'étude, plus de prière ; cette hauteur fixe mieux

les regards ; c'est pourquoi il ne se mêle guère à la vie commune que pour obéir à une impérieuse nécessité, et les exemples qui descendent de la sainte montagne où il converse avec Dieu semblent apporter un parfum du ciel. Ce n'est pas un ange, mais c'est plus qu'un homme. Ce n'est pas un prophète, mais c'est plus qu'un savant. Saint Paul, l'envisageant à cette hauteur, lui demande de se rendre l'exemple et le modèle du peuple *dans la charité, dans la foi, dans la chasteté* : *Exemplum esto fidelium in charitate, in fide, in castitate*[1]. Voilà, en trois mots, à quoi se réduit l'exemple du prêtre.

C'est surtout par la chasteté du prêtre que le peuple juge de la nécessité de réformer ses mœurs et d'être chaste à son tour. Il lit peu, il réfléchit encore moins, et il n'écoute que de loin en loin les avis et les reproches; mais son livre toujours ouvert, son reproche toujours vivant, son miroir qui lui montre et qui lui rappelle au besoin sa propre laideur, c'est la chasteté du prêtre. Représentez-vous le peuple le plus moral, un prêtre impur suffirait à le perdre. Si au lieu d'un censeur pieux et sévère qui s'alarme des premiers excès et qui réprime les désordres naissants, Israël trouve un guide qui en donne l'exemple, bientôt le vice se montrera sans ménagement, on se le permettra sans scrupule, les gémissements des bons seront étouffés par les préjugés des faibles et les clameurs des méchants ; tous se persuaderont à la fin qu'on peut suivre sans danger un guide qui en sait plus qu'eux et qui doit être plus instruit de tout ce que la religion défend ou ordonne, et tous les remords de la conscience cédant à cette persuasion, le prêtre corrompu, sur qui tous les yeux demeurent attachés, au lieu d'être ce serpent d'airain qui guérit les plaies, deviendra, pour employer le langage de Massillon, ce

[1] I Tim., IV, 12.

dragon de l'Apocalypse qui précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui sont attachées, c'est-à-dire toutes les âmes dont il était le pasteur. Il faut bien le dire ici, puisque l'histoire ecclésiastique le dit si haut, partout où le vice s'acclimate, si on remonte à la source du mal, c'est un prêtre infidèle qui a autorisé par ses exemples les premières prévarications, et la mémoire des peuples, qui oublie tant de choses, demeure la gardienne implacable de ces honteux souvenirs, pour préparer aux générations les plus reculées les excuses les plus spécieuses du désordre et du vice. Revenez maintenant, prêtre fidèle, au milieu de ce troupeau désolé, mettez la main à cette charrue couverte de rouille, et arrosez, avec toutes les sueurs de l'âme la plus compatissante, cette terre frappée de stérilité spirituelle. Ah ! longtemps, longtemps encore, à vos instructions, à vos instances, à vos efforts les plus paternels, on répondra avec un sourire railleur. O honte ! ô anathème ! c'est le souvenir de quelque prévarication sacerdotale qui monte aux lèvres de ce peuple scandalisé : tant l'ange qui tombe a laissé de traces de sa chute, tant l'odeur de mort qu'il répand avec lui en se précipitant dans l'abîme a infecté l'air et empoisonné le monde !

Après de tels exemples, ne condamnez pas l'Église pour se montrer si justement sévère envers ses ministres. Si elle les revêt de l'habit de pénitence, c'est pour leur ôter jusqu'à la pensée des vanités et des parures ; si elle leur interdit certains amusements trop bruyants et trop mondains, c'est pour qu'ils ne perdent pas le goût de ce qu'il y a de sérieux et de saint dans leur état : si elle leur impose, soit dans l'exercice de leur ministère, soit dans l'intérieur même du foyer, des réserves qui rendent le péché moins séduisant et l'occasion plus rare, c'est qu'il faut à tout prix sauver de la contagion ces pieds qui

montent à l'autel, ces mains qui consacrent le corps de l'Homme-Dieu, ces yeux qui le regardent, cette bouche et ces lèvres qui s'abreuvent de son sang adorable ; c'est que le prêtre est ici-bas l'homme de Dieu, qu'il porte ce titre auguste sur son front et dans tous les détails de sa conduite ; c'est que ses actions les plus communes, ses entretiens, ses relations doivent avoir quelque chose d'angélique, et que le monde, qui nous disputera tous les jours la science, l'influence, l'autorité, sensible du moins à ce caractère saint que la chasteté nous donne, le respectera toujours comme un grand exemple, tant que nous le respecterons nous-mêmes comme un grand devoir.

Mais le prêtre, cet homme de Dieu, comme l'Apôtre l'appelle, est aussi l'homme du peuple. Chaste jusqu'à l'héroïsme pour représenter Dieu avec plus de sainteté, il doit être charitable jusqu'au dépouillement pour assister l'homme avec plus d'efficacité et de succès. Loin de l'Église, ce prêtre mercenaire qui se ferait un trafic des ministères les plus saints, et ce pasteur barbare qui n'aurait que des entrailles de fer pour les gémissements et les besoins des pauvres ! Quand le ministre du Seigneur descend de la montagne sainte et qu'il vient se mêler au peuple, serait-ce pour s'informer du cours de la rente, trafiquer, avec plus d'avidité que de bonheur, des fonds nationaux et étrangers, et jeter sur les marchés du monde, aux mains d'une spéculation hasardeuse, les deniers entassés par la piété publique au fond de sa sébile en échange de ses prières, et à titre non de rétribution ni de traitement, mais d'aumône. Il a été un temps où l'on flétrissait cette honteuse passion qui avilissait la dignité du caractère par des mœurs basses et sordides, qui faisait du prêtre avare, par la crasse même de ses vêtements et l'indécence de son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple et de honte pour l'Église, et qui, selon

l'expression énergique de Massillon, montrait en lui un pauvre du monde et de l'enfer. A la place du prêtre avare, aurions-nous le prêtre spéculateur ? Je sais que de nobles desseins et de saintes entreprises peuvent excuser parfois ces tentatives ; mais je sais aussi que le Ciel les bénit rarement, et que les savantes combinaisons inventées par nos financiers modernes ne réussissent pas mieux au sacerdoce que les règles obscures et le vil commerce autrefois flétris comme d'indignes pratiques par les oracles de la chaire chrétienne, dans tous les prêtres qui s'y livraient. Non, non, point de sacrifices au veau d'or, à l'idole du jour. Ce n'est point pour l'adorer, c'est pour le briser, que Moïse est descendu de la montagne, et quand il trouva Aaron, son frère, Aaron, le grand-prêtre de la loi, à la tête des sacriléges, son indignation, sa douleur, sa sainte colère, ne connurent plus de bornes, il brisa les tables qu'il apportait, il crut Israël maudit, et il maudit lui-même le jour où Dieu lui avait imposé la conduite de ce peuple grossier et prévaricateur. Refusons-nous jusqu'au nécessaire, mais que notre nom soit béni des nécessiteux, au lieu d'aller figurer sur la liste des riches ruinés par tant de banqueroutes célèbres ; soyons pauvres, mais que ce soit pour avoir assisté les pauvres, et non pour grossir de titres de rentes un trésor de papiers souvent inutile, toujours scandaleux ; mourons sans dettes et surtout sans argent, ne laissons pas de quoi nous faire enterrer, mais que l'on cite les familles que nous avons sauvées de la ruine, et non les spéculations où notre épargne s'est enfouie, et qu'à la honte d'avoir tout perdu sur la terre ne vienne pas s'ajouter celle de n'avoir rien gagné pour le ciel. Viens, ô prêtre de Jésus-Christ, viens, les deux mains ouvertes, au milieu de la société, l'une pour recevoir, l'autre pour donner, l'une toujours tendue vers le riche, dont il faut solliciter la pitié, l'autre toujours

étendue sur le pauvre, dont il faut apaiser la faim, couvrir la nudité, calmer la douleur, sauver le désespoir. Voilà l'exemple que tu dois au monde, parce que tu es l'homme du peuple aussi bien que l'homme de Dieu.

Homme de Dieu et homme du peuple, à ce double titre il est ordonné au prêtre de prêcher d'exemple, non-seulement les bonnes mœurs et la charité, mais surtout la foi : *Exemplum esto fidelium in fide.* Cet exemple est, plus encore que les deux autres, la vocation de son ministère, parce qu'il relève tout entier de l'ordre surnaturel pour lequel le prêtre a été élu et consacré. La foi lui apprend ce que c'est que Dieu et ce que c'est que l'homme ; qu'il parle donc, qu'il agisse, qu'il vive, qu'il se dévoue, qu'il meure, en faisant éclater partout, dans ses œuvres autant que dans ses paroles, cette profonde et inébranlable conviction.

La foi lui a appris ce que c'est que Dieu, et c'est pourquoi il se fait gloire d'en parler, non pour s'acquitter de sa charge, gagner son pain et faire son métier, en acteur qui joue son rôle, ni en répétiteur ennuyé d'une leçon ennuyeuse, pour remplir un statut et satisfaire à une habitude, mais avec le sincère désir de faire mieux connaître et mieux aimer ce Père commun de tous les hommes, et non sans redoubler de nobles et généreux efforts pour mettre la religion dans tout son relief et dans tout son éclat. Parmi ces astres qui chantent Dieu dans l'harmonie du monde, il y a une place éclatante pour les instituteurs sacrés qui enseignent aux hommes son nom, ses grandeurs, ses bienfaits, ses justices, ses miséricordes et son amour. Que le prêtre pâlisse donc dans les saintes veilles, que sa tête tombe sur les Écritures ouvertes devant lui, qu'il aille ravir aux anciens les secrets de leur poésie et de leur éloquence, qu'il trempe sa langue et son style aux sources du goût et du beau, qu'il attache, comme

par une chaîne d'or, les peuples à ses lèvres, voilà ce que la foi demande pour la gloire de Dieu à la jeunesse du prêtre, à son âge mûr, à sa vieillesse même, parce que s'il croit, il doit brûler de faire partager sa foi, de la rendre belle, attachante, digne d'attention et d'honneur aux yeux mêmes de l'impie, toujours plus digne de respect, d'admiration et d'amour aux yeux du chrétien.

La foi lui fait sentir la grandeur de l'autel à côté de la dignité de la chaire. Toujours plus de science, lui crie-t-elle en lui montrant la tribune sainte ; toujours plus de piété, lui crie-t-elle aussi en lui montrant le tabernacle. Approche, Dieu veut s'incarner dans tes mains et renouveler par ton ministère le sacrifice du Golgotha, approche, mais apprends-nous à croire par ton attitude. Hésite, tremble, pâlis, purifie tes yeux, tes mains et ton cœur. Ce peuple croit encore, mais prends garde que ta précipitation ou ta légèreté ne lui donnent lieu de craindre que tu te joues toi-même avec les mystères ; cet incrédule entre, il cherche la foi de sa mère et le Dieu de sa première communion. O prêtre, il la retrouvera peut être, si ton front, tes genoux, ta voix, ta piété le frappent et le persuadent. Mon Dieu ! qu'ai-je fait ? Viens-je constrister ici les ministres des saints autels par d'odieux soupçons ; non, mais je me rappelle qu'un jour le cardinal de Cheverus, conversant avec un protestant, s'entendit dire : « Ah ! que vous devez être saint, vous, Monsieur, qui croyez à la présence réelle. » Et ce saint se troubla, rougit, baissa les yeux et laissa tomber les pleurs de sa foi.

Le prêtre qui élève la chaire par la science et qui fait trembler l'autel sous le poids de sa piété justifie par ses exemples le Dieu qu'il prêche et le Dieu qu'il immole. Demandez-lui maintenant ce que vaut l'homme à ses yeux : son zèle vous le dira. Il va vous apprendre com-

bien est précieuse cette âme que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en terre, pour laquelle il a versé tout son sang, et qu'il demande au prêtre de chercher, de purifier, de guérir, de ramener à tout prix. Le trafic sacré des âmes, voilà toute sa vie, parce qu'il croit et aux promesses de Dieu et aux destinées immortelles de l'homme. C'est pour étendre ce trafic surnaturel qu'il quitte amis, parents, patrie, famille, et qu'il porte au delà des mers, sur les ailes de la foi, les exemples de toutes les vertus chrétiennes aux peuples qui ne connaissent encore ni Dieu, ni leur âme. C'est devant ce sublime et touchant spectacle que le sauvage entend l'Évangile, sans le comprendre encore ; mais il comprend que l'étranger qui le prêche a fait un grand sacrifice, apporte une grande nouvelle et mérite une grande confiance, parce qu'il donne un grand exemple ; il livre son âme, parce qu'on est venu de si loin la lui demander ; il croit, parce que cette foi coûte cher au prêtre qui l'apporte, parce qu'il a embrassé pour elle les rigueurs de l'exil et qu'il souhaite pour elle les horreurs du martyre. O sacerdoce du XIX[e] siècle ! tu es encore le sel de la terre, la lumière du monde et le modèle du troupeau, car tu as gardé le dépôt de la foi, le zèle des âmes et la tradition du sacrifice : témoins, pour citer un récent exemple, ces neuf confesseurs de la Corée, ces évêques et ces prêtres dont s'honore l'Église de France, et que la Picardie, la Champagne, le Maine, l'Artois, la Bourgogne, viennent reconnaître et célébrer à l'envi dans des fêtes où les tentures funèbres paraissent toutes empourprées du sang des martyrs. Dijon vient d'apprendre par une bouche éloquente ce que rêvait, tout enfant encore, ce Just de Bretenières, nom agréable et cher aux deux Bourgognes [1], quand,

[1] La famille de Bretenières est originaire de la Côte-d'Or, une de ses branches habite la Franche-Comté.

creusant le sol dans ses jeux, il appliquait son oreille contre terre, et qu'il se relevait l'œil en feu, le visage transfiguré, pour s'écrier avec un accent prophétique : « J'entends, oui, j'entends les Chinois qui m'appellent et qui me disent : Just, viens nous sauver. » Et il est allé, ce gentilhomme devenu prêtre, s'ensevelir sur les rivages inhospitaliers de la Corée, ne regrettant de sa patrie lointaine, comme il l'écrivait dans une lettre, que nos offices solennels, notre *Kyrie*, notre *Gloria*, et notre *Credo*. « Chantez maintenant, jeune martyr, s'est écrié l'orateur de Saint-Bénigne [1]. Ah ! Ce n'est pas le *Kyrie*, ce cri de douleur, que vous faites entendre, mais c'est le *Gloria*, c'est le chant d'actions de grâces ; ce n'est plus le *Credo*, ce symbole de la foi, c'est le cantique éternel de la claire vision et de l'amour. » C'est dans le ciel qu'il chante maintenant ; entouré des saints de la généreuse Bourgogne, il joue avec les palmes de saint Symphorien, saint Bernard le proclame le vrai héros des nouvelles croisades, la B. Marguerite-Marie lui apprend le cantique des vierges, et quand, de ce séjour de gloire et de lumière, ses yeux s'arrêtent sur nos contrées, se rappelant que saint Fergeux a été le compagnon d'armes de saint Bénigne, qu'il a eu, lui, fils de saint Bénigne, pour compagnon de ses études et de ses missions un fils de saint Ferjeux, il supplie l'apôtre de Besançon de bénir du Tonquin à la Chine, et des grandes Indes au Canada, ces missionnaires qui portent si loin les exemples du sacerdoce franc-comtois et qui vont prendre les peuples barbares sur leurs ailes de flamme, pour les faire entrer dans la marche de leur civilisation chrétienne et les entraîner à leur suite dans la cité de Dieu.

[1] Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève, dans un service célébré à Saint Bénigne de Dijon, à la mémoire de Just de Bretenières.

II. Quand les orateurs du XVIIe siècle enseignaient dans les cours, ils expliquaient aux rois et aux grands ces paroles que le saint vieillard Siméon a prononcées sur Jésus-Christ : *Voilà celui qui est placé pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs*, et, leur montrant qu'ils ne sauraient ni se sauver ni se perdre tout seuls, ils leur disaient avec une sainte liberté : Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Ils peignaient dans un tableau animé les grands biens et les grands maux qui accompagnent toujours les vices ou les vertus du prince ; déplorant ces vices comme des malheurs publics, parce qu'ils sont des prodiges de scandale et des prodiges d'ingratitude ; honorant et stimulant ces vertus, parce qu'elles donnent à la justice plus d'éclat, à la modestie plus d'attraits, à la religion plus de force, aux méchants plus d'épouvante et aux bons plus de sécurité. Élargissez les voies du ciel, criait Bossuet à Louis XIV, en empruntant les paroles du pape saint Grégoire. Et Massillon, prêchant devant Louis XV et cherchant à démêler sur ce front de huit ans les espérances de la postérité, s'écriait à son tour : « Quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie et les monuments publics de la justice et de la vertu ! Quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples formeront une succession de justice, d'honneur, de piété et de crainte de Dieu, et que de nos cendres même il renaîtra d'âge en âge, des princes qui vous seront semblables[1] ! »

Hélas ! ces paroles s'achevaient à peine que la tradition des bons exemples s'altérait à la cour, dans la ville, dans

[1] MASSILLON, *Petit Carême*.

les camps, et que les mœurs et la foi perverties par ceux mêmes qui étaient le plus intéressés à les garder n'offraient plus qu'une lamentable décadence. J'aurais beau le taire que je ne pourrais le cacher à l'histoire, ce sont les exemples des rois dépravés, des grands corrompus, des magistrats rebelles à l'Église qui ont miné, en moins d'un siècle, l'ancienne société française, et qui en ont fait sombrer et disparaître dans la même tempête et le trône souillé par d'affreux désordres, et le prétoire où la passion avait trop souvent remplacé la justice, et jusqu'au sanctuaire, hélas! où le sang le plus pur, versé par d'indignes mains, n'a pas été de trop pour effacer les souillures du passé. Ah! quel commentaire de la parole sainte que cette révolution et ces ruines! Dieu voulait montrer par un exemple décisif combien les princes sont responsables et combien leurs mœurs et leur foi importent à la société tout entière. Ils regardaient l'impiété comme le privilége de leur élévation et croyaient pouvoir impunément propager le blasphème, lire et encourager les mauvais livres, flatter, pensionner, couronner les écrivains pervers, et, se faisant des prétendues conquêtes de leur raison une sorte de découverte, patrimoine exclusif des grands et des lettrés, ils laissaient à l'Église le soin de paître et de consoler, par la foi, les pauvres, les petits, les ignorants et les malheureux. Ils réclamaient comme un droit d'être licencieux sans être ni repris ni contraints par aucune autorité ecclésiastiqne ou séculière, comme s'il y avait eu deux morales, l'une pour les classes élevées, l'autre pour le peuple, et que Dieu dût les peser un jour, dans sa justice distributive, avec deux poids et deux mesures. Ils peuplaient les loges maçonniques de dupes rieuses et enchantées, allant toujours, sans regarder qu'ils allaient les uns à l'exil, les autres à l'échafaud, tous à l'abîme. Hélas! quelques-uns ont chanté, faut-il le dire, jusque

dans la terre lointaine, jusque sur les degrés de la guillotine cette liberté dont ils avaient embrassé le fantôme, cette licence de mœurs dont ils avaient contracté l'habitude et qui, malgré les privations, l'exil, la mort, demeurait encore chère à leur honneur mal défini et à leur légèreté de caractère. O mon Dieu ! quelle leçon pour ceux qui doivent de bons exemples et qui en donnent de mauvais ! Quelle fausse sécurité ! quelle fatale ivresse ! quel triste et lamentable réveil !

Peut-on ajouter quelque chose à ce tableau ? Oui, je vais le faire, et je vous adjure de vous demander à vous-mêmes, au fond de vos consciences, si ce n'est pas là la vérité. Princes, magistrats, grands du monde, hommes de science et d'étude, vous tous qui étiez nés pour donner le bon exemple, ce n'est plus guère qu'à vous que cet exemple profitera ; il est trop tard, il est trop tard pour entraîner les autres, et la direction du monde vous a presque échappé aujourd'hui. Aussi, que voyons-nous ? Il y a cent ans, vos ancêtres ont perdu le siècle et le pays, et aujourd'hui que vous vous trouvez en face d'un peuple sans frein qui vous donne, comme vous vous en plaignez si souvent, des domestiques sans attachement, des mercenaires sans aveu, des fermiers sans conscience, des justiciables sans mœurs, des sujets sans obéissance et sans fidélité, vous vous trouvez sans influence et sans force pour faire remonter à ce fleuve débordé la pente du mal, et, malgré votre bon esprit et vos bons exemples, vous portez, dans l'impuissance et dans l'isolement, la peine du mauvais esprit et des mauvais exemples que les conducteurs du monde ont semés par les mauvais livres, les mauvais propos et les mauvais mœurs. Ce Voltaire, qui a perverti le XVIII[e] siècle, qui l'acclame aujourd'hui ? La chaumière et l'atelier ; mais les grands et les lettrés lui avaient élevé il y a cent ans, des statues. Ces loges,

qui les peuple ? Les ouvriers ; mais ils vont s'asseoir où se sont asssis les savants, les magistrats, les princes et même quelques prêtres du XVIIIe siècle. Les lois de l'Église, qui les viole avec le plus d'ignorance et le moins de remords ? Les pauvres et les petits ; mais ces exemples sont descendus des tables somptueuses aux tables frugales. Le jour sacré du dimanche, qui le méconnaît avec le plus d'audace ? Le portefaix, le voiturier, l'homme de peine et de labeur ; mais c'est au service des classes élevées que cet oubli du dimanche a commencé. Qui rêve le bouleversement et la révolution ? Le socialiste qui n'a pas le sou ; mais vos pères l'avaient rêvé dans le *Contrat social.* Qui laisse, hélas ! le plus souvent des enfants sans Dieu et sans baptême ? Le peuple ; mais il applique le système d'éducation préconisé dans l'*Émile* de Rousseau, qui a été lu, vanté, appliqué d'abord par les riches, les lettrés et les grands. Qui est surtout persuadé que la propriété est un vol ? Ceux qui n'ont pas un pouce de terre au soleil ; mais l'auteur de cet axiome, Proudhon, n'a-t-il pas eu pour patrons des savants et une académie pour marraine ?

Je le reconnais et je vous en loue, vous êtes désabusés et convertis, vous avez renié les mauvais exemples, et vous commencez à en donner de meilleurs. Mais, pour juger de la grandeur du devoir et de la responsabilité qui pèse sur votre tête, voyez ce que vous avez perdu. On vous a trop suivis quand vous descendiez ; on ne vous écoute plus quand vous essayez de remonter ! Vos ordres excitent des murmures, vos conseils sont frappés de suspicion, vous n'avez pas encore parlé que vous êtes jugés et condamnés. Je vois bien le prince assis au timon des affaires ; mais qui les mène, je ne saurais le dire. Qui donne le branle aux idées et le mot d'ordre aux masses ? On l'ignore. A la place des influences légitimes, hono-

rables, nécessaires, de la naissance, de l'éducation, des fonctions publiques, des grands pouvoirs, de l'autorité suprême, il y a une influence secrète qui s'étend d'un bout du monde à l'autre, qui s'ingère en certains lieux, s'impose ailleurs, s'infiltre partout, ici plus hardie, là plus modeste, ravissant aux princes leur sceptre et aux chefs d'armée leur bâton de commandement, dictant aux magistats tantôt des rigueurs, tantôt des complaisances, pénétrant dans vos relations les plus intimes et marchandant, à des conditions étranges, avec vos domestiques, vos enfants, votre femme, tout ce que vous avez de plus cher, le nom, la fortune, la vie et l'honneur. Et voilà jusqu'où est descendue la société moderne : elle n'a plus de chefs avoués, de guides reconnus, d'oracles écoutés, parce qu'un jour ces oracles l'ont trompée, ces guides l'ont perdue, ces chefs l'ont menée par leurs exemples, non pas au ciel, mais à l'abîme.

Et cependant, comme les nations sont guérissables, il faut que les chefs des nations, fussent-ils longtemps encore sans influence et sans suite, s'attachent avec plus de fermeté que jamais aux traditions abandonnées du bon exemple et persuadent par leur conduite et la foi et les bonnes mœurs. Regardez derrière vous : le peuple ne vous suit pas encore à l'église, mais c'est après vous qu'il l'a quittée, c'est après vous qu'il y reviendra ; il y reviendra quand vous lui en aurez montré longtemps le chemin, et que votre assiduité, votre attitude, votre recueillement, vos prières, vos confessions, vos communions lui auront persuadé que Dieu est là, qu'il vous voit, qu'il vous écoute, qu'il vous purifie de son sang, qu'il vous nourrit de sa chair, et qu'il y a, à croire et à pratiquer, non pas un avantage temporel, une pensée politique, une règle de gouvernement, mais un devoir sacré pour tous et une espérance commune à tous les

hommes. En haut vos regards, et par vous et pour vous, l'âme du peuple va regarder et voir dans ce monde supérieur que la foi vous découvre. Ce n'est pas assez ; laissez-nous vous crier aussi : En haut vos cœurs : *Sursùm corda*. Ah ! si vos mœurs s'affaissent comme les mœurs publiques, si les choses basses, viles, immondes, vous attirent et vous plaisent, si les tendances ravalées et grossières du théâtre, des romans, des journaux, continuent à flatter votre goût corrompu, comment élèverez-vous le cœur du peuple, comment le passionnerez-vous pour le bien et le beau, comment le niveau des caractères et des mœurs se relèvera-t-il ? Pour agir sur cette foule, pour l'arracher à son sommeil, il faut plus que des livres et des discours, il faut des actes, des exemples, d'éclatants témoignages, d'incontestables preuves de pureté, d'abnégation, de charité, de dévouement. Si la tradition n'avait pas été brisée, une vertu ordinaire suffirait pour la continuer et la soutenir ; mais pour la renouer, il faut plus que cela : il faut des efforts, du zèle, des sacrifices. Ces apôtres que l'Église nous donne, je les demande à l'État, à la cité ; ce n'est pas assez que les prêtres le soient, il faut que les laïques le redeviennent, et qu'ils le redeviennent par les œuvres. Encore plus de vertu, et votre influence renaîtra ; encore de meilleurs exemples, et cette foule inerte, inanimée, sorte de grand désert, véritable Mer Morte, où l'on vous écoute sans vous croire et où vous passez sans laisser de trace, ce peuple, pâture abandonnée aux missionnaires de l'impiété et du mal, redeviendra votre conquête. Ce n'est pas nous qui verrons ce miracle, mais nos neveux en jouiront. Princes, magistrats, chefs des armées, organes de la pensée publique, riches, nobles, puissants, qui que vous soyez, semez, semez le bon exemple ; la terre est ingrate, le vent violent, les épines sans nombre, mais il en restera quel-

que bon grain, et ce sera la glorieuse moisson du siècle futur.

III. Cependant, comme la société ne vaut que ce que valent les familles qui la composent, pour refaire la société et la remettre sur ses bases, c'est principalement sur la famille qu'il faut s'appuyer. Quelque nécessaires que soient les exemples du prince, ceux des parents le sont bien davantage. Ils parlent sinon plus fort, du moins plus souvent. Ils sont plus pénétrants, plus intimes et plus décisifs. Je vais donc entrer dans votre foyer, ô vous qui portez le nom de père et de mère, et je viens vous demander s'il n'y a pas contradiction entre ce que vous dites et ce que vous pensez, entre ce que vous enseignez et ce que vous faites. Faute de vertus et de pratiques pieuses, votre maison ne serait-elle pas une chaire de pestilence, une école d'hypocrisie, et vous-mêmes des imposteurs de la pire espèce ? C'est à votre honneur que je m'adresse, en vous demandant de faire votre examen de conscience sur les principales obligations du chrétien, sur la prière, sur l'observation du dimanche, sur l'abstinence, sur la confession et sur la fréquentation de la sainte table.

Le premier exemple que vous devez à votre jeune famille, c'est de prier. Or, comment le remplissez-vous ? Lieutenants de Dieu sur la terre, intendants de sa providence, images vivantes de sa paternité, où est le portrait du souverain qui vous députe ? Je parcours toute votre maison : s'il y a quelque croix ou quelque médaille bénite, elle s'est glissée comme un bijou parmi les breloques d'une montre dont vous avez occupé la vanité de votre fils le jour de sa première communion. Et l'unique livre de piété, c'est le livre de luxe qu'on achète ce jour-là, qu'on ouvre à peine et qu'on ne relit jamais, de peur

d'en ternir les pages dorées et les brillants fermoirs. Mais la croix devant laquelle on s'agenouille, la Vierge que l'on pare de fleurs, l'endroit secret où l'on fait la prière en famille, où sont-ils ? Il fallait élever au Seigneur un autel domestique : vous en êtes le pontife, et vous deviez y monter tous les jours. Mais au lieu de ce noble rôle, vous croyez avoir beaucoup fait si vous dites parfois, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux : « Mon fils, ma fille, avez-vous fait vos prières ce matin ? »

Belle question ! Mais c'est à vous-mêmes que votre conscience la fait et que votre honneur l'adresse. Vous vous levez, vous vous couchez tous les jours sans avoir fléchi le genou ni murmuré un soupir religieux. Ce père que votre enfant sait implorer n'est-il pas aussi le vôtre ? Ce symbole de foi a-t-il plus d'articles et d'autorité pour lui que pour vous ? N'avez-vous pas comme vos enfants un bon ange et un saint patron ? Et la prière des morts ne vous rappelle-t-elle pas plus d'un deuil et plus d'un devoir ? J'en appelle à votre conscience, n'est-ce pas vous qui devriez prier le premier, parce que vous devriez sentir tout le premier le besoin, la nécessité et la grandeur de la prière.

Essayez donc, votre enfant s'approche, il commence, il hésite ; aidez sa langue, encore inhabile, et secourez sa mémoire troublée. Mais quoi ! vous ne savez plus ni votre *Credo*, ni votre *Ave*, ni votre *Pater*. Votre enfant devrait être à votre école, et par un renversement de toute la hiérarchie, c'est vous qui êtes à l'école de votre enfant. O père ! que va-t-il penser de vous et de lui-même ? Aujourd'hui votre ignorance les étonne, demain leur instruction religieuse les fera rougir. Ils comprendront que ces formules sont autant de patenôtres, bonnes pour l'enfance, indignes de la jeunesse, ridicules dans l'âge mûr, qu'on doit apprendre, il est vrai, pour sa première com-

munion, mais qu'il est rigoureusement nécessaire d'avoir oublié le jour de son mariage. Et la preuve, c'est que quand on est père on ne prie plus !

Voici le jour du Seigneur : nouvel embarras pour la conscience des parents et pour la direction des enfants. Dans telle maison, on envoie exactement les domestiques à la messe ; c'est de bon ton dans un certain monde, et votre fils, je crois, n'y manquera pas quand il sera grand ; mais les parents croient qu'une livrée représente assez dignement la maison dans le saint lieu. On se lève tard, parce qu'on a dansé jusqu'au matin, et une fille apprend de sa mère à se passer même de la messe d'onze heures quand on est fatigué. Dans telle autre maison, les enfants voient les domestiques accablés de soins pour disposer un repas ou ajuster une parure. Ils apprennent ainsi qu'on peut leur ôter, au moins dans certains cas, la facilité de remplir leurs devoirs. C'est le service des hommes avant le service de Dieu. Ici, on ouvre l'atelier ou le magasin dans la matinée, mais on le ferme rigoureusement le soir, quand les offices sont finis. C'est ainsi, dit l'enfant, que j'observerai, à l'exemple de mon père, le repos du dimanche. Là il est de règle qu'on chôme le lundi ; soyez sûr que votre fils ne touchera pas ce jour-là un outil ou une aiguille. Ceux-ci ne manqueraient pas à la messe le jour de Pâques, de Noël, de la Toussaint et de l'Assomption, mais l'obligation du dimanche n'a rien de sacré pour eux. De là la distinction des *bonnes fêtes*, qui se perpétue dans les familles, et qui réduit l'assistance aux offices à quatre démonstrations par an. Ceux-là ne fréquentent pas le lieu saint une fois qu'ils sont rentrés à la ville ; mais à la campagne, ils brillent au premier rang : étrange catéchisme à enseigner aux enfants qui finiront par croire que le village a ses servitudes et la cité ses priviléges ; que là il faut bien vivre avec son curé, et qu'ici

on est tenu de ne pas le connaître. Dans l'hiver, vous observez le jour du repos ; dans la saison des récoltes, vous le violez sans crupule : odieuse distinction, qui apprend à vos enfants comment un puéril intérêt ou un péril imaginaire peut vous mettre au-dessus de toute convenance et de toute loi. Les plus indifférents font au moins une apparition dans le temple une fois l'an, comme si cela suffisait pour demeurer chrétien : et les plus chrétiens sacrifient la loi une ou deux fois au moins à un voyage, à une affaire, à une partie de chasse ; tout sera oublié le premier septembre, si le premier septembre est un dimanche ! Et des pères, presque à cheveux blancs, donneront ce jour-là à leurs enfants le triste spectacle d'un cortége tout entier de chasseurs, de valets et de piqueurs, arrachés à leurs devoirs religieux, véritables serfs, mille fois plus esclaves qu'au moyen âge, mille fois plus à plaindre que ne le furent leurs ancêtres, car s'ils faisaient la corvée, ce n'était pas le dimanche, et la dîme du seigneur se prélevait sur leurs champs, mais non sur leur âme.

Que de variétés infinies de transgressions et de scandales ! Combien de pierres d'achoppement où va se heurter la foi naïve d'un enfant ! Comme vous la mettez en pièces, cette grande loi si ancienne, si sacrée, si claire et si formelle : *Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.* Ah ! prenez-en votre parti, ou ne parlez plus d'honneur ni de conscience. C'est votre exemple, votre exemple soutenu, votre exemple complet, qui peut, au milieu de tant de prévarications secrètes et publiques, inculquer à votre famille le respect austère de la loi du dimanche. Parents chrétiens, votre place est ici, non dans les champs, ni dans les plaisirs, ni dans les affaires. Et à côté de vous on verra votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante. Gravez vos pas sur le pavé du

temple : c'est un chemin qu'un fils n'oublie jamais quand son père le lui a tracé.

La pénitence a ses jours réservés, mais ces jours-là le scandale s'assied et triomphe à votre table. Nous avons dit à vos enfants qu'il ne faut pas toucher aux mets que la loi de l'Église leur interdit, et c'est un père, c'est une mère qui leur donnent ce fatal exemple ! Je veux que vous respectiez leurs scrupules tant qu'ils en témoignent, et que vous ayez même un certain plaisir à les voir meilleurs que vous n'êtes. Mais, de bonne foi, combien de temps durera ce régime ? Le mois qui précèdera la première communion ou celui qui la suivra ! Allons plus loin : vous alléguerez vos occupations, votre santé, votre âge, et, sur ces prétextes plus ou moins fondés, vous violerez la loi en la faisant observer. Croyez-vous pour cela être à l'abri de tout reproche ? Oui, sans doute, si ces raisons étaient plausibles ; non, certainement, puisque votre âge n'exige pas tant de ménagements, que votre santé, si peu compatible avec l'abstinence, s'accommode très-bien des fêtes et des grands repas, et que vos occupations n'ont rien que d'ordinaire et de tolérable. Vos enfants savent mieux que personne que vous vous portez bien, et le demi-sourire que vous mêlez à vos excuses n'a pas échappé à leur regard pénétrant. Je le veux cependant, votre table n'affiche jamais le mépris pour les lois de l'Église : c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Pourquoi les enfreignez-vous si régulièrement à la table d'autrui ? Pourquoi ces invitations acceptées dans les jours d'abstinence ? Pourquoi ce spectacle donné à vos enfants stupéfaits ? Pourquoi ce contraste que vous vous interdisez chez vous et que vous permettez chez vos amis ? Voyez cet enfant que vous avez amené à cette table scandaleuse : s'il vous imite, c'est en rougissant ; s'il vous dément, c'est en tremblant. Étrange conscience

que la vôtre, puisque vous le placez dans la cruelle alternative de condamner ou son Dieu ou son père. Étrange honneur que celui de votre maison, puisqu'on n'a le choix qu'entre la honte de vous imiter et celle de vous démentir !

Le temps des pâques est arrivé, et vous voilà de nouveau en présence d'un grand devoir. Eh bien, je vous le demande, comment vous en tirerez-vous ? Vous aurez beau redoubler de ruse ou de gravité, je vous défie de vous acquitter de votre charge, je ne dis pas seulement avec conscience, mais avec honneur.

Leur parlerez-vous de leur confession et de la nécessité de la bien faire ? Mais ils se disent tout bas : « C'est un singulier devoir : il paraît qu'il est fait pour les enfants et non pour les hommes. » Et s'il y a parmi eux un de ces enfants naïfs qui sont la terreur des parents sans pratique et sans foi, il dira tout haut : « Mon père, à quel âge est-ce qu'on ne se confesse plus ? » Ou bien, s'ils ne se sont pas encore aperçus que vous ne vous confessiez pas, ils ne laisseront pas de faire au moins cette question curieuse : « Mon père, quel est votre confesseur ? »

Et devant ces impertinences ou ces naïvetés, qu'allez-vous dire ? Vous tairez-vous ? Mais ce silence est un mystère effrayant, qui redouble la curiosité au lieu de la satisfaire, jusqu'au jour où ces pauvres enfants s'expliqueront tout et déchireront le voile de votre conscience. Vous emporterez-vous ? Mais la violence serait ridicule et vous déconsidérerait encore plus vite. Vous en tirerez-vous par quelque banalité comme celle-ci : De quoi vous mêlez-vous ? Ce ne sont pas vos affaires ! Remplissez vos devoirs, ma conscience ne vous regarde pas. Misérables subterfuges, qui peuvent imposer silence à la bouche d'un enfant trop curieux, mais qui ne feront jamais taire

ni sa pensée ni son imagination. Aveu trop éloquent de votre faiblesse et de vos misères, qui leur fait comprendre, par vos embarras mêmes, que vous ne vous confessez pas. Un peu de réflexion leur donne le mot de cette affreuse énigme ; votre exemple, qu'ils ont compris, déracine toute foi et tout respect dans leur âme, toute foi en Dieu, tout respect pour vous. Enfin, ils s'aperçoivent qu'on leur a joué une grande comédie et qu'on se moquait d'eux.

Et maintenant rassurez-vous, tout est fini, on ne vous interrogera plus. Votre silence, vos emportements ou vos subterfuges ont assez parlé. Applaudissez-vous, si vous le voulez, du prétendu succès que vous avez eu, de l'habileté avec laquelle vous vous êtes tirés de ce pas difficile. Vos enfants n'ont plus rien à apprendre. Vous êtes percés à jour, vous êtes jugés.

Ils ont jugé que la confession dont vous leur parlez avec tant d'éloquence n'est pas plus nécessaire aux enfants qu'aux parents ; ils ont jugé qu'on peut parler contre ses convictions et démentir ses discours par des exemples ; ils ont jugé que les titres de père et de mère dispensent au lieu d'obliger, qu'on s'affranchit de certains devoirs en grandissant, et que les préceptes du christianisme ne sont pas aussi rigoureux qu'ils en ont l'air ; ils ont jugé qu'il n'y a de religion que pour un âge, pour un sexe, ou tout au plus pour les enfants, les femmes, le peuple et les imbéciles ; ils ont jugé tout à la fois leurs parents, leur pasteur, leur catéchisme, leur religion et leur Dieu.

Après la confession, la communion. S'il est possible, à la rigueur, que vous fassiez croire à un confesseur inconnu, ferez-vous croire à une communion invisible ?

Une communion, c'est l'acte le plus sacré de la religion pratique ; c'est la ligne qui sépare dans l'Église l'indiffé-

rent du vrai chrétien, le pécheur repentant du pécheur obstiné ; c'est le signe auquel on distingue dans la famille l'enfant qui persévère de l'enfant qui s'oublie; c'est la marque authentique de la foi; c'est la garantie de la vie pure ou l'assurance d'une sincère pénitence; en un mot, c'est l'exemple par excellence.

Qu'est-ce que vos enfants ont appris sur ce festin mystique ? Ils croient qu'on y reçoit le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. Ils le croient, et voilà pourquoi ils s'approchent avec respect. Et vous, parents, qui ne communiez pas, que croyez-vous?

Vos enfants ont appris que cette communion est nécessaire pour fortifier l'âme contre les tentations, pour augmenter en eux la vie de la grâce et recevoir le gage de leur résurrection future. Et vous, parents qui ne communiez pas, êtes-vous sans tentations? La vie de la grâce s'entretient-elle en vous par miracle ? Avez-vous renoncé à la résurrection glorieuse ? Faites-leur donc comprendre que si la communion est bonne pour eux elle ne l'est pas pour vous !

Vos enfants ont appris qu'on s'éloigne de la table sainte quand on a profané son corps par le péché, qu'on a souillé ses mains par le bien d'autrui, qu'on a gardé de la rancune dans son âme, et qu'on veut obstinément demeurer voluptueux, injuste ou vindicatif. Puisque vous ne participez pas au mystère d'innocence et d'amour, vous portez donc dans votre conscience un mystère d'iniquité ! Parents qui ne communiez pas, que voulez-vous que vos enfants pensent de votre foi, de votre probité ou de vos mœurs ?

Ils savent combien il en coûte de se purifier de ses fautes, mais ils l'ont fait, vous ne le faites pas, vous avez donc manqué de caractère et de cœur. Ils savent qu'il

leur a fallu se repentir, brûler ce mauvais livre, quitter cette compagnie, étouffer ce désir naissant, rendre, sous forme d'aumône, ces petites sommes trop discrètement empruntées à un condisciple. Peut-être même sont-ils allés vous prier, les larmes aux yeux, de leur pardonner leurs larcins et leur gourmandise. Voilà ce qu'ils ont fait pour communier et pour bien communier. Et vous, parents qui ne communiez pas, vous continuez donc à lire de mauvais livres, ou a entretenir une liaison adultère, ou à garder une fortune mal acquise ? Et s'il n'y a rien de tout cela qui vous éloigne de la sainte table, vous ignorez donc qu'il faut vous y asseoir ? Et si vous le savez c'est donc le respect humain qui vous arrête à la porte du temple ? Ah ! je m'épuise en suppositions, je cherche en vain un prétexte à vos négligences ou une excuse à vos oublis. Vous consentez à être aux yeux de vos enfants ou un incrédule ou un pécheur, ou un ignorant, ou un lâche ! Choisissez laquelle de ces quatre qualifications convient le mieux à votre dignité et à votre honneur.

Un maître consommé en éducation comme en éloquence, Mgr Dupanloup, a donc eu raison de vous dire : « Les réticences avec vos enfants dans les choses de la religion, les pauvres subterfuges du respect humain en présence de témoins aussi attentifs à tous vos mouvements, la liberté pour vous, la tyrannie pour eux dans la pratique, toute cette comédie à peine décente et toujours mal jouée par les pères, esprits forts, philosophes, indifférents, ne tient plus aujourd'hui. » Le souffle impétueux des révolutions, qui a manqué d'emporter la famille comme une paille légère, et qui gronde encore aux portes de nos demeures, a troublé vos calculs et vos arrangements ; enfin ce petit train d'impiété mitigée du côté des pères, et de piété de commande du côté

des enfants, ne peut plus se soutenir ; et il faut mettre un terme à ce partage odieux et traditionnel d'une famille en deux parts, où l'on voit d'un côté un père indifférent et un fils frondeur, de l'autre une mère et une fille appliquées à leurs devoirs.

Non, ce n'est plus le temps de se faire illusion au point de croire que vous pourrez asseoir, fonder, perpétuer des maisons avec de telles mœurs. Il y a soixante ans que les jeunes âmes sont disputées, tiraillées, déchirées en sens contraires par ces influences et ces exemples qui se combattent et s'entrechoquent sous leurs yeux, et c'est pourquoi depuis soixante ans vous ne bâtissez qu'avec le sable, vous n'élevez que des édifices qui s'écroulent, vous ne faites que des ruines. Pleurez maintenant et lamentez-vous, dites et répétez avec amertume que dans la société, tout se relâche, tout se contredit, tout est faible, tout est méprisé. Je le crois bien. Est-ce avec de mauvaises pierres qu'on bâtit un monument solide ? Est-ce avec des familles sans religion qu'on refera une société chrétienne? Pas tant d'inquiétude sur les affaires du dehors, et un peu plus de sollicitude sur celles du dedans. Au lieu de corriger sans cesse en imagination les mœurs publiques, de vous plaindre des événements, des magistrats, des princes, de l'Église, corrigez votre maison et plaignez-vous de vous-même. Là vous êtes roi, vous êtes magistrat, vous être prêtre et pontife. Quand se renouvellera-t-elle, cette chaîne de bonnes traditions, de bonnes mœurs, et de bons exemples, brisée maintenant dans tant de familles ? Quand l'enfant consultant ses souvenirs domestiques ne trouvera-t-il que des expressions de reconnaissance pour bénir les soins affectueux mais austères, dont on a entouré son corps, l'instruction abondante mais chrétienne, dont on a rempli son âme, la correction qui a suivi quelques fautes,

mais qui en a prévenu tant d'autres, le bon exemple enfin qui vit surtout dans sa mémoire et qui y a gravé en traits ineffaçables les portraits d'un père et d'une mère. Pour les familles qui ont conservé de telles traditions, la vie a tout l'éclat d'un beau jour. C'est la fraîcheur du matin dans l'enfant qui s'éveille à la vertu ; c'est la force et la splendeur du midi dans les heures de la jeunesse et de l'âge mûr ; c'est le repos lumineux du soir dans le vieillard qui se voit entouré comme d'une couronne par ses fils et par les enfants de ses fils, et qui sourit à leur avenir de ses derniers regards et de ses derniers baisers. On a dit d'un de nos rois encore enfant qu'il était beau comme l'espérance. Ici c'est la famille entière qui est parée de cette grâce ; mais l'espérance qui rayonne dans tous les yeux et qui anime du même feu toutes les actions, toutes les paroles, tous le sentiments, c'est l'espérance du ciel.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

DES DROITS DE LA PATERNITÉ.

LE RESPECT FILIAL.

La paternité, qui appartient à Dieu par essence et aux parents, aux princes, aux prêtres, par délégation, a des devoirs à remplir et des droits à exercer.

Ses devoirs sont résumés dans trois mots : l'éducation, la correction et le bon exemple.

Élever le corps dans la force et l'âme dans la lumière, c'est préparer l'homme pour la famille, le citoyen pour l'État, le chrétien pour l'Église.

Mais en élevant, il faut corriger, sous peine de n'avoir qu'un homme énervé et superbe, un citoyen inutile ou dangereux, un chrétien aveuglé et prévaricateur.

Enfin l'homme, le citoyen, le chrétien, se forme surtout par l'exemple. Que le prêtre soit un modèle de charité, de chasteté et de religion ; que le prince donne par sa conduite de l'autorité à la foi et de l'éclat aux bonnes mœurs ; que le père, mettant d'accord ses actions avec ses paroles, persuade à toute sa maison la

prière, le respect du dimanche, la loi de l'abstinence et la fréquentation des sacrements : voilà les exemples qui régénèreront la famille, qui fortifieront la cité et qui seront l'éternel honneur de l'Église; voilà tous les devoirs de la paternité bien comprise et bien entendue.

Des devoirs si austères et si grands impliquent des droits stricts et rigoureux. La paternité commande le respect, impose l'obéissance, et réclame l'assistance filiale, sous quelque nom qu'elle se montre et de quelque hauteur qu'elle descende. Je viens revendiquer pour elle le premier de ses droits : le respect, dans la famille comme dans l'État, et dans l'État comme dans l'Église. Enfants, sujets, fidèles, il faut savoir d'abord combien ce devoir est sacré pour vous ; ensuite, combien la sanction en est certaine : car il est écrit : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement ;* c'est le commentaire de ces grandes et fortes paroles qui sera tout le sujet de cette conférence.

I. Le monde physique tout entier repose sur la loi du respect. Cette loi, par qui roulent les cieux et qui maintient les astres dans leur orbite, les saisons à leur ordre et le temps dans son cours, est aussi la loi du monde moral et des sphères qui le composent. Le respect est la loi de toutes les sociétés, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. C'est la base constitutive de la société domestique ou de la famille, de la société civile ou de l'État, de la société religieuse ou de l'Église. Que le respect s'applique au prince, au père ou au prêtre, c'est à Dieu seul qu'il remonte, car Dieu seul est manifestement l'unique et souveraine autorité dans la famille, puisqu'il en est le premier père : dans l'État, puisqu'il lui a donné ses premières lois ; dans l'Église, puisqu'il est venu la révéler et l'établir, et pour que le devoir

du respect soit accompli dans toute sa plénitude, l'Église, l'État, la famille vous demandent, à différents degrés sans doute, mais au même titre, et l'honneur et l'amour. Oui, un respect d'honneur pour le prêtre, pour le prince, pour le père, à titre de justice ; un respect d'amour pour l'Église, pour la patrie, pour la famille, à titre de reconnaissance.

Quand Dieu créa la société spirituelle, c'est là surtout que dans un sanctuaire unique comme le Dieu qu'on y adore, dans une chaire infaillible comme la vérité qu'on y prêche, et sur l'autel du sacrifice éternel, il fonda à jamais l'empire du respect. Le respect est la condition de tous les devoirs et de toutes les vertus dans l'ordre surnaturel et divin. Respecter le saint nom de Dieu, son saint temple, sa sainte parole, le serment prononcé devant lui, le jour qu'il s'est réservé pour sa gloire et pour son service, c'est là toute la religion. Ce noble sentiment, appliqué aux choses de l'ordre surnaturel, prend un nom plus auguste encore : c'est la vénération. On vénère les lieux consacrés par les plus grands souvenirs, le nom et les vertus des saints, leurs reliques, leur mémoire et leurs louanges. Au dessus de la vénération, il n'y a plus que l'adoration, laquelle ne s'adresse qu'à Dieu seul. Ainsi monte et se gradue la loi du respect ; ainsi nous élève-t-elle, d'objets en objets, dans la hiérarchie sacrée, jusqu'à l'objet éternel de tout culte et de toute louange, jusqu'à Celui qui se contemple, se respecte et se vénère éternellement lui-même. Les ministres de ces choses divines méritent, comme les institutions religieuses, d'autant plus de respect et de vénération qu'ils se rapprochent davantage de Dieu. Depuis le dernier clerc dont la chevelure vient de tomber sous la main de l'évêque au seuil du sanctuaire, jusqu'au pape, ce père commun des fidèles, tous ceux qui montent à l'autel ont au front

un signe particulier qui les distingue et qui les honore. A mesure que leur caractère s'agrandit du côté du ciel, leur service s'augmente du côté de la terre. Plus le sacerdoce croît en autorité et en pouvoirs, plus aussi il se donne, il se dévoue et il se prodigue. Le simple clerc peut encore sortir du service ; mais le sous-diacre y a engagé pour toujours l'honneur de sa chasteté. Plus haut, je vois le diacre qui vient enrôler sa parole dans ce glorieux ministère des âmes. Au dessus de lui, c'est le prêtre avec le pouvoir de les lier et de les délier, et de leur ouvrir les portes du ciel. L'évêque apparaît dans une région plus lumineuse encore, avec la plénitude du sacerdoce, c'est-à-dire avec une responsabilité plus grande et une tâche plus laborieuse et plus vaste. Enfin le père qui sollicite à la fois le plus de respect par l'étendue de son autorité et le plus de reconnaissance par ses services, c'est le pape, le maître souverain, le père commun, qui se nomme si bien le serviteur des serviteurs de Dieu : *servus servorum Dei*.

Cette paternité, si sublime par les fonctions et si merveilleuse par les services, ne laisse ni paix ni trève à ceux qui en sont revêtus. Élever une paroisse, un diocèse, l'Église tout entière, travailler à rendre les peuples sages, bons et heureux, leur dire la vérité qui les blesse, les remettre sous le joug qu'ils ont secoué, leur parler non de la vie présente, mais de la vie future, leur offrir non des fêtes, des plaisirs et des flatteries, mais des devoirs et des vertus, c'est fatiguer, importuner, irriter ; et c'est pourquoi il n'y a rien sur la terre qui commande autant de respect ni qui mérite autant de reconnaissance, si le respect et la reconnaissance sont encore dus ici-bas à quelqu'un et à quelque chose. On vous néglige, on vous blâme, on vous repousse, on vous critique, on vous oublie, on vous méprise, et cependant il faut

commencer l'œuvre des âmes, la reprendre, la continuer, l'achever; il faut vivre méconnu et calomnié ; il faut laisser la mort conduire lentement nos cheveux blancs dans la tombe, sans avoir obtenu justice ; il faut en descendre les sombres degrés en s'épuisant encore de dévouement, de zèle, d'aumônes, de sacrifices; il faut mourir, comme on a vécu, dans les gémissements et dans les larmes, toujours plus père, et toujours regardé comme plus étranger et plus ennemi, toujours plus digne de vénération, et toujours plus en butte aux injures et aux persécutions; et quand on s'est couché dans sa tombe, on n'ose pas encore se promettre des funérailles tranquilles ni des larmes respectueuses pour prix de tant de dévouement et de services. O pasteurs des âmes ! votre paternité est donc ce qu'il y a de plus épineux, de plus difficile, de plus péniblement dévoué, de plus méconnu aujourd'hui parmi les hommes. Et c'est cependant de vous que le Seigneur a parlé quand il a dit au peuple : *Honora patrem tuum et matrem tuam* : Honore ton père et ta mère.

C'est un père, ce prêtre qui a enfanté ton âme à la foi par le baptême et qui la ressuscite par la pénitence, ce pasteur qui la nourrit du pain de la parole sainte, cet évêque à qui il est prescrit de veiller sur elle et de la mettre à l'abri de toute attaque, ce pontife souverain qui s'est tant de fois levé, qui a tant de fois parlé pour plaider sa cause à la face du monde, et dont la voix fait reculer depuis dix-huit siècles le schisme, l'hérésie, le scandale, ces mortels ennemis du repos et du salut de ton âme. C'est une mère, cette Église plus inquiète de cet intérêt suprême que la ménagère ne l'est de retrouver sa drachme et la poule de rassembler ses petits. C'est une mère, elle en a la faiblesse et la puissance, faible par son bras, puissante par ses prières et par ses larmes. C'est une

mère, elle en a la douceur, l'importunité, le courage, l'héroïsme ; mais pour te sauver elle sera douce sans faiblesse, importune sans reproche, courageuse sans raideur, héroïque sans emportement, elle sera mère jusqu'à la fin et jusqu'à la fin elle amènera le père à ton chevet pour t'exhorter, t'offrir le pardon, te disputer au démon, t'arracher à l'enfer, ne fût-ce qu'au dernier soupir. O peuple ! un peu de respect pour ce père si persévérant à te tendre les bras, un peu d'amour pour cette mère si obstinée à t'aimer.

Descendons d'un degré, et étudions dans la société civile le devoir du respect filial. Là aussi il y a une mère à aimer, c'est la patrie ; il y a un père à honorer, c'est le prince.

L'amour de la patrie est un des sentiments les plus naturels au cœur de l'homme, non cet amour étroit et barbare qui animait Athènes contre Sparte, et Rome contre le reste de l'univers, cet amour odieux qui faisait dire à l'un des héros de Corneille :

> Oui, je rends grâce au Ciel de n'être pas Romain,
> Pour conserver encor quelque chose d'humain,

mais l'amour du pays, large, éclairé, généreux, qui faisait dire à Fénelon : « J'aime ma patrie plus que ma famille, et le genre humain plus que ma patrie. » Le citoyen se fait de l'amour de la patrie une seconde religion. Il doit lui immoler son repos dans les fonctions publiques, partager ses biens avec elle, donner pour elle, au besoin, sa fortune, ses sueurs, son sang, sa vie, tout, excepté sa conscience. Ce n'est pas seulement lorsque la patrie nous traite avec distinction ou du moins avec une impartiale équité, que nous devons l'honorer et la chérir ; mais que nous y soyons obscurs et méprisés, que nous y deve-

nions même victimes de l'injustice, nous lui devrons toujours la reconnaissance, le respect et l'amour ; car c'est elle qui a élevé notre enfance et soutenu notre vie, elle qui fournit à nos besoins et qui veille à notre sûreté, elle dont les frontières nous protégent et dont le sol nous nourrit ; et fussions-nous même rejetés sur le sol étranger, nous n'en serions que plus dévoués à ses intérêts, plus jaloux de sa gloire, plus tristes de ses disgrâces, plus heureux et plus fiers de sa grandeur.

Si l'amour de la patrie est une seconde religion, le prince est une seconde majesté. La sainte onction est sur lui, dit Bossuet, et le haut ministère qu'il exerce au nom de Dieu doit le mettre à l'abri de toute insulte. Saint Augustin reconnaît, après l'Écriture, une sainteté inhérente au caractère royal, qui ne peut être effacée par aucun crime. Jérémie, après la ruine de Jérusalem et l'entier renversement du trône de Juda, parle encore avec un respect profond de son roi Sédécias, et les Juifs respectaient jusque dans les fers le caractère sacré de l'autorité royale. Bossuet, après avoir cité ces exemples, ajoute avec une admirable vérité ces paroles trop bien justifiées par nos révolutions : « On n'attaque jamais tant le corps que quand on l'attaque dans la tête, quoiqu'on paraisse pour un temps flatter les autres parties. Le prince doit être aimé comme un bien public, et sa vie doit être l'objet des vœux de tout le peuple. » Les sages allaient plus loin. « Si le prince vient à faillir dans le gouvernement de l'État, nous disaient-ils, ce n'est pas une raison pour lui refuser le respect et l'amour qui lui sont dus ; car, après tout, il est homme, et par conséquent sujet à l'erreur et aux passions. Il serait donc injuste d'exiger de lui plus de perfection que n'en comporte la nature humaine, surtout si l'on tient compte des difficultés, des séductions, des périls de tout genre dont il est environné. » Enfin ils

ajoutaient encore : « Il faut avoir compassion de ceux qui gouvernent, et leur savoir gré, s'ils sont dirigés d'habitude dans leurs démarches par la justice, la prudence et le désir du bien public [1]. »

Voilà toute la doctrine, un mot la résume : Le respect filial que nous rendons au prince n'est pas un sentiment vulgaire, ni même un respect purement humain. Ce respect s'élève jusqu'à Dieu et ne s'adresse qu'à lui. Mais en s'élevant à Dieu, il nous élève nous-mêmes et ne laisse notre âme ni ramper dans la bassesse ni s'échapper dans l'insolence.

Non, point de bassesse ni de flatterie, car il n'y aurait bientôt plus ni respect réel dans le sujet, ni réelle autorité dans le prince ; ce serait la tyrannie de l'homme, c'est-à-dire la force brutale, la domination grossière, la coaction violente. Et devant elle, que verrait-on ? Des volontés contraintes, des respects hypocrites, des dépendances misérables, l'abaissement des caractères et la servitude des consciences.

Non, non, point d'insolence, de mépris, ni de dénigrement. Dès que les citoyens s'érigent en détracteurs de la loi, en juges des magistrats, en censeurs du prince, que deviennent l'autorité, la magistrature, la loi, la société tout entière ? C'en est fait, tous les malheurs, tous les désordres, toutes les indignités, tous les vices vont entrer à la suite dans cette brèche qu'une langue venimeuse ou une plume cruelle a faite au rempart social.

Et de cette bassesse à cette insolence, il n'y a qu'un pas, ou plutôt le nom seul est changé. La bassesse accroupie ne voit et n'adore que la puissance enivrée d'elle-même, jusqu'à ce que l'insolence ameutée éclate devant cette puissance déchue et sans prestige. Ce n'est plus qu'une idole, aujourd'hui sur le trône et demain dans la

[1] BOSSUET, *Politique sacrée.*

boue, au lieu d'être cette majesté inviolable, cette seconde providence, cet oint du Seigneur, qui n'est élevé que pour représenter la noble et pure autorité de Dieu. Peuples chrétiens, l'Évangile vous a enseigné le respect, et la révolution vous enseigne tantôt la flatterie, tantôt l'insolence, toujours la lâcheté. Sortez, sortez de cette atmosphère qui pèse depuis quatre-vingts ans sur le monde aveugle et perverti. Plus haut vos esprits, et vous comprendrez qu'il y a dans le prince une autorité vraie, parce que cette autorité représente Dieu, et qu'il doit y avoir dans le sujet une respectueuse affection, parce que cette affection et ce respect s'adressent à Dieu. Plus haut vos cœurs, et reprenant les grandes traditions du passé, vous ne passerez plus de l'excès de la bassesse à l'excès du mépris. Vous ferez non pas à genoux, mais debout, en présence des principautés du monde, un acte de foi, et, alliant ainsi une généreuse liberté à une inviolable vénération, vous demeurerez, avec la franchise du christianisme, les soldats, les sujets, les enfants d'une paternité proclamée par votre intelligence et librement acceptée par votre volonté. Oui, la fierté évangélique va jusque-là ; il vous faut Dieu, sa grandeur, ses droits, sa justice, pour sentir le respect. Eh bien ! ce Dieu, c'est le prince. Gloire à Dieu ! respect au prince ! la société politique n'a pas d'autre devise.

Respect aux parents, c'est surtout la devise et le cri de la société domestique ou de la famille ; car Dieu a fait des parents ses images les plus ressemblantes, ses délégués les plus immédiats et ses lieutenants les plus chers. C'est pourquoi ce commandement était écrit sur les tables de la loi immédiatement après ceux qui regardent Dieu. Le sage Philon a été jusqu'à penser que Dieu en écrivit le commencement sur la première table, et qu'à côté même des commandements qui ordonnent l'adoration du Sei-

gneur et le respect dû à son saint nom, on lisait les premières paroles du précepte qui ordonne le respect filial. Cette tradition indique assez que de tous les devoirs imposés aux hommes envers leurs semblables, le plus sacré est celui qui regarde leurs parents ; que de tous les respects de l'ordre naturel, celui qui se rapproche le plus de Dieu, c'est le respect de Dieu dans un père et dans une mère.

Voilà le respect filial tel que nous le trouvons promulgué dans le précepte divin, ou plutôt comme un grand évêque ose le dire[1], « tel que Dieu en a pris le souverain modèle aux sources mêmes les plus hautes du respect pour la paternité éternelle et suprême. » C'est ici surtout, dans l'intimité journalière du foyer domestique, que ce respect doit se produire avec le double caractère que lui donne ce précepte divin, ici que le mot *honore* signifie plus qu'ailleurs et le respect d'honneur et le respect d'amour.

Et d'abord, c'est un respect d'honneur. Si on le doit à l'âge, au malheur, à l'autorité, à la dignité d'une mère, à la majesté d'un père, leur autorité commune, ont des titres bien plus sacrés encore pour inspirer, commander, imposer, ce noble sentiment. Leur autorité n'est jamais incertaine ni illégitime ; c'est la nature qui en est le titre. Leur âge est toujours grand aux yeux de leur enfant, ils ont devant lui une espèce d'éternité. Leur malheur a, comme leur vieillesse, quelque chose qui remue profondément le cœur. S'ils ont vieilli, c'est en nourrissant leur enfant ; s'ils sont tombés, c'est en l'élevant et en le soutenant ; s'ils se sont appauvris, c'est pour l'enrichir. Tout ce qu'a l'enfant, il le tient d'eux. Ses biens, ses facultés, ses forces, sa vie, c'est à eux qu'il les doit. Et son père ne l'eût-il jamais connu, sa mère

[1] Mgr Dupanloup, *De l'Éducation*, II, 505.

ne l'eût-elle jamais allaité, il n'a pas assez de déférence, de respect et d'honneur pour payer ce qu'il leur devra toujours, le premier et le plus grand des bienfaits, l'existence.

Vous honorez les rois ! Soyez donc saisi d'un sentiment plus respectueux encore à la vue de vos parents, qui sont les rois de la famille par un droit supérieur, divin, inaliénable, et qui exercent la plus intime, la plus profonde et la plus imprescriptible de toutes les autorités.

Vous honorez les prêtres et les pontifes ! Rappelez-vous, à leur vue, que le père fut autrefois prêtre aussi bien que roi, qu'il offrait des sacrifices et qu'il commandait, et qu'il reste dans les profondeurs de l'autorité paternelle quelque chose de cette double souveraineté et de cette primitive grandeur.

Autant le caractère des parents est sacré, autant le respect qu'on leur doit est inviolable. Il y a dans la majesté paternelle un rayon de la divinité même. Il y a sur le front d'un père une autorité, dans le regard d'une mère une force et une douceur, que Dieu seul a pu y imprimer, et qui commandent toujours, en tout temps, quoi qu'il arrive, le plus inaltérable respect.

Un père, une mère, peuvent abdiquer dans vos mains la gestion de leur fortune ; leur caractère, jamais ! Si, par condescendance, ou par faiblesse, ils cherchent à être pour leurs enfants, non des parents mais des amis, oh ! je les plains de toute mon âme ; mais que des enfants, profitant de cette familiarité déplorable, laissent leurs parents descendre et venir jusqu'à eux de la hauteur où ils sont placés, oh ! je les condamne et je les réprouve. Quand une dignité si haute ne se respecte pas elle-même, il faut encore la vénérer, même malgré elle.

Il faut tout prévoir : dans les malheurs et dans les abaissements de l'humanité, il y a quelquefois des extrémités déplorables. Un père, une mère, peuvent tomber avec l'âge dans les faiblesses intellectuelles et morales dont le spectacle nous contriste et dont le souvenir nous humilie. N'importe : c'est alors qu'il faut les servir avec le respect le plus profond. C'est alors qu'il faut embellir, à force de soins, cette existence si misérable. Oui, quelle que soit sa décadence, il est beau de voir encore la paternité quand un fils la respecte et la vénère. Ce sont des ruines, mais des ruines encore imposantes, parce qu'on y voit fleurir le respect filial.

Ce n'est pas tout. L'autorité paternelle est si haute, si sacrée, si inviolable, qu'une faute grave, un crime énorme, un attentat, si inouï qu'il paraisse, ne saurait la souiller ou la faire oublier. Et dans le cas, le cas unique où la désobéissance est un devoir, il faut désobéir, mais avec respect. Déclinez et évitez doucement la faute. Éloignez-vous de ce qui serait mal, plutôt avec tremblement qu'avec mépris. Si vous devez être rebelle, soyez-le saintement. Vous devez refuser votre obéissance, votre respect jamais, montrant par là que ce que vous refusez aux hommes, vous le rendez à Dieu et à l'Église. Mais, quoi ! Dieu c'est un père ; l'Église, c'est une mère. C'est le premier père que vous suivez au lieu du second. C'est à la mère selon la grâce que vous vous attachez en quittant la mère selon la nature. O sainte désobéissance ! ô rébellion pleine de respect ! la seule que Dieu autorise, bénisse et récompense, parce que, tout en étant un acte de déférence envers les parents, c'est un acte d'obéissance envers le Père céleste, le Père de toute créature, le Père éternel !

Mais le respect filial n'est pas seulement de la déférence, c'est encore de l'amour.

L'amour ne remplace point la déférence, mais il la perfectionne. L'amour sans la déférence périrait, parce qu'il n'aurait plus de rempart. Les parents seraient encore aimés comme des camarades, ils ne seraient plus honorés comme de vrais parents. La déférence sans l'amour serait sèche, froide, cérémonieuse et glacée. Les parents seraient honorés comme des étrangers ; ils ne seraient pas aimés comme des parents doivent l'être.

On a remarqué que Dieu ne commande nulle part aux parents d'aimer leurs enfants ; la nature y suffit. Mais il recommande aux enfants d'aimer leurs parents, parce que la nature seule n'y suffit plus. L'affection descend du père au fils ; elle remonte plus difficilement du fils au père. O triste effet de notre nature imparfaite et déchue ! il en coûte d'aimer ceux qui nous aiment tant et de leur rendre affection pour affection ! C'est pour vous qu'un père veille et se consume, et ce père ne vous serait pas cher ! pour vous qu'une mère tremble, palpite, craint, espère, se réjouit, et ses terreurs, ses joies, ses espérances, votre cœur ne les ressentirait pas ! Vous aimez ce qui vous est utile. Aimez donc ce prodige perpétuel du mariage chrétien dont vous êtes le fruit chéri et presque l'unique objet ; cette belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse de l'homme et de l'amour de la femme ; ces vertus d'un père et d'une mère qui vous assurent la vie, la sécurité, la joie, la douce paix, la noble abondance. Et ces trésors, sont pour vous ; et ces vertus, c'est votre héritage et votre honneur. Tous ces biens sont les vôtres, et vous n'aimeriez pas ceux qui vous les donnent ! Vous aimez ce qui est noble, grand, héroïque. Aimez donc cet admi-

rable ministère de travail, d'assiduité et de persévérance, qu'un père remplit dans votre intérêt; cette mission de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que votre mère a reçue. Les privations, les sacrifices, les dévouements, les actes d'héroïsme, rien ne leur coûte, pourvu qu'ils puissent vous les épargner. Vos joies sont leurs joies, et vous en jouissez plus qu'eux; mais leurs douleurs sont pour eux, et ils vous ôtent la moitié des vôtres en les partageant. Je parle de bonté, de dévouement, de tendresse, d'héroïsme. Ah! ces mots sont trop faibles pour exprimer l'amour des parents. Cet amour s'accroît par les sacrifices mêmes; il pense recevoir à mesure qu'il donne; il est heureux quand il se prodigue. Aimer ses enfants, c'est, pour les parents, aimer Dieu, qui les leur donna; aimer ses enfants, c'est aimer Dieu, qui les leur conserve; aimer ses enfants, c'est aimer les âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang. Aimer, c'est pour les parents l'abrégé de leur devoir, c'est le résumé de leur vie tout entière. C'est leur consolation d'aimer beaucoup, et leur unique récompense est d'être eux-mêmes un peu aimés. Non, il n'y a point de satisfaction plus douce, de gloire plus belle, d'espérance plus grande, que celle de recevoir un peu de ce qu'ils donnent avec tant d'effusion et de bonheur. Quand un père et une mère peuvent se dire: Je crois que mon enfant m'aime, ils sont heureux. Quand ils entendent dire autour d'eux: Ces enfants aiment leurs parents, ils sont fiers. Ce bonheur, c'est la goutte de miel qui tempère bien des amertumes. Cette gloire, c'est un rayon qui fait relever la tête la plus humble et le front le plus soucieux. C'est la joie, l'honneur, la couronne, d'une longue vie. C'est la félicité pure de la famille humaine, bénie de Dieu, admirée du monde, donnée en spectacle au ciel et à la terre, et proposée aux

anges et aux hommes comme un sujet inépuisable d'admiration et de louanges.

II. *Honore ton père et ta mère*, dit le Seigneur, *parce que c'est le premier commandement auquel Dieu ait attaché des promesses.*

Or, quelles sont ces promesses faites à l'enfant, au citoyen, au fidèle ? Il y en a de deux sortes : une promesse de bénédiction : *ut superveniat tibi benedictio ab eo* [1] ; et une promesse de longévité : *ut sis longævus super terram* [2].

Qu'est-ce que la bénédiction d'un père et d'une mère ? voici ce qu'en dit l'Écriture : c'est un trésor ; elle assure la prospérité de l'enfant ; elle est comme une couronne de grâce à son front et comme une chaîne d'or à son cou.

Abraham la donne à Isaac, Isaac à Jacob et Jacob à ses douze fils agenouillés autour de son lit de mort. Sans cette bénédiction, l'héritage paternel n'aurait rien eu d'assuré ; avec elle, on n'a plus rien à craindre, et on peut tout espérer. C'est une sorte de sacrement par lequel Dieu transmet au fils les bénédictions qu'il avait versées sur le père, et dans celle-ci toutes les grâces mêmes obtenues par les aïeux.

Il y a dans la bénédiction des parents non-seulement un vœu et une espérance ; mais, par une vertu secrète, elle fait le bien qu'elle dit ; elle transmet la grâce qu'elle souhaite.

C'est une parole qui crée, qui féconde, qui fait croître, prospérer et fleurir ; c'est une source de puissance ; c'est une œuvre de vie naturelle et surnaturelle ; c'est le gage de la santé, du contentement, de la félicité, et, au besoin,

[1] *Eccli.*, III, 10. [2] *Exod.*, XX, 12.

de la résignation, si nécessaire, hélas ! et aussi, hélas ! si difficile et si rare.

Non-seulement cette bénédiction descend sur l'enfant, mais elle y demeure, elle y repose ; elle l'accompagne et le suit partout. C'est sa garde et son escorte contre les périls du dehors et les tentations du dedans. C'est un rempart que les flèches de l'ennemi ne peuvent atteindre et que les coups de la fortune ne peuvent ébranler. On dit d'un enfant pieux et dévoué à ses parents : c'est un enfant de bénédiction, il réussira. Et quand les enfants ont eu le malheur de perdre leur père dès le premier âge et avant même d'avoir pu le connaître, s'ils ont été assez heureux pour recevoir la bénédiction paternelle, il n'y a qu'une voix pour dire dans la famille : ils réussiront, car leur père les a bénis avant de mourir. Mais si au contraire un père, en ce moment solennel, a refusé à un fils coupable cette bénédiction précieuse, l'épouvante se répand, le désespoir brise le cœur du malheureux enfant ; il tremblera et il hésitera dans ses entreprises, il y aura sur son front un cachet de honte indélébile ; sa pénitence même ne le rassurera pas ; jusqu'à son dernier soupir sa vie lui semblera maudite, et il craindra que ses enfants ne soient maudits eux-mêmes à cause de lui, et que cette malédiction ne s'étende de génération en génération jusqu'à ses derniers neveux. Tant il y a de grâce, de force, de puissance et d'onction dans la voix et dans la main d'un père ou d'une mère qui bénit, tant il y a d'horreur secrète et d'affreuse épouvante dans la malédiction d'un père et d'une mère.

Et s'il arrive un temps où leurs forces défaillantes, leur esprit troublé, leur corps infirme, ne laissent plus voir en eux qu'une ombre d'eux-mêmes, n'importe, ils sont encore assez puissants s'ils peuvent encore bénir, si leur main, près de se glacer, peut tracer encore sur le

front de leurs enfants un signe à peine aperçu, si leurs lèvres laissent échapper alors, avec le dernier soupir, une dernière bénédiction et une dernière parole. Relevez-vous maintenant avec confiance, ô trop heureux enfants ! Emportez-la comme un trésor, cette parole que vous avez entendue et recueillie, et dites avec une douce joie bien propre à tempérer votre douleur : Il m'a reconnu, il m'a béni une dernière fois.

Oh ! vous pouvez alors considérer sans crainte et garder sans remords leur image et les biens qu'ils vous ont laissés. Ces pieux et doux objets ne vous rappelleront que de bons souvenirs. Voilà les lieux où vos parents se plaisaient avec vous, la table où ils vous ont fait asseoir, les livres qu'ils aimaient, les lignes qu'ils ont tracées, la couche où vous avez soigné leurs douleurs et où ils vous ont béni pour la dernière fois. Allez sans crainte visiter leur tombeau et prier sur leur cendre. Ce cœur, tout poudre qu'il est, se ranimera encore pour vous entendre, pour vous parler, pour vous bénir ; la pierre du tombeau s'amollira sous vos genoux, et les larmes qui couleront de vos yeux auront ce je ne sais quoi de doux et de consolant qui soulage et qui rend heureux.

La seconde récompense attachée au respect filial est la longévité : *ut sis longævus super terram*. Chacun s'accorde à reconnaître que cette promesse a un double objet. Elle s'entend tout aussi bien de la terre qui passe que de celle qui ne passe point, et des années de la vie présente que des années de la vie éternelle. Rien de plus facile à comprendre : le respect filial étant le fondement même de la famille, Dieu a dû, dès cette vie, assigner une récompense à cette vertu, sans laquelle la famille ne saurait se maintenir. Cette récompense, c'est la durée de la vie, du nom, de l'honneur, des traditions.

Représentez-vous une maison où le respect filial n'est

ni connu ni pratiqué, et voyez ce qu'elle dure. Quel spectacle, grand Dieu ! Un père, une mère infirmes ou affaiblis, dont la vie paraît longue à des fils qui en calculent les dernières chances devant leurs propres enfants, et qui leur apprennent par là à spéculer bientôt sur la vie de leurs parents, en pensant de l'âge mûr ce que l'âge mûr pense hautement de la vieillesse ; des habitudes respectables et anciénnes traitées de manies et de ridicules par une génération qui aura elle-même ses ridicules et ses manies, et qui n'obtiendra pas plus de grâce qu'elle n'en aura fait ; l'ironie à la place de la vénération ; la colère au lieu de la patience, l'oubli et l'irrévérence au lieu de la déférence et des attentions ; les repas, ces liens innocents des familles chrétiennes, rendus insupportables par le défaut d'égards envers la vieillesse et le défaut de sévérité envers l'enfance ; les jeux, qui devraient réunir toutes les générations, d'un ennui mortel chez les uns, d'une fureur coupable chez les autres ; les conversations sans intérêt et sans profit, parce qu'on méprise la sagesse du dernier âge et qu'on érige en oracles les impertinences du premier ; les dépenses secrètes sollicitées par un fils, tolérées par une mère, découvertes quand il n'est plus temps, par un père qui les déplore sans pouvoir y porter remède ; l'ennui des uns, les absences des autres, les défiances réciproques, la ruine de tous.

Là un aïeul oublié se hâte de mourir, tandis que ses fils se pressent de vivre et que ses petits-fils croissent dans le luxe et l'oisiveté. Ce champ cultivé par ses mains et agrandi par ses soins avait suffi pour élever honorablement sa famille. A peine lui laissera-t-on l'espérance d'y mourir. Il avait été sage en bornant son ambition dans l'étroite enceinte de son village ; mais voilà que des fils, aveugles autant qu'ingrats, oubliant qu'ils doivent à tant de sollicitude l'aisance dont ils jouissent, rêvent la

fortune sur un plus grand théâtre. Les conseils de l'expérience et de la vieillesse sont traités de radotage. Ses avis, ses répugnances, rien n'est plus respecté. Il faut vendre le champ paternel, les meubles et les portraits de la famille, dire adieu à son clocher, à son pasteur, à des habitudes modestes, à des amitiés sincères, à des souvenirs que la foi, l'économie, l'honneur ont consacrés, et pourquoi? Pour s'abattre avec l'air d'une caravane plutôt que d'une famille, au milieu de ces cités dévorantes où le patrimoine se consume si vite, où l'honneur s'oublie si facilement, où la foi pâlit et s'éteint au milieu de tant de souffles mortels. Est-ce là la vie et la durée? Non, c'est la fin, c'est l'opprobre, c'est la mort.

Mais vous, qui, sans changer de climat ni même de domicile, avez si peu respecté les conseils et les exemples d'un père, familles de nos jours, possédez-vous la vie? Ce luxe, ces plaisirs, ces affaires, cette agitation permanente, ces émotions causées par les revirements de la fortune publique, ces coups de Bourse qui vous élèvent, ces retours soudains qui vous abaissent, ces changements inouis qui vous font passer en deux jours du comble de la prospérité au comble de l'infortune, tant d'enivrement dans le succès, tant d'incertitude et de trouble dans les entreprises, tant de découragement dans la disgrâce, est-ce là la vie et la durée? Qu'il eût mieux valu respecter les traditions paternelles et continuer modestement l'humble négoce ou le modeste sillon de vos pères! Rappelez-vous avec quelle douleur ils ont vu s'introduire dans votre maison les modes et les goûts effrénés du siècle, dans votre esprit ses préjugés, dans votre cœur son égoïsme. Vous croyiez marcher, et eux s'apercevaient bien que vous alliez chanceler et vous perdre. Ils vous ont avertis, vous les avez raillés. Ils vous ont suppliés, vous n'avez accueilli leurs larmes qu'avec des sourires.

Mais le châtiment ne se fera pas attendre. Ne croyez pas que vous avez échappé à la punition pour avoir échappé à la misère. Soyez riches, je le souhaite ; qu'importe que vos affaires prospèrent, si vos enfants doivent les ruiner. Et fussent-ils encore plus riches que vous ne l'êtes devenus, qu'importe leur opulence, s'ils vous oublient, s'ils vous raillent, s'ils vous méprisent à leur tour. N'est-ce pas là une véritable mort ? Avez-vous jamais lu sans frémir ce trait d'un enfant qui osa frapper son père et le traîner, sans pitié pour son âge, sans respect pour ses cheveux blancs, le long de cet escalier fameux où le vieillard l'arrêta tout court pour lui dire : « Grâce ! grâce ! mon fils, car moi aussi, j'ai maltraité et battu mon père, mais je ne l'ai pas traîné plus loin. » Vous frémissez ! mais vous vous rassurez en songeant que vos mœurs n'ont rien de cruel, et que jamais, non jamais, vous n'oublierez à ce point le respect filial. Eh bien ! enfants du XIXe siècle, il y a un supplice moral mille fois plus odieux, que vous infligez à vos parents, et qui, je vous le prédis, vous sera rendu au centuple. Vous les traduisez tous les jours à la barre du progrès ; tous les jours vous les traînez comme sur une claie sanglante, par devant vos condisciples, vos camarades et vos amis ; tous les jours vous immolez à la raillerie leur foi, leur probité, l'honnêteté de leurs mœurs, les scrupules de leur conscience ; vous dites bien haut qu'ils ne sont plus de leur siècle, et si, par une dernière marque de respect, vous vous taisez encore devant eux, c'est pour sortir plus vite, lever les épaules plus à l'aise, et épancher au dehors les expressions méprisantes de votre odieuse pitié et de votre amère irrévérence. Attendez, attendez, la justice n'est pas loin. Je la vois croître à votre table et sur vos genoux, dans la personne de cet enfant de trois ans que vous adorez déjà et qui déjà vous méprise et vous hait. Il grandira, le sarcasme à la bouche

et l'amour du progrès dans le cœur ; il dira à haute voix ce que vous murmurez à l'oreille ; il affirmera devant vous ce que vous n'avez dit qu'au dehors, c'est-à-dire l'incapacité des parents et la déchéance de leur autorité. Vous lui crierez peut-être : Grâce, pitié, Monsieur, j'ai du moins respecté la table et la maison de mon père ! Mais ce cri, qui arrêta une main parricide, ce cri, je vous l'annonce, n'arrêtera pas une langue mille fois plus parricide encore. Vous descendrez plus bas, cent fois plus bas que vous ne l'avez fait descendre à votre père, cet escalier sanglant de la dérision, et au train que prennent les mœurs, ah ! je le crains bien, avant que le siècle ne s'achève, le père n'aura plus d'autorité dans la famille, parce que le mot respect n'y aura plus de sens, et pour l'usage de ces maisons en ruines où rien ne sera béni, où rien ne durera, la langue, aussi ruinée elle-même que les mœurs, expliquera à vos petits-neveux ce que c'est que le mépris filial.

Aurai-je le courage d'étudier cette loi dans l'histoire et de mettre sous les yeux de nos contemporains l'affreux spectacle de ces nations qui ne sont plus bénies, qui n'ont plus de durée, parce qu'on n'y connaît plus le respect de l'autorité ? Et pourquoi pas, puisque le quatrième commandement s'accomplit sur les nations comme sur les familles, puisque les rois sont pères aussi bien que les parents, puisque dans la société civile comme dans la société domestique, le respect seul peut être le fondement que rien n'ébranle et le lien que nul effort ne saurait rompre.

L'Égypte avait connu la loi du respect, et c'est pourquoi elle a duré seize siècles, fidèle à ses traditions, à ses rois, à ses mœurs, jalouse de la paix, esclave de la probité et de l'honneur, amie de la piété autant que de la science, grande parmi les nations et d'une grandeur

qui étonnait et qui ravissait encore, après quatre mille ans, le jeune vainqueur des Pyramides et du mont Thabor.

Rome ne se fit respecter dans le monde que pour avoir respecté elle-même les lois comme des oracles et les sénateurs comme des pères; le sénat, cette immortelle assemblée qui savait attendre la mort sans pâlir et recevoir, sans en être éblouie, les ambassadeurs des rois étrangers, ne descendait de ses chaises curules que pour aller féliciter les consuls de n'avoir point désespéré de la république; mais il rentrait en séance à l'approche d'Annibal, mettait fièrement aux enchères le champ sur lequel avait campé le Carthaginois, enseignait avec le courage et la persévérance, le respect dû au malheur et l'autorité due à la loi, et agrandissait le nom romain à force de respect bien plus encore qu'il ne l'avait agrandi à force de victoires.

Et s'il faut parler des peuples modernes, elle vit, jusque dans le plus grossier paganisme, cette nation chinoise qui comprend dans sa fécondité inépuisable la moitié des habitants de la terre ; elle dure parce qu'elle pratique le respect, non-seulement dans la famille, mais dans l'État; elle attend pour labourer la terre que la main de son empereur l'ait bénie en y traçant le premier sillon ; elle appelle cet empereur le fils du ciel, elle vénère cette qualité, bien plus chrétienne qu'idolâtre, dans un enfant de quatorze ans ; elle mérite ainsi, malgré les erreurs les plus monstrueuses, de durer avec ses vieilles lois, ses vieilles mœurs et les vieux débris de cette sagesse primitive qui date du berceau du monde, et qui remonte jusqu'à Dieu même, tant il est vrai que Dieu accorde des siècles de siècles aux peuples que la loi naturelle du respect filial tient inclinés devant les puissances, comme devant le reflet de sa majesté éternelle.

Pourquoi faut-il que nous soyons réduits à invoquer

de pareils exemples? Hélas! ceux de l'Europe civilisée ne sont presque plus que des souvenirs, et c'est pourquoi tant de nations y sont devenues des ruines. Regardez au delà de ce nuage de crimes et d'erreurs qui sépare notre siècle des précédents, et vous verrez comment la piété filiale envers les princes, ce que j'appelais tout à l'heure avec Tertullien la religion de la seconde majesté, faisait vivre, prospérer et durer les peuples. Alors, comme un écrivain l'a remarqué avec tant de justesse, on ne séparait point le prince de la nation ni la nation du prince, tant ils s'étaient bien identifiés l'un à l'autre dans la bonne et dans la mauvaise fortune. La royauté avait non-seulement ses chevaliers, mais ses martyrs. On ne regardait pas les puissances comme une nécessité, on les aimait comme la tête et le cœur du pays. Et nous vivions, parce qu'il y avait non pas une raison mécanique et froide pour expliquer l'autorité, mais de la vénération, de l'attachement, de l'amour, des affections publiques enracinées avec les mœurs, de la foi, puisqu'il faut dire le mot, oui, de la foi respectueuse et aimante. Mais du jour où le prince fut séparé de la nation, où cette séparation fut marquée par l'échafaud de Louis XVI, et où la justice de Dieu écrivit avec le sang du roi martyr une nouvelle date dans l'histoire du monde, les sophistes et les calculateurs ont affaibli par leurs discours et éteint par les railleries ces vieux et chrétiens sentiments. Alors commença l'ère singulière, effrayante, dans laquelle l'existence du monde a été jetée. Dans ce nouvel ordre de choses, les princes ne semblent plus que des hommes. On a arraché avec cruauté toutes les draperies qui paraient les trônes, on a déchiré toutes les belles pensées qui les élevaient dans l'imagination des peuples. Tout est perdu, et la vieille fidélité, et la sensibilité de l'honneur, et la fermeté des principes. C'était là une véritable vie, c'était là une véri-

table durée, et tel est l'aveuglement, qu'on est arrivé à ne plus comprendre que cette vie et cette durée sont des bienfaits, et à peine un trône est-il restauré, qu'on s'étonne, qu'on s'indigne que le prince songe à vivre, et que le trône songe à durer deux jours.

Regardez l'Italie se tordre et se déchirer dans les convulsions de sa politique révolutionnaire. Est-ce encore la terre que saluait Virgile comme la nourrice des héros et des grands hommes ? Est-ce le ciel que Dante a chanté, que Raphaël a peint, et sous lequel Michel-Ange a dressé ses nobles statues ? Dans les luttes sanglantes du moyen-âge, elle eut ses erreurs, elle a commis des fautes, elle proscrivit souvent les grands citoyens, les vrais amis de la patrie, les princes généreux, les papes, qui sont sa gloire, sa fortune et sa vie ; mais ses erreurs étaient passagères, ses fautes étaient rachetées par la pénitence, ces exils immérités étaient suivis des plus magnifiques triomphes. Aujourd'hui qu'elle est battue par le vent des révolutions et que le sentiment du respect est éteint dans cette nation malheureuse, quel spectacle ! quel châtiment ! quelle leçon pour la postérité ! Un homme s'est rencontré pour ravir, passionner, entraîner cette foule qui ne veut plus ni roi ni maîtres, sans autre éloquence que celle de l'insulte, sans autre prestige que celui de la défaite, sans autre génie que celui de la révolution, il va depuis dix ans, toujours plus battu par l'étranger et toujours plus acclamé par sa patrie, fendant les peuples agenouillés, entrant dans les places ouvertes, recevant des hommages que l'on refusait aux rois, héros des carrefours et des places publiques, à qui il ne manquait plus, après avoir été un soldat de théâtre, que d'être un prêtre de comédie ; comme il ne manque plus rien à ce peuple dévoyé, maintenant qu'il vient demander, pour ses enfants, à cet aventurier un baptême national, le baptême

de la dernière honte et du dernier mépris ; tant il est vrai qu'un peuple sans respect n'a plus qu'à mourir au courage, à l'honneur, au sens commun, et qu'il va s'ensevelir dans le tombeau de l'histoire, sous le poids d'un ridicule éternel.

Les promesses de bénédiction et de durée faites par Dieu dans l'ordre temporel s'appliquent, à plus forte raison, dans l'ordre surnaturel et divin, aux peuples qui aiment l'Église comme une mère, et qui professent pour le prêtre, pour l'évêque, pour le pape, un respect filial. Mais si ce respect fléchit, tout fléchit avec lui. Quand un peuple a cessé de respecter l'Église et le prêtre, il faut que la terre tremble et que l'autel s'écroule sous ses pas. C'est par cette porte ouverte de la raillerie et du mépris, que le schisme est entré dans l'Orient, l'hérésie en Allemagne, l'incrédulité dans la France du XVIIe siècle, et que l'armée des incrédules monte aujourd'hui, enseignes déployées, à l'assaut du christianisme. Ce n'est pas le glaive qui moissonne le plus d'âmes, c'est la plume. Ni Néron, ni Domitien, ni Robespierre, ni les césars de l'ancien monde, ni les czars, ces bourreaux couronnés des persécutions modernes, n'ont ravi à Dieu et à l'Église autant d'hommages en décrétant l'exil et en élevant l'échafaud, que Luther, Calvin, Voltaire, en versant sur le sacerdoce le noir poison de la calomnie. Lorsque l'auteur de l'*Ecclésiastique* voulut exprimer sa plus grande crainte ici-bas, il s'écria : O Dieu ! ne me livrez jamais à une âme sans respect : *Animæ irreverenti ne tradas me*[1]. Ah ! c'est qu'il voyait ces peuples à qui l'enfer venait persuader que le prêtre était un comédien ou un homme de métier, l'évêque un grand seigneur gorgé d'or et enivré d'encens, le Pape un successeur indigne de Pierre le pêcheur, que leurs bénédictions se payaient au poids

[1] *Eccli.*, XXIII, 6.

de l'or, et que l'Église, livrée au trafic de ces ignobles marchands, était devenue une nouvelle Babylone. Il voyait les mœurs décliner et la foi s'affaiblir à mesure que le prêtre paraissait aux yeux des peuples plus semblable aux autres hommes, que l'on s'inclinait moins sous la main du pontife, et que le Pape était regardé comme un souverain étranger. Nations qui avez rompu le lien de l'unité, n'est-ce pas pour avoir rompu d'abord le frein sacré du respect ? Églises que le schisme a envahies ou dans lesquelles l'hérésie a effacé jusqu'à la dernière ombre de l'épiscopat, ne soyez pas surprises d'être ainsi vides et désolées, puisque vous avec commencé à mépriser les gardiens et les pères de vos âmes. Et vous, paroisses victimes de l'indifférence, si la chaire est sans écho, si les sacrements sont sans vertu, si la sainte messe ne trouve plus d'assistants, n'est-ce pas l'effet de vos misérables préjugés contre le prêtre, en qui vous voyez tantôt un usurpateur dont il faut prévenir les envahissements, tantôt un mercenaire qui gagne péniblement sa vie, jamais le juge de vos consciences, l'oracle de la vérité, l'organe de la prière publique, le sacrificateur du Verbe fait homme. Non, là où le prêtre ne bénit plus, rien ne prospère ; là où le prêtre n'est plus écouté comme un docteur et révéré comme un saint, on ne peut dire quelles secousses profondes éprouve la piété publique, ni à quelle épreuve suprême la foi va être soumise.

Et cependant, au milieu de tant de ruines et malgré les défections de quelques peuples, c'est l'Église seule qui a gardé la tradition du respect. Oui, quand le respect filial s'en va dans la famille, quand il est devenu dans l'État un préjugé gothique et une morale ridicule, quand Royer-Collard disait en pleine Chambre des députés : « Le respect est éteint : rien ne m'afflige ni ne m'attriste davantage, car je n'estime rien plus que le respect, mais

qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans ? » Un autre orateur, un autre homme d'État, M. Guizot, gémissant aussi sur les abaissements de l'autorité et du respect, donne à l'Église ce glorieux témoignage : « Le catholi« cisme est la plus grande, la plus sainte école de respect « qu'ait jamais vue le monde. »

Et c'est là, dirons-nous à notre tour, le secret de sa vie et de sa durée. L'Église vit et les empires meurent, parce qu'ici le respect s'en va, et que là le respect croît et fleurit encore. L'Église dure et les nations passent, parce qu'ici on ne connaît plus ni roi ni juge, tandis que là, il reste un juge devant qui tout s'incline, un roi dont vous ne violerez jamais la majesté, un prêtre dont rien n'empêchera jamais la bénédiction de descendre sur le monde. Ce juge infaillible, ce roi inviolable, ce père qui bénit toujours, c'est le Pape, et cette société immortelle dont il est le chef, c'est l'Église. Elles sont allées à la désolation, à la ruine, à la mort, ces sociétés religieuses qui se sont détachées du tronc, parce qu'elles ont refusé le lait de la vraie mère et la bénédiction du père charitable. Elles sont tombées, comme des branches pourries, sur tous les chemins de l'histoire. Elles ont mérité l'anathème des mauvais fils ; les unes n'ont plus dans le monde qu'un nom et une date ; les autres, épuisées de force, découragées par d'impuissantes tentatives, chaque jour troublées, plus mourantes chaque jour, achèvent leur agonie et entrent dans le tombeau. Et seule te voilà debout, ô sainte Église, seule dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, seule entre les empires qui passent et les hérésies qui se meurent, seule avec les enfants qui t'honorent, qui t'aiment, seule avec les bénédictions qui consolent et qui fécondent, seule avec les secrets de la vie et de la durée, seule avec ce décalogue éternellement vrai, dont les vieux préceptes, méconnus dans la famille,

oubliés dans l'État, font ta force, ton empire, ton espérance et ta gloire. École sacrée du respect, non, tu ne seras jamais fermée dans le monde, et c'est à tes enseignements et à tes exemples qu'il faudra bien revenir, le jour où les fils auront honte de leur ingratitude, les sujets de leur révolte, et où le monde encore plus ruiné et plus perdu jettera du fond de l'abîme un cri de repentir vers le ciel. Les rois et les dieux s'en vont, s'écrient les nations alarmées : les rois et les dieux s'en sont allés, répondent les sophistes et les impies triomphants. Arrière ! craintes puériles, triomphateurs d'un jour, arrière ! arrière ! Sur les ruines entassées par vos plumes, nous restons debout pour répéter encore : « *Père et mère honoreras afin que tu vives longuement.* » Il nous reste la vraie famille, c'est l'Église ; les vrais enfants, ce sont les fidèles ; les vrais pères, ce sont les prêtres et les évêques, et au-dessus d'eux, le père commun de toutes choses, c'est Dieu, Dieu par qui règnent les parents dans la famille, le prince dans l'État, le prêtre dans l'Église, et qui couronnera de gloire et abreuvera de vie le respect filial pendant la radieuse durée des siècles éternels [1].

[1] Voir, pour les détails et les développements : Fénelon, *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, c. III, p. 339, t. XXII, Paris, Lebel ; 1823 ; Plato, *De Legibus*, lib. IX, p. 662, f. in fol°, Lugduni, 1590 ; Bossuet, *Politique sacrée*, et surtout Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, *De l'Éducation*, liv. IV, t. II, 485-547, dont nous n'avons fait qu'analyser les belles considérations sur la *loi du respect* dans la famille.

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

DES DROITS DE LA PATERNITÉ.

L'OBÉISSANCE FILIALE.

L'éducation, la correction et le bon exemple, voilà, en trois mots, le résumé des devoirs des parents dans la famille, des princes dans l'état, des prêtres dans l'Église.

Le respect filial, l'obéissance et l'assistance, voilà, en trois mots, le résumé des devoirs du fidèle dans l'Église, du sujet dans l'État et de l'enfant dans la famille.

Vous connaissez la loi du respect dans toute son étendue. C'est un respect d'honneur que nous demandons à titre de justice pour le caractère sacré du prêtre, du prince et du père. C'est un respect d'amour que nous demandons à titre de reconnaissance, pour la famille, qui donne la vie à l'enfant, pour la patrie, qui la lui conserve, pour l'Église, qui la lui assure éternellement.

Vous connaissez la sanction de cette loi éternelle: c'est la bénédiction et la durée pour le fils respectueux,

le sujet soumis et le chrétien fidèle ; c'est la madédiction, l'opprobre et la mort pour la famille, la nation ou la paroisse qui perdrait le sentiment du respect filial.

Si le respect filial est le rempart de la famille, de la cité et de l'Église, l'obéissance en est l'ordre, la vie et le mouvement. La loi du respect est donc complétée par la loi de l'obéissance. Je vous ai dit : Les parents, les princes, les prêtres sont vos pères, vénérez et aimez en eux Dieu, qui se montre à vous sous leur image. Ce n'est pas assez, je viens vous dire : Les parents, les princes et les prêtres, ce sont vos chefs. Obéissez à Dieu, qui parle par leur bouche.

Je résume dans trois considérations les principales idées qui se rapportent à ce vaste sujet. L'obéissance est-elle un devoir ? L'obéissance a-t-elle des limites ? L'obéissance a-t-elle une sanction ? En d'autres termes : Faut-il obéir ? Jusqu'où faut-il obéir ? Pourquoi faut-il obéir ?

I. Faut-il obéir ? Non, dit Rousseau en parlant à l'enfant. Ne lui commandez rien, quoi que ce soit, rien, absolument rien ; les mots commander et obéir seront proscrits de son dictionnaire. Non, dit Proudhon, en parlant au citoyen, car le vrai gouvernement, c'est l'anarchie. Non, dit l'hérésie, en parlant au fidèle, car chacun est juge de sa croyance.

A ces trois négations je viens opposer, au nom de la nature, de la raison, de l'expérience, de la religion, trois affirmations complètes, dans le triple intérêt de la famille, de l'État et de l'Église. Toutes les autorités se réunissent pour nous dire en nous montrant le père et la mère : Ils sont avec Dieu les auteurs de ta vie, il faut leur obéir ; en nous montrant le magistrat, le fonctionnaire et le prince : ils portent le glaive pour le bien et la

justice, il faut leur obéir ; en nous montrant le prêtre et le pontife : Ils sont les représentants de Jésus-Christ révélateur et sauveur, il faut leur obéir.

Disons-le d'abord à la famille, disons-le d'une voix haute et ferme, dans ces temps de concessions, de ménagements et d'indignes traités : Parents chrétiens, vous êtes les maîtres de vos enfants ; à ce titre, vous devez commander ! Enfants chrétiens, vous êtes les serviteurs de vos parents ; à ce titre, vous devez obéir !

Ce devoir est dicté par la nature. Sans doute il y a un temps où les larmes, la faiblesse, la nudité du nouveau-né appellent autour de lui la sollicitude, la prévoyance et les secours de ses parents ; mais quand l'intelligence s'éveille, quand la raison se développe, les devoirs de l'enfant commencent, et son premier devoir est d'obéir. Il faut qu'il se laisse enseigner, gouverner, reprendre. C'est un jeune arbre dont la sève a besoin d'être dirigée, et on ne saurait l'émonder trop tôt, si l'on veut que sa tige monte et s'élève vers le ciel. Les roseaux qui naissent au bord des fleuves s'accoutument à plier la tête sous le poids des vents, et conservent toujours leur souplesse primitive ; de même, l'enfant façonné de bonne heure au joug de l'obéissance conserve dans un âge plus mûr l'habitude d'une docile soumission, tandis que celui qui n'a voulu ni rompre ses premiers caprices, ni réprimer ses saillies, ni maîtriser son orgueil, ni assujettir son honneur, devient bientôt l'esclave de ses propres passions et le tyran de tous les autres.

Ce que la nature indique, la loi de Dieu le commande. Écoutez-la ;

« Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur : *Filii, obedite parentibus vestris in Domino* [1].

Écoutez, mon fils, dit le Seigneur dans les Proverbes,

[1] *Ephes.*, VI, 1.

écoutez les remontrances de votre père et ne méprisez point les commandements de votre mère : *Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ*[1].

Les Pères ne sont pas moins pressants : « Lorsque Dieu, dit saint Augustin, fait entendre sa voix, il faut obéir et non raisonner ; *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum*[2].

Saint Justin dit que la volonté doit se modeler sur celle de Dieu et des parents, comme l'argile sous les doigts du potier : *Cedendum est voluntati Dei, sicut lutum obsequitur suo figulo*[3].

L'expérience ne justifie-t-elle pas la voix de la nature et la voix de Dieu ? Comment se conduire dans l'enfance et dans la jeunesse, sinon par l'obéissance ? On ne voit pas, mais c'est l'œil d'un père qui voit pour nous; il faut donc en suivre la direction. On comprend à peine, c'est l'esprit d'un père qui connaît et qui comprend pour nous ; il faut donc en accepter les idées. On manque de force, c'est le bras d'un père qui nous soutient; il faut donc se reposer sur cet appui. L'ignorance, la faiblesse, l'inexpérience n'ont qu'un remède, mais un remède sûr et efficace. Ce remède, c'est l'obéissance.

L'obéissance est la vie de l'État aussi bien que de la famille, car l'État serait en péril et le repos public n'aurait plus rien de ferme ni même d'assuré, s'il était permis de s'élever à tout propos et contre les lois et contre les princes. Saint Pierre est formel sur ce point : *Obéissez à vos maîtres, non-seulement quand ils sont bons et modérés, mais encore quand ils sont durs et fâcheux*[4]. Saint Paul recommande cette obéissance, non pas au nom de la nécessité, mais au nom du devoir. Ce n'est

[1] *Prov.*, I, 8.
[2] *De civit.*, lib. XIV, c. XV.
[3] S. Just. martyr. *Epist.*
[4] *I Petr.*, II, 18.

pas de peur d'être réprimé et puni qu'il faut obéir; c'est de peur de déplaire à Dieu et de commettre une faute. Enfin il ne s'agit pas ici de la violence et de la coaction, mais de la conscience : *Non solum propter iram, sed propter conscientiam* [1]. Vieille maxime, j'en conviens, mais maxime pleine de sagesse, de justice et de vérité. Théologie passée de mode, et cependant la seule vraie et la seule qui soit destinée à vivre si jamais le monde revient à soi et rejette les doctrines de la révolution. En vain se retrancherait-on derrière le prétexte d'améliorer l'État et d'y introduire un régime plus libre et plus parfait. Ce n'est là le plus souvent qu'une ruse hypocrite, par laquelle les séditieux cherchent à dissimuler leur ambition. Fussent-ils sincères, de quel droit le premier venu viendrait-il troubler l'État pour lui imposer ses utopies ? Et ces utopies mêmes eussent-elles autant de sagesse qu'elles en ont peu, le trouble qui les accompagne est toujours plus grand que le bien qui les suit, parce qu'on enseigne par là l'insubordination, la critique et la révolte. C'est de nos jours seulement qu'on a pu laisser croire au monde qu'il fallait à tout prix changer, tous les vingt ans, de dynastie, de drapeau, d'institutions sociales, de principe de gouvernement. Parez toutes ces entreprises des noms les plus spécieux, excusez toutes les attaques dirigées contre l'autorité au nom du progrès ou des libertés modernes, non, jamais vous n'obtiendrez l'attache de l'Église pour ces théories, dont le dernier mot est de remettre chaque jour tout en question. Rome a protesté en 1832, par la bouche du Pape Grégoire XVI, dans la célèbre encyclique *Mirari vos*, qui condamnait si éloquemment le journal l'*Avenir* et qui montrait dans Lamennais ce mortel ennemi de l'État, si près de devenir l'ennemi de l'Église. Rome a renouvelé deux fois cette

[1] *Rom.*, XIII, 5.

éloquente protestation par la bouche de Pie IX, dans son allocution consistoriale du 20 avril 1849 et dans son encyclique du 8 décembre 1865; les sages s'en sont étonnés, les princes s'en sont émus, les peuples se sont écriés que Rome les ramenait au moyen-âge. Aveugles, mille fois aveugles, qui conspirent ainsi contre leur propre repos, et que quatre-vingts ans d'émeutes, de révolutions, de catastrophes, n'ont pas encore guéris de la désobéissance politique et sociale!

L'obéissance est due à l'Église comme à l'État, aux prêtres comme aux princes, car Jésus-Christ a dit en parlant du prêtre : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise* [1] ; car l'Apôtre veut *qu'on regarde comme un païen et un publicain* [2] quiconque refuse de se soumettre à l'autorité de l'Église. Et remarquez ici combien cette obéissance est libre et combien, par conséquent, elle vous honore. La famille a jusqu'à un certain âge des droits sur votre liberté ; l'État jusqu'à la fin de votre vie peut vous contraindre par la force et requérir à main armée de votre désobéissance l'impôt de vos sueurs, de votre argent, de votre sang; seule, l'Église ne s'adresse qu'à votre conscience et ne fait parler que le devoir ; seule, elle n'a d'autre contrainte et d'autres armes que sa parole, ses conseils, ses prières; seule, elle demeure désarmée et impuissante pour faire respecter la foi, honorer les mœurs et pratiquer le culte. Toute son autorité est dans la persuasion ; tout votre devoir est dans la conscience. Ah ! je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a ici une obligation plus grande, plus austère et plus sacrée, parce qu'elle s'adresse à la dignité et à l'honneur. Ce que je ne comprends pas, c'est que des hommes d'esprit et de cœur marchandent à l'Église cette obéissance qui serait si digne de la noblesse de leurs sen-

[1] *Luc*. X. 16.
[2] *Matth.*, XVIII, 17.

timents et de l'élévation de leurs pensées. Ils hésitent, ils chicanent, ils se reprennent en mille manières, ils incidentent, avec des arguties misérables, sur les préceptes et sur les pratiques. Ils disputent aujourd'hui sur la loi du dimanche, demain sur l'abstinence et le jeûne, un jour sur la piété, un autre jour sur la justice, tantôt sur l'autorité du Pape, qu'ils amoindrissent ou qu'il décrient, tantôt sur les lois générales de l'Église, pour lesquelles ils demandent des exceptions et auxquelles ils opposent des usages : enfants moitié soumis, moitié rebelles, d'un caractère mauvais et d'une humeur querelleuse, qui traînent le joug au lieu de le porter, et qui perdent, par leurs murmures et leurs défaillances, tous les bénéfices, toutes les libertés d'une obéissance aveugle et complète à l'autorité la plus haute et la plus sainte qui soit au monde, à l'autorité infaillible de l'Église.

Faut-il obéir ? Mais vous n'avez que le choix entre une dépendance méprisable et une dépendance glorieuse, et, quoi que vous fassiez, vous obéirez. A sept ans, vous obéirez à votre propre faiblesse, à vos malheureux instincts, à votre vanité naissante, à votre gourmandise dépravée, à tout ce qui s'éveille de penchants honteux ou de caprices sauvages au fond de cette petite nature qui jette déjà le cri de la première indépendance. A quinze ans, vous obéirez à un condisciple sans lumière, sans conscience, sans autorité, qui flattera vos goûts, exploitera votre bourse et précipitera votre ruine. A vingt ans, vous obéirez à l'usurier avide qui guettera l'héritage de votre famille et qui en a d'avance escompté le profit ; à la courtisane plus avide encore, dont vous vous serez fait l'esclave, et à qui vous offrirez en sacrifice les larmes d'une mère, jusqu'à ce que la mort de cette mère inconsolable vous permette d'aller lui porter ses parures et ses dia-

mants. A trente ans, vous n'aurez plus de parents, je le veux, mais vous aurez encore des maîtres, disons mieux, des tyrans, et les plus insupportables de tous : ces tyrans, ce seront vos passions.

Vous êtes citoyen, et vous demandez s'il faut obéir. Mais ne savez-vous pas qu'en refusant votre obéissance au magistrat, au prince, à la loi, vous l'engagez aux sociétés secrètes, qui vous ont enrôlé et qui vous ont fait rêver l'anarchie sous le nom de liberté. Avec ce cerveau troublé, ce cœur corrompu, cette volonté pervertie, que vous vous êtes faits en désobéissant à la famille, vous avez tout ce qu'il faut pour désobéir à l'État, et aussi pour obéir aveuglément à la révolution. On vous connaît faible, riche, considéré. Quelle proie pour les sociétés anonymes de corruption réciproque et d'embauchage mutuel qui couvrent aujourd'hui le sol du monde ! Proclamez que la révolte est le plus saint des devoirs, arrachez les empires au repos et les peuples à l'obéissance, soulevez les masses, renversez les barrières, faites-vous place à tout prix au banquet de la vie et au partage des honneurs ; puis, une fois que vous serez satisfait, changez tout à coup de tactique, vantez l'obéissance, pleurez sur la perversité des temps modernes, trompez-vous vous-même au point d'oublier ce que vous avez fait et ce que vous avez été, la révolution va vous sauter à la gorge et vous dire : J'ai ta parole, j'ai ton serment, marche, marche, prends ce poignard, frappe et tue, frappe, tu l'as juré, il faut obéir.

Vous êtes chrétien, et vous demandez s'il faut obéir. Mais les lois de Jésus-Christ sont-elles donc sans autorité ? et si le joug qu'elles vous mettent sur les épaules vous paraît trop lourd, prenez garde qu'en le secouant vous n'ayez qu'aggravé votre fardeau. Ce n'est plus le *Credo* qui imposera des croyances à votre esprit, ce sera le *Siècle*

avec son impiété de cabaret, les *Débats*, avec leur scepticisme élégant, le *Temps*, avec son athéisme raffiné, la *Revue des Deux-Mondes*, cette revue si fidèle et si complète de toutes les erreurs modernes, l'*Opinion nationale*, qui prodigue tant de mépris au christianisme, l'*Avenir national*, qui en espère si hautement la ruine et qui l'acclame comme si elle était déjà commencée. Et parce que vous aurez rejeté le symbole, vous aurez pour symbole, chaque matin, dans le journal de votre choix, quelque article écrit d'une plume vénale ; vous honorerez, au lieu de Jésus-Christ, le héros des chemises rouges comme le rédempteur de l'humanité souffrante ; vous écouterez, comme l'oracle du Saint-Esprit, non plus le Pape et les évêques, mais quelque incrédule ignorant ou quelque prêtre dégradé, rebut de l'enseignement, de la magistrature, de l'armée ou du sacerdoce, qui ne doit qu'à sa mauvaise conduite et à votre crédulité corrompue l'honneur de vous enseigner, de vous reprendre et de vous faire marcher devant lui en vous fouettant de sa phrase impie comme d'une verge vengeresse : Marche ! marche, esprit hébété et perverti, marche, il faut obéir. Si ce n'est plus le décalogue qui règle vos mœurs, ce sera le théâtre ou le roman, vous ferez aux courtisanes un renom de beauté et presque de vertu, vous simulerez sur leur passage le respect et presque la vénération, vous porterez leurs couleurs, vous braverez les regards des gens de bien, vous descendrez chaque jour plus bas dans l'abîme. Vous aurez échappé au joug de votre curé, mais ce sera pour prendre celui d'une fameuse actrice. Marche ! vous criera-t-elle, marche, cœur amolli, viens grossir mon cortége, dételle les chevaux de mon char et traîne-moi en triomphe au milieu du peuple ! Marche ! marche ! il faut obéir. Ce n'est plus l'Église qui règle pour vous le repos de la semaine, c'est l'ouvrier ; et c'est pourquoi vos vignes et vos

champs travaillent le dimanche et se reposent le lundi. Ce n'est plus l'Église qui règle pour vous les lois de l'abstinence, c'est le caprice d'un cabaretier que vous ne connaissez pas, ou la spéculation intéressée d'un buffet de chemin de fer, qui compte entre deux trains sur l'impatience immortifiée de votre gourmandise. Marche ! la vapeur siffle, le wagon part, marche, il faut obéir. Peuples émancipés du dogme de la morale et du culte, avez-vous allégé votre fardeau : Vous obéissez encore, vous obéissez toujours, mais ne parlez ni de liberté, ni de dignité, ni d'honneur. Avec l'obéissance légitime et honorable, tout est perdu, tout est échappé, tout est évanoui.

II. Jusqu'où faut-il obéir ? Jusqu'à l'autel, jusqu'à la conscience, jamais au-delà : voilà toute la loi dans la famille, dans l'État, dans l'Église.

En traçant les limites de l'obéissance, je me trouve en face de l'homme et de Dieu, qui les ont déterminées chacun à leur manière et avec une sagesse bien différente.

Or, il y a deux sortes de lois, les unes appartiennent à l'ordre naturel et civil, les autres à l'ordre surnaturel et divin. Elles ont pour organes, les unes les parents et les princes, les autres l'Église et les prêtres.

Parlons d'abord des lois civiles. Je constate qu'elles ne commandent aujourd'hui rien d'opposé aux lois divines ; mais elles en autorisent encore la violation dans des circonstances fort critiques pour la famille et pour l'Église. C'est un axiome, qu'aux yeux de la loi tout ce qui n'est pas défendu est permis ; mais tout ce que la loi permet n'est point permis à la conscience.

Il fut un temps où la loi civile permettait le divorce. C'était une tache pour nos codes, pour la famille un danger, pour la société une ruine, pour l'Église un scan-

dale, parce que le lien du mariage est indissoluble et qu'il n'est pas permis à l'homme de séparer ce que Dieu a uni. Le Ciel en soit béni ! notre code s'est épuré, et l'anarchie même de 1848 n'a pu ramener l'odieux spectacle du divorce.

La mort civile, que le code prononce contre les coupables, a entraîné longtemps la dissolution du mariage comme une conséquence nécessaire de la condamnation. C'était une injustice plus criante encore que le divorce, parce que la loi, au lieu de l'autoriser simplement, allait jusqu'à la prononcer et la prescrire. En vain le premier consul avait-il plaidé dans son conseil d'État la cause du décalogue et du christianisme. En vain avait-il fait observer que la femme profondément convaincue de l'innocence de son mari devait garder le droit de le suivre en demeurant, aux yeux de la loi, sa légitime épouse. « Bien qu'accoutumé à vaincre, dit Mgr Dupanloup, Napoléon ne vainquit pas ce jour-là ; le code qui porte son nom fut ce jour-là l'expression d'une autre pensée que la sienne [1], » et la mort civile, avec ses monstrueuses conséquences, entra de plein droit dans nos lois et y resta près de soixante ans. C'est l'honneur du gouvernement actuel d'avoir cédé sur ce point aux vœux de la religion et de la morale, et d'avoir ôté à la loi le pouvoir de délier ce que Dieu a lié, de désunir et de briser ce que Dieu a uni pour toujours.

Nos codes sont dignes d'admiration, mais ils sont perfectibles, puisqu'on en a déjà effacé le divorce et les conséquences de la mort civile. Souhaitons-leur de s'améliorer encore, et disons librement combien ils laissent à désirer pour resserrer dans la famille le frein sacré de l'obéissance. Nos codes qui obligent la femme à obéir à son mari, n'obligent point l'enfant à obéir à ses parents : c'est

[1] Mgr Dupanloup, *De l'Éducation*, II, p. 275.

une lacune à combler. Ils ont décrété l'émancipation à quinze ans : c'est une facilité regrettable. Ils autorisent les jeunes gens à se passer du consentement et des conseils de leurs parents à un certain âge et pour entrer dans certaines carrières ; enfin, ils les exposent à des mariages prématurés, conclus contre la volonté de leur famille, et après que trois actes soi-disant respectueux sont venus, de mois en mois, les avertir qu'après un dernier mois écoulé, l'autorité paternelle aura cessé.

Voilà les sacrifices que les lois ont fait à l'indépendance du siècle et qu'il est, j'ose le dire, presque interdit à un enfant d'accepter. Ah ! s'il ne manque jamais de langues perfides, intéressées ou imprudentes, pour apprendre ou pour commenter des droits si funestes, que la religion élève du moins la voix pour repousser de pareils présents, et pour maintenir le père dans son autorité, l'enfant dans son obéissance. Elle combat et elle condamne ces émancipations prématurées qui dévorent, comme un abîme, la fortune d'un adolescent, et tant que cette disposition sera écrite dans nos codes elle ne cessera de la déplorer, parce qu'elle sait bien que si de sages parents croient devoir se refuser à l'émancipation de leurs enfants, ceux-ci, ne comprenant pas que l'on trouve mauvais ce que la loi trouve bon, s'émancipent eux-mêmes en dépouillant ce qu'il leur reste au fond du cœur de respect, d'attention et de confiance pour les auteurs de leurs jours. Elle réprouve et elle condamne ces engagements contractés en dépit de la volonté des familles, quand il s'agit de la plus grave et de la plus périlleuse de toutes les carrières, parce qu'elle sait bien que le jeune homme qui se dérobe ainsi à l'obéissance ne porte pas sous le drapeau la valeur qui peut l'honorer et le soutenir, mais l'indiscipline, l'entêtement, l'étourderie, la débauche ; elle sait qu'après avoir déserté la maison pater-

nelle par un coup de tête, on ne tardera pas à déserter, par une autre faute, le service de l'État ; elle sait du moins que le sort commun de ces engagements que la main d'un père et d'une mère n'a point bénis est de traîner de régiment en régiment, et de prison en prison, une volonté dépravée et un cœur amolli, jusqu'au jour où la loi rend ces soldats sans grade, sans mœurs, sans foi, sans honneur, à la famille dont ils vont devenir l'opprobre et le fléau. Enfin, la religion réprouve et condamne ces mariages précédés de formalités judiciaires où l'on constate par acte authentique, une désobéissance formelle à la volonté des parents. Quoi ! c'est une citation à la main que l'on se présente à l'autel ; cette citation tient lieu de consentement, de bénédiction, d'espérance ; on prétend établir une maison sur de pareils fondements ; on pense que Dieu bénira ce qu'un père et une mère ont trois fois réprouvé et trois fois maudit ; on espère que des enfants obéiront, eux qui sont le fruit de la désobéissance ! Illusion ! illusion ! Un jour cette arme dangereuse de la loi sera retournée contre ceux qui l'ont employée, et ils verront combien il est odieux d'avoir invoqué le code pour désobéir à la nature et à l'Évangile.

Mais c'est assez parler des lois des hommes, parlons des lois de Dieu.

Les commandements de Dieu et de l'Église et la vocation sont au dessus de toute obéissance humaine.

L'obéissance cesse d'obliger, dans l'État comme dans la famille, en face d'un droit supérieur, positif et certain.

Il n'y a de droit supérieur au droit de l'État et de la famille que le droit de Dieu même.

Il n'y a d'obligation positive et certaine que dans l'expression de ses commandements.

Et il n'y a de réponses à faire que celle des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des héros : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* [1]. Vous la trouverez, cette réponse, en face d'une table où seraient servies des viandes défendues, et où l'on afficherait autant de luxe que de mépris pour les lois de l'Église. Vous la trouverez, cette réponse, en face du travail défendu, du blasphème imposé, de l'outrage qui atteindrait la vertu, la vérité ou la justice. Il y a, je le sais, des pères assez malheureux pour provoquer une désobéissance aux lois de Dieu et de l'Église. Mais, y en a-t-il, je le demande, qui ne soient pas secrètement charmés qu'un fils, qu'une fille, résiste à leurs exemples et à leurs leçons? Y en a-t-il qui ne soient pas heureux que leurs fils et leurs filles soient plus courageux qu'ils ne le sont eux-mêmes. Croyez-moi, soyez fermes, et apprenez à mieux connaître les auteurs de vos jours. Pour beaucoup d'entre eux l'impiété n'est qu'irréflexion, et le désordre n'est que faiblesse. Quelque attitude qu'ils affectent, leur cœur est moins calme que leur front, et en présence d'un fils qui refuse doucement d'obéir à son père pour ne pas désobéir à son Dieu, il y a dans leur conscience plus d'un remords, dans leurs yeux plus d'une larme. Que cette rébellion soit respectueuse autant que ferme ; qu'elle soit constante autant que respectueuse, et elle portera dans la maison des fruits de salut, de grâce et de bénédiction. Un jour viendra, et que ce soit le plus tard possible, où votre père touchera à sa dernière heure, où l'art n'aura plus de secours pour son corps affaibli et où l'amitié, les yeux baissés, se dérobera à l'effroi des derniers adieux. Vous avez été obéissants jusqu'à l'autel, jusqu'à la loi. Allez maintenant et approchez-vous du père qui vous a peut-être rebuté. Allez,

[1] *Act.*. v. 29.

parlez lui librement de ses derniers devoirs, et soyez sûr qu'il ne se refusera point à vos derniers désirs et à vos derniers embrassements. Il emportera votre affection au tombeau, et vous emporterez vous-même sa conversion et sa grâce.

C'est Dieu qui trace aux hommes la voie où ils doivent marcher, et ici l'obéissance filiale a encore des limites. De deux choses l'une : ou la vocation est incertaine, ou elle paraît assurée. Dans le premier cas, il est plus sage de s'en tenir à la voix de ses parents ; dans le second, il faut écouter et suivre la voix de Dieu ; dans l'un et l'autre, c'est l'Église qui éclaire, qui dirige et qui conduit.

Ici, l'enfant ne demeure comptable qu'au Seigneur de sa détermination. Il n'appartient plus aux parents de dicter des lois, mais de chercher et de découvrir celles de Dieu même. On n'exerce à l'égard d'un fils ou d'une fille que l'office des bons anges, qui inclinent la volonté, mais qui ne la forcent pas. Dans les limites et dans l'étendue de ce pouvoir, il est prescrit aux parents de suivre d'un œil vigilant l'inclination de leurs enfants, d'étudier leurs qualités et leurs défauts, de peser leurs démarches, d'indiquer la voie ; il est prescrit à l'enfant d'écouter avec respect de tels avis, de s'y conformer, à moins d'une décision supérieure et d'une volonté divine clairement manifestée ; enfin, de consulter le Ciel avec le père et la mère et d'accepter, comme l'ordre de Dieu même, l'ordre de ses ministres.

Voyez cependant jusqu'où va le renversement de toutes choses ! C'est quand l'obéissance est devenue si faible, si rare et si imparfaite dans les choses de la terre, qu'on voudrait la rendre complète, absolue, tyrannique, dans les choses du ciel. Un père et une mère souffriront les mépris, les insolences et les révoltes d'un fils superbe,

les désordres d'une fille égarée ; mais si Dieu leur demande leur fils pour l'autel, leur fille pour le cloître, ces parents sans énergie et sans autorité se redresseront tout à coup de toute la hauteur de leur rôle pour disputer à Dieu la part qu'il s'est faite dans la famille. Promesses, flatteries, menaces, scènes tragiques, tout sera mis en œuvre pour étouffer ce souffle divin qui passe sur la maison et qui vient enlever quelque âme d'élite aux instincts terrestres et aux liens des affections mortelles. Parents aveugles, que faites-vous? Laissez-la donc se donner à Dieu, cette âme choisie, et elle vous appartiendra bien davantage. Le détachement n'est pas l'insensibilité. Plus ce cœur sera enlacé au cœur de Jésus, plus il aura pour vous de souvenirs, d'émotions, de prières. Dans le vrai sacrifice, la nature ne perd aucun de ses droits ; ces droits sont respectés, épurés, transformés; le vrai prêtre, la vraie religieuse, ne quitte son père que pour le respecter avec une piété plus profonde, sa mère que pour l'aimer d'une tendresse plus pure, ses frères et sœurs que pour demeurer, de près ou de loin, leur appui, leur conseil, et leur lien. Vous n'en voulez rien croire, vous pressez, vous insistez, vous l'emportez sur Dieu : la victoire est à vous, votre fils et votre fille vous restent. Eh bien ! je vous plains, car maintenant que le souffle de Dieu est éteint dans votre famille, vous allez sentir le souffle dévorant du monde et des passions. Il fallait à ces jeunes cœurs l'éternelle jeunesse de Jésus-Christ et de l'Église pour satisfaire la soif de leur amour, il leur fallait un Dieu pour époux ; vous leur imposez des affections périssables : la beauté qui passe, l'argent qui souille les mains, les professions humaines qui rapetissent le caractère et l'esprit. Ah ! quelles catastrophes et quelles ruines ! Ils ont désobéi à Dieu pour vous obéir, et vous allez en être déshonorés. C'étaient des lampes qui devaient brûler dans

le sanctuaire, et voilà que l'odeur de leurs mauvaises mœurs infecte votre maison et empoisonne toute leur postérité ; c'étaient des pierres qui devaient entrer dans la composition de la maison de Dieu, et voilà qu'elles se traînent indignement dans la boue des places publiques. Ils devaient être des anges, vous en avez fait des démons. Non, personne ne sait de quel poids pèse sur une famille une vocation ecclésiastique ou religieuse contrariée et méconnue ! C'est la clef de bien des mystères, c'est le secret de bien des larmes. Le Dieu jaloux viendra pendant cent ans redemander cette âme, et sa sainte colère ne sera apaisé que le jour où vous aurez obéi.

III. Pourquoi donc faut-il obéir ? Pour être libre, pour être heureux, pour régner, pour triompher, car la sanction et le prix de l'obéissance, c'est la victoire.

Un seul exemple suffirait, au besoin, à le démontrer, l'exemple éternel proposé à la famille, à la patrie, à l'Église : Jésus-Christ. Rien de plus parfait que cette obéissance. Elle devançait les siècles, tant elle était prompte : *Me voici*, disait-il à son Père mille ans avant sa venue : *Ecce venio* [1]. Elle était *sa nourriture et son entretien*, tant elle était simple et naturelle : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* [2]. Elle fut toute l'histoire de son enfance : *Et erat subditus illis* [3] ; tout l'objet de sa vie publique et de sa mission sur la terre : *Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam*, *sed voluntatem ejus qui misit me* [4] ; toute l'explication de sa croix et toute la devise de son sacrifice : *Factus obediens usque ad mortem*, *mortem autem crucis* [5]. Or Jésus-

[1] *Heb.*, x, 9.
[2] *Joan.*, IV, 34.
[3] *Luc.*, II, 51.
[4] *Joan.*, VI. 38.
[5] *Philip.*, II, 8.

Christ, obéissant ainsi à son Père, et même à Pilate, à Anne, à Caïphe, à ses bourreaux, et obéissant jusqu'à la mort de la croix, triompha de tout : du péché, du monde, de la mort, de l'enfer. Il monta sur la croix pour obéir à son Père, et c'est sur la croix qu'il fut déclaré roi, c'est là qu'il apparut comme Pontife et comme prophète, là que la nature entière le reconnut pour son maître et se voila devant lui comme devant son Seigneur et son Dieu ; là qu'il trouva un trône et qu'il s'assit, comme sur un char, tout rayonnant de gloire, pour conquérir le monde.

Mais s'il faut des exemples plus naturels et plus humains des victoires de l'obéissance, citons à la famille l'histoire du jeune Tobie. Dès qu'il a entendu les dernières instructions de son père, il se contente de lui répondre : *Je ferai tout ce que vous m'avez ordonné : Omnia quæcumque præcepisti mihi faciam, pater* [1]. Il part, et un ange s'offre pour lui servir de guide. Il est exposé à mille dangers, mais la main qui le conduit l'en délivre et le rend partout victorieux. Il embrasse l'état sacré du mariage, non sans courir pour sa vie de nouveaux périls, mais le démon ne peut rien sur lui, parce qu'il le trouve obéissant et docile. Il revient auprès de son père aveugle et vieilli, mais c'est pour lui rendre à la fois la vue, la santé et la joie. Allez et faites comme lui, enfants qui m'écoutez, et vous aurez, comme lui, des anges pour escorte, un heureux établissement pour récompense, et des miracles inespérés de joie et de bonheur domestique pour marque de vos triomphes.

Oui, vous serez victorieux tant que vous serez obéissants. Je vous promets d'abord une victoire sur vous-même, une souveraineté absolue et complète sur tout ce qu'il y a en vous de puissances rebelles et de sentiments indociles. C'est à proprement parler le comble de la

[1] *Tob.*, v, 1.

vertu et la plus belle des victoires. La pauvreté est un grand bien, a dit un Pape, la chasteté est un plus grand bien, mais l'obéissance est le plus grand de tous, car la pauvreté ne règne que sur les choses extérieures et de peu de valeur, la chasteté ne domine que la chair, tandis que l'obéissance règne sur l'esprit et sur le cœur. Se commander et se vaincre en obéissant à son père et à sa mère, c'est le plus grand des empires et la plus précieuse des royautés.

Outre cette couronne, vous en aurez une autre aux yeux de vos parents et au milieu même de votre famille ; car il est dit de l'enfant obéissant que le Seigneur ajoutera un diadème à son front et un collier à son cou. Vous l'entendez, ce n'est pas une chaîne, c'est une parure ; ce n'est pas un titre d'esclavage, mais un titre de gloire. Triomphez, enfants dociles, triomphez en paix dans le sanctuaire des vertus domestiques. C'est votre père qui commande, mais c'est vous qui régnez. Vous régnez sur l'esprit de vos parents, tout remplis de la bonne odeur de vos vertus ; vous régnez sur leur cœur réjoui et consolé par le spectacle dont ils sont témoins. Vous régnez sur vos frères et sœurs en les entraînant par vos exemples et en exerçant sur leurs volontés un empire aussi doux qu'il est décisif, et aussi durable qu'il est utile.

Ce n'est pas tout. Je vous annonce une autre victoire, une autre couronne. La victoire sur Dieu même, la couronne de ses propres splendeurs. Obéissez à Dieu dans vos parents, et Dieu vous obéira lui-même dans la nature et dans la grâce. La terre entière est soumise à l'homme obéissant ; tout ce qui est entrepris avec l'autorisation et les lumières des parents est d'habitude couronné d'un plein succès ; au contraire, les entreprises qu'ils ont déconseillées manquent de solidité, de fondement et de garantie. Heureux celui qui s'incline devant l'autorité pa-

ternelle ! Il a vaincu et il possèdera tous les biens. Qu'est-ce que son Dieu pourrait lui refuser ? Il craint son Dieu, il le respecte, il le vénère, il l'adore dans l'image de ses parents. Leur voix est pour lui la voix de Dieu ; leurs ordres sont ses ordres ; leurs désirs lui semblent l'expression même de ses désirs. Qu'il demande, et qu'il insiste donc avec confiance. Non, il n'y a ni péchés qu'il ne puisse effacer ainsi, ni miracles qu'il ne puisse solliciter, ni triomphe qu'il ne puisse obtenir. Car il est écrit : Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet*[1]. Saint Dominique disait que par son obéissance il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait à Dieu. Tous les saints, tous les temps ont fait la même expérience. C'est le secret des miracles de Moïse, de la délivrance de Daniel, de la pêche miraculeuse de Pierre, des conquêtes des apôtres, des extases des solitaires, de la patience des martyrs. Pour tous, servir, c'est régner ; obéir, c'est vaincre ; courber la tête, c'est recevoir la couronne.

L'obéissance aux lois de la patrie et la fidélité au prince sont aussi récompensées ici-bas par la victoire et le triomphe. Ouvrez l'histoire, chez tel peuple que vous voudrez, et vous verrez cette loi justifiée avec une sévérité inexorable. Jamais la révolte n'a porté bonheur ; jamais traître n'a pu s'applaudir d'avoir méconnu l'obéissance qu'il doit à son prince ! Ni le génie, ni la science, ni le succès ordinaire des combats ne rachètent cette faute et ne lavent cette tache ; chaque nation a eu là-dessus ses exemples domestiques. Thémistocle hésite entre la trahison et le devoir et finit par se donner la mort ; Coriolan se trouble devant les murs de Rome qu'il vient envahir, lève son camp et retourne en exil pour périr de la main de l'étranger ; Bourbon ne se reconnaît plus quand il

[1] *Psalm.* CXLIV, 19.

sert contre sa patrie, Bayard mourant refuse sa pitié comme une insulte, et sa vie déshonorée s'achève à l'assaut de la ville éternelle, digne fin de l'homme qui, après avoir porté les armes contre la France, n'avait plus qu'à les porter contre l'Église. La vie de Condé n'est-elle pas, dans le grand siècle, un double exemple de tout ce que le Ciel accorde à l'obéissance du citoyen, de tout ce qu'il refuse à la révolte. Comme la langue de Bossuet a immortalisé ces souvenirs de gloire, de faiblesse et de repentir ! Fidèle au roi, Condé s'égale dès sa première bataille aux maîtres les plus consommés, et semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. La victoire justifie devant Rocroi l'inexpérience inspirée de ces vingt-deux ans, parce qu'il protégeait alors la minorité de Louis XIV ; elle le suit à Fribourg, où, pour défier l'art, la nature et le courage, il jette son bâton de commandement dans les lignes ennemies, entraînant avec lui les soldats et le destin, parce qu'il mène encore avec lui le génie de la France ; à Nordlingue, à Lens, partout où le devoir le conduit, le sort des combats demeure le même : c'est un autre Cyrus, c'est un autre Alexandre ; ses années se comptent par ses victoires, et il devient au traité de Westphalie l'arbitre de la paix du monde. Mais que les troubles de la Fronde éclatent, et que le prince que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, s'oublie jusqu'à tirer l'épée contre elle, tout l'abandonne ; il n'aura plus ce regard d'aigle qui terrasse l'ennemi ; la journée du faubourg Saint-Antoine trahit sa tactique, la bataille des Dunes achève sa défaite ; il faut quitter le sol de la patrie, mener d'exil en exil une vie aventureuse, jusqu'à ce que le repentir vienne remuer sa grande âme, et que la France le revoie avec ce je ne sais quoi d'achevé que le

malheur donne aux plus grandes vertus. Mais à peine a-t-il repris le drapeau de la patrie, qu'il reprend ses droits au génie et à la victoire. Il conquiert la Franche-Comté, il arrête la Hollande, il contient l'Allemagne ; la journée de Senef met le comble à ses triomphes, et le campement de Piéten élève jusqu'aux nues son génie militaire. La gloire de sa retraite égale celle de ses campagnes. Il meurt, laissant tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que la douleur de sa mort, et l'histoire l'appelle encore le grand Condé.

Après les annales des nations, ouvrez celles de l'Église. Vous y trouverez la sanction de la même loi et la justification de la même doctrine. Il y a trois siècles, deux hommes fameux, deux moines, sortirent presque en même temps de leur cellule; l'un, brisant le frein de l'obéissance, l'autre en le portant avec gloire et en l'embrassant avec amour. Tous deux avaient engagé trois fois leur volonté au service de l'Église, dans le baptême, dans le sacerdoce et dans la vie du cloître. Ils étaient au même titre chrétiens, prêtres et religieux. L'un arracha la moitié de l'Europe à la maternelle domination de l'Église, désola les couvents, pilla les temples, souleva les peuples, flatta les princes, couvrit d'erreurs, de sang et de ruines l'Allemagne, la Suède, le Danemark, suscita Zwingle en Suisse, Henri VIII en Angleterre, Calvin en France, déracina partout la foi, partout flétrit ou contrista la morale, et laissa, en mourant, l'esprit de libre examen flotter dans le monde entre l'abîme du mysticisme et de la folie, où l'on appelle Dieu tout ce que l'on rêve, et l'abîme de l'incrédulité et de l'athéisme, où l'on ne reconnaît plus qu'à l'homme le droit d'être, de vivre et de régner. Cet homme fameux, c'était Luther. Qu'avait-il fait pour soulever tant de tempêtes et laisser tant de ruines? Il avait violé les vœux du baptême, du sacerdoce et du cloître ; il

avait désobéi à l'Église. L'autre part, comme un géant, des extrémités de l'Espagne, et, embrassant d'un regard les Indes, le Japon, la Chine, il s'élance, la croix à la main, dans ce nouveau monde jusque-là fermé à l'Évangile. Il s'est élancé plus loin que Cyrus, plus loin qu'Alexandre, plus loin que tous les conquérants. Cinquante rois tombent à ses pieds, onze cent mille âmes sont baptisées de sa main, des millions d'hommes sont convertis par sa parole. Il commande aux flots, il guérit les malades, il chasse les démons, ressuscite les morts. La raison se déconcerte, la nature s'étonne, l'enfer se trouble, le Ciel applaudit ; partout où il livre bataille, aux idoles, aux passions, aux tyrans, la terreur le précède, la force l'accompagne, la victoire le couronne ; sa vie, ses prédications, ses œuvres, tout est combat, triomphe et miracle. Cet homme fameux, c'était Xavier. Qu'avait-il fait pour cueillir tant de palmes et conquérir tant de renom ? qu'avait-il fait ? A l'obéissance du baptême il avait ajouté celle du sacerdoce, à celle du sacerdoce, celle de la vie religieuse. Il avait pris trois fois le joug de l'obéissance. Il avait trois fois obéi à l'Église. *Vir obediens loquetur victorias* [1].

Faut-il vous rappeler des souvenirs plus récents et des exemples non moins décisifs ? Il y a moins d'un siècle, une constitution civile fut proposée au clergé de France ; elle était schismatique, parce qu'elle séparait l'évêque du pape, la branche du tronc de l'arbre, et parce qu'elle changeait dans chaque diocèse les limites de l'autorité spirituelle sans l'assentiment de celui à qui il a été dit : *Pais mes agneaux, pais mes brebis* [2]. A tout évêque, à tout prêtre, il fut enjoint de choisir entre la loi de l'État et la loi de l'Église. Tristes et cruelles extrémités, qui ne laissaient entre deux désobéissances qu'un

[1] *Prov.*, XXI, 28. [2] *Joan.*, XXI, 17.

choix toujours redoutable, toujours douloureux. Il fallait choisir. Mais non, je me trompe ; Dieu, l'Église, la tradition, l'Écriture, parlaient plus haut et devaient seuls parler, seuls être entendus : il fallait obéir. En apparence, l'obéissance allait tout perdre, en réalité, elle devait tout gagner. Un partage éclatant se fit aussitôt dans la tribu sainte. D'un côté, la spoliation, l'exil, l'échafaud et la mort pour les prêtres qui obéiraient à l'Église ; de l'autre, la paix et les honneurs pour ceux qui obéiraient à l'État. Mais les prêtres de l'État ne gardèrent qu'un temple vide, un ministère méprisé, une parole impuissante, un sacerdoce avili ; on les élut dans les cabarets, on les intronisa au chant de la *Marseillaise*, on fit des séminaires un lieu de plaisir, des cathédrales un club, et de ces tristes ministres du Dieu de paix les agents permanents de la dénonciation et de la haine, jusqu'à ce que, la révolution étant lasse des prêtres de la révolution, la chaire qu'ils avaient usurpée fût usurpée à son tour par l'impiété, et que l'autel sacrilége où ils osaient offrir la sainte victime devînt le trône d'une prostituée. Voilà jusqu'où peut conduire la désobéissance envers l'Église. Mais l'évêque fidèle, dépouillé de sa croix d'or, prit la croix de bois qui a sauvé le monde, et sauva par là l'Église de France ; le prêtre fidèle s'exila à sa suite, ou monta à sa suite, d'un pas libre et fier, les degrés de l'échafaud ; le chrétien fidèle alla chercher, dans les bois et dans les cavernes, à travers mille périls et mille morts, le baptême donné par une main obéissante, l'absolution prononcée par une bouche respectueuse et soumise, la bénédiction nuptiale seule digne d'être ratifiée par le Seigneur. Ce que vos pères ont souffert pour cette grande cause est incroyable. Quand vous en lisez le récit, vous en êtes émus, tant leur obéissance a enfanté de miracles et créé de héros. Mais leur modestie a caché à la postérité la plus grande

partie de cette belle histoire, ce sont les anges seulement qui en sont instruits, c'est dans le ciel seulement que vous la lirez tout entière. Voyez, en attendant : que reste-t-il de cette grande lutte entre la révolte et l'obéissance, et à qui la victoire est-elle demeurée ? Le schisme a péri dans le ridicule, après avoir végété dans l'impuissance, et la fidélité seule instruit et gouverne aujourd'hui. La France après dix ans d'orages, est sortie plus grande et plus glorieuse que jamais de cette épreuve décisive. Elle a senti, elle sent plus que jamais qu'il y a dans l'obéissance envers l'Église non une servitude, mais une liberté, non de la faiblesse, mais de la force, la force qui fonde, qui conserve, qui sauve et qui régénère. La voilà, avec ses évêques, ses prêtres, ses fidèles, plus attachée que jamais au centre de l'unité, à la colonne vivante, à la mère et à la maîtresse de toutes les Églises, plus à genoux que jamais devant le pape, ce père commun qui la bénit avec tant d'effusion, plus assurée que jamais de ses destinées glorieuses et de ses victoires éternelles, parce qu'il est écrit : *Vir obediens loquetur victorias.*

Mais je ne saurais descendre de cette chaire sans avoir rendu hommage à votre mérite et proclamé vos victoires, fils de l'obéissance parfaite, qui entrez dans la vie religieuse avec tant de courage, malgré les répugnances de la nature, les mépris du monde, les ingratitudes des hommes et les dénonciations de la presse révolutionnaire, éternelle et irréconciliable ennemie du dépouillement volontaire, des immolations cachées, des sacrifices chrétiens. Ils ont beau, ces scribes qui s'agitent depuis dix-huit siècles contre le Christ et contre son Église, continuer, du haut de leur misérable esprit, cette guerre de la plume et de la langue, et clouer au pilori de l'opinion ces trois aunes de drap noir ou brun dont s'enveloppe

l'obéissance pour traverser ce siècle méprisant ! l'obéissance viendra la prendre avec plus de joie que jamais, cette livrée avilie ; l'Église en revêtira la vierge, pour étouffer dans son âme les dernières pensées des vanités mondaines et lui faire prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus rebutantes de la nature ; elle en revêtira le frère de la doctrine, pour lui faire bénir son partage, quand il défriche les landes de l'ignorance populaire, et qu'il lutte contre les stupidités rétives de l'enfance la plus ingrate ; elle en revêtira le prêtre, pour que son cœur affermi batte toujours plus haut que l'insulte, et demeure à la fois, selon l'expression de M. de Montalembert[1], tendre pour les hommes et fort contre leur siècle, tendre pour aimer les hommes, malgré leurs fautes et leurs erreurs, fort pour sauver notre siècle, malgré la violence et l'entraînement de la tempête. Au secours ! au secours ! c'est votre obéissance que j'implore pour ranimer la famille qui se meurt, relever la cité qui tombe sous les coups de l'émeute, et renouveler la jeunesse de l'Église, filles de sainte Thérèse et de saint Vincent de Paul, fils de saint Dominique, de saint Ignace, de saint François et du vénérable la Salle, vous tous qui, à force d'obéir. êtes devenus plus libres, plus généreux, plus magnanimes ; croissez et multipliez-vous, remplissez le monde des merveilles de votre vocation, accomplissez votre tâche avec une sage et triomphante hardiesse. En avant pour nous mener au combat contre toutes les bassesses de l'orgueil et contre toutes les insolences de la corruption, rendez-nous le joug sacré de la croix plus aimable et plus doux encore ; passez vaillants et radieux à travers les outrages ; marchez, courez, montez à la croix comme des soldats à l'assaut ; gardez, avec l'obéissance, ce manteau d'ignominie sous lequel vit et

[1] *Hist. des moines d'Occident*, V.

respire un cœur d'enfant, de citoyen, de chrétien, si dévoué à la famille, à la patrie, à l'Église, gardez-le et laissez l'homme en railler la couleur, la mesure et le prix. Dieu seul, Dieu sait ce qu'il recouvre et ce qu'il protége ; il le mesure à une autre aune que celle du monde, et il en fera le manteau de votre gloire et de votre éternité [1].

[1] Consulter : S. GRÉGOIRE, *In Samuele*; S. AUGUSTIN, *Soliloq.*, lib. I, c. XV ; S. BERNARD, *in Serm. de Epiph.*; id., serm. *In festo omn. Sanctorum*; ALVAREZ, tractat. *de obedient*; S. BONAVENTURE, *Proces.*, VI, *Religios.*, c. XL ; Mgr DUPANLOUP, *De l'éducation*, t. I, II et III, et en particulier les chapitres sur le respect dû à la *vocation de l'enfant* et sur la *déchéance de l'autorité paternelle par les lois*.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

DES DROITS DE LA PATERNITÉ.

DE L'ASSISTANCE FILIALE[1].

Il y a dix-huit siècles, un homme sortant de Jérusalem, vers la sixième heure du jour, prit la route qui menait au Calvaire. Quelle victime et quel cortége! Des bourreaux le précèdent, la foule le suit, des acclamations de fureur s'élèvent sur ses pas. Sa tête est couronnée d'épines et son corps succombe sous le poids d'une croix énorme. Trois fois il cède à la défaillance, trois fois il se relève et continue sa marche sanglante. Il arrive enfin et le crucifiement commence. On l'étend sur une croix, ses pieds et ses mains sont percés de clous, le gibet s'élève, et la grande victime est donnée en spectacle pendant trois heures au monde entier. Que de sentiments divers dans cette foule qui l'accompagne au Calvaire et qui assiste à son supplice! Le long de la route, il a trouvé le Cyrénéen qui l'aide à porter sa croix, la Véronique qui

[1] Cette conférence a été faite le vendredi saint.

vient essuyer sa face, et les filles de Jérusalem qui lui donnent des marques publiques de leur compassion : touchant contraste avec le peuple qui l'accuse, les soldats qui l'accablent de coups, et les scribes qui se félicitent d'avoir obtenu sa condamnation et sa mort! A peine est-il élevé en croix que les mêmes contrastes recommencent. Ici c'est le groupe des saintes femmes et le disciple fidèle ; là c'est le soldat brutal et la multitude ameutée et railleuse ; d'un côté, le bon larron qui se repent ; de l'autre, le mauvais larron qui blasphème et qui persévère dans son impiété. Ceux-ci s'écrient dans leur fureur : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ;* mais le centurion se trouble, se frappe la poitrine et dit : *Il est véritablement Fils de Dieu.*

Quelle était donc cette grande victime ? Vous l'avez nommée dès le premier mot : C'est Jésus-Christ, c'est le Messie, c'est l'Homme-Dieu. Il meurt en implorant l'assistance de ses enfants et en excitant leur pitié, mais les uns le plaignent et le secourent, les autres le crucifient, le raillent et l'abandonnent. Il meurt sur la croix, parce qu'il est père, et tous les pères, quels qu'ils soient, parents, prêtres ou rois, peuvent y mourir à leur tour. Oui, il y a ici pour ceux qui portent sur le front le signe de Dieu, qui participent à sa paternité et qui en exercent les fonctions, un exemple qu'il importe plus que jamais de recueillir et de méditer. O pères, venez apprendre à mourir! ô enfants, ô sujets, ô fidèles, venez apprendre à assister votre père! Au dessous de la croix de Jésus-Christ, notre siècle, plus que tout autre, a vu se dresser trois croix, taillées sur le modèle de la sienne, pour éprouver toutes les paternités. Il a vu la croix du père, la croix du prince, la croix du prêtre. Je les signale, je les honore, je viens les saluer avec vous. Mais je ne cesserai d'élever les yeux plus haut pour les comprendre et les

expliquer, et c'est à la vue de cette croix divine, exemplaire éternel de toutes les croix imposées aux paternités humaines, que je veux adjurer l'enfant, le citoyen, le fidèle, de prendre pitié de leur père, et de lui prodiguer les soins de l'assistance filiale. Croix du Sauveur ! vous seule enseignez tous les mystères, vous seule persuadez tous les devoirs : *O crux ave !*

I. La première passion dont j'ai à vous faire le récit, c'est celle des parents, qui est devenue si commune aujourd'hui et qui n'excite presque plus de scandale. Entrez dans l'intérieur de ce foyer domestique, vous y verrez toutes les scènes du mont des Olives, de Jérusalem et du Calvaire. Heureux, encore heureux, les pères et les mères s'il reste des anges auprès d'eux pour les soutenir dans leur agonie, s'ils trouvent, quand on les accuse dans la cité, quelques voix pour les défendre, si les dernières volontés et les derniers soupirs exprimés sur leur calvaire sont recueillis par la fidélité d'un autre Jean et la compassion d'une autre Marie. Le devoir sacré de l'assistance filiale s'étend à la fois à l'ordre temporel et à l'ordre spirituel. Pitié pour vos parents ! pitié de leur faim, de leur abandon, de leur agonie, de leur dernier soupir ! Pitié de leur âme encore plus que de leur corps.

Pitié de leur faim, c'est à vous de les nourrir dans leur détresse. La nature vous le dit assez, et si nos lois condamnent les enfants ingrats à faire à des parents qu'ils oublient une pension alimentaire, l'application de ces dispositions légales est heureusement fort rare. Qui ne comprend ces paroles de saint Ambroise : « Nourrissez votre père, nourrissez votre mère. Votre mère a jeûné pour vous, pour vous elle a pris de la nourriture. Elle s'est privée, pour vous, des mets qui lui eussent fait plaisir ; pour vous elle a accepté des aliments qui lui

répugnaient. Elle a veillé, elle a pleuré sur vous, et vous pourriez la laisser dans le besoin ! O fils, quel terrible jugement vous vous préparez si vous n'avez pas soin de votre mère ! vous lui devez ce que vous avez, car vous lui devez ce que vous êtes. »

Mais c'est à vous aussi de les consoler dans leur abandon, cette autre portion de leur croix. Beaucoup d'enfants se persuadent qu'ils ont accompli envers leurs parents tout ce que la nature, la religion et les lois peuvent demander, quand ils les ont mis à l'abri du besoin, ou du moins qu'ils les font vivre honnêtement selon leur condition. Cela fait, on se croit permis d'oublier tout le reste. Il serait permis d'oublier un père et une mère, à condition qu'ils ne mourraient pas de faim ! Il serait permis de les abandonner, de les mépriser, de les regarder comme un fardeau, d'exprimer même le secret déplaisir avec lequel on les voit prolonger leur vie ! O illusion ! ô fausse conscience ! Dites, publiez maintenant que vos parents ne manquent de rien, quand votre indifférence les laisse manquer de tout, même au milieu de l'abondance. Ce qu'il leur faut et ce qui leur manque, ce n'est pas le pain, c'est l'attention délicate, la marque de confiance et d'honneur, la consolation dans la tristesse, l'assistance réelle, effective, affectueuse, dans leurs maladies. Plus ils vieillissent et plus ils souffrent, et plus aussi vous les délaissez. Devenus étrangers au monde par les habitudes de leur âge, ils n'ont pas d'autre société que la vôtre et vous la leur refusez ! Voyez cette femme mondaine que son devoir devrait enchaîner auprès du lit d'un père affaibli ou d'une mère affligée. Elle en laisse le soin à des mains mercenaires, et, tranquille, libre, joyeuse, elle court dans ces cercles brillants, où la vanité s'étale, où la volupté triomphe, où les piéges l'attendent, et où la vertu conjugale fera peut-être un

triste et affreux naufrage. Fille ingrate, vous repasserez un jour dans votre mémoire ces heures que vous nommez aujourd'hui délicieuses, et qui vous sembleront pleines d'ennuis et peut-être de crimes. Vous vous reprocherez d'avoir chargé de dentelles, de perles et de bracelets, ces mains qui devaient essuyer les larmes maternelles, refaire la couche d'un père affaibli, et préparer encore quelques douces nuits à sa vieillesse. Que de délassements véritables, que de sagesse, que d'utiles conseils n'auriez-vous pas trouvés dans une conversation douce, intime, affectueuse, avec un vieux père, avec une mère pleine d'expérience ! Là vous auriez eu la récompense de vos bons offices ; vos mains sont vides, et elles seraient pleines de bonnes œuvres ; votre tête est vide, et elle serait pleine de bonnes pensées ; votre cœur est vide, et vous y auriez amassé de nobles sentiments, de généreuses résolutions, un trésor d'affections pures et de légitimes tendresses, où vos enfants auraient puisé à leur tour, l'innocence, la joie et le bonheur !

Compatissez donc aux afflictions et aux maladies d'un père et d'une mère. Prenez garde de témoigner pour les uns la moindre dureté, pour les autres la moindre impatience. Je ne vous dis pas : ce sont des épreuves à subir ; non, ce sont des devoirs et des devoirs sacrés à remplir dans toute leur étendue et toute leur rigueur. Ce n'est pas au nom des bienséances ni de la charité que je vous les rappelle ; c'est au nom de la justice. Car il est de toute justice de consoler celui qui vous a consolé tant de fois, de panser des plaies qui ont été gagnées à votre service, d'assister les maladies qui ont été contractées auprès de votre berceau ou à votre chevet. Un père, une mère, a toujours de la grandeur, de la noblesse, du dévouement, de l'héroïsme dans le ministère qu'il remplit auprès de son enfant. Un enfant, dans l'exercice des mêmes fonc-

tions, est à peine équitable. Un père fait toujours plus qu'il ne doit, un fils qui fait tout ce qu'il peut fait à peine ce qu'il doit faire.

Que les courtisans et les flatteurs s'éloignent au moment de la mort, d'une demeure où va régner le deuil, et où il n'y a plus ni festins, ni joies, ni agréments, je le conçois. Que l'amitié même se retire et cherche déjà ailleurs des consolations ou des plaisirs, je le comprends encore. Mais quand un fils ou une fille abandonne aussi les auteurs de ses jours, et laisse à des étrangers le soin de veiller sur leurs derniers soupirs, de recueillir leurs dernières paroles et de fermer leurs yeux à la lumière, je me demande ce que sont de tels fils et de telles filles. Quoi! ils ne viennent pas défendre contre les vaines terreurs de la mort ceux qui les ont défendus eux-mêmes contre les périls de l'enfance. Ces pieds qui les ont guidés, ces mains qui les ont bénis, ces yeux qui ont veillé sur eux, ce sein qui les a portés n'ont rien qui leur parle et qui les puisse émouvoir. Ils redoutent l'émotion et l'ennui! O singulière appréhension! ô noire ingratitude! Que seriez-vous devenu si votre père avait appréhendé lui-même les soucis et les labeurs? Vous voulez éviter le silence lugubre d'une dernière nuit. Mais la nuit où vous avez été mis au monde a-t-elle été sans larmes et sans douleur? Qui vous a reçu, qui vous a enveloppé de langes? Qui vous a fait sentir les premiers soins et le premier amour? Les derniers cris d'une nature épuisée vous épouvantent; mais les premiers vagissements de votre naissance n'ont point effrayé le courage de votre mère ni déconcerté sa tendresse. Est-ce trop de quelques soins pour payer tant de peines? Quelques heures passées au pied du lit où une mère expire, que sont-elles auprès de tant de jours sans relâche et de tant de nuits sans sommeil que vous avez coûtés à vos parents? Non,

je ne puis souffrir cette vaine délicatesse qui s'affranchit de tant de devoirs, et qui, sous prétexte de ménager la santé, le temps, la sensibilité nerveuse, se soustrait aux obligations les plus austères et les plus sacrées. Ce n'est pas là le dévouement et la reconnaissance filiale, c'est l'égoïsme. Attendez un peu. Vous serez traité vous-même comme vous aurez traité les autres. Vos enfants vous ont entendu, suivi, deviné, compris. Ils savent comme on traite les parents à l'heure de leur mort et comme on s'épargne les fortes émotions. Votre lâcheté portera ses fruits. La même demeure, le même appartement, le même lit, offrira le même spectacle : une chambre vide, des étrangers et des mercenaires autour de vous, une courte apparition d'un fils ou d'une fille à votre chevet ; des paroles brèves, un air distrait, un ton froid, une visite de simple étiquette et de convenance plutôt que de devoir. Voyez comme on se retire et comme on s'éloigne. La maladie la moins contagieuse inspirera des craintes puériles. On redoutera auprès de vous ce que vous avez paru redouter auprès du lit de vos parents. C'est la même scène avec de nouveaux acteurs, et vous êtes plus à charge encore à vos propres enfants que votre père ne l'a été pour vous. Oh ! hâtez-vous donc de mourir à votre tour. Plus d'intérêt, plus d'affection, tout est prêt déjà pour une autre génération qui s'apprête à vivre, et l'on s'étonne que vous tardiez à lui céder la place. De telles morts ont encore un deuil, mais il est tout entier dans l'apparence, et il n'en reste rien dans le cœur. Elles ont encore des larmes, mais elles ne coulent plus des yeux, et les tentures qui les peignent sont bien moins un honneur pour les morts qu'un tribut de vanité que se paient les vivants.

Mais la croix où s'achève la vie des parents n'est pas toujours, hélas ! la croix du Calvaire ; c'est la croix des

illusions, du péché, de la mort. Je réclame donc pour leur âme des prières pendant leur vie, les sacrements à leur dernière heure, les sacrifices après leur mort.

Et d'abord, priez pour eux. S'ils sont, comme cela n'est que trop fréquent, négligents dans leurs devoirs ou rebelles à la vérité, c'est à vous de les éclairer et d'attirer sur eux ces lumières triomphantes dont leurs ténèbres seront éclairées. Or, ces lumières, où les puiser ? Dans les livres ? Mais les livres combattent les livres ; tout lire, tout comparer, est une entreprise impossible. Dans le raisonnement et la discussion ? Mais le respect vous interdit de l'entamer. Allons directement à Dieu, frappons à la porte de la miséricorde, demandons l'aumône pour la pauvre âme d'un père et d'une mère et nous l'obtiendrons, parce que la nature et la foi, la justice et la grâce, la reconnaissance et l'amour, toutes les vertus et toutes les puissances, mêleront leur voix à la nôtre pour toucher, frapper, attendrir la justice éternelle. Vous êtes trop ignorant pour convertir vos parents, mais quel ignorant ne peut pas prier ? Vous avez trop de modestie et de défiance de vous-même ? Ah ! tant mieux, vous prierez avec plus de mérite et vous obtiendrez avec plus de succès. Vous n'avez pas le don et la facilité de la parole ? Ah ! qu'importe ? Dieu voit votre cœur, et cela suffit, si vous le répandez devant lui dans l'effusion de la prière.

S'il a plu à Dieu d'éprouver votre persévérance jusqu'à la dernière heure, et de vous faire souhaiter encore, en ce moment suprême, ce que vous demandez, ce que vous sollicitez depuis si longtemps, voici du moins le moment où il faut des forces et du courage pour accomplir son devoir.

Ici, vous n'avez plus rien à ménager ni à attendre. Qui pourrait vous retenir encore, et vous empêcher de parler

et d'agir ? Vous comptiez sur le temps, mais le temps va vous échapper. Sur les missions et les retraites, mais elles sont passées sans retour pour vos parents. Sur un conseil et sur un exemple, sur un ami et sur un voisin ? Mais vos amis et vos voisins comptent bien plus encore sur vous-même, et ils se disent assez que, de tous les exemples et de tous les conseils, les vôtres peuvent seuls avoir quelque efficacité et quelque grâce. Allez donc, et abordez résolûment la question capitale. Vous hésitez ? — Je crains de troubler mon père dans son repos. — Quoi ! vous tenez à lui assurer du repos pour une heure, pour moins encore, et vous ne tiendriez pas à assurer son repos éternel ! — Mais il tremblera. — Eh bien, tant mieux ! qu'il tremble devant son fils, pourvu qu'il ne soit pas couvert de confusion et de honte devant son juge. — Mais il refusera peut-être les secours de la religion. — Peut-être ? oh ! non, je ne le crois pas, il ignore son état, il se trompe sur les dernières espérances de sa maladie ; tirez-le d'une erreur qui va lui devenir si funeste. Peut-être, que dis-je ? presque certainement, il attend votre invitation et vos avertissements pour mettre ordre à ses affaires et pour régler sa conscience. Il s'en rapporte à votre piété, à votre foi ; il estime vos vertus, et il sait que jamais, non, jamais, vous ne le laisseriez mourir sans sacrements. Mais, je le veux, il doute, il hésite encore. Eh bien ! votre voix déterminera cette volonté incertaine et flottante. Ou bien, il est fermement résolu à mourir dans l'impénitence. Alors il a compté sans vos instances, sans les grâces attachées à vos prières, sans la violence que vous avez faite au cœur de Dieu, sans le miracle qui brise les cèdres, qui apaise les flots, et qui renverse les Paul sur le chemin de Damas. Enfin, fût-il possible qu'il résistât jusqu'à la fin, du moins vous aurez rempli votre devoir, satisfait à la reconnaissance, délivré

votre cœur du remords et votre âme de l'enfer. C'est trop que deux chrétiens périssent, le fils avec le père, la mère avec la fille. Sauvez-vous vous-même si vous ne pouvez sauver les vôtres.

Arrière donc ces enfants esclaves du respect humain, qui craignent pour la mémoire de leur père les qu'en dira-t-on, et qui tiennent, on ne sait pourquoi, au triste honneur de les voir mourir comme ils ont vécu, et comme eux-mêmes ils ne voudraient pas mourir !

Arrière donc ces enfants tout remplis d'une ridicule et frivole pitié, qui tiennent à éloigner du lit de leurs parents le prêtre et les cérémonies saintes jusqu'au moment précis où leurs yeux ne voient plus, où leurs oreilles n'entendent plus, et où l'onction sacrée des mourants coule sur des membres privés de sentiment et de vie !

Arrière ces enfants plus occupés des choses du temps que de celles de l'éternité, plus empressés de faire dresser un testament que de faire accomplir une confession, et qui ne remettent leur père ou leur mère entre les mains de Jésus-Christ et de ses ministres, que quand ils ont assuré leur fortune par un privilége odieux ou par une criante injustice !

Arrière ces enfants qui se dérobent au spectacle des cérémonies saintes et qui se retirent dans l'endroit le plus secret de leur maison, tandis qu'ils devraient s'agenouiller sous la main du prêtre qui vient bénir pour la dernière fois les auteurs de leurs jours, tandis qu'ils devraient saluer Jésus, l'hôte divin de leurs parents, tandis qu'ils devraient offrir eux-mêmes à l'onction des mourants ces membres chéris, objets si légitimes de leurs affections et de leur tendresse, ce corps qui a formé le leur, et que la majesté de la mort va rendre plus vénérable encore à leurs yeux.

Laissez-moi contempler le fils et la fille attentifs et

soigneux auprès du lit de leurs parents ; j'aime à savoir les secrètes industries que leur charité a inventées pour introduire de bonne heure le ministre de Jésus-Christ auprès du malade qui leur est si cher. Ce sont des anges qui préparent au Dieu vivant une entrée honorable et solennelle. Ce sont des Tobies qui viennent guérir un père malade, éclairer une mère aveugle, et qui reçoivent alors la plus douce récompense de leurs prières et de leurs soins. Comme il est beau de voir le père et les enfants réunis et confondus enfin dans la même pratique et dans la même espérance ! Ce père, tout incrédule qu'il semblait être, avait préparé son fils à faire une bonne première communion ; il va recevoir en récompense la grâce de la communion dernière. Il y a vingt ans, trente ans peut-être qu'il avait envié à la table sainte l'innocence et le bonheur de son enfant, et son enfant avait prié pour lui avec la naïve confiance que lui donnait cette grande action. Eh bien voici le jour où ses vœux seront exaucés. Les souvenirs les plus lointains se réveillent, les émotions les plus profondes remuent toutes les âmes. Il y a enfin communion complète de sentiments, de prières et de pratiques. Entrez, Dieu de l'eucharistie, dans cette maison que ces enfants chrétiens viennent de vous ouvrir. Ministre de Jésus-Christ, apportez sans crainte ce Dieu vivant au moribond, qui se ranime pour le recevoir. Il se repent, il prie, il espère, il est converti. Cette visite suprême rend à une famille entière un bonheur qu'elle ne connaissait pas. Il y a de la joie dans les larmes, la consolation surpasse encore le deuil, et le regret de se quitter est adouci par la certitude de se revoir.

Voilà comment vous changerez, pour vos parents, la croix du péché et du désespoir en une croix de pardon, de grâce et de vie. Mais ce n'est pas tout. Leur âme, déli-

vrée de l'enfer et rachetée par le sang de Jésus-Christ, demeure encore, même au delà du tombeau, sur cette croix de salut, mais aussi de douleur. Ici, permettez-moi de le dire, je touche à un de ces sujets qui arrachent aujourd'hui des larmes à la religion. En apparence on honore les morts, en réalité on les oublie. Jamais les champs du repos n'ont été plus chargés de marbres et de dorures, jamais on n'a déployé dans les pompes funèbres plus de luxe et d'éclat. Mais quoi! la dernière pelletée de terre est à peine jetée sur la cendre d'un père ou d'une mère, qu'on ne songe plus ni à leur âme ni à leur éternité. On apportera le plus grand soin à n'omettre ni connaissances ni amis parmi les personnes qu'on invite au convoi funèbre, on se vantera du nombre et de la qualité des invités, on relèvera toutes les circonstances qui ont marqué leur présence, on sera heureux des sympathies publiques. Hélas! faut-il vous le dire? ce n'est pas la mémoire d'un père ou d'une mère que vous voyez ici, c'est votre vanité, vos relations, votre avenir, votre intérêt peut-être. Mais l'âme de vos parents demeure sans prières, sans sacrifices, sans consolations. Qu'importent votre deuil, vos tombeaux achetés à grands frais, vos fleurs semées sur ce corps qui se dissout, vos noms gravés sur ce qui n'a déjà plus de nom dans aucune langue! Vos parents ne sont point là, mais dans le lieu de l'expiation. Ils sont entrés, selon toute apparence, dans la cité des larmes et des tourments, dans ces flammes qui purifient mais qui dévorent, jusqu'au jour où ils auront achevé de payer leur dette pour les fautes que vous leur avez fait commettre, et vous les oubliez! Ces biens, ces demeures, ce nom, tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, vous le tenez d'eux, et vous leur refusez, jusque dans l'abîme passager de leurs profondes douleurs, la goutte d'eau qui éteindrait leur flamme, c'est-à-dire des

prières et des sacrifices. Je les vois sur cette croix du purgatoire, je les entends crier avec une détresse inexprimable : J'ai soif, j'ai soif. *Sitio!* C'est le ciel qu'ils appellent de leurs vœux, c'est Dieu qu'ils veulent voir, c'est la soif de l'éternelle beauté qui anime leurs cris et qui redouble leurs souffrances. Mais non, vous ne répondez pas, enfants ingrats, non, vous n'entendez rien ; ce père, cette mère se plaignent avec de nouvelles angoisses, tant leur expiation semble longue, tant elle semble éternelle : *Eli ! Eli ! lamma sabacthani :* Pourquoi m'avez-vous abandonné ? O Calvaire de l'autre monde ! que vous êtes sanglant ! O croix du purgatoire ! que vous êtes lourde, accablante et cruelle ! Mais tandis que j'essaie d'émouvoir la terre en faveur de cette paternité souffrante, écoutez, c'est le purgatoire qui s'émeut en faveur de la terre ingrate, oublieuse et perverse. C'est le père oublié qui prie pour le fils coupable de tant d'oublis ; c'est la mère qui, s'oubliant elle-même jusque dans les tourments, pense à sa fille, la regarde, croit la voir, la rappelle au devoir et à la vertu ; puis, se tournant vers Dieu, s'écrie avec l'accent de sa tendresse méconnue et de ses appréhensions, hélas ! trop fondées : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Elle a pardonné ici bas la désobéissance, la raillerie, l'injure ; elle sollicite encore, au milieu de l'abîme, le pardon de vos ingratitudes et de vos oublis. Croix de mon Sauveur ! que vous êtes puissante ! Grâce ! pitié ! pardon ! au nom de la paternité éplorée, pour tant d'enfants qui la contristent et qui l'abandonnent. Grâce pour les familles ! mais pitié aussi pour les princes et grâce pour leurs peuples. *O Crux, ave!*

II. Sortons de la famille et jetons nos regards sur la patrie. Ici encore nous retrouvons toutes les épreuves de

la paternité, nous revoyons la croix, et la solennité de ce jour ne nous permet pas de voir autre chose dans les princes que des images du Christ, souvent méconnues et raillées, abandonnées quelquefois, crucifiées de nos jours surtout par la plume cruelle ou la langue acérée, mais toujours dignes d'être respectées, obéies et soutenues. Majestés chrétiennes, vous devez nous servir ; mais nous devons vous assister. Corps et âmes, vous êtes les hommes du peuple, mais le peuple vous doit assistance et dans l'ordre temporel et civil, et dans l'ordre surnaturel et divin.

Il faut assister le prince en lui payant le tribut. Son ministère l'exige aussi bien que votre intérêt, parce qu'il doit protéger la sécurité publique par les armées, administrer la justice par les fonctionnaires et les magistrats, encourager l'agriculture, développer l'industrie, maintenir à la hauteur de son rôle naturel et de ses traditions historiques le peuple dont il est le chef, le guide et le père. Jésus-Christ le décida contre les Pharisiens, qui se fondaient sur un prétexte de religion pour ne point payer d'impôts à un prince infidèle, et qui cherchèrent à l'embarrasser sur ce sujet délicat. *Hypocrites, pourquoi tâchez-vous de me surprendre? Montrez-moi une pièce de monnaie. Et ils lui donnèrent un denier. Et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription? — De César. — Eh bien ! rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* [1]. A l'autorité de cette parole il ajouta celle de l'exemple. Pauvre, il paya le tribut et pour lui et pour ses apôtres. Pour le payer, il fit un miracle, imposant ainsi à notre patriotisme un miracle d'abnégation et de dévouement, si l'État l'exige de nous. Cette doctrine du Christ est développée par saint Paul, dans son épître aux Romains. L'épître est dictée sous le

[1] *Matth.*, XXII, 20-23.

règne de Néron, dont le nom demeurera dans la postérité, selon l'expression du poëte,

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

N'importe, l'Apôtre ne veut pas qu'on refuse à Néron cette marque d'obéissance autant que de respect. *Le prince,* dit-il, *est ministre de Dieu. Soyez-lui donc soumis, non-seulement par crainte et par colère, mais par obligation de conscience. Rendez aux princes ce que vous leur devez : le tribut à qui est dû le tribut, la crainte à qui est due la crainte, l'honneur à qui est dû l'honneur* [1].

Outre l'impôt de la terre, il faut payer à l'État l'impôt du sang, car l'intérêt de la prospérité publique, l'honneur et la sécurité de tout le monde, demandent ce sacrifice. Il n'y a pas, pour un État, de plus cruelle extrémité que la guerre; mais le droit naturel, le droit des gens, le droit divin lui-même sont d'accord pour reconnaître que la guerre, loin d'être interdite, est parfois une sévère et une impérieuse nécessité. La guerre, selon la pensée de M. de Maistre, est d'ailleurs un mal dont la Providence sait tirer beaucoup de bien. Que tout citoyen soit donc soldat au besoin et marche sous le drapeau. Ce n'est pas la France, ce pays si vaillant, ce soldat debout depuis quatorze siècles, à Tolbiac, à Châlons-sur-Marne, à Bouvines, à Rocroi, à Arcole et aux Pyramides, devant Navarin comme devant Alger et devant Sébastopol, qui a jamais refusé à ses princes cette généreuse et intrépide assistance. Les nations l'ont rencontrée, sous les trois couleurs comme sous le panache blanc, souvent au chemin de la victoire, toujours au chemin de l'honneur. Partout où son drapeau se lève, une grande cause le précède, un grand prince le commande, un grand peuple le

[1] *Rom.*, XIII, 5-7.

suit. Non, ce drapeau ne s'abaissera jamais devant l'étranger. Nos bras pour le soutenir sont toujours nerveux et notre épée droite et fière. Ah ! peuple français, demeure chrétien, et tu demeureras ce que la nature a fait de toi, un peuple soldat. Que ton sang se ranime et se régénère au lieu de s'épuiser dans la débauche. Garde-le, ce sang, pour la gloire des batailles ; garde-les, ces sueurs, pour féconder tes sillons. Que l'impôt ne pèse jamais à la fécondité de notre sol cultivé par des familles nombreuses, et paré de tous les dons de la nature, dans les jours de la paix ; mais qu'aux heures terribles et glorieuses où le canon tonne, la France, sans abandonner la charrue, sans fermer ses comptoirs, sans diminuer son commerce, trouve des mains plus vaillantes que jamais pour brandir et faire étinceler son glaive. Ces sentiments nous appartiennent plus qu'à d'autres, car la Comté est une frontière, et le Comtois un soldat d'avant-garde.

Mais que ces ressources seront faibles et que toute cette assistance sera vaine, si l'on n'a confiance que dans la force des hommes, la précision des armes et la vitesse des chevaux ! Voyez, quelle que soit la perfection de la tactique moderne, quelque variée, quelque prodigieuse que devienne la politique humaine, les trônes chancellent, les États périssent, tout succombe et tout croule dans l'ordre politique et social. Nous ne bâtissons que sur des ruines, et nos établissements modernes semblent sans fondement et sans durée. Quel est donc ce secours qui manque aux princes et aux gouvernements ? Ce secours, c'est la prière des peuples. Il faut prier pour l'État, car Dieu, qui en est l'auteur, en est aussi le maître ; il le tient dans sa main, il l'élève ou il l'abaisse à son gré, il peut, tantôt en retenant les passions humaines, tantôt en leur lâchant la bride, tout rétablir et tout renverser, selon

qu'on le fléchit ou qu'on l'irrite. Il faut prier pour le prince, car plus il est élevé en dignité, plus il a besoin de sagesse et d'intelligence. S'il est, comme dit Bossuet, semblable à ces montagnes dont la cime se perd dans les nues, qui trouvent leur sérénité dans leur hauteur, et qui ne perdent rien dans la lumière qui les environne, demandez que leur tête demeure droite élevée vers le ciel, et que leur front ne pâlisse ni ne se courbe jamais sous le vent de la tempête. Ce matin, l'Église, dans ses prières sublimes, a passé en revue le monde politique et social, et, le voyant, avec ses princes et ses peuples, plus incliné que jamais vers les abîmes, elle s'est jetée au pied de cette croix qui le domine depuis dix-huit siècles, et elle a pressé, supplié, conjuré Jésus-Christ, par le sang du Calvaire et de l'autel, de secourir les princes défaillants et les nations éplorées. O sublime assistance, autrefois si bien comprise et si dignement implorée par les soldats à genoux avant la bataille et par les peuples pressés dans les églises ! C'est l'assistance qu'invoquaient, avant les journées de Granson et Morat, les braves montagnards de l'Helvétie quand ils se jetaient à genoux, en présence même des Bourguignons, qu'ils plaçaient leur liberté menacée sous l'invocation de la prière, et qu'ils se relevaient ensuite, plus rapides que des aigles et plus courageux que des lions, pour frapper la témérité de l'étranger et ne laisser d'autres traces de l'invasion qu'un monument d'ossements blanchis. Le pays qui prie sera toujours grand ; le prince pour qui l'on prie, toujours à la hauteur de sa tâche, dans les revers comme dans la prospérité. Faut-il citer, à la honte des nations catholiques, cette Allemagne qui jeûne la veille de ses batailles et qui met la Bible dans le shako de ses soldats ; cette Angleterre qui garde si sévèrement le repos du dimanche, à la gloire de son industrie et de sa civilisation, qui

décrète des jours de jeûne quand elle est humiliée, et qui prie en commun dans ses temples schismatiques pour détourner les fléaux du Ciel ; cette Amérique qui prononce hautement le nom de Dieu par la bouche de son président et qui, dans toutes ses crises, proclame sa foi, la foi chrétienne, comme la condition de son salut et de sa grandeur. Ils vivent, ces peuples, elles durent, ces dynasties de rois ou de magistrats, parce que Dieu les assiste, parce que Dieu est continuellement appelé à leur secours.

Et nous, nations catholiques, à qui l'hérésie fait ainsi la leçon, nous ne voulons plus comprendre la nécessité de la prière sociale, de l'humiliation commune, des supplications publiques en faveur de la patrie et des princes. Nous abandonnons à elles-mêmes les dignités et les grandeurs, nous détournons du ciel notre pensée et nos yeux, et au lieu de l'ouvrir, à force d'instances, pour nous le rendre propice, ne voyant que l'homme, ne regardant que la terre, nous n'exigeons de ceux qui nous gouvernent que de réussir, comme si le succès dépendait d'eux ; et quand le succès les trahit, c'est à eux que nous nous en prenons de toutes les infidélités de la fortune. Dieu est oublié ou banni partout ; une seule chose mérite les honneurs et les applaudissements, le succès ; une seule chose, quelque honorable qu'elle soit, mérite l'opprobre et le mépris, le malheur. C'est la religion du succès qui est devenue la religion du monde. Et ce succès, on l'attend de la destinée des princes, du hasard des événements ; on ne veut plus le demander ni le devoir à Celui qui frappe et qui guérit, qui perd et qui ressuscite. Et comme les Juifs ont fait pour humilier le Christ, au lieu d'assister et de soutenir les principautés, on les abreuve d'opprobre dès qu'elles chancellent : on les couronne de mépris dès qu'elles pâlissent ; on les

foule aux pieds dès qu'elles succombent. Que le sceptre est lourd ! que le diadème est épineux, et que le trône ressemble à la croix ! Les rois ont été vus fuyant comme des exilés, les princes sont comme des étrangers au milieu de leur peuple, et l'on sait, selon l'expression de Châteaubriand, combien il y a de larmes dans les yeux des reines et des princesses.

La royauté chrétienne embrassait autrefois volontairement les saintes humiliations de la croix et ambitionnait de mourir, comme meurent les saints, à cette grande école. Tel fut saint Louis sous les murs de Tunis. Il se dépouilla de sa pourpre, se fit étendre sur un lit de cendres, et, ajoutant à toutes les épreuves d'un soleil ardent, d'un sol embrasé et d'une peste affreuse, les rigueurs volontaires de la mortification et du renoncement, il expira, vraiment couché sur la croix, les yeux au ciel, le cœur tourné vers son peuple, laissant déborder de ses lèvres ces pathétiques exhortations que l'histoire a recueillies, et qu'il légua à son fils comme le testament de sa grande âme et comme le *memento* de toute sa postérité.

Il se souvint de cette leçon aux derniers jours de son règne, d'abord si glorieux et ensuite si éprouvé, Louis XIV, qui, après avoir épuisé le calice de la gloire, épuisa ensuite celui de l'humiliation et de l'amertume, mais qui demeura plus grand dans les revers qu'il ne l'avait été dans la fortune, et qui, après avoir vu tomber autour de lui tous les appuis de son trône et tous les rejetons de sa race, posa, d'un geste majestueux encore, sur la tête d'un enfant de quatre ans, cette main qui avait fait trembler le monde, en appelant d'une voix forte et paternelle, sur Louis XV et sur la France, l'abondance et la plénitude des miséricordes divines. Il se reprocha publiquement d'avoir trop aimé la guerre et

trop écouté son ambition; il appela à son aide le roi du Ciel, qui fait ainsi mourir les rois de la terre; il conjura l'héritier de la plus belle couronne de l'univers de défendre l'Église, d'alléger les charges du peuple, de vivre, de régner et de mourir en roi chrétien. Mais les courtisans écoutaient à peine cette grande voix qui allait s'éteindre, et souriaient à l'espérance d'une royauté moins gênante et d'un pouvoir moins arbitraire; le peuple attendait au passage cette grande ombre pour l'insulter. Louis XIV emportait au tombeau le sceptre, le diadème, le manteau royal; tout était fini, le grand siècle et le grand roi; la monarchie n'était plus qu'un nom, et le trône, dépouillé de son prestige, allait apparaître bientôt sur un calvaire non moins fameux que celui de Jérusalem, avec toute la nudité et toute l'horreur d'une grande croix.

Voyez, soixante huit ans après, comment s'achève ce convoi funèbre. C'est le 21 janvier. Le plus vertueux des rois a passé trois mois dans la prison du Temple, aussi délaissé et aussi agonisant que Jésus aux Oliviers, puisqu'on l'a séparé de tout ce qu'il a de plus cher au monde. Il a comparu, comme Jésus à Jérusalem, devant ce tribunal qui n'a pour le juger ni compétence ni mission, et qui répète, parmi les vociférations d'un peuple égaré, tous les sophismes et toutes les accusations que les scribes formulent depuis le commencement du monde contre l'innocence, la justice et la vertu. Il est jugé, il est condamné; que lui reste-t-il sinon de monter au Golgotha? La pitié de ses derniers serviteurs ne pourra rien pour sa délivrance; la fureur de ses ennemis ne tentera rien pour hâter sa mort. Il faut, pour que rien ne manque à ce sacrifice, que ce roi, que ce père, longtemps emprisonné, lentement jugé, solennellement condamné, parcoure à pas lents les rues de la cité deve-

nue muette, et monte en plein jour les degrés de l'échafaud. Là, il est lié comme son maître l'a été à la colonne du prétoire et sur l'arbre de la croix, et s'il lui répugne un moment de présenter ses mains aux exécuteurs, un mot sorti de la bouche du prêtre qui l'assiste l'avertit qu'il aura par là un nouveau trait de ressemblance avec Jésus-Christ. Là, il voit, comme Jésus-Christ, une multitude ivre de sang acclamer son supplice. Là, comme Jésus-Christ, il pardonne à ses bourreaux et il prie pour eux. A bas le tyran! criait la foule; le couteau tombe, et le fils de saint Louis monte au ciel. Personne n'avait été plus tendre père, personne n'eut une croix plus lourde ni un supplice plus affreux. Tremblez, Français, vous venez d'accomplir un parricide; chantez, esprits célestes, chantez, vous venez de recevoir un roi martyr.

O croix sainte, ô signe de réconciliation et de pardon, je vous implore pour la troisième fois. Après avoir consolé les rois, venez, le prêtre vous appelle aussi à son aide, car il a besoin d'oublier beaucoup et de pardonner toujours. Croix du calvaire, étendez au loin vos bras protecteurs et prodiguez vos consolations à tout le sacerdoce : *O Crux, ave !*

III. Le prêtre a, comme le roi et comme le père, un droit strict et rigoureux à l'assistance de ses enfants, c'est-à-dire des fidèles. Il a besoin de pain pour soutenir sa vie matérielle et civile; il a besoin de prières pour soutenir sa vie spirituelle et divine.

Ce pain n'est ni un traitement, ni une dotation, ni un salaire, c'est quelque chose de plus misérable aux yeux du monde, mais de plus sacré aux yeux de l'Église; ce pain, c'est une aumône.

Le prêtre reçoit l'aumône sans rougir, comme Jésus-Christ l'a reçue, tantôt de la main de ses disciples, tantôt

de la charité des saintes femmes. Il la reçoit pour la partager aussitôt avec les pauvres de son temps ou pour la recueillir et la mettre en réserve dans l'intérêt des pauvres d'un autre âge. Que lui faut-il pour lui-même? Les aliments qui suffisent à sa mortification, et les vêtements prescrits à son humilité. Le reste appartient à l'Église, c'est-à-dire à la société dont vous êtes membres. Mais à peine cette épargne sacrée semble-t-elle grossir à vos yeux, à peine voyez-vous se multiplier les écoles et les cloîtres, c'est-à-dire les charges du sacerdoce et non ses richesses, que vos pieux préjugés se réveillent et que vous accusez le prêtre d'accaparement. Eh bien! cet accaparement qui vous indigne est la foi de la charité même. Ces lieux de refuge, de pénitence et d'éducation, ce sont vos biens, et c'est vous-mêmes qui en jouissez, puisqu'ils vous donnent des domestiques plus fidèles, puisqu'ils vous préparent des enfants plus respectueux, puisqu'ils offrent aux victimes de vos passions l'asile du repentir. Ce sont vos biens, et quand vous les promettez comme une proie à la révolution, quand vous vous proposez de porter la main sur les propriétés renaissantes de l'Église, vous ne savez ni ce que vous dites, ni ce que vous méditez de faire, car un jour ces aumônes que vous enviez seront la ressource de vos enfants; pauvres, vous en avez besoin aujourd'hui; riches, vous en aurez besoin demain, car demain peut-être vous serez pauvres à votre tour; pauvres ou riches, non il n'est personne qui puisse se dire : Je ne donne rien à l'Église, et je ne lui demanderai jamais rien.

Assistez-la de vos prières aussi bien que de vos aumônes, car ses prêtres et ses pontifes ont plus besoin de prières que les autres hommes. Il faut prier pour cette servitude honorable qui les rend redevables envers tout le monde; pour cette sollicitude laborieuse et univer-

selle qui leur met entre les mains les passions, les besoins, les faiblesses et tout le détail des misères humaines; pour cette inspection pénible qui les oblige de reprendre à temps et à contre-temps; pour cet état dont les soins sont à la fois les plus multipliés et les plus ingrats de tous, dont les seuls priviléges sont des exemples qui puissent servir de modèle, dont toute l'autorité se borne à faire des murmurateurs et des mécontents. Il faut prier, j'emploie ici le langage de Massillon, « pour cette charge périlleuse qui nous rend responsables devant Dieu d'une infinité d'âmes dont le salut ou la perte sera, pour ainsi dire, notre ouvrage; ministère où les dangers sont aussi grands que les pouvoirs, qui nous impose l'innocence au milieu des crimes, la retraite au milieu du monde, la pureté de la foi au milieu des triomphes de l'incrédulité, et les saintes importunités du zèle au milieu de la décadence et de la perversité des mœurs. » Il faut prier « pour cette royauté sacerdotale, élevée entre le ciel et la terre, qui nous place au-dessus des anges, qui nous donne autorité sur Jésus-Christ lui-même, qui nous le rend obéissant jusqu'à la mort et à la mort mystique de la croix, et qui, nous mettant pour ainsi dire à la place du Père céleste, nous fait engendrer son Fils sur les autels, dans les splendeurs cachées du sanctuaire [1]. » O fidèles! aidez notre foi, favorisez notre zèle, soutenez nos mains qui tremblent et nos genoux qui fléchissent. J'implore vos prières pour la paternité la plus pénible, la plus périlleuse et la plus divine.

Et pour qu'il soit bien démontré à notre époque combien ce devoir de l'assistance envers la paternité spirituelle est indispensable et sacré, voilà qu'il s'est élevé au milieu de notre siècle un calvaire, où le prêtre suprême,

[1] MASSILLON, *Conférences ecclésiastiques.*

l'évêque des évêques, le Pape, résumant dans sa personne et dans sa vie toutes les souffrances comme tous les mérites du sacerdoce, a entendu depuis vingt ans tous les cris qui ont éclaté à Jérusalem pendant la grande semaine, depuis cet *Hosanna* si passager du jour des Rameaux, qui a accueilli les commencements de son règne, jusqu'au *Tolle* et au *Crucifigatur* qui s'élève encore autour de lui de toutes les parties de l'univers incrédule. O passion renouvelée du Golgotha, la plus longue et la plus étonnante que le sacerdoce ait éprouvée à l'école de la croix ! Le vicaire de Jésus Christ a été méconnu, trahi, exilé ; ses défenseurs sont tombés sous le glaive des batailles, ses États sont devenus la proie de la spoliation, il a trouvé des ennemis dans ses sujets, dans sa maison des ingrats, dans ses propres bienfaits des titres pour l'accuser, pour le calomnier et pour le perdre. Ce que les Pharisiens ont fait de complots contre sa personne est incroyable ; ce que les Scribes ont écrit contre son incapacité et son gouvernement est inouï. Le titre de roi offusque Rome égarée, comme il offusquait autrefois Jérusalem pervertie. Il a été jugé et condamné par tous les tribunaux de la sagesse humaine, ses bourreaux se sont disputé ses vêtements, un sort impie a été jeté sur sa robe. Chaque jour la chrétienté tremble pour sa liberté, chaque jour pour sa vie, et seize ans d'épreuves et d'angoisses n'ont pas cessé d'ajouter à la croix qui a été montrée, il y a longtemps, comme le présage et le résumé de son règne : *Crux de cruce.*

Et cependant admirez sa patience, rien ne l'étonne, rien ne l'émeut, rien ne l'entraîne. Son front demeure calme et serein, sa bouche souriante, ses mains ouvertes pour bénir. Il oppose aux injures le pardon, aux ingratitudes les bienfaits, aux conseils de la fausse prudence l'inflexible et douce obstination de sa foi, aux alarmes de

la peur la noble intrépidité de son cœur paternel. Oh ! que c'est bien le père avec la patience et la tendresse qu'il doit à sa famille ! mais le père, pour qui les siècles sont des jours, la terre une patrie, l'humanité tout entière des enfants ! Que personne, dit-il, non, que personne ne soit ému de ces tribulations. La papauté en a vu bien d'autres depuis sa jeunesse, et elle en a toujours triomphé : *Sæpe expugnaverunt me a juventute meâ ; etenim non potuerunt mihi* [1]. Il attend avec une patience invincible le jour du Seigneur. Il montre avec une foi inexpugnable le trône où personne ne s'asseoira que le vicaire de Jésus-Christ. Il affirme avec une certitude inspirée que Dieu lui-même viendra au secours de la papauté. Il dit avec une humilité touchante : « Simon souffre, Simon est éprouvé, mais Pierre demeure, Pierre ne passe point. »

Oui, mes frères, Pierre demeure, mais Simon souffre, et voilà pourquoi, pendant que sa patience attend, son humilité implore. Il implore, non pour lui, mais pour les serviteurs qui l'entourent, pour les Églises sans nombre dont il connaît les besoins, pour les chrétientés naissantes qui vivent de ses largesses. C'est le père qui se fait mendiant dans l'intérêt de sa famille, afin que les monuments de la ville éternelle ne périssent point, que les pauvres soient assistés et les écoles entretenues, et que le missionnaire ne meure pas de faim en versant ses sueurs sur les plages lointaines. Le voilà descendu de son trône, le représentant et le vicaire de Jésus-Christ. Il tend la main parmi les nations, il étale aux yeux du monde toute l'étendue de sa misère. Non, ne lui dites point qu'il peut assurer par d'autres moyens l'honneur de sa maison et la propagation de la foi. Il méprise les moyens humains. Il sait que là ne se trouvent pas la faiblesse et la douceur

[1] *Ps.* CXXVIII, 1-2.

de Jésus-Christ. Ce n'est ni par l'autorité, ni par la science, ni par le talent, ni par le génie, ni par les richesses, que le monde a été régénéré. Voilà pourquoi le Pape s'estime heureux d'être aujourd'hui infirme, méprisé, pauvre et dépouillé de tout. Ce destin ne lui a-t-il pas été annoncé? Il est le disciple, il est le vicaire du Dieu de la crèche. Or, c'est l'aumône que ce Dieu demandait, lorsque, encore enfermé dans le sein de sa mère, il cherchait, d'hôtellerie en hôtellerie, un berceau pour paraître au monde. C'est l'aumône que ce Dieu demandait, quand, fuyant la Judée, il cherchait un asile contre la colère d'Hérode. C'est l'aumône que ce Dieu demandait, quand il était nourri dans le désert par les provisions de ses disciples, et dans les villes de la Palestine par les soins des saintes femmes. Sa croix, son suaire, son tombeau, furent comme sa crèche l'offrande de l'aumône. Ah! qui peut s'étonner de voir son vicaire mendier à son tour? Rougissez donc aujourd'hui de vos vieilles calomnies, ô vous qui avez tant de fois comparé ironiquement Jésus à son vicaire, et saint Pierre à ses successeurs. Vous hésitez à reconnaître le Pape sous la pourpre et le diadème. Eh bien! il s'humilie, il demande, il est réduit à l'aumône, et c'est pour lui que nous tendons la main à vos dédains et à vos impiétés. Est-il assez abaissé pour que votre foi le reconnaisse? Dites, est-ce bien l'homme des douleurs, et qu'attendez-vous pour vous écrier, avec le centurion de l'Évangile, oui, il est bien le véritable vicaire de Dieu : *Verè Filius Dei erat iste.*

Oh! puisqu'il fallait ce spectacle pour ranimer votre foi, je vous salue, ô nouvelle image de Jésus humilié sous la croix. Votre sceptre n'est presque plus qu'un roseau, mais c'est le sceptre des âmes, je le révère, je le bénis, je l'adore. Vous n'avez plus de votre pourpre séculaire qu'un lambeau dont on vous dispute la possession ; votre

couronne est toute d'épines, et l'on se prosterne devant votre royauté trahie et méconnue, avec le sourire de l'incrédulité. N'importe, votre majesté n'en est que plus haute, votre mission plus belle, votre caractère plus auguste. Les larmes embellissent votre face, les persécutions la font resplendir, les croix, les tribulations, les injures rendent votre ressemblance avec Jésus-Christ plus vive, plus éplorée et plus frappante que jamais.

Ce que mérite cette inaltérable patience, ce que demande cette prodigieuse humiliation, votre charité le donnera. Le Pape attend de vous une double aumône : une offrande et une prière. Voilà bien encore la simplicité apparente des œuvres de Dieu, voilà un de ses caractères évangéliques. Nos évêques viennent prélever l'impôt de la foi sur la richesse, sur l'aisance, sur la pauvreté et la mendicité même. Écoutez-les : ils demandent aux uns « un peu de ce superflu qu'ils réservent, sans savoir s'ils en jouiront, ou qu'ils prodiguent, sans même en jouir ; aux autres, un peu de leur nécessaire, que leur piété leur fera aisément regarder comme superflu, en leur persuadant de s'en dépouiller en faveur de la plus grande infortune qui fut jamais. » Ils s'adressent aux justes, aux pécheurs, aux indifférents, aux impies. Les justes savent assez les grâces attachées à l'aumône ; les pécheurs n'ignorent pas qu'elle couvrira la multitude de leurs fautes ; les indifférents, rendus sensibles à la misère du Saint-Père, le deviendront bientôt aux misères spirituelles de leur âme ; les impies eux-mêmes déposeront devant celui qui souffre, celui qui a faim, ces préjugés honteux et cette haine invétérée dont leur esprit et leur cœur sont remplis, et tandis qu'ils se laissent toucher par le spectacle de l'indigence ordinaire étalé sous leurs yeux, non, ils ne seront pas sans entrailles pour la royale et divine misère qui les implore aujourd'hui. Dans une famille,

quand le chef est malade ou quand il est malheureux, n'y a-t-il pas entre tous les enfants un concert admirable de soins, de sollicitudes, de sentiments et de secours ? Qui distinguerait alors l'enfant privilégié de l'enfant ingrat, le juste du prodigue, celui qui a oublié ses devoirs de celui qui les a toujours fidèlement pratiqués ? C'est le moment où les fautes se réparent, où les torts s'oublient, où le père serre tous ses enfants contre son cœur et baigne de ses larmes toutes les mains qui s'élèvent vers lui. Il en est de même de notre père commun. Dans sa détresse, il reconnaît pour ses enfants tous ceux qui l'abordent et qui le soulagent ; il n'a pour tous les membres de sa famille que des bénédictions et des remerciements, et si son regard a une expression particulière de tendresse et de douceur, c'est pour l'obole du pauvre, du pécheur, de l'indifférent, de l'impie, de tous ceux qui ont le plus besoin de secours, de miséricorde et de pardon. Quelle est douce, la réconciliation opérée par l'aumône, entre le fils qui s'était éloigné de son père, et le père que ce fils assiste et soutient dans ses besoins ! Enfants de l'Église, qui que vous soyez, laissez parler maintenant les souvenirs de votre baptême et de votre éducation. Rappelez-vous les trésors d'indulgences que le chef de l'Église a ouverts tant de fois à votre piété. Songez que vous lui devez le doux nom de père, et que ce serait une honte, un malheur pour vous, si vous pensiez aux recherches de la vanité et aux raffinements du plaisir pour entretenir des membres délicats et corrompus sous un chef éploré et couronné d'épines [1].

Mais ce n'est pas seulement l'aumône, c'est la prière que nous vous demandons pour le représentant de Jésus-

[1] Voir les mandements de NN. SS. les évêques de Poitiers, d'Orléans, de Nîmes et de Saint-Brieuc, en faveur du denier de saint Pierre.

Christ. La prière, nous en convenons, c'est le langage de notre faiblesse, l'expression de notre misère et de nos besoins. Elle est dédaignée et méconnue par les sages, qui n'y voient pour l'homme qu'un inutile et humiliant aveu de son impuissance. Mais le Pape l'implore, et voilà pourquoi nous renouvelons ici ses vives et paternelles instances. C'est elle qui le soutient, qui le console, qui le fortifie ; c'est avec elle qu'il combat ; c'est par elle qu'il doit vaincre et triompher. Qu'il est attendrissant et sublime, le spectacle de ce vieillard aux mains désarmées et incessamment tournées vers le ciel ! Que de fléaux il a détournés ! Mais que de colères encore amassées dans les trésors de la vengeance divine ! que d'orages suspendus et grondant sur nos têtes ! Le vicaire de Jésus-Christ nous invite à soutenir ses mains fatiguées, comme autrefois les lévites soutenaient celles d'Aaron sur la montagne sainte. Le combat, vous le voyez, est plus engagé que jamais. On nous accuse de plier ; on raille l'Église sur sa défaite, on prédit la ruine de la papauté et la chute prochaine du dernier vicaire de Jésus-Christ. Les aveugles ! les ignorants ! ils ne savent donc pas qu'il y a dans les prières que la chrétienté fait avec son chef, une voix capable de dominer le bruit de toutes les tempêtes et de toutes les révolutions. Là où l'innocence et le repentir unissent leurs forces pour prier, il y a une éloquence qui perce les nues, qui pénètre le cœur du Très-Haut, qui le touche, qui l'entraîne et qui désarme ses mains. Nous connaissons cet ordre providentiel ; Dieu veut qu'on demande ses grâces, qu'on les sollicite avec instance. Nous vaincrons, Dieu l'a promis, nous vaincrons bientôt, si nous savons prier, presser, persévérer. C'est la prière qui demande, mais c'est la persévérance qui obtient.

Puissent ces paroles que je vous adresse en résumant les vœux et les espérances de nos premiers pasteurs, fé-

conder vos généreuses intentions. Ils aiment à vous le dire, ce n'est pas seulement un soulagement et un secours qu'ils sollicitent de votre charité, c'est une manifestation qu'ils demandent à votre foi, en faveur du droit méconnu, de la sainteté foulée aux pieds, de la justice abandonnée et tournée en dérision, contre la force qui opprime, contre l'impiété qui raille, contre la révolution qui triomphe partout, contre l'ingratitude qui prévaut partout, dans la famille, dans la patrie et dans l'Église. Ah ! j'en atteste vos mains, tant et tant de fois ouvertes pour assister le Saint-Père, vous entendrez encore ce nouvel appel, vous verserez d'abondantes aumônes aux mains de votre évêque, qui doit les porter bientôt lui-même aux pieds de notre père commun. Non, l'Église de Besançon ne sera pas la dernière à l'assister et à le soutenir. Il y a partout des enfants empressés qui nous donnent l'exemple et dont nous devons devancer les pas. A mesure que les ennemis de la papauté redoublent de fureur, ses enfants multiplient leurs témoignages de respect, d'obéissance, de soumission et d'amour. Cette main, qui demande pour prendre, et qui ne reçoit que pour donner, n'est repoussée ni sous le ciel glacé, ni sous le soleil brûlant, ni dans les solitudes encore vierges de l'Amérique, ni dans les villes si peuplées de l'ancien monde. L'Irlandais, qui meurt presque de faim, partage avec le Pape le pain de la misère ; le pauvre Chinois, racheté par nos aumônes, veut secourir le père commun dès qu'il a appris à le connaître ; l'Arabe du midi écoute avec attendrissement le récit de ses épreuves, et vend, pour l'assister, le lait de ses troupeaux ; le sauvage du nord baise en esprit ses pieds vénérés et se dépouille, pour les couvrir, des peaux grossières qui abritent sa cabane. L'enfant lui sacrifie les plaisirs de son âge ; l'humble servante, une part de ses gages ; l'ouvrier, son épargne ; il y a, chez les humbles,

les petits, les pauvres, pour faire l'aumône au Pape, des trésors et des secrets qui font rougir l'opulence et l'égoïsme, tant il est vrai que l'on sent, dans cet appel suprême, la force, la grandeur, la majesté du Dieu vivant ! C'est l'Église qui se révèle dans toute la hauteur de son génie ; c'est sa puissance qui s'exerce dans toute l'étendue de son action ; c'est sa maternité qui déborde dans toute l'expansion de son amour. Elle trouve des enfants où les césars n'ont plus de sujets ; elle lève des impôts dans tous les lieux où la terre n'est plus qu'un stérile glacier ; tous les états, toutes les conditions, tous les âges, tous les lieux, se font ses tributaires. O paternité spirituelle ! voilà des merveilles qui n'appartiennent qu'à toi. C'est par là que tu nous fais sentir la véritable Église, la vraie religion, le vrai Christ, le vrai Dieu. Nous possédons le vrai père. A lui notre respect filial, à lui notre obéissance, à lui nos aumônes et nos prières. A nous ses bénédictions, à lui et à nous la croix en ce monde et dans l'autre le ciel.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE[1].

RESTAURATION

DES DROITS ET DES DEVOIRS DE LA PATERNITÉ

PAR JÉSUS-CHRIST.

Les devoirs sacrés qui unissent le père aux enfants et les enfants au père datent de l'origine du monde, et appartiennent, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, à l'histoire de l'humanité tout entière.

Parents, princes et pontifes, tous ceux à qui appartient le titre de père par délégation de Dieu, ont été, de tout temps, obligés à élever l'enfant, le citoyen, le fidèle, à les reprendre et à leur donner le bon exemple.

Enfants, citoyens, fidèles, tous ceux qui ont ici-bas la qualité d'inférieurs et de fils, ont été de tout temps, obligés envers les parents, les princes et les pontifes, à professer le respect filial, à pratiquer l'obéissance et à assister les auteurs de leur vie temporelle et spirituelle.

Mais ces deux grandes lois ont été méconnues et défigurées dans la société ancienne, malgré la nature, la raison, l'expérience, l'intérêt bien entendu. La famille, la

[1] Cette conférence a été prêchée le jour de Pâques.

patrie, l'Église ne sont sorties des ombres ou des ruines que le jour où Jésus-Christ lui-même est sorti du tombeau, et la date de sa résurrection est, pour le père comme pour le fils, pour le prince comme pour le peuple, pour le fidèle comme pour le prêtre, la date de la résurrection et de la vie. C'est le tableau rapide de ces trois résurrections, dans la famille, dans la patrie et dans l'Église, que je viens vous présenter aujourd'hui. Vous verrez l'Homme-Dieu ressuscité restaurant et complétant tout, dans le monde naturel comme dans le monde surnaturel, rétablissant la famille, agrandissant la patrie, étendant l'Église d'un pôle à l'autre, et faisant comprendre, dans toute sa vérité et dans toute son étendue, ce grand précepte, qui a fait cette année le sujet de nos conférences : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.*

O Vierge sainte ! réjouissez-vous, car votre Fils vous a donné, du haut de sa croix, trois sortes de familles à protéger et à bénir : les foyers domestiques, les nations et l'Église. Enfants et parents, princes et sujets, prêtres et fidèles, tous nous ressuscitons avec Jésus-Christ pour vous vénérer, vous aimer et vous suivre à jamais, comme la meilleure des mères : *Regina cœli, etc.*

I. Rien de plus touchant que le spectacle du foyer domestique, avec les vraies joies qu'il donne et les bonnes mœurs qu'il fait fleurir. Le parfum qu'il exhale embaume les premières pages de la Bible. On le respire sous les ombrages de l'Éden et sous les tentes des patriarches ; David a senti ce souffle passer sur sa harpe, et il en a animé ses psaumes les plus pathétiques : « Bienheureux, s'écrie-t-il, tous ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies ! Parce que tu mangeras du travail de tes mains, tu es heureux, et le bonheur reposera

sur toi. Dans le secret de ta demeure, ton épouse est semblable à une vigne abondante : *Uxor tua sicut vitis abundans, in lateribus domûs tuæ ;* et tes fils se pressent à l'entour de ta table, comme les rejetons de l'olivier: *Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ.* Ainsi sera béni l'homme qui craint le Seigneur. Qu'il voie les biens de Jérusalem tous les jours de sa vie ! qu'il voie les enfants de ses enfants, et que la paix demeure sur sa maison et sur son peuple : *Pacem super Israël*[1]. » Isaïe, saisi du même sentiment, s'écrie qu'il a vu le foyer et qu'il en a été réchauffé : *Vah ! calefactus sum, vidi focum*[2]. Après le foyer de la Bible, celui d'Homère a encore quelque chose d'agréable et de saint. On y écoute les anciens, on y accueille l'étranger, les serviteurs y vieillissent, non sans gloire, au service du maître qui les rapproche de sa personne ; Arétée y commande en maîtresse et en reine, la douce et gracieuse Nausicaa y obéit en fille empressée, Pénélope y attend Ulysse en épouse fidèle ; et quand le poète me montre Andromaque faisant ses adieux à Hector, et Astyanax, qu'elle tient dans ses bras, effrayé des armes du héros et rassuré par son sourire, on voit, on sent le père tendre, l'épouse honorée, l'enfant cher à leur amour. Ailleurs, je saluerai l'humble toit d'Évandre et les derniers vestiges des mœurs patriarcales. Plus tard, j'irai féliciter Cornélie de la mâle éducation qu'elle donne à ses fils, reconnaissant la vraie mère dans la femme qui ne veut d'autres bijoux que la gloire de ses enfants.

Mais que reste-t-il de ces vieilles mœurs et de ces foyers primitifs dans le déclin de la civilisation juive et païenne ? Qu'est devenu le père ? Ce n'est plus, à Sparte, comme à Rome, le roi de la famille : c'en est l'ennemi

[1] *Ps.* CXXVII, 3-6. [2] *Is.* XLIV, 16.

et le tyran, puisque les lois lui mettent le glaive à la main pour tuer l'enfant contrefait, et que Sénèque approuve, au nom de la raison, le massacre régulier et légal de ces innocents. La mère? Ce n'est plus Rachel inconsolable de la perte de ses enfants ; Rachel prend le poignard pendant le siége de Jérusalem, et elle perce, elle tue elle-même les fruits de ses entrailles. L'épouse! Ce n'est plus la chaste Suzanne ni même la chaste Lucrèce ; les femmes pécheresses se sont multipliées dans la ville sainte, et Rome en est presque réduite à louer le divorce des Livie, dans un siècle où les débauches des Messaline déshonorent jusqu'à la stupidité de Claude, et où l'ambition d'Agrippine prépare la cruauté de Néron. L'enfant? Ce n'est plus le fils respectueux qui baise les cheveux blancs de son père et qui écoute comme des oracles les paroles tombées de sa bouche; c'est le fils ingrat qui aide ou qui force le père, devenu vieux, à se débarrasser de la vie. Le serviteur? Ce n'est plus le fidèle Eumée ou le noble Éliézer, compagnon du père, ami et conseiller du fils, cher à toutes les générations, et dont le dévouement éprouvé est pour toute la famille un véritable trésor; c'est l'esclave qu'on achète et qu'on vend comme un vil bétail, l'esclave que l'on fouette, que l'on emprisonne, que l'on met en croix, parce qu'il a cassé une amphore ou qu'il s'est refusé au service honteux des plaisirs du maître.

L'infanticide, le divorce, la polygamie, l'esclavage, voilà les plaies et les hontes de la famille païenne. Ces hontes étaient déifiées par le culte domestique. Ah! quand on ne voit que de loin ces pénates que les anciens plaçaient au sein de leurs demeures, on est saisi d'un sentiment religieux. Quand on suit, dans les pages si émouvantes de l'Énéide, ce héros battu par tant de tempêtes, qui emporte avec une fidélité si touchante, à travers

mille périls et mille morts, ses dieux vaincus et ses lares dispersés,

> Errantesque deos, agitataque numina Trojæ,

on est tenté de se prosterner devant des idoles si chères au malheur d'Énée, et on cherche avec une vive inquiétude cette Italie où il a promis de leur bâtir des temples nouveaux et de les honorer par de nouveaux sacrifices. Mais voyez de plus près ; non, ce n'est pas là le vrai foyer, ce ne sont pas là des divinités tutélaires. Pendant que Mercure protége le vol, que Saturne dévore ses propres enfants, que Jupiter devient le héros de tous les adultères fameux, les petits dieux du foyer sourient à toutes les voluptés de la table et regardent avec indulgence les péchés de la chair. Je me détourne donc avec horreur de tant de folie et d'aveuglement, j'oublie Virgile et je ne trouve plus sur mes lèvres que les vers de Corneille, pour plaindre ces familles païennes et flétrir leur culte :

> Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
> Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.

Elles devaient donc tomber en poudre, ces idoles qui avaient usurpé les hommages du monde ; ils devaient s'éteindre ces foyers domestiques où la religion était peut-être pire que l'incrédulité ; à la place de la famille telle que le paganisme l'a défigurée et enlaidie, voici la famille telle que l'Homme-Dieu la comprend, la restaure et la développe. Elle se reforme sur le modèle de l'humble maison de Nazareth, avec les divins préceptes et les divins exemples de l'Évangile. L'infanticide deviendra aussi odieux qu'il semblait excusable, à l'école de celui qui a *promis le royaume des cieux aux enfants et à*

ceux qui leur ressemblent[1]. Le divorce disparaîtra des lois, au souffle de cette autre parole : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni*[2]. L'esclavage sera remplacé par le service, et le service sera réputé un honneur, car l'auteur de l'Évangile déclare qu'il ne vient pas *pour être servi, mais pour servir*[3]. L'époux a un modèle dans la sainte famille ; c'est Joseph, c'est-à-dire la fidélité, le travail, l'honneur conjugal ; l'épouse remonte sur le trône qu'elle avait perdu, c'est Marie qui le lui conquiert par ses vertus et qui le lui assure par ses exemples ; l'enfant ne peut refuser ni le respect, ni l'obéissance, ni l'assistance filiale, c'est Jésus qui les lui impose par sa vie obscure et cachée, dont l'obéissance fut toute l'histoire : *Et erat subditus illis*[4]. Quand le petit-fils d'Abraham eut dormi sur la pierre du désert et qu'il eut vu en songe une échelle appuyée d'un bout sur le sol et de l'autre touchant au ciel, avec des anges qui montaient et descendaient le long de cette échelle mystérieuse, il regarda cette pierre sacrée, la souleva de ses mains pieuses et, versant sur elle l'huile de la consécration, il lui dit : *Tu t'appelleras Bethel, c'est-à-dire la maison du Seigneur*[5]. Cette pierre de Bethel existe encore ; mais ce n'est pas Jacob, c'est Jésus-Christ qui l'a posée, c'est la pierre d'un nouveau foyer. Ce n'est pas seulement durant les songes d'une nuit qu'elle reçoit la visite des anges ; cette visite n'a pas cessé depuis dix-huit siècles : là les esprits célestes entourent le père de dignité et d'honneur, soutiennent le trône de l'épouse, forment autour du berceau de l'enfant une garde de circonspection, et ennoblissent le ministère du serviteur, en lui rappelant qu'ils ont servi eux-mêmes l'Homme-Dieu dans le désert. Et

[1] *Matth.*, XIX, 14.
[2] *Id.*, ibid., 6.
[3] *Matth.*, XX, 28.
[4] *Luc.*, II, 51.
[5] *Gen.*, XXXI, 13.

quand, appuyant leur tête et leur cœur sur cette pierre sacrée posée par l'Homme-Dieu, le père, la mère, les enfants, les serviteurs élèvent les yeux vers le ciel, ils entendent le Seigneur leur dire avec bien plus de force encore qu'à Jacob, le héros de la vision de Bethel : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac ton père ; cette terre où tu dors, je la donnerai à toi et à tes descendants ; la race qui sortira de toi sera plus nombreuse que les sables du désert, plus splendide que les astres du ciel*[1]. Tous les membres de la famille réhabilitée, unissant leurs prières et leur voix dans les mêmes hommages, adorent le même Dieu, en qui le père trouve un modèle d'autorité et le fils un modèle d'obéissance, se prosternent devant la même croix qui résume tous les devoirs et qui affirme tous les droits, partagent le même pain dans les sacrifices, conçoivent à la mort les mêmes espérances et s'endorment du même sommeil sous le regard protecteur de ce Christ, unique et éternel objet de leur culte et de leur amour, qui, en se faisant connaître et en se faisant aimer, leur a appris à se connaître et à s'aimer les uns les autres.

Que peut-on souhaiter de meilleur à la famille chrétienne, sinon qu'elle demeure fidèle à ce foyer restauré et gardé par le Christ ? C'est d'abord aux campagnes que je m'adresse en formant ce vœu devant les autels. Le laboureur prend racine, comme l'arbre, dans le sol qui l'a vu naître, et fait, comme lui, alliance avec la terre ; il s'y plante, il s'y développe, il s'y perpétue ; il passe, dans la vie des champs, une sorte de contrat avec les animaux qui le servent et qui sont une partie de sa maison ; il y connaît la généalogie et le croisement de toutes les races et de toutes les espèces, jusque dans le règne végétal ; il y jouit du ciel pur, du bon air, de la vraie li-

[1] *Gen.*, XXVIII, 19.

berté. Vous le savez bien, vous qui habitez les villes, et chez qui chaque printemps réveille ce besoin impérieux d'un autre séjour et d'un autre soleil. Que de fois ne sentez-vous pas monter à vos lèvres ce souhait du poëte, fatigué du bruit de Rome et des faveurs de Mécène : « O campagne, quant te reverrai-je ? Quand me sera-t-il donné, tantôt en lisant les livres des anciens, tantôt en m'abandonnant à la paresse et au sommeil des plus doux loisirs, de boire l'oubli de mes inquiétudes et de mes peines ! » Mais cette santé, cette joie, le paysan chrétien les trouve dans la vie des champs et dans la vie de famille. Son repos, c'est le dimanche ; son livre, toujours ouvert sous ses yeux, c'est la nature qui lui parle de Dieu et de ses bienfaits, c'est la Bible ou la Vie des saints qui lui parle de Dieu et de ses grands serviteurs. L'impiété ne vient presque jamais s'asseoir à l'humble foyer de l'habitant du village ; le paysan est naturellement religieux, il est chrétien par tradition et par habitude ; il est moral, parce que, dans sa vie solitaire et cachée, qui n'a d'autre témoin que Dieu et sa famille, il ne rencontre point sur son chemin les excitations perverses qui poussent au mal, ni les tentations séduisantes auxquelles la faiblesse humaine succombe si souvent. Et il aime son foyer, parce qu'il aime son père, sa mère, ses frères et ses sœurs et les vieux serviteurs qui le peuplent, parce qu'il aime son Dieu, dont il voit souvent l'image, grossière peut-être, mais antique et vénérée, suspendue dans le lieu le plus honorable de la maison et entourée de buis bénit, de l'eau sainte, du cierge de la Chandeleur et de tous les souvenirs de la vie chrétienne. Peut-être il faudra qu'un fils s'éloigne un jour de ces lieux sacrés, pour devenir soldat ou marin. Ah ! laissez-le partir sans crainte ; il emporte dans son âme l'image du foyer, et cette image le préservera de toute atteinte. Il entendra

longtemps encore tinter à son oreille la cloche de son village, et ce son, qu'il retrouvera partout, lui rappellera les joies chrétiennes du foyer domestique. Voyez, comme il s'arrête, pensif et recueilli, dans quelque ville lointaine, au seuil d'une église parée pour une première communion ou pour une cérémonie pascale. Il a cru démêler, parmi les accents de la cloche étrangère qui appelle les fidèles au temple, la voix de la patrie absente. Il suit la foule, il entre, il se trouble, il pleure, il revoit dans la cérémonie qui s'offre à ses yeux, son village, son église paroissiale, son pasteur, son foyer, ses parents ; il s'incline avec piété, il se relève les pleurs dans les yeux, et le lendemain, de cette plume trempée dans ses larmes, il écrit à sa mère : Soyez sans inquiétude, je me suis souvenu de ma première communion, j'ai fait mes pâques. Et sa mère montre la lettre avec orgueil et répète avec joie : Mon fils n'oublie pas sa famille, mon fils est toujours chrétien.

Ce bonheur que nous envions aux campagnes, pourquoi ne le souhaiterions-nous pas aux villes ? Là, il est vrai, le foyer est errant, c'est une tente plutôt qu'une maison, on la renverse sous prétexte de l'embellir, et dans nos cités tumultueuses et mouvantes, la vieille demeure des ancêtres est presque introuvable. Mais si le père y est toujours reconnu comme prêtre et roi, si la mère y est entourée d'honneur et d'affection, si les serviteurs y prennent racine, si parmi les portraits des aïeux et les meubles de famille, on retrouve sans peine l'image du Christ, soyez-en sûr, là habite encore l'autorité, là respire et vit l'obéissance, là Dieu commande et l'homme obéit. Vous avez voyagé, mais le Christ voyageait avec vous, et il était votre guide. Vous avez été éprouvé par les fortunes les plus diverses, mais la prospérité vous a trouvé sans jactance et l'adversité sans désespoir, parce

que vous vous êtes consolés aux pieds de Jésus-Christ. Il est demeuré auprès de vous, ce Dieu fait homme, dans l'épreuve et dans la douleur. A la mort d'une fille bien-aimée, d'un fils en qui vous mettiez toutes vos complaisances, d'une épouse qui était l'autre moitié de votre âme, vous avez prié, gémi, versé des pleurs ; mais l'Homme-Dieu, compagnon de toutes vos disgrâces, est venu vous tendre la main, et, vous laissant entrevoir l'avenir, il vous a montré ce ciel où l'on se reconnaît et où la famille sera restaurée, complétée, transfigurée dans la lumière qui ne s'éteint point et dans l'amour qui ne passe jamais.

Je vous le demande maintenant avec sévérité, mais sans amertume, si on s'aimait, si on s'aidait, si on se regrettait ainsi en Jésus-Christ, la famille restaurée et ressuscitée depuis dix-huit siècles courrait-elle aujourd'hui tant de dangers, offrirait-elle, hélas ! si souvent un monceau de ruines. Regardez, elle est à peine formée qu'on la disperse et qu'on la détruit. Ici c'est l'excès du travail et peut-être de la misère ; là, ce sont les sollicitudes des professions honorables de la vie et les soucis de la fortune ; plus haut c'est l'entraînement du monde et la tyrannie du plaisir. Partout, c'est le vide. Mais cette solitude affreuse, d'où vient-elle ? Qu'est-ce qui manque à toutes ces familles ? C'est le Christ, avec l'esprit qu'il répand, le sentiment qu'il donne du devoir, et le dévouement qu'il anime et qu'il soutient.

Voici l'humble mansarde de l'ouvrier. Le père la quitte le matin et n'y rentre que le soir ; la mère, ouvrière elle-même, va se courber sur quelque métier ; l'enfant appartient déjà à la salle d'asile ou à la crèche. Tous sont en classe ou à l'atelier, et le foyer est désert. A Dieu ne plaise que je blâme ces institutions toutes modernes qui ôtent aux familles le soin et la responsabilité de leurs enfants dès l'âge le plus tendre. Cepen-

dant, il faut bien le dire, ce sont de cruelles nécessités que le siècle impose, de tristes pis-aller nés de l'oubli de tous les devoirs. S'il y avait, même dans les plus étroites demeures, une place pour l'Homme-Dieu, si dans les heures de la journée, il y avait quelques minutes pour la prière commune, ce foyer aurait des charmes, le père y rentrerait plus tôt, la mère ne se presserait pas tant de l'abandonner, l'enfant s'y élèverait sous la garde des anges, comme il s'y élevait autrefois quand on invoquait les anges et les patrons. Mon Dieu ! comment faisaient nos pères pour élever douze enfants autour d'eux? et vous qui n'en avez que deux ou trois, quelquefois un seul, vous n'osez l'entreprendre! Comment faisaient nos pères? Ils croyaient en Dieu, ils se confiaient à sa providence, ils l'invoquaient tous les jours, ils avaient mérité les grâces de leur état, parce qu'ils en accomplissaient rigoureusement les devoirs selon le vœu de la nature et les lois de la religion. Ils étaient pères autant de fois qu'il avait plu à Dieu de leur imposer cette charge, et voilà pourquoi ils l'acceptaient sans pâlir et la portaient sans trembler.

Montez plus haut ; là vous trouverez une famille absorbée par les calculs du commerce et de l'industrie, mais dans laquelle, faute de sentiments religieux, l'éducation des enfants ne tient point la première place. On l'abandonne au hasard, on la remet tout au plus à des mains étrangères en qui l'on a une légitime confiance ; mais là, encore, le foyer est désert. Le foyer, ce n'est pas le négoce, le cours de la Bourse, la clientèle, des relations honorables, non, c'est l'intimité domestique, ce sont des conversations chrétiennes, c'est la lecture pieuse, c'est encore, c'est toujours la prière commune. Mais quoi ! la lecture se fait dans la mauvaise revue ou le mauvais journal, la conversation roule sur les profis et pertes, et,

pour toute prière commune, on ira voir le dimanche en famille, l'opéra en vogue qui fait couler des larmes sur des infortunes imaginaires, ou le vaudeville railleur qui tourne en ridicule et le foyer et les parents. Plaignez-vous ensuite que votre fille lise toute seule ces pages plus hardies que vous n'avez pas voulu lire devant elle, ou que votre fils aille tout seul au théâtre où d'abord vous l'avez conduit. Ils détestent la famille, ils cherchent le monde, ils vous fuient, ils n'ont rien à vous dire, parce qu'ils ne vous aiment pas, parce que vous les aimez déjà moins, parce que vous ne leur avez pas appris à penser, à sentir, et surtout à parler en commun. Encore un foyer éteint, parce que ce foyer est sans Dieu, sans autel et sans sacrifice !

Hantez maintenant, dans une classe encore plus élevée, le salon brillant, où les hommes occupés viennent s'ennuyer une demi-heure, de loin en loin, dans une visite de cérémonie, et où les grandes dames se réunissent, en grande toilette, pour parler gravement.... de chiffons. Est-ce là le foyer de la famille chrétienne ? Mais ne voyez-vous pas que cette maison se remplit de femmes qui ne veulent ni surveiller leurs domestiques, ni se mettre en peine de leurs enfants, ni donner leur temps, leurs soins et leur vie aux occupations du dedans ! Elles sont oisives, elles croient avoir le temps et le droit de l'être, elles dédaignent, comme des détails vulgaires, ce qui devrait remplir toute leur journée. Aussi il n'y a pas d'intérieur dans leur maison ; on s'y occupe de tout, excepté de ces choses intimes qui devraient y occuper tout le monde ; on y sait tout, excepté ce qui se passe chez soi ; tout le monde y commande, et surtout les enfants ; personne n'y obéit, excepté le père et la mère ; les domestiques y sont des fléaux, et non pas de vrais habitants de la maison et de vrais membres de la famille. Et ces femmes se

disent épouses fidèles et mères chrétiennes ! Ah ! commencez par quitter votre salon et par rentrer dans votre foyer. Soyez, non pas de grandes dames, mais des ménagères. Mettez votre gloire à élever vos enfants, à former vos serviteurs et vos servantes, à retenir auprès de vous votre mari et à lui faire aimer son intérieur. Soyez chrétiennes, et vous règnerez, non pas avec le sceptre si passager de la beauté et de la mode, mais avec l'autorité immortelle de la grâce décente et de la douce vertu. Vous inspirerez les sentiments généreux, vous referez les bonnes mœurs, vous gouvernerez par votre influence, vous aurez un empire qui se prolongera de génération en génération ; on le reconnaîtra, on le bénira ; il n'y aura au-dessus de vous que le Christ dont vous porterez l'image bien plus dans vos vertus que sur votre personne, et ce foyer, restauré en Jésus-Christ, sera l'honneur des classes élevées et l'exemple immortel de la cité tout entière.

II. La paternité, rétablie par l'Homme-Dieu, n'est pas seulement un bienfait domestique, c'est encore un bienfait patriotique et social, et le quatrième précepte a repris son empire sur les peuples aussi bien que sur les familles, à dater du jour où l'Homme-Dieu a donné aux princes comme aux sujets le précepte et l'exemple de leurs devoirs mutuels. Comparez les nations qui ont vécu avant lui à celles qui se sont formées sous l'influence du Décalogue remis en honneur et imposé à tout l'univers. Il y a dans leur sort la différence qui sépare la lumière des ténèbres et la barbarie de la civilisation. Dans la nation comme dans la famille, ce changement n'est pas l'effet naturel d'un progrès continu, car jamais les Juifs, jamais les Grecs ni les Romains n'avaient moins senti ce grand devoir qu'à l'époque même où l'Homme-

Dieu en restaura le sens et la pratique. Il fallait faire renoncer les princes à des traditions de tyrannie, les peuples à des habitudes de bassesse ou de révolte, tous les hommes aux plus fausses idées qu'on puisse se faire et de la souveraineté et de l'obéissance. Il fallait ramener le monde tout entier à ces antiques et nobles sentiments de la paternité primitive, telle que les rois d'Homère en gardaient le souvenir confus, telle que les patriarches de la Bible en avaient compris et pratiqué les devoirs. Il fallait mettre dans chaque patrie autre chose qu'un sentiment purement national, élever l'esprit du citoyen, agrandir son cœur, rapprocher le prince du sujet, les sujets entre eux, et, tout en maintenant les frontières entre les différents peuples qui composent la société, leur imposer dans la guerre une commune réserve, dans la paix des relations utiles et agréables, dans tous les temps une estime réciproque et de mutuels égards.

Qu'étaient les princes qui ne connaissaient pas Jésus-Christ, et qui cependant vécurent de son temps? Tibère? un prodige de tyrannie et de cruauté. Caligula? un monstre d'impiété et d'orgueil. Néron et Domitien? des fous et des furieux. Aimez-vous mieux interroger la vie des souverains les plus renommés par leur sagesse et leurs vertus? Citerons-nous Auguste? Mais il lui faut changer de nom pour faire oublier ses anciennes proscriptions, toute la grandeur de son règne est souillée d'avance d'une tache de sang, et quand il meurt, après quarante-quatre ans de bonheur, savez-vous ce qu'il dit : « La pièce est finie; si j'ai bien joué mon rôle, applaudissez. » Comédien couronné, pour qui la clémence n'avait été qu'un rôle après la cruauté, et qui, après avoir fondé son empire dans le sang, avait jugé utile, nécessaire, de l'affermir par les bienfaits. Vanterez-vous Titus, Trajan, Adrien? Mais les uns se sont avilis par

d'impures amours, les autres se sont souillés et flétris par d'horribles persécutions. Cherchez les plus doux, ils ont versé le sang de leurs meilleurs sujets; les plus pieux, ils ont outragé la nature et fait reculer d'horreur les images des dieux qu'ils adoraient. Voilà ceux que l'antiquité appelait les princes et les pères de la patrie, ceux dont elle multipliait les images sur la terre, et dont elle plaçait le nom dans le ciel. Néron, l'infâme Néron, eut plus de statues que l'empire ne comptait de villes et de bourgades, tant l'idée de la paternité royale était défigurée, tant on savait peu ce qu'était un prince et à quoi s'obligeait un père! Mais quand le Père commun fut descendu parmi les hommes et que la royauté, mise à l'école de Jésus-Christ, eut compris que le sceptre oblige et qu'il ne dispense pas, le prince, loin d'être un monstre, redevint un homme et finit par prendre les véritables sentiments du père. L'humanité remonta de plus de vingt siècles ce fleuve de sang et ces abîmes de cruauté qui avaient signalé partout le passage des conquérants, depuis Octave et Jules César, dont les proscriptions font horreur, jusqu'aux Sésostris et aux Nemrod, ces premiers chasseurs d'hommes, ces premiers brigands des nations. Elle retrouva dans les chefs des empires devenus chrétiens, les pensées paternelles que les patriarches des premiers âges avaient pour leur famille, dont ils étaient les rois, et l'on s'accoutuma à voir en eux, non plus des tyrans, mais les représentants de la bonté divine et les lieutenants de sa justice. O princes, combien votre autorité se relève et s'agrandit! Ce sera votre félicité de regarder votre royaume comme un patrimoine et vos sujets comme des enfants. Vous serez, bien plus qu'au temps d'Homère, les pasteurs des peuples; car, au lieu de cette antique simplicité et de cette paternité primitive, mais grossière,

qui caractérisait les rois des âges héroïques, il y aura dans votre cœur un sentiment, sur votre front une lumière que l'on ne connaissait pas dans la loi de nature, et que Jésus-Christ nous a apportés avec la loi de grâce. Cette croix qui surmonte votre couronne est à la fois une leçon, une consolation et un exemple. Leçon de dévouement, d'abnégation et de sacrifices ; consolation toujours supérieure à toutes vos épreuves et à toutes vos disgrâces; exemple toujours vivant qui vous prêche, vous anime, vous relève, vous mène aux grandes batailles, vous soutient dans les grandes réformes, et vous fait trouver le bonheur, la gloire, l'immortalité, non pas à être servis, mais à servir : semblables au Christ, qui a dit de lui-même, pour le faire dire à tous les princes : Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir : *Non venit ministrari, sed ministrare.*

Qu'étaient les peuples qui ne connaissaient pas Jésus-Christ? De vils troupeaux qui fournissaient des esclaves et des gladiateurs, ou des multitudes plus avilies et plus dégradées encore, qui ne demandaient à leurs maîtres que du pain et des spectacles. Du pain, pour rassasier leur faim ; des spectacles, pour apaiser cette soif de sang humain dont l'humanité était dévorée. Et quelle était la pâture que les empereurs romains, devenus les derniers des souverains, jetaient à leur peuple, devenu le dernier des peuples? De quoi ces étranges et cruels pasteurs étaient-ils forcés de nourrir ces troupeaux plus étranges et plus cruels encore? Pasteurs et troupeaux! quelle figure prise à rebours! quel renversement du sens commun et de la loi naturelle! O Dieu! ce qu'il fallait à ces enfants, ce que les princes, leurs pères, étaient tenus de leur donner pour aliment de leur patriotisme, c'était le sang des victimes humaines à boire d'un avide regard. C'était le supplice des vierges, des soldats braves dans le combat,

des vieillards éprouvés par de longs services, des évêques, l'honneur de leur Église et de la littérature de leur temps. C'était saint Ignace d'Antioche jeté, sous le magnanime Trajan, aux bêtes de l'amphithéâtre de Rome, malgré son âge et ses bienfaits, malgré la vénération qu'inspirait sa vertu, malgré le cortége que les Églises naissantes formaient sur son passage quand il allait d'Antioche à Rome pour subir son supplice. O Rome! voilà ce que tu faisais du peuple, voilà comment tu traitais tes meilleurs citoyens! Non, je ne te reconnais plus pour la vraie mère et la vraie patrie. Non, quand le christianisme a paru dans le monde, il n'y avait plus de mère, plus de patrie réelle et véritable, plus d'entrailles pour les grandes douleurs, plus de récompenses pour les grands services, plus d'honneur ni de place pour le dévouement, plus de sécurité, même pour la vie la plus pure et la plus honorable. Mais que Jésus-Christ soit connu, honoré et béni, vous aurez d'autres Athènes, d'autres Sparte, d'autres Rome, pour lesquelles il sera beau de mourir, parce qu'en mourant on les sauvera, et qu'elles diront, en relevant la bannière des héros qui les auront servies : « Il est juste, qu'ayant été à la peine, elle soit aussi à l'honneur. »

Ce n'est pas seulement la vie que Jésus-Christ a rendue aux peuples, mais la justice et la liberté. La justice n'était plus qu'un privilége, car les lois, faites seulement dans l'intérêt du petit nombre, se changeaient pour le peuple en instrument d'oppression ; eh bien! à force de s'imprégner de christianisme, elles se sont adoucies et désarmées, elles ont cherché l'intérêt commun, elles ont appelé devant elles tous les hommes indistinctement pour les juger, elles ont fini par proclamer cette égalité devant la loi qui nous est si chère, et qui n'est pas, quoiqu'on en ait dit, une conquête de 89, mais une conquête du chris-

tianisme. Elle est née au Calvaire, elle est sortie de ce flanc divin qui a épanché sur la terre une sueur de sang et qui l'a fécondée jusqu'à la fin des siècles, et quoi que vous puissiez conquérir encore de justice et d'honneur, peuples chrétiens, c'est à la croix que vous le devrez. Voilà le seul niveau qui puisse abaisser les plus hautes têtes et élever les plus humbles. Gardez-le, car partout où la croix s'efface, il ne reste plus de niveau que celui de la révolution qui abaisse tout le monde, plus de justice que celle du comité de salut public, plus de lois que la guillotine triomphante, et plus de patrie qu'une mer immense de carnage et de sang. J'ai parlé de liberté aussi bien que de justice; mais ces libertés modernes dont le monde est si fier, que sont-elles autre chose pour la patrie que des conquêtes chrétiennes ? Si on en use sagement, n'est-ce pas parce qu'on respecte le Décalogue? Si on en abuse, n'est-ce pas parce qu'on oublie cette loi sainte ? Oui, je souhaite plus que personne des peuples instruits, éclairés et civilisés, qui jouissent de toutes les libertés civiles et politiques, dans la commune, dans la province, dans l'État, présents dangereux pour le peuple qui a secoué le joug de la foi, mais véritables droits d'un peuple qui a le Christ pour maître et le Décalogue pour loi morale. Oui, un tel peuple est digne d'être respecté, capable d'être instruit, facile à diriger, heureux de posséder la liberté dans l'ordre. La liberté ne perd que les nations qui ont perdu le sens et l'esprit du christianisme ; elle honore, elle élève, elle sauve celles qui vivent avec le Christ.

Pourquoi faut-il que j'aille demander des exemples au schisme et à l'hérésie, et que j'oppose à notre froideur et à notre indifférence la foi incomplète, mais profonde encore, de ces nations qui sentent ce qu'elles doivent au Christ dans l'ordre social, et qui célèbrent par des fêtes

populaires et solennelles la résurrection de la patrie? Instruisons-nous, chrétiens, à ces écoles qui nous font rougir, en apprenant tout ce qui reste encore de sève et de vie au cœur de ces peuples séparés de la véritable Église, mais si dignes d'y revenir. Ces Hellènes, que la France a délivrés de la domination turque, sentent que s'ils sont encore une nation, c'est au christianisme qu'ils le doivent, et leur foi éclate aujourd'hui même par la plus nationale et la plus fraternelle des démonstrations. Ils disent la messe de Pâques, comme celle de Noël, à minuit, c'est-à-dire à l'heure même où eut lieu la résurrection du Sauveur. Le roi, quoique protestant, les officiers de sa maison, les représentants de toutes les nations du monde, les grands, le peuple, tout le pays, chacun un cierge à la main, attend à la porte de la cathédrale d'Athènes le premier coup de minuit. Minuit sonne, la cathédrale s'ouvre, le métropolitain sort en habits sacerdotaux, s'avance vers le roi et lui dit en l'embrassant : Le Christ est ressuscité. Et le roi lui répond : Oui, il est véritablement ressuscité : Χριστὸς ἀνέστη. A ce moment, le canon tonne, la place de l'Acropole s'illumine, tous les cierges s'allument, et chacun se retournant vers le voisin que le hasard lui a donné, l'embrasse en lui disant avec le sentiment de la foi : Χριστὸς ἀνέστη : le Christ est ressuscité. A l'Évangile et au *Credo*, le même texte amène au milieu de ce peuple la même cérémonie, et quand, après la consécration, le prêtre apparaît à la porte du sanctuaire, tenant en main ces espèces sacrées du pain et du vin qui cachent sous une frêle image le Christ ressuscité, tous les fronts s'inclinent, puis le baiser de paix recommence, et les fidèles viennent manger ce corps et boire ce sang qui a donné à leur nation une vie immortelle et qui, après quatre siècles d'esclavage, l'a fait sortir du tombeau jusque dans les bras du schisme, pour lui rendre

son nom et sa place au milieu de la civilisation chrétienne [1].

Voyez comme ils s'aiment, peut-on dire encore, en les regardant dans cette touchante cérémonie. Ah ! s'aimer ainsi en Jésus-Christ, n'est-ce pas vivre, n'est-ce pas se fortifier, n'est-ce pas former une patrie, n'est-ce pas élever contre l'étranger une frontière plus haute que les montagnes et opposer aux coups de l'ennemi un cœur plus fort que le bronze et l'airain ? Vous vivrez, Hellènes encore si chrétiens, vous vivrez, car de toutes les nations qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ, aucune, non, aucune n'a péri encore, aucune ne périra jamais. Vous vivrez, car Dieu vous réserve pour ce grand jour où il vous fera rentrer dans le bercail commun et où vous donnerez la main, sur les ruines du croissant chassé de l'Europe, à la Russie convertie, à la Pologne consolée, à toutes les nations qui se tourneront ensemble vers Jérusalem pour s'écrier d'un même cœur : Le Christ est ressuscité, Χριστὸς ἀνέστη, puis vers Rome pour y saluer ensemble, d'un même mouvement, le vicaire du Christ, avec la voix du centurion converti : *Verè Filius Dei erat iste.*

III. C'est là, en effet, la grande paternité que nous a donnée la résurrection de Jésus-Christ, en établissant l'Église et en multipliant, par le pontificat suprême, l'épiscopat et le sacerdoce, toutes les images de la paternité éternelle. L'Église, d'abord domestique sous les patriarches, puis nationale chez les Juifs, n'est devenue universelle dans ses institutions visibles que depuis Jésus-Christ. Les prêtres du paganisme n'avaient rien pu garder, tant leurs mystères étaient honteux, de ce sacer-

[1] Article de François Lenormant, dans les *Annales de la charité*, mars 1867.

doce primitif qui était exercé, sous l'empire de la loi naturelle, dans chaque famille. Ceux du judaïsme, recrutés exclusivement dans une tribu et se transmettant par l'hérédité leur ministère et leur charge, avaient la raideur et l'autorité qui convient aux gardiens d'une tradition; mais le jour où les ombres s'effacèrent pour faire place à la réalité, et où Jésus, le prêtre éternel, vint remplacer par le sacrifice de sa propre vie les victimes imparfaites et figuratives du temple de Jérusalem, ces ombres de prêtres s'effacent à leur tour, les anges s'enfuient du saint lieu, le voile mystérieux qui cachait le sanctuaire au peuple se déchire de haut en bas, et le véritable sacerdoce, apparaissant sur la croix le vendredi saint, ressuscitant trois jours après du tombeau, remontant au ciel le jour de l'Ascension, après s'être fait voir, vivant et glorieux, à onze reprises différentes, laisse désormais, dans le Pape, dans les évêques, dans les prêtres, l'idée, la tradition et l'exemple de ce père spirituel qui doit partout se donner aux âmes et partout les sauver. Pour mieux remplir ce ministère, Jésus-Christ veut que le prêtre de la nouvelle alliance se recrute dans toutes les races, s'établisse dans tous les lieux et se perpétue dans tous les temps, afin que les enfants de la grâce aient dans toutes les races, dans tous les lieux et dans tous les temps, les secours de la paternité descendue du ciel en terre, mise sur l'arbre de la croix et éternellement ressuscitée.

D'abord, c'est dans toutes les races que Dieu choisit ses ministres et les représentants de sa paternité. D'où vient ce nouveau dessein de sa Providence, sinon pour faire participer indistinctement toutes les familles aux bénédictions du sacerdoce et rapprocher ainsi toutes les conditions au pied de l'autel. Rien ne prouve mieux combien Jésus-Christ est père, combien l'Église est mère, que le spectacle de ce sanctuaire où les fils des césars et les fils

des esclaves montent du même pas, remplissent les mêmes dignités, portent ensemble la main au calice et à l'encensoir, et conçoivent, dans leurs entrailles émues par les mêmes sentiments, une égale affection pour toutes les âmes confiées à leur sollicitude paternelle. Il y aura des Moïse, des David et des Vincent de Paul parmi ces enfants qui gardent les troupeaux jusqu'à ce qu'ils deviennent pasteurs des peuples. Il y aura des Bazile et des Grégoire à Athènes, des Xavier à Paris, des Thomas à Cologne, jusqu'à ce que l'esprit d'en haut les visite, les entraîne et les fasse passer des bancs de l'école dans les chaires épiscopales, dans les missions lointaines, dans les cours des princes. Chrysostôme apportera à l'autel toute la beauté de son innocence ; Jérôme, son cœur si passionné et si fidèle ; Augustin, les larmes de la pénitence. On y verra et les derniers représentants des races grecque et romaine, avec leur esprit si cultivé et l'ascendant de leur parole, et les premiers barbares initiés à nos mystères, mais déjà tout brûlants de zèle pour les enseigner. Jésus-Christ, en instituant ainsi son sacerdoce, n'a point dit aux riches et aux nobles : Je ne veux que des pauvres ; aux pauvres : Je ne veux que des riches ; aux lettrés : Vous êtes pleins d'orgueil ; aux ignorants : Vous êtes sans lettres, je vous exclus à tout jamais. Il n'a pas même dit au pécheur : Retire-toi, tes mains sont indignes. Non, pour faire des prêtres, c'est-à-dire des pères, il a demandé : Qui sent au fond de son âme le dévouement ? Qui veut aimer et servir les âmes ? Qui veut combattre les ennemis visibles et invisibles des âmes ? Qui veut mourir pour sauver les âmes ? A cette condition, le grand devient humble, le pauvre devient riche, le riche devient pauvre, le petit semble grand, l'ignorant acquiert la science, le lettré dépouille l'orgueil, le pécheur se convertit. A cette condition, le prêtre devient ce que l'Apôtre veut qu'il soit,



faible avec les faibles, se faisant tout à tous pour les gagner tous. Il est au milieu d'eux comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice. Si ces enfants souffrent, il souffre avec eux ; si ces enfants tombent, son cœur brûle de les relever. Voilà le trait caractéristique du sacerdoce nouveau, l'amour et le zèle des âmes. Plus d'esprit de caste, plus de cœur rétréci. Loin d'ici l'orgueil des classes élevées et la jalousie des classes inférieures. Vous voulez être prêtres, élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères, ce n'est pas assez, soyez mères, enfantez dans la douleur, et souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il vous faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur.

Cette paternité, qui se recrute dans toutes les tribus et dans toutes les nations, ne sera point enfermée dans un temple jaloux et ne cachera au monde ni son histoire ni ses mystères. Vous la trouverez partout, cherchant les âmes, fermant l'enfer, ouvrant le ciel, levant en haut les clefs de la vie et pressant le monde de ne pas les laisser inoccupées, prêchant dans toutes les langues, rassemblant tous les peuples, et se faisant reconnaître, à force de bonté, par les plus indifférents, les plus prévenus et les plus cruels. Où n'a-t-elle pas laissé, depuis Jésus-Christ, la trace de ses pas? La Chine, le Japon, les grandes Indes se sont émus à son aspect; elle a fait le tour de l'Afrique longtemps avant les navigateurs fameux qui avaient découvert le cap de Bonne-Espérance; elle a converti et civilisé l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne ; le nouveau monde n'a point de forêts où elle n'ait pénétré, point de lac où cette paternité mystérieuse n'ait passé sur la barque hardie qui la menait à la re-

cherche du sauvage ; point de mines profondes où elle ne soit allée chercher, non pas l'or qui tente la cupidité de l'aventurier, mais la drachme perdue, c'est-à-dire l'âme qui préoccupe et qui inquiète la bonne ménagère de l'Évangile. Le prêtre se présente avec la même hardiesse dans le palais, dans l'atelier, dans le salon, dans la bibliothèque, dans l'usine, dans la prison et dans la cabane; au roi, au savant, à l'ouvrier, à la grande dame, au paysan, au captif, il ne demande qu'une chose, leur âme ; il se déclare leur père, il en sollicite le titre, il en veut la confiance et l'honneur ; mais c'est pour avoir le droit d'instruire, de corriger, de reprendre, de sauver à tout prix ces âmes dont il est si jaloux. C'est pour elles qu'il jeûne, qu'il prie, qu'il fait pénitence, qu'il veille et qu'il pâlit dans l'étude, qu'il traverse des mers malgré mille dangers, qu'il s'ensevelit et se consume dans la solitude, malgré le désir qui le pousse au dehors, pour elles qu'il vit, qu'il souffre et qu'il meurt, changeant de paroisse ou de diocèse si l'intérêt des âmes l'exige, mais non de cœur ni de destinée, car sa destinée est d'être partout prêtre et pasteur, c'est-à-dire père jusqu'à la fin de sa vie, sous tous les soleils, sous tous les régimes politiques, sans prévention ni rancune contre personne, sans espoir ni peur dans la vie présente ; docile aux princes, mais sans flatterie ; secourable aux peuples, mais sans rechercher une vaine popularité ; redevable à tous, mais responsable à Dieu seul. O monde ! compte, si tu le peux, tant de temples et d'écoles bâtis depuis l'origine du christianisme, tant de générations instruites et civilisées par ce ministère sublime, le ciel tant de fois ouvert et l'enfer fermé tant de fois, tant de péchés remis, tant de consciences éclairées, tant d'enfants rendus à la grâce, à la vie, et tu comprendras que Jésus-Christ t'a donné le vrai père, puisque son souffle est si fécond, puisqu'il inspire à sa

famille de tels sentiments, puisqu'il est salué sous ce titre dans tous les lieux. Ce père, c'est le prêtre de Jésus-Christ mort pour nous, mais pour nous aussi ressuscité, triomphant, glorieux, qui inspire de sa bouche, soutient de son bras, anime de son cœur cette paternité sacerdotale.

Tel était le prêtre au commencement, quand il sortit du cénacle ; tel on le vit dans l'ère des persécutions et des martyrs ; tel au milieu des invasions des barbares. Le moyen âge et les temps modernes l'ont trouvé fidèle aux mêmes sentiments de paternité, rempli des mêmes émotions, animé par le même zèle, ayant pour les justes les mêmes bontés, pour les pécheurs les mêmes tendresses, et criant à tous avec la voix du pasteur suprême : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai*[1]. Voilà pourquoi l'Église n'a pas cessé d'être la vraie mère pour ceux qui n'ont plus de mère, le berceau, le foyer, la tombe, de ceux qui n'ont plus ni tombe, ni foyer, ni berceau ; la patrie aux mamelles fécondes, aux bras étendus partout, qui survit à tout, et qui demeure toujours. Dix-huit siècles n'ont affaibli ni dans l'Église, ni dans le prêtre, ces grandes pensées ou cette sublime vocation. La prospérité et les honneurs ont pu faire du prêtre un prince parmi les peuples, mais jamais ils ne l'ont empêché d'être père. L'ingratitude et la spoliation en ont fait plus souvent encore un mendiant, un rebut du monde, un objet d'horreur ; mais il n'en a été ni déconcerté, ni troublé, ni aigri. On lui a prodigué les épithètes les plus humiliantes et les traitements les plus barbares, on l'a livré à la risée publique, on l'a accablé sous le poids du ridicule ; il a résisté à la force, il a déconcerté la raillerie, il a survécu à tous les outrages de la plume comme à toutes les persécutions du glaive ; partout on l'enterre et partout il ressuscite, il est partout

[1] *Matth.*, XI, 28.

et toujours le même. On lui reproche d'être insensible aux misères des hommes, parce qu'il veut les guérir au lieu de les flatter, et il s'obstine encore dans ce ministère ingrat, apportant, comme le charitable médecin, le fer et le feu qui brûlent et qui cicatrisent, comme le fidèle ami, la main qui relève et qui soutient, comme le père, la parole qui commande, la verge qui corrige et le cœur qui aime. Notre siècle n'est pas meilleur pour lui que les siècles précédents, car il y a des journaux et des revues qui se font une clientèle en déchirant son manteau et en jetant de la boue à sa personne. Les siècles à venir ne lui rendront pas plus de justice que le siècle présent, il demeurera impopulaire malgré ses bienfaits, il sera jusqu'à la fin raillé, poursuivi, couvert de mépris et de confusion, jeté comme une vile pâture aux instincts dépravés du monde. Il sera toujours père, parce qu'il sera toujours prêtre ; et tant qu'il y aura une âme à instruire, à éclairer, à sauver, vous le rencontrerez, ce prêtre ou plutôt ce père, disons mieux encore, cette mère. Elle viendra chercher encore son dernier fils sur les dernières ruines du monde écroulé, et elle le jettera, avec le cri de la dernière espérance et du dernier pardon, entre les bras de la croix qui descendra du ciel pour juger tous les hommes.

Et pour que ce ministère paternel s'accomplisse toujours, voyez, les cloîtres renaissent, les congrégations religieuses se reforment ; ce sont des sœurs et des mères selon la grâce que l'Église discipline et met en prières au fond de ces couvents, ce sont des pères avec des entrailles encore plus émues parce qu'elles sont plus dépouillées, ces religieux instituteurs de l'enfance, ces moines qui portent sous les saintes livrées de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté, un cœur de fils, de citoyen, de chrétien, si merveilleusement agrandi par le sacrifice, si

miraculeusement renouvelé chaque matin par la communion, si invisiblement consolé, à chaque minute, par la prière. On les a exilés, emprisonnés, mis à mort, et ils renaissent, sinon plus nombreux, du moins plus vaillants, plus dévoués, plus pères que jamais. Ils viennent de toutes parts au secours du sacerdoce, sous la bure de saint François, sous le manteau de saint Ignace, sous la tunique blanche de saint Dominique, sous la robe étroite et grossière de sainte Thérèse, de sainte Claire et de sainte Chantal. Je vois à leur suite les enfants du vénérable La Salle, non moins éprouvés et non moins nécessaires. Le siècle s'étonne, la presse vomit de nouveaux torrents d'injures, les scribes, qui ont tout flétri dès le commencement du christianisme, renouvellent la guerre de la plume et de la langue contre ces véritables pères du genre humain. N'importe : prêtres de Jésus-Christ, saints religieux, vierges qui, dans un corps si chaste, portez un cœur si maternel, il vous faut passer noblement dédaigneux, non, il vous faut vivre et demeurer au milieu de ces passions ennemies. Faites-nous sentir que vous êtes pères par le soin que vous prenez d'élever les hommes, de les corriger de leurs vices et de les entraîner au bien à force de bons exemples. Ressuscitez le respect filial, rendez l'obéissance plus commune, plus droite et plus complète; assistez de vos prières l'humanité, qui s'affaisse et qui tombe, non pas faute de ressources matérielles, mais faute de secours divins. Vous vivrez, car vous appartenez à cette race qui est ressuscitée avec Jésus-Christ pour ne plus mourir. Vous vivrez, et vous chanterez sur le tombeau des sophistes et des rhéteurs, le *Dies iræ* de l'Église, pour fléchir la colère de Dieu en leur faveur, et son *Requiem*, pour obtenir à leur âme le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

NOTES.

NOTE Ire (Page 173.)

Reliques de saint Étienne, à Besançon.

Saint Étienne était le premier des sept diacres de Jérusalem qui furent établis par les apôtres, quelque temps après l'ascension de Jésus-Christ. La ferveur de sa prédication lui attira la haine des ennemis de la foi. Les Juifs l'accusérent de blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Étienne se défendit noblement devant les juges iniques qui avaient résolu sa mort. On l'entraîna hors de Jérusalem, du côté de la porte du Septentrion, sur le chemin de la ville de Cédar. C'est là qu'il fut lapidé, sur la fin de l'an 33 de Jésus-Christ. En expirant, il pria pour ses bourreaux. *Seigneur*, dit-il, *ne leur imputez point ce péché.*

Ainsi mourut le premier martyr du christianisme [1]. Le docteur Gamaliel recueillit son corps et le fit transporter dans une terre qu'il possédait à huit lieues de Jérusalem, et qu'on appelait Caphargamala. C'est là que fut enterré saint Étienne, et son corps y resta longtemps caché, tandis que la gloire de sa sainteté brillait au ciel et sur la terre. Au IVe siècle, on célébrait déjà solennellement sa mémoire, le lendemain de Noël; mais on ignorait le lieu où reposaient ses dépouilles. Son nom fut en vénération dans la Séquanie dès les premiers temps du christianisme. Nos légendes racontent que saint Lin, évêque de Besançon, y bâtit en son honneur une chapelle, située au pied

[1] Voir, pour la *Vie de saint Étienne*, les *Mémoires de Tillemont*, t. II.

du mont Cœlius, c'est-à-dire, au lieu même où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Saint-Jean. Plus tard, saint Maximin, un de ses successeurs, répara ce sanctuaire, et quand sainte Hélène vint à Besançon, elle visita cette église, la première élevée au vrai Dieu dans notre province [1],

« Hélène, dit la légende, en sa qualité de mère de l'empereur Constantin, fut reçue avec distinction par les magistrats de la ville. Elle leur demanda quelle était la religion du pays. Ils répondirent qu'on y honorait beaucoup de divinités, auxquelles on rendait un culte semblable à celui de Rome. Alors la princesse s'informa, avec une indifférence apparente, s'il n'y avait point en ce lieu des partisans de la foi chrétienne. Quand elle apprit qu'il y en avait quelques-uns, elle se rendit au lieu où ils demeuraient, sous prétexte de contempler la situation de cette majestueuse cité. Ayant trouvé une occasion favorable de s'entretenir avec l'évêque, elle lui fit comprendre par ses paroles et surtout par ses larmes qu'elle était chrétienne. A cette époque, c'était Hilaire qui était évêque de Chrysopolis [2]. Hélène, témoin de sa sainteté extraordinaire, le conjura de prier saint Étienne d'intervenir auprès du Seigneur pour son propre salut et pour la prospérité de l'empire confié aux mains de son fils. Elle promit que si, par son intercession, Constantin remportait la victoire sur le tyran Maxence, elle s'efforcerait de trouver quelques reliques du saint martyr, qu'elle enverrait à Besançon pour orner l'église bâtie en son honneur. Bientôt Constantin devint maître de tout l'empire. Alors la bienheureuse Hélène, poussée par son zèle, se rendit à Jérusalem pour y rechercher les traces précieuses du Sauveur. En ce temps, l'évêque Macaire occupait le siége de Jérusalem. La princesse lui demanda quelques reliques du premier martyr, et le patriarche, accédant à ses prières, lui remit avec la dalmatique de saint Étienne une pierre teinte de son sang. De retour à Rome, elle envoya à saint Hilaire, évêque de Besançon, ces reliques précieuses qu'elle avait apportées avec elle [3].

[1] *Vesontio, pars* II, p. 34 et 36.
[2] Nom donné à Besançon dans le moyen âge.
[3] *Liber de miraculis sancti Stephani*, manuscrit de la bibliothèque

Hilaire reçut avec reconnaissance ces dons sacrés, et les déposa dans l'église qu'il fit élever en l'honneur du premier martyr et qui prit, quelque temps après, le titre de Saint-Étienne et de Saint Jean. Quand l'archevêque Bernuin rebâtit cette église, vers l'an 800, il renferma dans le grand autel la dalmatique du premier martyr [1].

Cette première relique de saint Étienne fut envoyée dans notre province vers l'an 327. A cette époque, quoique son nom fût déjà en grande vénération, son tombeau était encore inconnu. Seulement, une église s'élevait à Caphargamala, près des ruines d'un vieux sépulcre, sous lequel étaient cachés, sans qu'on le sût, les restes du premier martyr. Un prêtre, nommé Lucien, qui desservait cette église, fut choisi du Ciel pour révéler au monde la gloire de saint Étienne. Le 3 décembre 415, Dieu lui fit connaître le lieu où reposait le corps du martyr. Cette vision ayant été confirmée par des miracles, Lucien en informa Jean, évêque de Jérusalem, qui ordonna de creuser la terre pour chercher le tombeau du saint. On le découvrit le 18 ou le 19 décembre. Il renfermait une pierre où était gravé le mot hébreu *Cheliel*, qui signifie une couronne, comme le nom grec d'Étienne [2]. Jean, évêque de Jérusalem, se rendit alors à Caphargamala pour reconnaître les saintes reliques, et les fit transporter solennellement dans l'église de Sion, qui était la plus ancienne de la ville sainte.

impériale, supplément latin, 244. Ce manuscrit renferme des légendes de saint Étienne, citées en partie par Chiflet (*Vesontio*, p. II). Il est du douzième siècle, suivant l'opinion de M. Castan, élève de l'École des chartes, qui a bien voulu le compulser pour nous. Il est divisé en quatre parties, renfermant une histoire étendue de saint Étienne et du culte qu'on lui a rendu à Besançon et ailleurs. Ce livre paraît avoir été composé par un archevêque de Besançon, à la prière de l'évêque de Metz, à qui il fut envoyé ; car c'est du collége des jésuites de Metz que provient le manuscrit.

[1] Voyez la *Vie des saints de Franche-Comté*, t. Ier, p. 80 et suiv.

[2] Στέφανος, couronne. La fête de l'Invention de saint Étienne se célèbre le 3 août. L'histoire de cette découverte a été écrite par le prêtre Lucien lui-même. Sa relation se trouve à la fin des œuvres de saint Augustin. — Voyez aussi Baillet et Godescard au 3 août.

La révélation du corps de saint Étienne est un des événements religieux les plus célèbres du v[e] siècle, et presque tous les écrivains ecclésiastiques de ce temps en ont parlé [1]. Plusieurs églises obtinrent quelques-uns des ossements du saint martyr, et prirent soin d'en écrire la relation pour en transmettre fidèlement la mémoire à la postérité [2]. C'est ainsi que l'Église de Besançon eut le bonheur de recevoir une de ces reliques, ainsi que nous allons le raconter.

Sur la fin du IV[e] siècle, Fronime, évêque de Besançon acheva l'église que ses prédécesseurs avaient commencé de bâtir en l'honneur de saint Étienne, sur le mont Cœlius. Cette basilique devint une des plus vénérées du pays. Mais son plus riche trésor fut l'os du bras du premier martyr, que l'archevêque Célidoine obtint pour cette église, de la munificence de l'empereur Théodose [3]. Cette relique fut apportée à Besançon vers l'an 446, et reçue avec les démonstrations de la joie la plus vive. Dix évêques des Gaules, avides de prendre part à cette fête, accoururent dans la métropole séquanaise, où se trouvait alors l'impératrice d'Occident, Galla Placidia. Dieu fit éclater sa puissance et la gloire de son serviteur par les miracles qu'il opéra dans cette circonstance. Le plus célèbre de tous est celui qui s'accomplit en présence des évêques. Lorsqu'on voulut détacher quelques parcelles de la relique pour satisfaire leurs pieux désirs, un sang abondant coula de l'ossement aride, et les prélats le recueillirent respectueusement pour l'emporter dans leurs diocèses. Ce prodige éclatant remplit de joie l'évêque Célidoine et son peuple. Il déposa le plus grand os du martyr sous l'autel de l'église de Saint-Étienne [4]. « Le plus petit os, dit la légende, fut enchâssé dans l'or et les pierres précieuses, tellement qu'il ressemblait à une main d'homme artistement travaillée, et il fut destiné à donner au peuple la bénédiction par la main de l'évêque, à

[1] Voyez TILLEMONT, *Mémoires*; t. II.

[2] Voyez TILLEMONT, *Mémoires*, t. II.

[3] Voyez la *Vie des saints de Franche-Comté*, t. I[er], p. 140 et suiv.

[4] La basilique, bâtie au bas de la montagne et placée sous l'invocation de saint Étienne et de saint Jean, conserva dès lors ce dernier titre seul, sous lequel elle est désignée aujourd'hui.

certains jours solennels. » Cette réception s'était faite le 3 du mois d'août, et le miracle arrivé à Besançon paraît avoir eu un tel retentissement, que dès lors la fête de l'Invention de saint Étienne se célébra ce jour-là dans tout l'Occident. La plupart des églises fondées vers ce temps dans la Séquanie furent dédiées à saint Étienne, et nos pères eurent à cœur de montrer leur piété envers le glorieux martyr dont les *ossements prophétisaient après sa mort* [1].

L'église de Saint-Étienne vit bientôt accourir une multitude de pèlerins. Mais tous n'étaient pas conduits par la piété. Le bras du saint martyr, entouré d'or et de pierres précieuses, tenta la cupidité de quelques voleurs, qui s'introduisirent dans l'église pendant la nuit, et enlevèrent les reliques vénérées. Arrivés près de la porte de Malpas, ils détachèrent du reliquaire l'or et les pierreries, et jetèrent l'ossement sacré dans le tournant du Doubs, appelé depuis le *gouffre de Saint-Étienne*. Le matin, des pêcheurs, ayant aperçu dans cet endroit une lumière extraordinaire, s'approchèrent et découvrirent, avec un religieux étonnement, la relique, que les eaux entouraient comme d'un mur. Aussitôt ils en donnèrent avis à l'évêque Prothade, qui gouvernait alors l'Église de Besançon. Ce saint prélat accourut, à la tête de la population, pour être témoin du prodige. Les reliques furent reportées processionnellement à la cathédrale, où elles devinrent l'objet d'un culte plus populaire et plus éclatant encore qu'auparavant. Le souvenir de ce miracle s'est conservé de siècle en siècle dans l'Église de Besançon, qui en célèbre la mémoire le vingtième jour de juillet. Cette fête est appelée, dans le Bréviaire bisontin, la seconde commémoraison de saint Étienne [2].

A l'église élevée en l'honneur du premier martyr se rattachent une foule d'événements que nous ne pouvons que mentionner. C'est là que reposa longtemps le saint Suaire; c'est là qu'étaient conservées les reliques les plus précieuses du diocèse. Celles de saint Étienne furent heureusement sauvées dans l'in-

[1] *Eccli.*, XLIX, 18.

[2] *Vesontio, pars* II, p. 133. — *Vie des saints de Franche-Comté*, t. Ier, p. 182.

cendie qui dévora cette église en 1349. Relevée de ses ruines en 1370, sous l'archevêque Aymon II, elle fut condamnée à la destruction en 1674, lorsque Louis XIV, maître de la Franche-Comté, voulut élever les fortifications de la citadelle. Cet édifice, consacré à la religion dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, était un des plus chers objets de la vénération des Franc-Comtois, et c'est avec douleur que l'archevêque Antoine-Pierre de Grammont se vit obligé de le sacrifier. Quatre chanoines [1] furent chargés alors d'ouvrir les sépulcres de tous les autels de Saint-Étienne et d'en retirer les reliques. Ils trouvèrent dans le grand autel les ossements du premier martyr avec toutes les autres reliques spécifiées dans l'acte de consécration. On les rapporta respectueusement dans l'église de Saint-Jean, et le grand os du bras de Saint-Étienne fut renfermé dans le reliquaire d'or, en forme de bras, qui contenait auparavant le petit os du saint martyr. Cette dernière relique fut renfermée, plus tard, dans le grand autel de Saint Jean [2].

Parmi les statues et objets pieux qui furent transportés de Saint Étienne à Saint-Jean, se trouvait un buste de bois peint, représentant le premier martyr, et dans lequel on découvrit quelques ossements enveloppés dans un morceau de taffetas, mais sans aucune indication [3]. Ce reliquaire a disparu pendant la révolution française. Une boule en bronze, exposée précédemment à la vénération publique dans l'église de Saint-Étienne, derrière le grand autel, fut ouverte également, et l'on y trouva un petit ossement du saint martyr et un autre de saint Agapit [4].

Le 13 juillet 1723, on fit un inventaire des reliques conservées à Saint-Jean, et celles de saint Étienne furent reconnues entières. Mais, comme le grand os menaçait de tomber en pous-

[1] MM Jobelot. Perrinot, Boudret et Franchet.

[2] *État des reliques de l'église métropolitaine* en 1723, manuscrit de la bibliothèque de la ville. — *Actes* de la consécration de l'autel de Saint-Jean, faite par Mgr de Grammont.

[3] Dans une visite faite en 1723.

[4] C'est ce qu'indiquait la note suivante de M. Jobelot, trouvée en 1723 par les chanoines qui vérifièrent ces reliques :

Ex brachio sancti Stephani, martyris, et de capite sancti Agapiti.

sière, il fut lié entre quatre petits bois de sapin, sur lesquels on attacha l'inscription suivante: *Nunquam aperiatur ne sacrum os brachii sancti Stephani hic inclusum cadat in pulverem, quia jam partim confractum est. Die 13ª julii 1723* [1].

L'ossement précieux fut ensuite replacé dans le reliquaire d'or en forme de bras, où il fut conservé jusqu'à la fin du siècle dernier [2]. Quoique transportées hors de leur antique sanctuaire, les reliques du premier martyr étaient toujours, selon l'expression de l'ancienne légende, un des plus riches trésors de l'Église de Besançon, obtenant le pardon aux coupables et la guérison aux malades. Elles furent, suivant la coutume ancienne, portées en procession ou exposées à la vénération des fidèles, aux principales fêtes de l'année. Cependant, le souvenir de saint Étienne ne devait pas disparaître entièrement de la montagne où il avait été invoqué si longtemps. Dans l'intérieur des fortifications élevées par le génie de Vauban, on construisit une chapelle qui fut dédiée au premier martyr. Les fidèles de Besançon demandèrent alors et obtinrent la permission d'aller prier sur la montagne, au moins le jour de la fête de saint Étienne. Ce pèlerinage, pieux souvenir des anciennes solennités si chères à nos pères, continua jusqu'à la révolution française, et alors l'église de la citadelle fut fermée comme toutes les autres.

Les reliques de la cathédrale tombèrent entre les mains des révolutionnaires, qui travaillaient à faire disparaître tout ce que le christianisme avait honoré. Ils enlevèrent l'or et les

[1] « Ne pas ouvrir, de peur que l'os sacré de saint Étienne, renfermé ici, ne tombe en poussière, parce qu'il est déjà en partie brisé. » (*État des reliques*, 1723.)

[2] D'autres reliques, renfermées dans ce reliquaire, en furent retirées alors. Elles étaient accompagnées de l'authentique suivant : *Hæc reliquæ continentur in brachio sancti Stephani ; nodus de spinâ sancti Vincentii cum parvulo osse manûs ipsius : ...... de vestimento et velo sanctæ Mariæ, de ligno crucis, de pallio Eliæ prophetæ, de reliquiis sancti Symphoriani, sancti Fausti, sancti Bauniti et sancti Gerebaldis episcopi ; de corpore et vestimentis sancti Pauli, primi eremitæ, et de furchâ palmæ quæ ei victum præbuit.* (*État des reliques de l'église métropolitaine*, 1723).

pierreries des châsses et des reliquaires, et brûlèrent les ossements des saints dans une de ces fêtes impures qui remplaçaient alors les solennités chrétiennes. Le 8 juin 1794, jour désigné pour célébrer *la fête de l'Être-Suprême*, le cortége des Jacobins, conduit par le représentant Lejeune, se rendit au Champ de l'Égalité (Chamars), « où l'on avait construit, dit un journal du temps, une montagne de soixante pieds de hauteur, au bas de laquelle se trouvait un bûcher composé de croix, de saints, de saintes, de chapelets, de tableaux, de livres d'église, de bénitiers, enfin de sainte Ursule et de ses *onze mille prétendues vierges* [1]. » Lejeune, après avoir prononcé un violent discours contre *la superstition et le fanatisme*, s'approcha du bûcher, un flambeau à la main, et mit le feu à tous ces objets vénérés dont on avait dépouillé les temples chrétiens. Ainsi périrent un grand nombre de nos saintes reliques, et en particulier celles de saint Étienne, les plus authentiques de toutes celles du premier martyr qui étaient conservées alors dans le monde chrétien [2]. Pendant ces fêtes impies qui déshonoraient la France, les chrétiens se cachaient comme au temps des premières persécutions. Ceux de Besançon gémissaient de voir les objets si chers à leurs pères livrés à la profanation. Enfin, des jours meilleurs luirent sur la France, et si on ne possédait plus les reliques des saints, on put au moins célébrer leurs jours de fête.

L'église de la citadelle de Besançon, qui était restée fermée sous l'empire, fut rendue au culte en 1815. Mais les aumôniers de régiments, chargés du service religieux de la forteresse, ne connaissaient pas l'antique dévotion des Franc-Comtois pour la montagne de Saint-Étienne et ne firent rien

[1] La *Vedette*, n° du 20 prairial an II. — Le journal jacobin veut sans doute désigner ici les reliques d'une des compagnes de sainte Ursule, conservées chez les dames de Battant. — Voyez aussi la relation citée par M. l'abbé Richard, *Histoire de l'Église de Besançon*, t. II, p. 470.

[2] BAILLET, 3 août. — Le petit os de saint Étienne avait été placé, par Mgr de Grammont, dans le maître-autel de Saint-Jean. Nous ignorons à quelle époque il en a été retiré.

pour en restaurer le pèlerinage. On ferma de nouveau cette église en 1830, lorsque le service des aumôniers dans l'armée fut supprimé.

Cependant il était dans les desseins de Dieu que son martyr fût encore glorifié dans ces lieux: En 1832, le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, rapporta de Rome un os du bras de saint Étienne Il annonça cette heureuse nouvelle à son diocèse par un mandement du 20 juillet. Après avoir rappelé aux fidèles le culte de nos pères pour saint Étienne, et leur douleur quand des mains impies livrèrent ses ossements sacrés aux flammes, il termine par ces mots :

« Le Seigneur nous avait réservé le bonheur de réparer tant de pertes et de ranimer parmi vous, N. T. C. F., une tendre dévotion envers notre saint protecteur. Rome, qui possède le corps de ce grand saint, nous a permis d'en détacher l'autre bras, qui protégera de nouveau de son ombre tutélaire notre Église et notre peuple. C'est muni de ce puissant et nouvel appui que nous avons quitté la ville sainte pour revenir au milieu de vous, et à l'approche de la fête solennelle que nous célébrons chaque année, nous voulons l'exposer à vos hommages, à votre culte et à votre foi. »

Pour se préparer à célébrer dignement la fête de saint Étienne, on commença, le 26 juillet, à l'église métropolitaine, une neuvaine qui se termina le vendredi 3 août. Pendant ces neuf jours, la relique fut exposée à la métropole. Le 3 août et le dimanche suivant 5 août, l'église de Saint-Jean fut illuminée d'une manière splendide, et la chapelle du Saint-Suaire tendue de rouge du haut en bas. La solennité fut digne de la magnificence d'un prélat qui savait faire un noble emploi de ses richesses, en les consacrant à relever la gloire de son Église. Cette fête fut suivie d'une quarantaine de prières, ordonnée par le cardinal dans tout le diocèse, et qui se termina le 15 septembre [1].

En 1848, le nouvel os de saint Étienne fut richement enchâssé dans un reliquaire en vermeil, que S. Ém. Mgr le cardinal Mathieu offrit à l'insigne chapitre de son église métropo-

[1] Mandement du 20 juillet 1832.

litaine. Ce don magnifique était l'accomplissement d'un vœu fait par l'éminent prélat en faveur de son frère, M. Pierre-Louis Aimé Mathieu, contre-amiral de France [1]. L'année même où Mgr Mathieu offrit ce reliquaire à sa cathédrale, il obtint que l'église de la citadelle fût rendue au culte catholique [2]. Il en fit de nouveau la bénédiction le 17 février 1849.

NOTE II (Page 182).

Reliques de la vraie Croix, à Besançon.

La croix adorable du Sauveur a toujours été l'objet d'une grande vénération pour les chrétiens. On sait comment sainte Hélène la retrouva, en 325, auprès du Saint Sépulcre. Cette princesse fit bâtir à Jérusalem une magnifique église, où fut déposée la plus grande partie de la vraie Croix. L'autre portion fut envoyée à l'empereur Constantin qui en conserva la moitié à Constantinople et envoya l'autre moitié à Rome. En 1205, le roi Philippe-Auguste obtint une portion considérable de ce bois sacré pour l'abbaye de Saint-Denis. Mais c'est en 1241 que saint Louis apporta en France la relique la plus importante de la vraie Croix, qui fut déposée, avec la Couronne d'épines du Sauveur, dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Le diocèse de Besançon a eu le bonheur de posséder plusieurs parcelles de ces reliques précieuses. Les plus considérables sont celles qui sont encore conservées à la cathédrale de Saint-Jean. L'une a été offerte, en 1830, à Mgr le cardinal de Rohan par M. le marquis Lionel de Moustier, aujourd'hui ministre des affaires étrangères. Cette relique avait été donnée autrefois par saint Louis à l'abbaye de la Saussaye, en Normandie. Quand ce monastère fut supprimé, ses revenus furent réunis à la maison royale de Saint-Cyr, qui se trouva ainsi en possession de la

[1] Une inscription, gravée sur le reliquaire, rappelle la mémoire de ce vœu. Elle est rapportée par M. l'abbé Richard, t. II. p. 526.

[2] Ordonnance du 20 décembre, signée Lamoricière.

vraie Croix. Cette relique insigne était exposée sur l'autel intérieur du cloître. Lorsque la Révolution française vint chasser les dames de Saint-Cyr de leur pieux asile, l'une d'elles, Mme Adélaïde-Charlotte de Moustier, sauva la sainte relique et l'apporta à Versailles. Le reliquaire en vermeil qui la renfermait était en forme de croix et terminé aux quatre extrémités par une fleur de lis. Il contenait sept morceaux assez minces, disposés en forme de croix.

Mme de Moustier avait une chapelle particulière où la relique était exposée. Cette sainte dame acheva sa longue et pieuse carrière le 15 mars 1820. Avant de mourir, elle légua le reliquaire de la vraie Croix à son neveu, M. le marquis de Moustier, comme un gage de son affection pour lui. En 1821, Mgr Louis Charrier de la Roche, évêque de Versailles, fit une reconnaissance authentique de la précieuse relique, et déclara qu'elle méritait le même degré de confiance, d'estime et d'adoration dont elle jouissait précédemment à Saint-Cyr.

Jusqu'à l'an 1830, ce dépôt sacré fut gardé précieusement dans la famille de Moustier. Jamais on ne le perdit de vue ; jamais on n'y a rien changé, et quand les membres de la famille s'absentaient, on le renfermait soigneusement sous clef. M. le marquis de Moustier mourut à l'âge de cinquante-un ans, le 5 janvier 1830, laissant un nom béni de sa famille, cher à l'Eglise et honoré de la Franche-Comté. Plusieurs fois avant sa mort, et jusque dans sa dernière maladie, il avait exprimé le désir de donner à l'église de Besançon la relique de la vraie Croix qu'il laissait entre les mains de son fils aîné, M. Lionel de Moustier. Ce fut pour celui-ci un devoir sacré d'exécuter les dernières volontés de son père. Le 28 mars 1830, il remit lui-même la sainte relique entre les mains de Mgr le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, qui l'emporta dans cette ville. Quelque temps après, M. Lionel de Moustier offrit un reliquaire où devait être posée la croix qui renfermait ce bois sacré. « J'ose espérer, écrivait-il à Mgr de Rohan, que vous voudrez bien, en l'agréant, regarder celui qui l'offre comme un enfant des plus fidèles de votre troupeau, et que, loin de la Franche-Comté, je n'en aurai pas moins part à votre bénédic-

tion, qui me rendra plus digne de la première communion que je vais faire [1].

Le chapitre métropolitain, en reconnaissance de ce don, a fondé à perpétuité une messe qui doit se célébrer tous les ans, à la métropole, le 5 janvier ou le jour le plus près non empêché, à l'intention des membres vivants et trépassés de la maison de Moustier. Cette messe est annoncée chaque année dans l'*Ordo* du diocèse. Au jour fixé pour cet office, la sainte relique est exposée à la vénération des fidèles, ainsi que le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix.

[1] Tous ces détails sont tirés des pièces authentiques renfermées dans le reliquaire que possède l'église métropolitaine.

TABLE DES MATIÈRES

DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN OU MORALE SOCIALE.

916. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.





